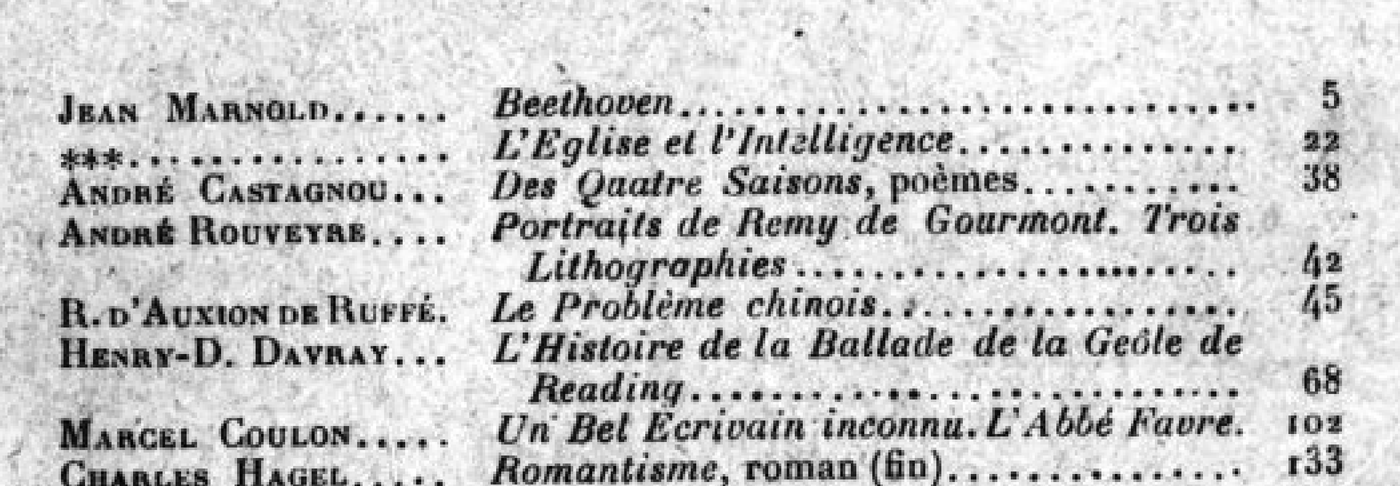
N° 691 38e Année . Tome CXCV 1er Avril 1927

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Etranger...... 4 fr, 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME

1er Avril — 1er Mai 1927

1er Avril — 1er Mai 1927 Tome CXCV

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVII



BEETHOVEN

—

Les centenaires sont à la mode. On n'en a jamais tant célébré. C'est un nouveau genre d'actualité — rétrospective et à cause de cela intéressante. Que reste-t-il de l'œuvre d'un homme illustre, un siècle après sa mort ? La question se pose brutale, inéluctable à moins que de parler pour ne rien dire ou d'écrire simplement pour tirer à la ligne. Beethoven ayant été musicien, c'est donc la place actuelle de sa musique dans l'ordre des valeurs qui s'impose à l'examen. Quoi qu'on veuille, c'est à cette interrogation qu'il faut répondre. La tâche est pénible, au souvenir de l'idolâtrie de jadis, de l'enthousiasme juvénile encore impollué d'analyse et non moins, à vrai dire, démuni d'un excès de culture. Depuis longtemps, un fossé, d'abord imperceptible, insu, s'est creusé toujours plus profond entre l'art de Beethoven et la sensibilité des générations nouvelles. Il y a juste vingt et un ans, à un moment où une sorte de folie endémique incitait nos concerts grands et petits à une véritable débauche beethovénienne, j'écrivais déjà dans ce *Mercure* : « On dépasse le but. En voulant magnifier Beethoven, on va peut-être l'enterrer dans son apothéose. On va l'user tout d'un coup. Son harmonie suffit à peine à nos oreilles ; son art, pillé par les néo-classiques, ne saurait plus surprendre notre esprit. C'est l'âme du sourd Beethoven qui parlait seule encore à notre senti-

ment par la voix de sa mélodie. Demain on n'en pourra plus rien entendre, pour en être rassasié, y avoir épuisé toute émotion possible. Le charme rompu, on se trouvera les yeux secs en face de « la musique » et on n'en verra plus que les rides. On y discernera l'arbitraire et le conventionnel révolus. Pour certains, c'est déjà chose faite et la désillusion est cruelle. Il faut ménager Beethoven. Nulle gloire adorée n'est devenue peut-être aussi fragile. Combien qui jadis y pleurèrent, n'osent plus désormais interroger l'oracle, entr'ouvrir seulement le bréviaire d'amour? Ils ont peur même de réveiller le passé. Leur mémoire est comme une urne votive où gît la cendre des joies défuntes. Ils gardent pieusement le beau vase, hier d'airain sonore, réceptacle de béatitudes, mais, — et sans penser certes à M. Sully-Prudhomme, — un jour ils ont gravé tristement sur son socle : « N'y touchez plus, il est brisé. » J'écrivais cela en janvier 1906 et j'y suis revenu depuis plusieurs fois il y a de dix à quinze ans. J'ai voulu cependant, pour la solennelle occasion, contrôler mes impressions lointaines. J'ai relu au piano presque tout Beethoven, ses neuf symphonies superbement transfigurées par Liszt, ses dix-sept quatuors transcrits magistralement par Markull, ses trios, ses trente-deux sonates, ses ouvertures... Ce fut une dure pénitence. Sans doute j'y gagnai quelque satisfaction du devoir accompli, mais je ne recommencerais pas l'expérience. On en sort stupéfait, en faisant retour en arrière, d'avoir pu admirer *tout* cela, sans exception ni réserves, aveuglément, et les oreilles certes encore plus bouchées que les yeux. On pourrait observer que peut-être j'avais forcé la dose et que tant de Beethoven à la file peut justifier l'indigestion, si bon estomac qu'on possède. Je sais pourtant, et pour l'avoir réitérée en des accès quasi de fringale sonore, que Bach et Mozart supportent sans dommage une épreuve identique, vous en laissent émerveillé et, non seulement sans fatigue, mais excité et préparé à y retourner en détail, à analyser, disséquer, pour la mieux pénétrer et sentir,

une beauté spécifique objective. Le recul du temps est une inexorable loupe. On découvre aujourd'hui, grâce à sa lentille convexe, que cette beauté spécifique est absente de l'œuvre de Beethoven. Longtemps, contre toute évidence, on se refusa à le croire, comme crainte d'un sacrilège, sans pouvoir se résoudre à briser le vitrail de l'illusion spécieuse. La fascination qu'exerça Beethoven sur tout un siècle est de l'ordre subjectif et sentimental de l'envoûtement propre au romantisme littéraire et, plus peut-être qu'à l'égard d'aucun autre artiste célèbre, elle est faite aussi pour beaucoup de la légende qui s'attache à la personne du musicien, aux déboires de sa vie privée, à ses malheurs, à ses aspirations au sublime, son amour de l'humanité et à l'affreuse infirmité qui le frappa presque au début de sa carrière. Il est étrange qu'on ait si longtemps méconnu, que même on méconnaisse encore les inévitables effets de cette infirmité sur son œuvre. Il est trop évident que, si Beethoven n'avait point été sourd à trente-deux ans, sa musique eût été toute différente. On peut s'en expliquer très logiquement les imperfections de son art et le caractère essentiellement subjectif à quoi semblaient le prédestiner fortement, par ailleurs, les ascendances et le tempérament de l'homme.

Beethoven a porté le fardeau d'une hérédité des plus lourdes. Son enfance fut malheureuse entre un père inintelligent et ivrogne et une mère affectueuse, mais ignorante et phtisique, fille d'un cuisinier d'Ehrenbreitstein ; enfance misérable, douloureuse et sévère de nature à développer chez lui une sensibilité névrosée à laquelle ne pouvait que contribuer une ancestralité alcoolique ou pire, car déjà sa grand'mère maternelle, Maria-Josepha, s'adonnait à la boisson et le fait qu'on dut la faire interner dans un couvent de Cologne, où elle mourut en 1775 abandonnée des siens, permet de soupçonner un dérangement des facultés cérébrales. Beethoven eut vraisemblablement de précoces dispositions pour la musique, mais on pourrait presque dire qu'il l'apprit de force, et il l'apprit fort mal. Dès sa sixième

année, il est astreint par la volonté paternelle à des exercices exténuants au piano et sur le violon. Escomptant les profits de l'exibition d'un enfant prodige, son père, en 1781, l'envoya en Belgique et en Hollande entreprendre des tournées de concerts où le jeune virtuose était rajeuni d'un an ou deux sur les programmes. Le résultat n'ayant pas répondu à son attente, le père décida que son fils serait organiste, et l'adolescent reçoit alors une instruction de praticien professionnel, basée principalement sur l'exécution de la basse chiffrée. Il poursuit ainsi, sous trois maîtres divers et successifs, des études théoriques incomplètes et incohérentes, et son esprit rétif au joug, enclin à la contradiction, l'induit à prendre volontiers le contrepied de l'enseignement qu'on lui donne. Il s'ensuit qu'en 1792, à l'âge de vingt-deux ans, il ne sait rien ou pas grand'chose : il rebutera Haydn et décevra Albrechtsberger. C'est à ce moment que sa réputation se dessine. Installé à Vienne, il y est la coqueluche des salons, le familier de la plus haute noblesse autrichienne. Les princesses se le disputent ; on se presse aux concerts du prestigieux virtuose. Editeurs et directeurs de théâtre sont à ses pieds, quémandant des sonates, des variations et des ballets. Tout le monde obéit à ses moindres désirs, se soumet à ses caprices et même à ses foucades. Car, ainsi lancé à l'improviste et adulé dans un monde brillant, il se grise. Il se montre arrogant, quinteux, excentrique, et parfois grossier. Il faudra le malheur avec la surdité pour épurer l'âme de Beethoven et le rendre à son art. Alors il ne rêve ostensiblement que le succès, et il l'obtient. Mais, si son génie éclate en des improvisations fougueuses, il n'est pas maître de sa plume et, en réalité, il ne le sera jamais. Beethoven ne posséda jamais cette aisance spontanée d'écriture et de création que Gœthe traduisait en disant que « le génie a des ailes légères », et la raison en est sans doute pour une bonne part d'un autre ordre que didactique. On est assurément déconcerté de rencontrer chez le jeune Beethoven une telle impéritie labo-

rieuse, aussi peu de facilité dans ses travaux d'élève, et jusque chez Albrechtsberger, en comparant le résultat de ces dix ou douze ans d'école à ceux des uniques six mois au bout desquels Christian-Theodor Weinlig ébahi déclarait n'avoir plus rien à apprendre à Wagner. Il y a évidemment là un indice qu'on ne peut négliger touchant la musicalité innée respective des deux artistes. Cependant l'impatience de produire et la répugnance aux devoirs scolastiques, furent communes à la plupart des musiciens de génie, le génie étant autodidacte par essence, et il est difficile de soutenir que *le Vaisseau-Fantôme* même démontre une maîtrise d'écriture supérieure à celle des premières productions de Beethoven. C'est par une évolution autodidacte et nécessairement *sensorielle* que, parti de *Rienzi*, le génie de Wagner aboutit à *Tristan* et aux *Maîtres-Chanteurs*. Une évolution analogue est à peine indiquée chez Beethoven : il n'en eut pas le temps. Dès 1802, date du tragique « Testament d'Heiligenstadt », Beethoven était sourd à trente-deux ans, sans espoir de guérir d'un mal dont les atteintes remontaient à 1796. Dorénavant toute évolution sensorielle est interdite à Beethoven. La source de la *sensation*, réservoir de l'intelligence, est tarie à jamais pour lui.

Le processus de la création musicale est complexe et multiple. Mozart élaborait longuement ses œuvres dans sa tête et les jetait sur le papier définitives. Bach ourdissait pareillement la trame et les lacis d'une polyphonie qui jaillissait drue comme un flot d'imperturbable logique. Mais tous deux entendaient. Ils gardaient un constant contact avec le phénomène sonore objectif, matière première inépuisable de leur art et de combinaisons nouvelles. Wagner composait au piano, non certes pour y chercher des idées, mais, la pensée née spontanément dans son cerveau en perpétuelle ébullition musicale, il lui fallait l'entendre aussitôt, la réaliser sous ses doigts intégrale en son harmonie constitutive. Il créait dans une ambiance vi-

bratoire dont sa sensualité s'enivrait et que son génie pénétrait inconsciemment toujours plus profond. Au retour de ses promenades où il notait fièvreusement sa tumultueuse inspiration dans ses « cahiers d'esquisses », le jeune Beethoven aussi s'asseyait à son *Flügel*, martelait furieusement le clavier, triturait les idées ébauchées ou inertes, en pétrissait la substance plastique, modelait et parachevait l'œuvre en genèse dans une sorte de frénésie extatique. En cet état d'ivresse dionysiaque où la pensée ruminée et mûrie peu à peu participe précieusement aux aubaines de l'improvisation verveuse, la matière sonore n'est plus chose passive et serve. Son rôle s'exhausse quasiment jusqu'à une collaboration latente avec le génie qui découvre en ses virtualités ignorées un intarissable trésor de ressources expressives et intellectuelles, de « rapports » inconnus correspondant à des « fonctions » dans le langage harmonieux qui constitue son art. Le « moyen » d'expression des sentiments devient en ces instants le « but », dont on peut avancer sans paradoxe que l'expression des sentiments et les sentiments humains mêmes ne sont alors que de subalternes prétextes à sa beauté spécifique accomplie, où gît précisément l'humanité la plus profonde, parce que anonyme et universelle en son essence. C'est en ce sens qu'on a pu dire que la musique exprime le tréfonds subconscient de la sensibilité, l'humaine émotion « en soi », pour parler comme les philosophes, indépendante de tout sujet et de toutes contingences. La surdité, que Wagner qualifiait de « bienheureuse » en ce qu'elle préserva Beethoven des dangers d'un virtuosisme brillant et superficiel et l'éloigna d'un monde où il gaspillait ses forces pour l'obliger à se concentrer en soi-même, cette surdité, par contre, défendit pour toujours au musicien cette évolution objective. Désormais et de plus en plus, muré dans sa subjectivité maladive, Beethoven ne pourra composer que mentalement, exclusivement avec ses souvenirs. L'univers enchanté de la résonance naturelle lui est à tout jamais fermé. Il lui faut re-

noncer à communier avec son mystère innombrable, à en déchiffrer quelque radieux secret, à y retremper et féconder son inspiration véhémente dans une exaltation des sens exaspérés. Les sons de l'instrument même sur lequel il se penche angoissé, en écrasant les touches, ne seront plus qu'une rumeur toujours plus confuse, lointaine, jusqu'à ce que tombe et l'enveloppe enfin la nuit opaque du silence. Devant la partition du *Freischütz* de Weber, qu'il aimait, on conte que l'infortuné soupira : « Il faudrait entendre cela !.. »

La disgrâce était peut-être pire pour Beethoven que pour quiconque. Il semble, en effet, que la verve créatrice ait été de tout temps, chez lui, de nature essentiellement mélodique, impliquant évidemment une harmonie sous-entendue, infuse, mais qu'il ne paraît avoir réalisée qu'après coup, empiriquement au piano d'abord, puis, plus tard, au prix d'un labeur de plus en plus pénible. Beethoven à cet égard se rapproche singulièrement de Berlioz. Ses cahiers d'esquisses ne contiennent que la ligne mélodique à bien peu près toute nue des œuvres élaborées. On n'y rencontre pas une fois, si courte fût-elle, une pièce écrite de premier jet avec toutes ses parties, à l'instar de Mozart, par exemple, s'attestant surgie spontanée, complète en son intégrité harmonique ou polyphonique. En revanche, on y a trouvé une seule mesure de l'un de ses derniers quatuors cherchée, essayée, transformée de plus de vingt manières différentes avant que le musicien pût se décider à choisir. Aussi, non seulement son harmonie est fixée à trente-deux ans, mais peu à peu elle s'alourdit, se dessèche, se momifie. L'accord de neuvième naturelle, à peine aussi fréquent chez lui que vers la fin chez Mozart, n'y a jamais l'éclat lumineux, l'accent savoureux ou poignant que ses contemporains Weber et Schubert, et déjà Mozart lui-même, en surent exploiter. Il est généralement accidentel et se présente fréquemment sous l'aspect de renversements qui l'éteignent et le réduisent à un office de dissonance artificielle. De plus en

plus, à mesure que vieillit Beethoven, son écriture devient gauche, pesante, rocailleuse, souvent d'une amusicalité frisant celle de Berlioz ; son « métier » semble se stéréotyper, avorte volontiers aux clichés d'un contrepoint double assez puéril ou d'un mouvement contraire machinal, oiseux — et laid. Certaines pages de ses derniers quatuors offensent ainsi l'oreille avec une impitoyable cruauté sans la compensation de quelque jouissance intellectuelle. Même au sommet de son activité créatrice et déjà presque au soir de sa vie, il est toujours si peu maître de sa plume qu'il s'accuse incapable de dominer librement les prescriptions d'école et qu'il s'assujettit comme un enfant à la lettre stricte de règles pédagogiques inassimilées jadis en ses hâtifs devoirs d'élève. Aux mesures 104 et 105 du premier morceau de sa dernière *Sonate op. 111*, il déforme ainsi gauchement sa mélodie à unique fin d'éviter des quintes parallèles innocentes et que commandait la logique. En aucun endroit de son œuvre on ne découvre l'analogue, pour si peu même approximatif que ce soit, des appogiatures novatrices et prophétiques de Mozart.

Au génie de Beethoven infirme, il ne restait que la mélodie pour domaine. Privé de tout contact avec le phénomène sonore et impuissant par là à rénover son harmonie autant qu'à acquérir empiriquement une maîtrise apollinienne autodidacte, la musique ne fut jamais un instant pour lui le « but » objectif inconscient. Dans son art irrémédiablement condamné au plus étroit subjectivisme, la mélodie était le seul élément qui lui fût spontanément accessible, qu'il pût vraiment marquer de sa griffe géniale, et cette « monodie accompagnée » lui servit de langage pour exprimer son moi, les joies et les misères de sa vie d'homme, ses facéties espiègles comme ses amours et ses désespérances, les rêveries, révoltes ou résignations de son âme à jamais solitaire, les réflexes toujours impulsifs d'une sensibilité qui s'affine et s'aiguise à l'épreuve d'une infortune infinie. Il n'y a que la mélodie qui vaille chez Beethoven. Il est tel de ses ada-

gios où elle atteint à des envolées surhumaines, et peut-être la mortification sensorielle trop souvent imposée par le contexte harmonique concourt-elle plus qu'on ne s'imagine à en épurer et transfigurer l'impression jusqu'au sublime, — un peu à la manière du cilice qui meurtrit les reins de l'ermite en extase. C'est sans doute ce qui incitait Wagner à proclamer que Beethoven « sanctifia » les ressources de son art. Mais c'est probablement aussi l'indigence purement musicale de cet art en dehors de sa mélodie qui entraîna le même Wagner à glorifier sans la moindre malice, dans le génie de Beethoven, « la miraculeuse faculté de créer des mondes avec du néant ». Cette mélodie essentiellement subjective, capable d'animer et de métamorphoser ainsi « du néant », offre musicalement des caractéristiques particulières. Adaptée à une harmonie « classique », elle n'en émane pas naturellement comme celle de Haydn et de Mozart. Si elle ne rompt pas tout à fait avec la cadence traditionnelle « tonique, dominante et sous-dominante », où se confinait encore à bien peu près l'inspiration de ces deux devanciers immédiats, elle en amplifie pour le moins l'envergure et en étire la substance. Avant tout, elle dramatise l'expression sonore de façon très spéciale et jusque-là sans précédent. La mélodie de Beethoven est la voix qui déclame la tragédie qu'est son œuvre ; tragédie humaine, sans doute, mais d'une humanité étroitement individuelle, où sa subjectivité se dédouble et se multiplie, enchevêtre et résout l'intrigue et les conflits du « développement thématique », s'épand sans frein et souvent sans mesure dans les monologues prolixes de la « grande variation » sur une harmonie immuable. Et, ce faisant, elle distend, dilate et convulse la forme symphonique, en accroît les possibilités dramatiques, en prépare la dislocation berlozienne et la rénovation par Liszt. Mais elle introduit en même temps dans la musique la redondance, l'emphase et l'hyperesthésie échevelée du romantisme littéraire. A cet égard, Beethoven est le Rousseau de la musique et l'affinité est sou-

lignée par le disparate entre les aspirations qui tous deux les tourmentent et le style abstrait ou l'harmonie figée dont ils usent. Leur « romantisme » strictement subjectif n'avait rien de commun avec l'ivresse dionysiaque de l'artiste transmuant d'instinct émois et sensations en adéquate et objective beauté verbale ou sonore.

Dans le fleuve beethovénien, il y a deux courants qui coulent côte à côte sans mélanger leurs eaux. L'un est celui de la « musique pure », à l'exemple de Bach, de Haydn et de Mozart ; un art où, quelles qu'y soient chez ceux-ci la saveur et l'émotion incluses, il semble que l'essentiel demeure la combinaison des sons, le développement du contenu spécifique de la pensée sonore, où l'idée peut n'être parfois qu'un court motif aux allures plus ou moins abstraites et dont les conséquences sont gouvernées par des causalités purement musicales. Chez Beethoven, dans les ouvrages de ce genre, l'intérêt harmonique et polyphonique est nul, la personnalité même ne transperce éventuellement que dans la mélodie, et non pas toujours, loin de là. Les combinaisons spécifiques y sont d'une banalité souvent des plus quelconques, que cherche vainement à masquer le badigeon subjectif de contrastes dynamiques, de crescendos aboutissant à de subits pianissimos, de fortissimos imprévus, bref d'effets et, fréquemment, de gros effets. L'autre courant est celui du « romantisme » au sens littéraire et rousseauiste, de la « musique à programme », encore que de programme généralement inexprimé, où la musique n'est pas son « but » à soi-même, mais avant tout un « moyen » d'expression de sentiments, d'élans, d'effusions. Le premier spécimen irréfutable de cet art expressément subjectif est la *Sonate pathétique op. 13*, datant de 1798. Ici, — malgré le précédent de Mozart dans sa *Fantasia e Sonata* en *do* mineur et la quasi-textuelle réminiscence, à la fin de l'adagio beethovénien, de la péroraison de l'adagio en *mi bémol* de la *Sérénade* en *si bémol* pour treize instruments à vent du maître salzbourgeois, — ici

apparaît nettement un accent personnel, une harmonie chaude et colorée, encore que peu neuve, une polyphonie expressive en sa simplicité coulante. Après, alternant toujours avec des œuvres du « classicisme » sus-indiqué, une série de compositions se greffent sur cette veine spéciale, qui dérive en réalité directement du sensualisme mozartien. Déjà, et profondément inspiré de Mozart, l'adagio de la *Sonate op. 22* en *si bémol* (1800) ; puis la *Sonate op. 27* (1801) en *do dièze* mineur, qu'on baptisa *le Clair de Lune*, la *Sonate op. 31* en *ré* mineur (1802), l'*Appassionata op. 57* (1804), l'adagio en *fa* mineur du *Quatuor op. 59* (1806), l'*Ouverture de Coriolan op. 62* (1807), la *Symphonie op. 67* en *do* mineur (1808), la *Pastorale* (1808), l'adagio en *ré* mineur du *Trio op. 70* (1808). Il est remarquable que cet essor romantique du génie de Beethoven ait commencé en 1798, deux ans après l'apparition avérée d'un mal qui devait empirer tous les jours jusqu'à la surdité absolue. On n'admire pas sans émotion l'effort qui prolongea durant dix années cette envolée, en songeant à ce qu'eût accompli peut-être Beethoven préservé de l'implacable infirmité qui l'accabla. On pressent quelle évolution objective, parce que sensorielle, eût pu alors possiblement être la sienne dans l'ambiance harmonique où créèrent Weber et Schubert, qui furent ses contemporains et moururent presque en même temps que lui à quelques mois de distance. La disparition prématurée de Mozart à trente-cinq ans mutile l'évolution de l'art sonore par une incomblable lacune. S'il avait vécu seulement un quart de siècle en plus, la musique eût changé de face. Malgré l'infériorité évidente des dons innés de Beethoven au regard d'un tel devancier, peut-être sa surdité entraîna-t-elle un déficit, sinon équivalent, du moins analogue. Peut-être, au lieu de devoir remonter à Mozart pour rencontrer l'antécédent condigne et adéquat à la polyphonie purement musicale de *Tristan* et des *Maîtres-Chanteurs*, la filiation se fût-elle déroulée sans entr'acte. Peut-être, alimenté du suc

rénovateur de la *sensation* inaccessible à sa détresse, le romanesque sentimental de Beethoven se serait-il élevé jusqu'à la musique intégrale, à celle qui spontanément amalgame, en un indissoluble tout, l'ivresse dionysiaque et le rêve apollinien, la joie sensorielle et l'intelligence spéculative, pour une beauté spécifique objective. Certes, on ne saurait l'affirmer, mais du moins l'hypothèse est licite.

La médiocre et bâtarde *Sonate op. 81* en *mi bémol* (1809), appelée *les Adieux*, sonne le glas de cette période romantique, amorcée quasiment par velléités disséminées plutôt qu'homogène, et dont dorénavant on ne percevra plus que des échos épars. A partir de ce moment, l'embarras de Beethoven aux prises avec la matière sonore est manifeste et ira croissant jusqu'au bout en dépit de quelques éclairs. Il devient prodigieusement inégal et toujours davantage. L'an 1812 voit naître l'inanité des *Ruines d'Athènes* et du *Roi Etienne* auprès de la *Symphonie* en *la*. Peu à peu et de plus en plus, sa fécondité agonise. Dans les quatorze dernières années de sa vie, de 1812 à 1826, en dehors d'une kyrielle d'insignifiants *Canons*, d'un tas de *Ritournelles et Accompagnements* pour des chansons irlandaises et galloises (1810-1815) et de quelques compositions de circonstance souvent insipides, dont *la Victoire de Wellington ou la Bataille de Vittoria* (1813) et *l'Instant glorieux* (1814) célébrant le Congrès de Vienne, Beethoven ne produit que treize œuvres importantes et valablement musicales, les *Sonates* en *mi* mineur *op. 90* (1814), en *la* majeur *op. 101* (1815), en *si bémol op. 106* (1818), en *mi* majeur *op. 109* (1821), en *la bémol op. 110* (1821), et en *do* mineur *op. 111* (1822), la *Missa solemnis op. 123* (1818-1822), la *Neuvième Symphonie op. 125* (1822-1823) et ses cinq derniers *Quatuors* (1824-1826). A mesure qu'il avance et décline, la forme, dans ses sonates et quatuors, au lieu de se renouveler et de s'amplifier librement, comme on en croit d'abord et on en crut longtemps une fausse apparence, avorte en réalité au morcellement et à l'incohé-

rence. Dans le domaine morphologique, Josquin Desprez, avec son miraculeux *Miserere*, Bach, qui épuisa les ressources de la fugue et n'en écrivit pas deux semblables, et Mozart dans le quatuor et la symphonie, sont des cimes. Nul ne les égala jamais. Il serait assurément excessif de reprocher à Beethoven de ne point avoir abordé une forme à laquelle aucun musicien n'osa se risquer depuis Mozart qui la créa, celle où, dans l'*Ouverture de la Flûte enchantée*, les finals du *Quatuor* en *sol* et de la *Jupiter-Symphonie* l'organisme de la « forme-sonate » est synthétiquement et génialement agglutiné aux procédés caractéristiques de la fugue. Une « musique pure » de cette splendeur objective, ici autant que chez Josquin et Bach, était hors de la portée du tout subjectif Beethoven. Mais les formes, dont il ne fit qu'emprunter les grandes lignes au devancier qui les avait parfaites, ne sont régis chez lui que par un programme extra-musical occulte et, tandis qu'il vieillit, il s'essouffle, impuissant à y intégrer un contenu logiquement spécifique. Beethoven a dramatisé la symphonie et sans doute on doit admettre que le drame wagnérien procède du développement beethovénien. Mais ce développement symphonique est exclusivement dramatique, voire souvent mélodramatique, et le drame wagnérien, mis à part les deux tiers de la *Tétralogie*, purement musical. On ne rencontre point, dans les développements de Beethoven, ces combinaisons thématiques où les idées sonores s'entrelacent et se superposent, dont, bien avant Wagner, les fugues de Bach nous offrent de multiples échantillons, et non plus quelque coup de génie pareil à celui par quoi Mozart nous émerveille dans le premier *Allegro* de sa *Symphonie* en *ré* majeur de 1782 (Kœchel 385-Wyzewa et de Saint-Foix 381), où le second motif surgit soudain dans une grâce exquise et désinvolte au-dessus du thème initial persistant à la basse. Indécouvrables chez Beethoven sont des passages rapprochables, de si loin même qu'on le tente, pour le souffle, l'envol assuré et la logique purement musicale, des déve-

2

loppements formidables que déclenchent la trente-neuvième mesure de la huitième fugue et la quatre-vingt-neuvième mesure de la onzième de *l'Art de la Fugue*, non plus que de la féerie contrapunctique qui étincelle éblouissante des mesures 112 à 178 du final du *Quintette* à cordes de Mozart en *mi bémol* et dans le *Rondo* tout entier de son *Quatuor* en *fa* majeur, entre, chez eux — et chez chacun, — plus de cent autres exemples. En même temps que sa surdité aggrave son impéritie polyphonique, une sorte de mégalomanie apparaît, fermente et s'épaissit chez Beethoven. Des visions gigantesques rêvées par son génie aux abois, sa sensorialité infirme n'atteint que les dimensions. La plus heureuse de ses tentatives en ce genre est certes l'exposition du premier mouvement de *la Neuvième*, en dépit de sa pesanteur, mais le creux mélodrame du développement thématique indiffère musicalement, en sa grandiloquence, autant que le détachement terrestre de l'*Adagio* mystique en ses variations monotones, et les trois quarts au moins de la partie chorale sont une invraisemblable gageure de laideur et de vacuité. Le *Sonate op. 106* en *si bémol* de 1818 n'est pas moins cruellement décevante en son pathos théâtral ou sa sentimentalité déclamatoire et la fugue énorme qui la termine parachève un monstre abracadabrant de hideur et de nullité spécifique. La trop célèbre *Messe en ré* ou *Missa solemnis* édifie le mastadonte de cette mégalomanie sénile et du même coup un monument de pyramidale impuissance. Le culte, la dévotion qui lui sont voués encore, la vogue inopinée qui lui reste fidèle, constituent un curieux aspect de cette forme de snobisme qui admire indistinctement tout ce qui fut signé d'un nom illustre et vénéré, et même en admire davantage, crainte peut-être d'avoir l'air de « ne pas comprendre », ce à quoi sa sensibilité instinctivement répugne et résisterait volontiers. Nulle autre part peut-être l'inspiration de Beethoven ne fut aussi terne, aussi morne, quelconque ; son harmonie, comme sa modulation, d'une banalité aussi mortelle. Il

perpétra ici laborieusement de la plus authentique et narcotique « musique de *Kapellmeister* », où le pire s'attestent les fugues fastidieuses et têtues, sans aucune exception dépourvues du plus infime intérêt purement musical. Le maniement de la forme fuguée échappa de tout temps à Beethoven. Il lui manquait la maîtrise d'écriture indispensable, la puissance et la continuité indéfectible de combinaisons spécifiquement logiques. L'emploi de plus en plus fréquent qu'il fait à son déclin de l'armature de la fugue et de son mécanisme pour lui préétabli, n'est qu'un des signes qui dénoncent l'épuisement de sa spontanéité créatrice.

Beethoven fut un musicien incomplet, surtout sans doute pour l'inécartable raison qu'il était sourd. Si, pas plus que chez Berlioz, cela n'entame point son indéniable encore qu'intermittente génialité d'artiste, son œuvre porte les stigmates de cette amère déchéance et en subit les conséquences irréparables. Son influence a été par-dessus tout d'ordre sentimental et moral, et c'est en quoi elle fut précieuse et féconde. Si Wagner put le glorifier d'avoir « sanctifié » les ressources de son art, il a pour le moins grandi par là jusqu'à l'auguste la conception et les aspirations de l'art sonore dont il devint ainsi un vulgarisateur sublime. Le *Graindorge* de Taine et maints écrits de cette époque témoignent de l'ascendant régénérateur qu'il exerça chez nous vers la fin du Second-Empire croupissant entre Offenbach, Hervé, Meyerbeer et les Italiens, outre Mlle Rigolboche et Thérésa. Plutôt qu'humanisé, — car quoi de plus humain que Josquin, que Bach et Mozart ? — il a surhumanisé la musique en lui inoculant l'inquiétude, le trouble et l'hyperesthésie du romantisme littéraire. A l'audition de la *Symphonie en do mineur*, la Malibran jadis se pâmait dans une crise de nerfs. Nous ne connaissons plus de pareils paroxysmes en face de Beethoven. L'accoutumance autant que l'évolution sensorielle épure l'émotion issue de l'œuvre d'art de ce qu'elle contenait au prime abord

d'insciemment pathologique redouté de Gœthe dans la tragédie. Si le sublime frise aisément le ridicule, le pathétique confine au pathos et s'y confond sans peine, sinon fatalement, pour la postérité, sans la beauté spécifique objective. J'ai raconté naguère l'anecdote de deux visiteurs de Rodin qui, dans son atelier, s'épandaient en métaphores lyriquissimes à propos de la poésie et de la profondeur symboliques des chefs-d'œuvre qui les entouraient. Sur quoi le Maître eût répliqué : « Tout ça, c'est très joli, mais l'art c'est autre chose. Tenez : faire une belle cuisse, voilà ce que c'est que l'art. Faire une belle cuisse ! » Et il paraît que le sculpteur répétait sensuellement ces paroles, comme si l'eau lui en fût venue à la bouche. En effet, « faire une belle cuisse », c'est créer de la beauté qui seule est éternelle et, avec elle, l'émoi qui lui est propre et qu'elle engendre à tout jamais imprescriptible. Musicalement Beethoven n'a jamais « fait une belle cuisse ». Il exprima une âme tourmentée, éperdue d'idéal et de désespérance, par des sons qu'il n'entendait plus, et son infirmité lui rendit la beauté spécifique inaccessible. Son art ne put être pour lui qu'un « moyen » et il est douloureux, mais logique, que ce moyen forcément imparfait trahisse avec le temps une caducité intrinsèque. Il y a dans le cas de Beethoven, non seulement du Rousseau, qui y est le meilleur, mais de l'Ary Scheffer et du George Sand, et dans ses développements, jusqu'à du Dumas père. Aujourd'hui on éprouve avec lui la déception désabusée que laisse la lecture des discours d'un tribun passionné dont la voix vous avait pourtant empoigné jusqu'aux larmes. Rien n'est plus éphémère que le vocabulaire purement sentimental d'une époque. On se blase de la subjectivité la plus sublime et on n'est pas surpris deux fois. La beauté spécifique objective relève de la contemplation pure et fait seule l'immortalité des chefs-d'œuvre. Dans Beethoven, faute de cette beauté, il n'y a rien à comprendre, il n'y a que de quoi sentir, — et sentir sentimentalement, jamais sensoriellement ; — il n'y a rien à appro-

fondir et, partant, rien à contempler, mais seulement de quoi réagir. Quand on a bien senti et réagi, il ne demeure plus, selon le mot profond de Georges Auric, que « le plus pathétique néant ». L'impression s'étend peu à peu comme une tache d'huile sur les sensibilités successives et la conclusion s'imposera de plus en plus inéluctable à tous. Un jour viendra où on ne pourra pas plus relire la musique de Beethoven que les romans de George Sand.

JEAN MARNOLD.

L'ÉGLISE ET L'INTELLIGENCE

Voici de nouveau l'accord rompu entre deux des puissances du siècle, qu'on avait espéré un instant voir se rejoindre. L'Eglise et l'intelligence ne suivent plus désormais la même route. Notre effort aura donc été inutile. Dira-t-on qu'il fut médiocre? Ce serait trop ignorer les obstacles qu'il nous a fallu franchir pour nous rapprocher du sanctuaire que pendant près de deux cents ans avait déserté l'esprit. Ce serait trop ignorer les répugnances dont nous dûmes triompher, les délicatesses que nous dûmes contraindre. Ces « foules misérables autour du Christ », dont parlait Mauriac, tous ces déchets d'humanité, toutes ces épaves de la vie encombrant les avenues de la foi, faussant les doctrines, enlaidissant les rites, que de barrières entre nous et l'Eglise! Je ne parle même pas de l'anticléricalisme latent de la nation qui, peut-être, nous rendait la tâche plus facile, en nous exaspérant. Mais le fossé demeurait encore assez large. Pourtant quelques-uns d'entre nous l'avaient déjà passé et s'apprêtaient à tendre la main aux autres. Trop tard! Ceux qui s'étaient déjà engagés sur le pont de fortune rebroussent chemin en hâte. Et les plus prudents resteront, il n'est plus permis désormais d'en douter, sur la rive du départ.

§

Soyons justes d'ailleurs. L'Eglise elle-même n'avait rien fait pour nous enrôler, au prix d'une équivoque, à son service. On le voit bien aujourd'hui : nous fîmes tous

les frais de nos illusions. Les légendes qui couraient sur son compte, elle ne les encourageait qu'à demi. Mais, dans les sphères les plus hautes, une véritable conspiration intellectuelle s'était formée en sa faveur. Elle bénéficiait décidément d'une sorte de parti pris. L'imagination lui ajoutait ce que la raison ne suffisait pas à lui fournir. Deux grands écrivains refirent sous nos yeux le « Génie du Christianisme ». Barrès, qui avait retrouvé la valeur esthétique de la patrie, nous introduisait dans les cathédrales, après avoir eu soin d'enlever les guirlandes en papier des voûtes et les fleurs artificielles des autels. Dès le seuil, l'encens nous grisant, nous n'apercevions plus le prie-Dieu trop bas où s'accroupissait Tartuffe.

Maurras, de son côté, reconstruisait à la vue de tous les fortes assises romaines que deux siècles de relâchement avaient dégradées. Il posait de nouveau sur le sol la pierre inébranlable sur laquelle l'Eglise latine aurait pu appuyer son armature chancelante. Pouvait-on penser que, le piédestal achevé, l'Eglise refuserait d'y monter? Pouvait-on penser que cette alliance de toutes les forces spirituelles, seule capable à notre avis de sauver la civilisation, apparaîtrait un jour comme une hérésie? Bien plutôt, nous nous imaginions que le consentement tacite de l'Eglise était acquis. Le pacte nous semblait près d'être conclu. Je ne sais quelle douce entente paraissait s'être établie entre les hommes de pensée et les hommes de foi, entente un peu équivoque sans doute, mais pleine de charme. Chaque partie recevait et donnait. C'était un échange de grâces où nous nous croyions obligés de nous montrer les plus prodigues. L'intelligence ne renonçait-elle pas à placer la liberté dans les choses? Ne se bornait-elle pas elle-même, avant qu'on l'y invitât et afin de ménager sa part à la croyance? N'acceptait-elle pas de se forger des chaînes, pourvu qu'il lui fût permis d'en choisir le poids? De son côté, l'Eglise ne pouvait-elle abandonner à l'art éternel

un coin de son vaste domaine où les jeux de la beauté n'eussent pas offensé l'orthodoxie? On l'espérait. Que dis-je! On citait déjà le nom des médiateurs. On définissait leurs méthodes. On affirmait qu'ils ne nous demanderaient pas de renoncer à l'essentiel. Telles furent les illusions des vingt dernières années. Si elles n'avaient pas été brusquement détruites, qu'en serait-il enfin advenu?

§

Certes, il faut l'avouer, nous ne nous sentions pas tous, au fond de nous-mêmes, vraiment émus par les mythes catholiques. Le décor nous séduisait. La mystique ne nous touchait pas toujours.

Il faut se défier en effet des conversions qui affectent trop l'allure d'un reniement public. La foi ne s'excuse que lorsqu'on éprouve d'elle un besoin puissant. On ne peut que juger sévèrement ceux de nos contemporains qui, acceptant cette diminution certaine, n'ont pas cédé à des exigences sans merci. Il est courageux de se passer de Dieux, et on ne doit pas trop s'émerveiller de sa foi retrouvée, puisqu'elle implique forcément quelque autre trésor perdu.

Ces bruyantes cérémonies ne préjugeaient donc pas, autant qu'on le disait, du véritable état d'esprit des jeunes hommes de l'époque. En vérité, le besoin religieux n'était pas en eux aussi universel qu'on l'a prétendu. Beaucoup, même, pouvaient trouver ailleurs d'autres diversions. En outre, la foi ne peut plus naître de nos jours d'arguments intellectuels. Il y faut le coup de la grâce, ou, si l'on aime mieux, une certaine disposition du cœur. Cela limite singulièrement le nombre des convertis, en excluant d'avance ceux qui ne veulent pas se fier à un autre guide que l'intelligence.

Pourtant, il n'est pas impossible qu'à force de fixer leur attention sur les vertus du catholicisme, certains

d'entre nous, souvent les plus influents, n'aient atteint un degré de plus.

L'accord matériel et moral avec l'Eglise se transformait en effet souvent en un accord spirituel. Si l'on n'admettait toujours le but mystique du christianisme, on lui assignait du moins, de plus en plus, le rôle d'évoquer l'esprit, d'entretenir dans le monde cette atmosphère spirituelle, sans laquelle certaines œuvres abstraites nous deviendront bientôt inintelligibles. Dans quelques cas, de plus en plus nombreux, cette sorte de complicité intellectuelle pouvait avoir des conséquences plus radicales. Au fond, loin d'être un obstacle à leur totale conversion, la valeur qu'ils accordaient à l'Eglise sur le terrain social et pratique n'était pour beaucoup qu'une préparation. L'étape était assez logique. Si l'Eglise leur apparaissait vraiment comme l'interprète des plus sages vues humaines, ils en arrivaient à se demander quelle était la cause de cette imperturbable sagesse, et, si l'on veut, ils en cherchaient le moteur. Qu'on ne les presse pas trop! Qu'on leur laisse le temps d'admirer la figure terrestre de l'Eglise! Assez vite, ils essaient d'en découvrir la figure divine. Il importait seulement qu'on ne leur demandât pas de supprimer leur intelligence avant qu'ils pussent jouir des compensations mystiques que la religion réserve à une élite.

Les circonstances se prêtaient d'ailleurs à cette invasion des croyances.

Qu'on y songe! Nous descendions un versant incliné, à l'extrême limite duquel se trouvait peut-être la foi. De graves échecs intellectuels provoqués par la confusion des doctrines qui nous sollicitaient tour à tour, par la médiocrité de nos loisirs, peut-être aussi par notre vitalité diminuée incapable de soutenir l'effort jusqu'au bout, nous jetaient dans des pessimismes absolus qui ne prenaient jour que sur l'abîme de la mort ou sur l'abîme de la foi. A ce nouveau mal du siècle chacun cherchait un

remède. Certains concluaient à une grande absence qui laissait la littérature de ce temps sans objet, parce qu'elle ne pouvait tendre sa flèche vers l'absolu. « On n'a pas encore remplacé Dieu », tel devenait le mot d'ordre. On semblait près de s'accorder pour définir ce qui nous manquait, une sorte de plan supérieur où nous pourrions résoudre le conflit de nos âmes divisées et reprendre conscience d'une unité profonde déchirée par les agitations insignifiantes de l'époque.

Dans l'attente de ce renouveau, un certain dégoût de la culture nous envahissait. Nous posions l'interrogation tragique de Faust : Ne nous sacrifions-nous pas à quelque chose de vain? Nous allions nous reposer de penser en croyant. Ne le pressentiez-vous pas? J'exagère à peine en disant qu'il y eut un instant critique où l'intelligence fut sur le point de verser dans la foi, de se jeter sans conditions dans l'abîme où la raison compte un peu moins qu'un mât de navire naufragé sur une mer en furie. En vérité, la plus belle occasion du siècle est manquée. Il y avait une vaste conspiration pour nous perdre. Celle en faveur de qui se faisait cette conspiration a dénoncé le complot qui devait assurer son règne et notre asservissement. Nous voilà éclairés... et sauvés.

§

Chose curieuse en effet. C'est l'Eglise elle-même qui a interrompu l'œuvre de séduction qui se poursuivait à son profit. L'apologie maurassienne pourtant, que de constructions hostiles n'avaient-elle pas déjà déblayées! Les méthodes du rebâtisseur, il faut bien reconnaître qu'elles étaient efficaces. Après nous avoir refait l'épopée du catholicisme avec autant de précision que d'enthousiasme, il endormait ensuite les défiances de notre esprit. Il nous affirmait qu'au sein de l'Eglise, nous retrouverions une atmosphère intellectuelle supportable, que les mêmes idées claires que nous portions désormais dans la

politique, dans l'art, dans la philosophie, nous les retrouverions aussi sur ce terrain du catholicisme, aménagé depuis des siècles par la pensée classique. Ainsi, dans le voisinage immédiat de l'Eglise, ne défrichait-il pas de vastes domaines intellectuels vers lesquels l'Eglise pouvait aisément se ménager mille voies d'accès?

Même, c'était lui qui risquait le plus. Il amenait jusqu'au seuil du catholicisme des esprits qui risquaient ensuite d'être perdus pour sa pensée. Ces esprits, il ne les avait acclimatés aux suggestions religieuses qu'en leur présentant à vrai dire de fausses images de l'Eglise véritable, de son rôle et de sa mission. Mais c'était lui qui était frustré. La foi pouvait s'emparer de ceux qu'il avait poussés vers elle. Elle pouvait tout ordonner. Elle pouvait, en certains cas, exiger les plus hauts sacrifices, faire oublier toutes les désillusions.

L'admirable et inutile mensonge maurassien nous livrait à l'Eglise. D'autres qu'elle posaient l'appât, dissimulaient le piège. Elle n'avait plus qu'à recueillir la proie qui lui était jetée. Et vraiment on peut se demander pourquoi elle a déchiré le voile qui nous dissimulait tant de périls.

§

A tout prendre, il vaut mieux que ce voile ait été déchiré. Une conversion, c'est la chute dans un abîme. Il peut arriver, selon le mot de Ballanche, que la chute soit une promotion. Pourtant, il importe de limiter ces chutes à un nombre raisonnable. Maurras précipitait trop d'esprits dans de merveilleuses et insondables impasses. Il allait finir par appauvrir la pensée au profit de la foi. C'eût été en somme une conséquence inattendue de son œuvre.

Le mirage est dissipé. Mais de quoi était fait ce mirage? Quelle était, si l'on veut, la triple erreur que les hommes de pensée s'en allaient répétant sur l'Eglise?

Quels étaient les pieux mensonges grâce auxquels on voulait rendre possible l'alliance?

Elle avait incarné dans le passé, nous disait-on, toute la civilisation issue de la décomposition romaine! Elle avait été le soutien de l'intelligence, le foyer où toutes les idées avaient convergé. L'art aussi était né à son ombre. Elle lui avait fourni des thèmes émouvants, une trame romanesque, une psychologie toute formée. On nous disait que le catholicisme offre à l'artiste des ressources infinies, supérieures à toute autre conception du monde. Ayant créé la civilisation moderne, il l'avait toujours soutenue. Le catholicisme, nous démontrait-on, avait été à toutes les époques l'agent de l'ordre, l'armature de l'édifice de beauté, de culture dont nous soutenons la tradition.

Que dis-je, avait été? Il était cela encore. Il restait, dans l'univers bouleversé ou cédant au culte du veau d'or, le représentant de toutes les hautes disciplines dont le métal fut jadis forgé par la puissance romaine.

En vérité, cela n'était exact que si l'on prenait le momentané pour du définitif, que si on confondait une impulsion d'un instant avec une tendance profonde, que si l'on interprétait l'histoire au lieu de la laisser parler.

Le geste de dédain par lequel l'Eglise a rompu l'entente qui s'ébauchait nous a permis de préciser des doutes qui malgré tout subsistaient, et, dissipant le charme, nous a mis en mains l'arme critique qui fait, aujourd'hui, justice de tant d'admirables inventions.

§

Et d'abord, reprenons l'argument qui nous touchait peut-être le plus, puisqu'il atténuait d'avance le sacrifice possible : l'Eglise, foyer de l'intelligence humaine, fécondant, presque seule, d'obscures époques d'où toute lumière jaillit de son sein, et capable, par cela même, de redevenir, à notre siècle, le prétexte de toutes les activi-

tés de l'esprit. Admirable exagération! Certes, j'admets bien qu'il fut un temps où elle voulut se rendre digne des plus délicats et des plus subtils. Ainsi, presque à ses origines, fit-elle alliance avec la métaphysique platonicienne. Effort heureux pour donner une valeur philosophique et un sens intellectuel à l'aventure mystique du Christ, pour créer, à côté de la religion populaire, une religion de l'élite, une sorte de doctrine ésotérique susceptible de satisfaire l'esprit.

Au XIII[e] siècle même, n'est-elle pas pour un long moment toute la pensée? N'est-elle pas le centre de ralliement de toutes les connaissances humaines?

Mais, dès le XVII[e] siècle, le divorce est consommé entre la pensée religieuse et la pensée laïque. Alors, l'Eglise s'aperçut à peine du terrain que lui avait fait perdre Descartes. Cet accord rompu depuis trois siècles, comment pouvoir espérer le refaire de nos jours?

Ce n'est point, à vrai dire, que, depuis lors, l'Eglise ait renoncé à s'adapter. Mais, tandis que son mouvement se rythmait autrefois sur celui de la pensée profane, celle-ci va trop vite maintenant pour que le catholicisme ait le temps de conformer ses dogmes, ou, du moins, de se tenir au courant des exigences de la connaissance contemporaine. Loin de se développer, son agilité intellectuelle a diminué sans cesse. Aux vastes enquêtes il a substitué des décrets sans appel, fabriqués dans des officines de bureaucrates. La pensée lui échappe. Il achève de précipiter la débâcle par des anathèmes mal motivés qui le mettent à peu près à l'écart de tout le mouvement intellectuel moderne.

Du moins, l'art lui devait encore ses plus parfaites réussites? Est-il vrai qu'il éleva un moment, au-dessus de tout, le génie et la beauté, au-dessus même de la morale? Peut-être, au temps où le paganisme l'emporta en lui sur l'esprit oriental. Mais l'essor de la Renaissance ne fut-il pas favorisé avant tout par de grands papes qui

eurent l'audace de « déchristianiser » le mythe catholique et d'introduire au cœur de la barbarie orientale toutes les grâces de l'antiquité classique? Sans Léon X, Benvenuto eût été conduit en prison par les sbires de l'Eglise. Sans Jules II, Michel-Ange eût-il osé son Moïse? Raphaël ses vierges de chair dont les sens sont d'abord émus? Que ces pontifes aient eu des successeurs, de quelle alliance n'eût-on pu rêver entre Dieu et l'art! Mais la Réforme haïssait Rome. Pour la combattre, la Rome chrétienne se prit à haïr aussi sa tradition latine et sa part légitime de l'héritage païen. Loin de protéger l'humanisme, désormais, elle ne cesse de le combattre. Non seulement la science moderne, mais encore l'art et la littérature modernes se créent et se développent sans son assentiment, ne fleurissent que sous ses malédictions. Que le catholicisme ait rendu l'analyse de nos classiques plus pénétrante, que, par l'inquiétude perpétuelle qu'il entretient dans les âmes, il ait suscité des prétextes de tragédie et éveillé le sens des nuances en aiguisant sans cesse le scrupule, cela n'empèche pas qu'il a peut-être détourné un Pascal de sa voie et que toute la tragédie classique n'a pu naître que malgré lui, grâce à l'Etat qui la protégea, au roi qui lui fournit des exemples. Les hommes du XVIIe siècle ne purent accomplir leur œuvre qu'en se libérant de l'Eglise, et Racine se fût converti vingt ans plus tôt, *Phèdre* n'eût pas vu le jour. On a eu beau l'espérer, l'Eglise n'a pas permis que « le Christ réconcilie toutes choses à la hauteur de son cœur ». D'ailleurs, découvrons les doctrines. Nous verrons que la thèse orthodoxe n'exalte, au fond, que la pauvreté d'esprit. Dans l'ordre de la croyance, les philosophes officiels de l'Eglise nous disent que les simples, « ceux dont l'intelligence n'a pas été cultivée, ceux même dont l'intelligence est peu développée, ne sont nullement désavantagés par rapport aux plus intelligents et aux plus instruits ». On va même aujourd'hui jusqu'à nous signifier que l'intelli-

gence ne peut avancer bien loin dans la découverte des choses religieuses. Celui qui espérait obtenir la foi de la connaissance doit avouer qu'il s'était trompé. Le principe sublime de Vinci : « Plus on connaît, plus on aime », il faut le retourner ainsi : plus on aime, plus on connaît. Dès le seuil donc, l'intelligence doit abdiquer et se laisser conduire par d'autres guides. Où est la place d'honneur que, paraît-il, on lui réservait? et qu'a-t-on fait de son primat?

§

Voici, d'ailleurs, l'erreur la plus grave; l'Eglise faiseuse d'ordre! Nous avions fini par l'admettre. Pourtant, n'avait-elle pas commencé par briser l'armature de la cité antique, par ébranler la patrie, la famille et l'Etat? Substituant sa doctrine du salut personnel à celle du salut par le groupement, n'était-ce pas elle qui avait institué pour la première fois le conflit de l'individu avec le milieu social? D'ailleurs, au plus beau moment de son essor intellectuel, n'impose-t-elle pas à la raison grecque l'égalité monstrueuse qui met en péril l'art et la cité? A l'élite hellénique n'affirme-t-elle pas que n'importe qui mérite d'être appelé homme, au même titre qu'Alcibiade?

Après la Réforme, se réformant elle-même, elle eût pu profiter de ce renouvellement pour se rattacher à la tradition stoïcienne ou gisent des germes d'un certain positivisme. Elle préféra retourner au néo-platonisme. Ses instincts l'y portaient. C'était déjà un mauvais signe. Que s'annonçât une époque de barbarie, qui l'empêcherait de grossir la vague antiromaine et d'ajouter aux passions révolutionnaires de l'époque moderne le ferment du judaïsme primitif? Nos rois ne l'avaient-ils pas trouvée dressée contre leur volonté d'agrandissement et d'unification? Ne fut-elle pas un des obstacles que durent surmonter les rassembleurs de la terre française?

Je ne veux pas rechercher si, dans l'effort pour déve-

lopper la civilisation — qui est avant tout une création de la politique — l'Eglise et l'Etat collaborèrent toujours. Mais je vois qu'en plein XVIe siècle, l'Eglise ne soutient pas autant qu'on l'imagine l'œuvre royale. Un Bourdaloue vitupère contre les mariages de raison qui, fondant les fortes familles du siècle, appuyaient la société sur la puissance naturelle des dynasties. On vit le prédicateur chrétien se placer du côté de l'amour après s'être placé du côté de la morale.

C'est que, déjà, la psychologie catholique semble entachée de trouble et d'erreur. Elle ne distingue plus l'homme qu'à travers ses chimères. Louis XIV devina ce qu'il y avait de dangereux dans la pensée d'un Fénelon, dont les rêveries sociales procédaient déjà d'une fausse connaissance du cœur humain. La conception pessimiste de l'individu fait place à un optimisme sans frein.

Au XVIIIe siècle, loin de soutenir le combat pour l'esprit, les missionnaires occupent leurs loisirs à exalter la nature, à répandre l'éloge du bon sauvage, à justifier ainsi tous les blasphèmes contre l'intelligence et la civilisation.

Ne doit-on pas se demander si ce n'est pas un peu pour cela que le rationalisme voltairien, héritier, après tout, de l'esprit du XVIIe siècle, a combattu l'Eglise, en même temps qu'il combattait le rousseauisme? Car elle fait son lit au rousseauisme. Elle feint de combattre Jean-Jacques, mais elle est toute imprégnée de son esprit.

Que le catholicisme se soit « protestantisé » alors, qu'il ne soit plus désormais que le produit d'une nouvelle réforme, nous n'oserons pas le soutenir. Le « guyonisme » peut ne pas avoir altéré les dogmes. Mais il est certain qu'il a modifié les tendances pratiques de l'Eglise.

Il est certain que le poison démagogique sape dès lors la construction romaine dont saint Paul avait jeté les bases. Les révolutionnaires pourront bien encore opposer christianisme judaïque et christianisme romain. En fait,

l'Eglise se détache de l'Etat, dans la mesure où l'Etat s'affaiblit ou ne gouverne plus que par des moyens indirects. Et dans les basiliques où le prêtre officie toujours sous le costume du pontife romain, l'odeur du ghetto oriental commence à troubler l'atmosphère.

§

Au XIX[e] siècle, il est vrai, l'Eglise a des accès prolongés de prudence ou de repentir. La Révolution, où elle a sa part de responsabilité, s'est montrée finalement impitoyable pour elle. C'est peut-être l'époque où elle appuyera le plus fortement l'Etat. Il semble qu'elle s'efforce de recouvrir vraiment la robe en lambeaux du Christ du brocart romain emprunté au vestiaire impérial des Césars.

C'est l'époque où elle condamne Lamennais qui avait dénoncé son athéisme politique, pour des raisons exactement inverses de celles au nom desquelles elle condamne aujourd'hui Maurras.

La perte du pouvoir temporel fut peut-être pour quelque chose dans son retour à l'utopie. Ayant été spoliée de ses domaines terrestres, ayant cessé de régner sur les choses, elle put de nouveau plus facilement se persuader que son royaume n'était pas de ce monde. Certes, cela ne détruit pas ses instincts de domination, mais la poussa à essayer de les satisfaire par d'autres méthodes.

Peu à peu, le catholicisme libéral et démocratique, qu'elle avait rigoureusement refréné au cours des siècles, eut enfin partie gagnée. La condamnation du « Sillon » ne fut qu'un accident dû à l'action personnelle d'un pape énergique. Pendant la guerre, la démagogie s'empara de tous ses organes, obtint même l'audience du Siège suprême. On vit des journaux catholiques affirmer que la Croix avait été l'étendard de la vraie révolution et que la doctrine du Christ répudiait l'ordre et la hiérarchie sociale au nom de la justice. Certes, nous ne sommes pas de timides conservateurs. Nous ne croyons pas que la so-

ciété actuelle soit parfaite. Telle quelle pourtant, son armature reste la dernière résistance un peu efficace que la Civilisation puisse opposer à la Barbarie. Or, nous avons déjà vu l'Eglise passer parfois dans le camp de la Barbarie. Nous avons vu les moines de Dom Sturzo se mettre à la tête des paysans révoltés, les catholiques flamingants comploter avec le communisme la perte d'une petite patrie aussi précieuse et aussi originale que la Belgique, des chrétiens-démocrates recommander en Pologne la domination absolue d'une diète corrompue, et reprendre à leur compte la formule néfaste selon laquelle la Pologne « subsiste par l'anarchie ». Nous avons vu de hauts prélats féliciter Tchitchérine, et, presque partout, en Orient comme en Occident, se tourner contre la France, coupable d'être une nation trop parfaite, aux formes trop bien dessinées, coupable aussi de n'offrir qu'un terrain ingrat aux folies mystiques. Aujourd'hui donc, il faut se demander si on peut encore appuyer une politique conservatrice et civilisatrice sur l'Eglise. Et on est bien obligé de répondre non. Car, de nos jours, aucun des mouvements de restauration politique, ou de résistance à l'anarchie, n'ont été nulle part patronnés ou inspirés par elle. En vérité, fonder sur ces doctrines l'ordre politique, ce serait fonder sur un volcan. L'expérience n'en a-t-elle pas été faite? L'illusion n'a que trop duré. L'alliance de César et de Pierre le pêcheur est aussi chimérique en somme que celle du dogme et de la pensée. Il est vrai que l'Eglise a parfois bénéficié de la solidité de l'Etat et a pris au contact d'un pouvoir fort une apparence de sagesse. Mais, si elle participa en quelques circonstances au bienfait de l'ordre, elle ne collabora pas à créer ce bienfait. La majesté de Versailles rendait inoffensive la tradition révolutionnaire du christianisme. Mais, quand Trianon remplaça Versailles, on vit bien vite le catholicisme inspirer les folies du siècle. Apaisé, réglé, romanisé, deux fois par les empereurs latins et par

la monarchie française, ses tendances juives renaquirent dès que l'Etat cessa de lui donner l'exemple du réalisme et de l'autorité.

Traitant, lui aussi, une nation comme un homme, ignorant désormais que la morale n'a d'efficacité que sur le terrain qui a été préparé par la politique, il refuserait aujourd'hui le baptême aux Saxons de Charlemagne.

Peut-être, donc, eût-il mieux valu, avant d'ajouter foi à l'apologie splendide du reconstructeur, se souvenir que Taine, comparant l'esprit clérical et l'esprit révolutionnaire, leur avait attribué des ressorts presque semblables : l'ignorance de l'histoire, l'aversion pour l'expérience, l'obéissance aux phrases toutes faites. Et il avait conclu comme il nous faut bien conclure désormais, maintenant que le mirage est dissipé, qu'on ne peut sérieusement combattre l'un par l'autre.

Oui! le mirage est dissipé. Voici que l'Eglise chrétienne apparaît enfin sous un jour cru, et qu'autour d'elle s'évanouissent les imaginations prestigieuses dont on avait revêtu sa pauvreté. Elle a choisi. La religion qu'elle inspire sera uniquement une religion pour la foule. Ceux d'entre nous qui, succombant à quelque blessure, pénétreront encore jusqu'à elle, retrouveront dans son sein les mêmes erreurs qu'ils ont combattues dans le siècle, les formules qui leur répugnaient tant, et presque le même style.

Il se peut qu'ils passent outre. Ils savent en tout cas désormais qu'aucune conciliation n'est possible et que le prix du pacte, ce sera l'abandon de leur intelligence.

Après tout, soyons justes. L'Eglise est dans son droit, en réclamant qu'on ne la travestisse pas. Nous voyons mal pourtant ce qu'elle gagne à récuser notre admiration, à repousser nos respects.

Du reste, il pouvait être un peu chimérique d'espérer la « romaniser » du dehors. Cette grande tentative de « déchristianisation » du catholicisme ne pouvait en

somme qu'aboutir à un échec, puisque, sur le terrain social comme sur le terrain psychologique, l'Eglise refusait l'alliance avec le positivisme, qui l'eût régénérée, qui eût été pour elle au XXe siècle ce que fut à ses origines l'accord avec l'hellénisme. A-t-elle redouté d'être moins divine? Ne sait-elle pas que la pire aventure spirituelle qui puisse lui arriver, c'est de perdre pied, c'est de se détacher de la terre? Aux âmes inquiètes, désormais, elle n'offrira plus un sûr refuge. Le quiétisme la guette. Elle va naviguer sans frein ni boussole sur l'océan des folies mystiques.

On dira que ceci ne regarde que les croyants. Mais nous fûmes sur le point de devenir des croyants. Nous avons donc le droit de désigner l'obstacle désormais infranchissable qui se dresse devant nous, sur le chemin de la foi. On l'avouera : renier l'intelligence, pour satisfaire un instinct nostalgique du cœur, ce serait une rançon bien lourde. Sans doute, l'intelligence peut n'être « qu'une toute petite chose à la surface de nous-mêmes ». Mais cette petite chose est encore ce qu'il y a de plus solide en nous. Hors d'elle, il n'y a plus qu'hypothèses invérifiables, divagations gratuites, périls. Nous resterons donc ses serviteurs, certains qu'elle ne peut nous transformer en esclaves. Aussi, je le vois bien, il faut interrompre ce pèlerinage qui n'était pas sans douceur, il faut renoncer à une aventure spirituelle qui n'eût peut-être pas été sans charme ni sans beauté.

La nostalgie se dissipera. Le rêve nous hantera longtemps encore. Il eût été aussi beau qu'utile de réconcilier tous les pouvoirs de l'esprit, à l'heure où l'esprit se voit contesté. Une légende merveilleuse courait sur l'Eglise. On chuchotait tout bas qu'elle allait accueillir comme autrefois la philosophie et l'art qui eussent accepté de collaborer avec elle et qu'elle eût pu diriger; qu'elle allait armer ses saints et son Dieu pour la défense de la civilisation. Touchante histoire à laquelle ne crurent pas

seulement les enfants! Cette histoire était fausse. L'Eglise vient au contraire de se livrer aux furies du siècle. Elle se voue elle-même de nouveau aux jeux du cirque. Qu'elle y connaisse des triomphes! Il nous reste Minerve qui ne nous demandera pas du moins de rendre nos armes.

***

DES QUATRE SAISONS

—

1.

D'EXIL

Vous troubleriez un sage :
voyez où vous m'avez réduit,
pays
dont le climat est un oiseau sauvage.

Près de la mer
fleurit le chêne-vert,
la palme et le laurier.
On ouvrait la fenêtre à l'ombre du cyprès.
Que j'ai doncques regret de ces belles Albères
où Maillol va taillant un peuple de déesses,
où la lumière est une source vive,
Parque cruelle et qui vous en riez!
car ma voix languit
comme la feuille d'olive,
loin des climats apprivoisés.

★

Vous aurez bien aussi quelques charmes,
pays dont un saule est l'olivier
et sauterelle la cigale.

« Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse. »
Soleil est revenu, jà tout est oublié.
Les filles vont au bois, encore un peu frileuses.
Et tout l'après-midi un coucou a chanté.

★

Hélas! le vent de mer ne m'enfle la narine
depuis plus de longs jours qu'il me manqua jamais.
Sur le ciel plus foncé que la vague marine,
quand verrai-je noircir la pique du cyprès?

—

2.

Un peu plus tôt, un peu plus tard.
La lumière brille, l'eau court.
On naît, on meurt comme à colin-maillard.
Nous ouvrirons les yeux un jour.

—

3.

On ne peut pas toujours courir à perdre haleine,
Alcide lui-même a filé la laine.

Pourquoi pleurez-vous ainsi au soleil,
ô promeneur de Sils-Maria?
Regardez,
c'est le soleil de midi sur les rhododendrons.

Flamme qui dansez sur les cimes,
qu'avez-vous à craindre des sables mouvants?
Au delà du jour et de la nuit
vous aurez une autre maison.
Nous vîmes bien Neptune où l'aigle fait son nid.

—

4.

Moi aussi, j'ai fumé ma pipe
à la corne des escargots,
sucé, en avalant mes larmes,
qui s'amincit un berlingot.

—

Amours, pipes et sucres d'orge,
avec l'œuf du tir de la foire,
Amour qui de nos pleurs te gorges,
je te peignis, à ma façon, sans accessoires.
Mais rien n'a répondu aux oiseaux envolés.

Pourquoi, de si bon cœur, aurai-je donc chanté?
Amis, écoutez-moi tandis que je suis là.

—

5.

Vous avez beau fermer la porte :
depuis longtemps vous serez morts,
sonnera mon petit flûtiau.

Mais que m'importe!
si la mer, si le soleil m'enchantent,
et le tronc des arbres,
et le sein et les hanches,
et les jambes des jeunes femmes.

—

6.

Ne me croyez pas si je vous dis que la vie
est douce, mais se plaindre est un jeu de vilain.
Ce soir, j'ai vidé la coupe jusqu'à la lie;
il fera beau demain.

—

7.

REFRAIN

Dans ma tour d'Aydie
tous les marquis sont gris,
et les dames gaies
et les dames gaies,
dans ma tour d'Aydie,
ohé!

—

8.

LE POETE A SA LYRE

COMME ON DISAIT AUTREFOIS

Flûte-fontaine, éclat de la trompette,
le silence est plumes d'anges autour de toi.

Hirondelle, vous êtes seule avec le vent.

Personne qui choisisse ou quitte son exil,
Narcisse à la fontaine.

Et c'est l'aile des anges,
le laurier rose
cette fleur qui tremble
au fil de l'eau.

—

PRAHA

Au pied de l'Opéra,
nus comme Hassan dans Namouna,
soleil de Prague
qui brunis mon corps aussi bien qu'un autre,
nous t'avons longtemps attendu.

L'amour est enfant de Praha.
Si tu ne m'aimes pas,
je t'aime;
si tu m'aimes,
prends garde à toi.

Et les aveugles sonnent sur leurs violons
une vieille danse de Bohême,
quand passent, aux lumières de la nuit,
les jambes de tes filles,
Prague, ville des cinémas.

ANDRÉ CASTAGNOU.

PORTRAITS DE REMY DE GOURMONT







*Lithographies d'*ANDRÉ ROUVEYRE.

LE PROBLÈME CHINOIS

—

Les événements qui se déroulent en Extrême-Orient sont d'une gravité telle, qu'il est grand temps de les envisager autrement qu'avec l'indifférence habituelle avec laquelle il est de règle de les accueillir.

Nous nous proposons d'étudier les données — très simples en réalité — de ce qu'on est convenu d'appeler « le problème chinois » et d'en indiquer les solutions. En ce faisant, nous ne prétendons pas nous singulariser par une connaissance exceptionnelle de ces données et par une clairvoyance que d'autres n'auraient pas. Nous ne ferons que résumer pour le bénéfice du lecteur la série des événements qui ont été la cause certaine et indiscutable de la crise actuelle et que présenter une thèse qui est celle soutenue par la presque unanimité des cinquante mille étrangers qui résident en Chine, et essayent, au milieu d'une tourbe de plus en plus dangereuse, de vivre aussi paisiblement que le font, en pays étranger, plus de douze millions de Chinois. Nous voulons mettre fin à une série de légendes et de racontars sur la Chine et les Chinois, et projeter sur le sanglant tableau que présente l'Empire du Milieu un rayon de lumière qui mette en évidence les fautes commises dans ce pays par la diplomatie étrangère, fautes qui sont les seules causes de la dangereuse crise qui se déroule en ce moment au Sud comme au Nord du fleuve bleu.

Le Passé

Il est des mots et des formules dont on se gargarise volontiers. Parmi ces clichés il en est un qui a trait à la vé-

nérable et magnifique civilisation chinoise et à la proverbiale honnêteté des Chinois.

Les étrangers qui ont résidé en Extrême-Orient assez longtemps — c'est-à-dire plusieurs années — pour commencer à se faire une opinion au sujet des Chinois, se demandent avec étonnement ce qui a pu donner naissance à cette réputation qui ne repose sur rien.

Quelles que soient les réelles qualités de l'ensemble de la population chinoise, l'affabilité souriante du bas peuple, des coulis, des paysans, le pacifisme certain de la classe marchande, l'aimable dignité des serviteurs et parfois même leur dévouement — on se trouve confronté avec l'élément dit « intellectuel » d'une part, et celui des « militaristes », d'autre part. Et cet élément présente un tableau tellement méprisable, un ensemble de tares à la fois si grotesque et si bêtement xénophobe, une telle duplicité et si peu de compréhension de la nécessité des relations internationales, que tout le bien que l'on penserait des Chinois disparaît en présence de ce type d'humanité.

Tant que l'Empire du Milieu est resté quelque peu isolé du reste du monde, tant qu'il a fallu des mois pour aller de Paris à Pékin et tant que les relations entre la Chine et les nations étrangères étaient limitées à des échanges restreints, ce peuple, qui comptait au début du XIXe siècle environ deux cents millions d'individus, pouvait vivre dans un splendide isolement qui ne contribuait pas peu à entretenir la légende d'une soi-disant civilisation.

Les voyageurs qui décrivaient le pays de Han, depuis Marco Polo jusqu'au Père Huc, aimaient à représenter la Chine non seulement comme un pays charmant, mais aussi comme le siège d'une puissante civilisation. Ils subissaient le charme superficiel d'un cadre nouveau et se laissaient séduire par les splendeurs du Palais d'Hiver. Mais derrière les coulisses de ce Palais, au delà, et même en deçà des murailles de Pékin, gisait la vaste fourmilière humaine, vivant, ou plutôt croupissant dans un état d'abjection qui,

depuis des millénaires, n'avait jamais changé. Ces millions d'êtres naissaient, vivaient, puis mouraient, à peu de chose près, comme des insectes. Et à l'heure actuelle, en cette année 1927, il en est encore de même. Pas d'état civil, pas de registre de naissances, pas de registre de mariage, pas de registre de décès. Personne ne s'inquiète de qui naît ou qui meurt. Il est impossible de dire, dans telle ville, à quelques milliers d'êtres près, combien il y a d'habitants. Les hommes ont une, deux, trois femmes, quand le chiffre n'atteint pas la demi-douzaine. Les enfants grouillent, les filles sacrifiées et les garçons choyés. Sur dix enfants, c'est à peine si trois ou quatre atteignent l'âge de puberté ; le reste est mort, couvert de plaies et de saleté, dans une atmosphère d'urine, d'excréments, de graisse et de crasse. Les cercueils, qui ne sont bientôt plus que des planches pourries, traînent en plein air et les femmes lavent le riz dans des eaux infectes. Voilà la « civilisation chinoise », celle de toujours, celle d'aujourd'hui.

De même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, de même un gros et gras mandarin, de soie richement vêtu, ou un paravent de laque ne constituent pas « une civilisation ». C'est pourtant l'idée de ce beau mandarin et la vue de ces délicieux paravents qui nous ont donné l'impression d'une civilisation brillante en Chine. En fait, il n'y a jamais eu qu'un décor gracieux et légendaire, cachant un état de choses lamentable. Aussi loin que l'on peut remonter avec un semblant de certitude dans l'histoire de la Chine, on ne se trouve en présence que d'une immense agglomération d'êtres, répartis sur de vastes espaces, sans cohésion les uns avec les autres, vivant dans un état de guerre et de rapines perpétuel, sous le joug féroce de mandarins et de vice-rois cruels et cupides, eux-mêmes plus ou moins soumis à un mystérieux empereur, entouré d'un peuple d'eunuques et de femmes.

Certes, les civilisations occidentales du moyen âge, dans certains pays, ne présentaient pas un spectacle enchanteur.

Toutefois on ne trouve rien dans l'histoire de la Chine qui se rapproche, même de très loin, des civilisations égyptienne, romaine et grecque ou de la renaissance italienne, par exemple. Enfin, au cours des siècles, aucune invention, aucun progrès dans l'ordre des connaissances humaines ; mais au contraire une stagnation tenace, un formidable *statu quo* : telles sont les caractéristiques de la « civilisation » des Célestes.

Si nous exposons aussi franchement — et peut-être aussi désagréablement pour certains — cet état de choses, ce n'est pas dans un vain et bien inutile esprit de dénigrement. Nous voulons seulement tenter d'expliquer comment et pourquoi, même de nos jours, les Chinois ne font rien pour suivre le courant des idées modernes et manifestent à leur égard une hostilité enfantine. Ce *statu quo* dans lequel ils ont vécu pendant des millénaires leur paraît le fin du fin. C'est presque avec une sorte de mépris qu'ils font usage, dans quelques rares centres et dans les « concessions », de l'électricité, du téléphone, du chemin de fer ; et, prompts à en saisir les avantages, à s'en servir dans les grandes métropoles qui sont l'œuvre des étrangers, ils ne montrent cependant aucune admiration pour le génie des hommes illustres dont les autres nations s'enorgueillissent. Une sorte de jalousie hostile est le seul sentiment qu'ils éprouvent, et aucun Chinois n'a jamais songé à suivre la trace glorieuse des Newton, des Laplace, des Pasteur ou des Edison. Ils ne manifestent pour ces gloires de notre civilisation occidentale pas l'ombre de respect et se pâment, par contre, devant le coup de pinceau de tel ou tel lettré qui saura délinéer un plus grand nombre de caractères que tel autre, mais qui ne pourrait, en matière de connaissances élémentaires, soutenir la moindre conversation avec le dernier de nos collégiens.

Lorsque l'on parle, enfin, de la proverbiale honnêteté des Chinois, cela veut dire que nous restons sous l'impression de ce qui se passait dans les relations entre commerçants

chinois et commerçants européens, au cours du siècle dernier, et de ce qui nous a été conté à ce sujet. Il y a encore des négociants anglais et français qui se rappellent cet âge d'or. Il est de fait que, au cours des transactions relatives au coton, à la soie et au thé, une simple promesse verbale de la part du commerçant chinois suffisait à l'engager aussi sûrement que s'il avait apposé sa signature et son sceau au bas d'un contrat en double exemplaire. Il y avait en effet — et il existe encore quelques rares types du genre — une élite de marchands chinois qui, par un curieux point d'honneur ou de « face », honoraient dignement leurs engagements verbaux. Ils étaient tous membres des guildes afférentes à la branche du commerce dans laquelle ils s'étaient spécialisés, et ces guildes tenaient la main à ce que tous les engagements pris par leurs membres fussent observés, sous peine d'expulsion. Cette procédure fort belle et cet usage de l'absence de tout document écrit parurent aux premiers commerçants européens si extraordinaires, qu'ils ne manquèrent pas de porter aux nues, à juste titre, une coutume qui était, en fait, basée sur un besoin de protection réciproque. De là, on généralisa, et on attribua à tout le peuple chinois une honnêteté native et générale qui n'était qu'un usage des plus restreints. Hélas ! Cet usage même n'est plus. Et le rôle des affaires civiles et criminelles, devant les cours mixtes chinoises, démontre que si les Célestes ont fait quelque progrès dans la voie de la civilisation occidentale, cela a été uniquement dans le nombre des litiges causés par la mauvaise foi des parties en cause. Les contrats sont maintenant tous « écrits » — et violés chaque fois que l'occasion se présente.

Il n'en est pas moins vrai que la classe des marchands, en Chine, est éminemment respectable. Ce n'est pas elle qui encourage ou inspire l'anarchie qui dévaste le pays et elle en souffre bien plus que les étrangers.

§

Tous les auteurs qui ont étudié l'histoire des relations de la Chine avec les puissances étrangères sont d'accord pour dire que ce pays n'a jamais signé un traité avec une autre nation sans faire, à la première occasion, tout ce qui était possible pour en ignorer et la lettre et l'esprit. Cette honnêteté commerciale tant vantée semble avoir été totalement inconnue en ce qui concerne les relations de la Chine avec les autres pays.

Les Chinois font grand tapage au sujet de ce qu'ils appellent le régime des « traités inégaux ». C'est là un tremplin facile pour des politiciens et qui flatte l'esprit xénophobe d'une certaine partie des masses chinoises. Celles-ci, opprimées par les diverses cliques militaristes et saignées aux quatre veines par des bandits empanachés, voient ainsi leur attention détournée des véritables auteurs de leurs maux et portée sur les étrangers qu'une propagande habile leur indique comme responsables de tous les malheurs qui s'abattent sur l'ex-Empire du Milieu.

Que l'on se figure, en effet, cet immense pays livré depuis des années à une guerre de factions qui rend l'existence encore plus intolérable pour la population chinoise paisible que pour les étrangers. Au Nord, c'est le maréchal Tchang Tso Lin, ancien couli totalement illettré, incapable de commander à quatre soldats et à un caporal — comme tous ses collègues du reste — et sauvé de la plus complète déroute, il y a trois ans, grâce à une intervention à peine déguisée des Japonais dont il est l'homme lige. Entre Pékin et Hankéou, le maréchal Wou Pei Fou que l'on dit aidé par le lion britannique, mais qui fut vivement étrillé par le général cantonais Chang Kai Chek. Celui-ci, maigre jeune homme que la police internationale de Shanghaï connaissait depuis de longues années, du temps où ce jeune Buonaparte se livrait déjà à une intéressante carrière dans les ruelles de la ville, ne serait rien si le général russe Gallens ne lui disait ce qu'il faut faire. A gauche du Yangtse et occupant

la riche province du Shantung, un autre général Chang guette l'occasion de se porter à droite ou à gauche, et se livrer au plus offrant, tandis que le maréchal Sun Chuang Fang, qui, il y a six mois, contrôlait à coups de matraque les cinq provinces de l'estuaire du Yangtse, ne tient plus maintenant sous sa coupe que la perle de la Chine, Shanghaï, la florissante metropolis bourrée d'opium. Il aurait même, dit-on, plié bagages, et, riche à millions, comme tous ses congénères, cherché un refuge au Japon. Enfin, deci de-là, d'autres généralissimes se livrent à des coups de main, à droite ou à gauche, passent d'un camp dans un autre, se trahissent et se vendent les uns les autres.

Tout cela ne se passe pas sans moult incendies, villes pillées et razziées, populations entières passées au fil de la baïonnette, rançons levées sur les commerçants et les chambres de commerce, cent mille dollars, un million de dollars, flammes empanachées sur le ciel rouge, femmes se précipitant dans les puits profonds, lamentations des milliers de pauvres hères embrigadés de force comme esclaves porteurs de munitions et de butin... Telle est la Chine en l'an de grâce 1927....

Lorsque nous discuterons tout à l'heure la question des « traités inégaux » et des soi-disant privilèges dont abuseraient les étrangers, nous nous souviendrons des conditions d'anarchie, de terrorisme et de banditisme dans lesquelles croupit la Chine et nous poserons cette question fort simple : une nation qui donne au monde l'exemple de la décomposition la plus complète et de la xénophobie la plus dangereuse a-t-elle droit à un traitement d'égal à égal avec les grands pays organisés de notre civilisation moderne ?

L'antagonisme maladif du Céleste à l'égard des étrangers remonte aussi loin que le jour où un de ceux-ci mit, pour la première fois, le pied sur le sol de l'Empire du Milieu. Nous n'allons pas jusqu'à dire que tous les Chinois sans exception haïssent les étrangers. Ceux d'entre eux qui ont pu apprécier l'intérêt que présentent les relations commer-

ciales avec les « Chiens de l'Ouest » — pour employer la gracieuse définition de ces messieurs — observent à leur égard un semblant de courtoisie. Certains même manifestent une sorte de dévouement à l'égard de leurs employeurs et se félicitent d'être à leurs gages. Les commerçants, notamment, ne demandent qu'à conserver des rapports pacifiques et rémunérateurs avec leurs confrères d'Europe et d'Amérique, et si beaucoup hurlent avec les loups et vont même jusqu'à demander le retour des « concessions » à ce qui tient lieu de gouvernement chinois, ils ne le font qu'à contre-cœur, pour ne pas se singulariser et attirer sur eux et sur leur famille des vengeances cruelles. Dans le fond ils espèrent de toute leur âme que rien ne sera changé au régime des concessions et prient tous les Bouddhas de l'empyrée chinois que le *statu quo* soit maintenu — tout au moins de leur vivant. Après eux le déluge.

La révolution de 1911 n'a apporté aucune amélioration, bien au contraire. Si l'on doutait de notre affirmation, nous nous contenterions de reproduire un passage du discours d'un des très rares Chinois qui aient conscience de la réalité des choses et qui a eu le courage — inouï pour un Céleste — de dire à ses auditeurs ce qu'il pensait. Le docteur Hu Shih, membre de la commission de l'indemnité des Boxers, présidait le 11 octobre dernier, à Londres, un banquet donné à l'occasion de l'anniversaire de la révolution chinoise. Voici ce que ce Chinois courageux a osé dire à son auditoire composé, en majeure partie, de ses compatriotes :

On ne peut nier le fait que la Révolution a fait faillite pratiquement en tout ce qu'elle a entrepris en matière de reconstruction. Nous avons renversé la dynastie des Mandchous, mais nous n'avons pu établir une véritable république. Nous avons éliminé les parasites de l'ancienne noblesse, mais n'avons produit aucun homme pour prendre leur place. Nous avons rompu avec le vieil ordre politique, mais nous n'avons pas réussi à en établir un nouveau et nous avons été incapables de refréner les forces mauvaises déchaînées par la Révolution.

Ayant ainsi déclaré avec une franchise qui l'honore que la révolution chinoise n'a rien révolutionné du tout et seulement créé le désordre et l'anarchie, le Dr Hu Shih déclare que l'une des causes essentielles de cette condition est l'incurable vanité du peuple chinois qui ne veut pas voir face à face les avantages — ou, si l'on préfère, les nécessités — de la civilisation moderne.

Grande nation avec un passé glorieux, ajoute l'orateur, la Chine a une trop haute opinion d'elle-même pour essayer de comprendre réellement le monde et la civilisation modernes. Nous n'avons jamais voulu sincèrement et de tout cœur reconnaître les mérites et l'esprit de la civilisation et, en conséquence, nous n'avons pas invité nos jeunes gens à entreprendre cette grande tâche. Nous sommes maintenant bien loin derrière le Japon, simplement parce que, cinquante ans après le Japon, nous n'avons pas encore démontré notre désir d'accepter la civilisation moderne. Et cinquante années font un monde de différences. (Discours reproduit par le *Far Eastern Times* du 25 novembre 1926.)

S'il y avait en Chine quelques hommes assez courageux pour prendre à la lettre les vigoureuses paroles du Dr Hu Shih, ils balayeraient la racaille de geais prétentieux devant lesquels nos diplomates se prosternent en les qualifiant d'Excellences ; et, imitant l'exemple du Japon — ou tout simplement du Siam, — s'ils voulaient enfin admettre que les étrangers méritent un autre titre que celui de « chiens de l'Ouest » et qu'il faut au contraire se hausser à leur niveau, — la Chine serait sauvée.

Malheureusement, le langage du Dr Hu Shih est exceptionnel et je doute si, ailleurs qu'à Londres, et en tous cas en Chine, il aurait ce même courage. La tourbe des étudiants aurait vite fait de lapider la demeure de ce « chien courant des étrangers », suivant leur expression favorite lorsqu'il s'agit d'un Chinois qui a quelques rapports avec nous.

Cette mentalité antagoniste, avons-nous dit, s'est toujours

manifestée. Un écrivain de grand talent, M. Rodney Gilbert, vient d'écrire un livre qui, dévoilant la vérité comme nous tentons de le faire ici en quelques pages, a soulevé en Chine des tempêtes dans le crâne étroit et hargneux de la jeunesse intellectuelle chinoise. M. Rodney Gilbert, qui réside à Pékin et y est le représentant de plusieurs grands journaux, notamment du *North China Daily News*, dans son ouvrage intitulé *What's wrong with China* (Qu'est-ce donc qui va mal en Chine?), a démontré cette éternelle duplicité et cette haine jalouse et sotte des Chinois au regard des étrangers, depuis toujours.

Les amateurs de contradictions et de paradoxes pourront répondre qu'après tout, si les étrangers sont mal accueillis en Chine, ils n'ont qu'à rester chez eux. C'est le son de cloche que certains dirigeants en Amérique ont souvent fait retentir en réponse aux doléances de leurs nationaux.

Si l'on adoptait cette thèse, il faudrait également dire que les Français n'ont rien à faire en Indo-Chine, à Madagascar, partout enfin au delà des mers, et que chacun devrait rester confiné dans les limites de ses frontières originales.

Ce serait un retour à la barbarie et à une époque où l'étranger, le voisin même était, par définition, l'ennemi et souvent massacré pour cette simple raison. Ce serait la fin des transactions internationales, l'ignorance mutuelle des races diverses, nourricière de préjugés et de haine — en un mot : un absurde paradoxe.

Plus les communications deviennent rapides, et plus le monde devient petit. On communique maintenant, par chemin de fer, en moins de quinze jours de Paris à Pékin, alors qu'il fallait six mois il y a cinquante ans. Le Ministre de France fait connaître sa pensée au Quai d'Orsay en quelques secondes et reçoit dans le même temps une réponse, alors que, à l'époque où vivaient nos grands-parents, il fallait un an pour obtenir le même résultat.

Enfin, un peuple qui compte plus de quatre cents millions d'individus, c'est-à-dire qui comprend près du quart

de la population terrestre, n'a pas le droit de tenir en quarantaine le reste des humains et de maintenir sur une immense portion du globe un état de choses anarchique qui risque de contaminer les nations voisines.

Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres qu'il serait oiseux de rappeler ici, les étrangers ont tout autant le droit absolu de résider en Chine que les Chinois ont eux-mêmes celui de vivre dans les pays étrangers.

On voudra bien, à ce propos, prendre note que le nombre des étrangers qui vivent en Chine atteint à peine cinquante mille individus, alors que le nombre des Chinois qui résident soit en Europe, soit Amérique, soit dans diverses colonies étrangères dépasse DOUZE MILLIONS. Il serait plaisant que les nations étrangères, excédées du traitement que subissent leurs nationaux expulsés du territoire chinois, rendissent aux Chinois la monnaie de leur pièce ! Cette juste représaille serait fondée en équité et nous n'hésitons pas à la recommander, en dernier ressort.

Avant de clore ce point de vue de la question, nous ne passerons pas sous silence le fait que dans certains pays l'immigration des Chinois — et autres Asiatiques — est interdite ou tout au moins considérablement restreinte. Mais c'est là une face du problème économique qui ne saurait mettre en balance le droit pour les étrangers de résider en Chine et d'y commercer paisiblement. Quand on pense à l'immense population chinoise sans cesse grandissante par suite d'un véritable abus du droit de procréation auquel un jour — faute de pouvoir émigrer dans une autre planète — il faudra bien mettre un terme, et lorsque l'on considère les graves troubles sociaux que peuvent causer dans certains pays la pléthore d'une main-d'œuvre étrangère travaillant dans des conditions économiques que ne peuvent supporter les nationaux de ces pays, on comprend qu'il ait fallu apporter une restriction à l'immigration pure et simple de ces indésirables.

Du reste, les Chinois ne sauraient faire fond sur cet état

de choses, car l'immigration des étrangers aux Etats-Unis, par exemple, est restreinte, sans distinction de nationalité, et elle est limitée, qu'il s'agisse d'un Français ou d'un Espagnol aussi bien que d'un fils du Céleste Empire.

Nous avons dit que dès le moment où les premiers Européens firent leur apparition sur les côtes de Chine, ils furent reçus avec la plus mauvaise grâce. Il est possible et il est même probable que ces hardis pionniers ne brillaient pas par des qualités exceptionnelles de douceur. Après avoir passé des mois entre le ciel souvent en proie aux typhons et aux cyclones, et la mer parfois en furie, anémiés par des semaines de mauvaise nourriture et ayant perdu en cours de route beaucoup de leurs hardis compagnons, ces Hollandais, ces Portugais, ces Espagnols, et plus tard ces Anglais posaient, sans nul doute, rudement le pied sur la terre chinoise. Ne les présentons pas comme des petits saints, et si les missionnaires à leur tour firent leur apparition dans un but de pure évangélisation, leurs méthodes, pour certains d'entre eux, ne furent pas toujours des plus adroites, si l'on en juge par la célèbre querelle des Jésuites et des Missions.

Mais passons à une époque plus récente, c'est-à-dire au milieu du siècle dernier. A ce moment, les relations entre la Chine et les nations occidentales étaient devenues fréquentes et les hommes rudes des XVIIe et XVIIIe siècles avaient fait place à de paisibles et inoffensifs marchands qui essayaient de troquer les marchandises de leurs pays d'origine contre la soie, le thé et les épices de l'Extrême-Orient. Beaucoup s'étaient établis, tant bien que mal, sur la lisière de ces côtes inhospitalières, et seuls les Portugais, à Camao, s'étaient solidement implantés dans une île où ils s'étaient retranchés. Les Anglais firent de même plus tard, à Hongkong.

Dès ce moment commence une série ininterrompue d'incidents plus ou moins graves entre Chinois et étrangers. Nous n'essayons pas de prétendre que ces derniers aient

toujours eu raison : il est probable qu'en Chine, comme partout ailleurs, des aventuriers s'étaient glissés parmi d'honnêtes trafiquants et que des commerçants chinois aient parfois eu raison de se plaindre de leurs procédés. Toutefois, chose étrange, nous ne pouvons présenter au lecteur aucune espèce clairement définie d'une exaction quelconque dont les Chinois aient pu se plaindre. C'est à eux qu'il appartient d'apporter des arguments et de présenter les pièces, s'il en est, du procès. Ils ont eu tout le temps de le faire, depuis le temps qu'ils crient « haro » sur les étrangers. Il est parmi eux des gens qui ont étudié en Europe et en Amérique, qui parlent et écrivent couramment les langues étrangères et qui ne se privent pas, dans la presse de langue anglaise de l'Extrême-Orient, de fulminer contre les étrangers, dans les colonnes que l'on met loyalement à leur disposition sous la rubrique des « Tribunes Libres ». Pendant des années j'ai lu avec soin ces diatribes souvent haineuses, toujours puériles, et je n'ai jamais, je dis « jamais », découvert l'énoncé d'un fait quelconque, à l'exception, par exemple, du cas d'un marin ivre qui aurait bousculé un couli ou d'un monsieur mal élevé qui se serait conduit grossièrement vis-à-vis d'un Chinois dans un tramway. Il est probable que ce même marin ou ce même monsieur mal élevé se fussent conduits de façon également inélégante sous leur ciel natal et que l'incident, s'il était suffisamment grave, se serait finalement déroulé dans le poste de police voisin, à Londres, à Paris ou à New-York.

Mais lorsque des voyageurs, des commerçants, des missionnaires sont massacrés par des Chinois sans provocation aucune, lorsque leurs établissements sont livrés aux flammes — en même temps du reste que les villages chinois — messieurs les protestataires restent cois. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes chinois, et la vieille histoire de la paille et de la poutre est plus vraie que jamais.

Les « Traités inégaux »

La première mission britannique fut celle conduite en 1792 par lord Macartney. Conformément aux traditions chinoises suivant lesquelles tout ce qui n'était pas chinois était barbare et devait être considéré comme infiniment inférieur, lord Macartney et sa suite ne furent admis en présence de l'empereur Kienlong qu'à la condition de s'agenouiller en présence de l'auguste personnage. Ils furent seulement dispensés — après Dieu sait combien de palabres — de frapper trois fois de suite, de leur front, la poussière. En même temps, l'Angleterre qui déjà, à cette époque, montrait un désir excessif de donner aux Chinois toute la face possible, avait permis que le cortège de l'ambassadeur fût précédé de bannières annonçant en grands caractères que « le Roi d'Angleterre envoyait au divin Empereur de Chine des présents comme preuve de sa soumission ». Le résultat de cette tentative fut de donner aux Chinois plus d'orgueil qu'ils en avaient déjà et de faire poursuivre et condamner à mort tout Chinois qui ferait profession de christianisme et parlerait un mot d'une langue étrangère. La diplomatie commençait déjà, si l'on nous permet cette expression familière, à « mettre les pieds dans le plat » et démontrait alors, comme toujours, sa parfaite ignorance de la psychologie chinoise. Comme le dit fort bien Rodney Gilbert, lorsqu'il rend compte de cet incident : « Cette mission eût beaucoup mieux fait de rester chez elle. »

En 1816, lord Amherst renouvela une tentative d'approche. Après un voyage long et fatigant, il fut informé qu'il ne serait pas reçu et dut faire demi-tour.

En 1834, lord Napier fut envoyé à Canton dans le but de tenter d'ouvrir des débouchés avec les commerçants locaux. Rodney Gilbert nous dit que ce diplomate eut l'incroyable audace de tenter d'entrer en rapport directement

avec le Vice-Roi Lu Kun sans passer par les fourches caudines de treize Guildes locales. Le potentat refusa de le recevoir et fit ordonner — déjà ! — un boycottage de tout ce qui était anglais. Le pauvre lord fit de son mieux, mais ne réussit pas dans ses tentatives et mourut de fatigue et de chagrin dans l'île de Macao, non sans se rendre compte qu'il avait appris, trop tard, ce que valait l'arrogance chinoise. Cette mort remplit de joie le Vice-Roi et il permit alors, gracieusement, que le boycottage fût levé.

Un certain capitaine Elliot lui succéda et, plus au courant des mœurs chinoises, accepta toute espèce d'humiliations, passa par toutes les prosternations possibles et imaginables, paya maints « cumshaws » et obtint de la sorte quelques privilèges pour ses compatriotes. Privilèges qui en tout autre pays constitueraient un simple droit naturel.

C'est vers cette époque (1835-1840) que le commerce de l'opium, qui existait déjà depuis deux siècles, entre la Chine, les Indes et le proche Orient, se développa dans une proportion considérable. Le centre de ce commerce d'importation était à Canton et des stocks énormes de la drogue avaient été constitués pour le bénéfice mutuel des importateurs chinois et des courtiers étrangers. Les mandarins encourageaient ces transactions, tout aussi naturelles alors que celles relatives à n'importe quelle autre marchandise, mais le gouvernement impérial à Pékin l'interdit, non pas, comme on pourrait le croire, à cause des effets nocifs, et bien relatifs du reste, de l'opium, sur la population, mais par suite de ce fait que, la quantité d'opium importée représentant une valeur incomparablement supérieure à celle des marchandises exportées de Chine, la réserve métallique en argent de l'empire du Milieu diminuait rapidement et la valeur du métal augmentait en proportion.

Le Vice-Roi de Canton reçut l'ordre de mettre fin à cet état de choses, et, obéissant à ces injonctions, ce dignitaire, sans autre forme de procès, s'appropria l'opium appartenant à des firmes étrangères et représentant plus de vingt

millions de dollars ; puis, sur des instructions plus précises reçues de Pékin, il les fit jeter à la mer.

Ce procédé, si justifiée que fût la mesure, théoriquement, était par trop cavalier, et entraînait des pertes colossales pour les diverses compagnies de commerce étrangères. On eût pu ordonner à celles-ci de réembarquer les stocks existants ou bien, les mettant sous scellés, inviter les gouvernements étrangers à prendre telles dispositions qu'il appartenait pour obliger les importateurs intéressés à respecter le nouvel édit impérial. Le gouvernement de Pékin resta sourd à toutes les réclamations et les autorités britanniques décidèrent de procéder à une démonstration navale. Canton fut occupé et des troupes anglaises débarquèrent à Shanghaï, en 1842.

A la suite de cette expédition, dans les détails de laquelle nous n'avons pas le loisir d'entrer, le premier des soi-disant « Traités inégaux » fut signé à Nankin, le 29 août 1842. Des indemnités se montant à vingt et un millions de dollars d'argent furent payées par les Chinois, et ceux-ci furent obligés de permettre aux commerçants de toutes nationalités de se livrer librement au commerce à Canton, Amoy, Foutcheou, Ningpo et Shanghaï. Enfin les Chinois consentirent à céder l'îlot désert de Hongkong aux Anglais.

Ces conditions paraîtront peut-être draconiennes au lecteur. Que l'on veuille bien, cependant, noter qu'à cette époque, les Chinois ne permettaient à aucun étranger de résider en Chine, d'y acquérir le moindre lopin de terre, d'y exercer aucun commerce, et que, en dehors de l'incident relatif à la saisie et à la destruction sans compensation d'une énorme quantité d'opium, dont le commerce était alors reconnu légal, comme il l'est de nos jours en Indo-Chine (où il est fabriqué et vendu sous le contrôle du Gouvernement français), toute une série de vexations graves avait marqué l'histoire des relations des commerçants étrangers avec les Chinois. Ceux-ci, par contre, étaient libres de venir en Europe, d'y acquérir des propriétés et d'y

commercer. S'il y avait inégalité de traitement, certes, elle avait toujours été en faveur des Chinois, et il était naturel que les étrangers réclamassent une égalité de traitement, fût-elle même relative et limitée à certaines villes.

Les Anglais ayant ainsi obtenu les « privilèges » que l'on sait, la France et l'Amérique s'empressèrent, sans avoir tiré un coup de canon ni débarqué un homme, d'en demander l'application en ce qui concernait leurs nationaux. Il est possible et même probable qu'il se passa alors ce qui a lieu maintenant, et que tandis que les Anglais se trouvaient obligés, par la force des circonstances, d'imposer une égalité de traitement en faisant usage de ce que l'on a appelé, depuis, la politique de la canonnière, les autres puissances se couvraient hypocritement le visage, — en dénonçant les manœuvres impérialistes de la Grande-Bretagne, tout en guettant le moment où elles profiteraient de la bagarre et s'empareraient des marrons tirés ainsi du feu. Comme le dit spirituellement Rodney Gilbert — qui est de nationalité américaine, et non pas Anglais :

L'Amérique et la France étaient trop noblement démocratiques pour se joindre à l'Angleterre dans son expédition contre la Chine, mais ces deux nations firent assaut de rapidité et se bousculèrent à qui mieux mieux dans leur désir de participer aux fruits que l'Angleterre avait recueillis, à la suite de ses dépenses et de ses victoires.

Les étrangers, considérés par les Chinois avec plus de mépris que jamais à la suite des conditions extrêmement modérées et fragiles des traités signés à cette époque, ne permirent pas aux Blancs de pénétrer dans leurs villes, et ordonnèrent aux « chiens de l'Ouest » de résider, si bon leur plaisait, sur des lagunes de vases, empuanties d'ordures, en dehors de l'enceinte de leurs cités. Celles-ci étaient du reste, comme aujourd'hui encore, d'invraisemblables agglomérations de maisons sales où grouillait, dans les plus dangereuses conditions d'hygiène, une innombrable et malpropre population.

Ce fut donc un petit îlot à peine grand comme le parc Monceau qui fut attribué, à Canton, aux étrangers, et ceux-ci durent, sur cette lagune sablonneuse, appelée *Shameen* construire les maisons qui devaient les abriter.

A Shanghaï, sur les bords du Whampou, une autre bande de vase leur fut attribuée, en dehors des murailles crénelées de la cité chinoise. Et, sur cette vase, ces étrangers ont construit un des plus grands ports et une des plus belles villes du monde, tandis que la cité chinoise, hargneuse et hostile, toujours la même, les regardait faire. Sur cette bande de vase, il y avait quelques huttes de pêcheurs : dans l'enceinte des concessions de Shanghaï, il y a maintenant plus d'un million et demi de Chinois prospères, des magasins chinois par milliers, des résidences chinoises somptueuses; et le terrain, qui ne valait pas une sapèque jadis coûte maintenant aussi cher, sur les quais, qu'à Paris, place de l'Opéra ! — toutes choses qui n'existeraient pas si ces étrangers, qui ont construit et édifié en un demi-siècle cette belle ville, n'avaient été contraints de résider, comme des chiens galeux, sur la lagune du Whampou.

Or, ce sont ces mêmes « concessions » dont l'histoire se répète à Tientsin, à Hankéou, à Amoy, et dont les Chinois réclament maintenant le retour pur et simple, en criant « aux Traités inégaux » !

Dans le même temps que les étrangers obtenaient l'autorisation pour leurs nationaux de résider sur de menues parcelles de terrains et d'y construire des maisons et entrepôts pour eux et leur personnel, ils exigeaient que ceux de leurs nationaux qui seraient l'objet d'une action en justice, au civil ou au criminel, fussent traduits devant le tribunal consulaire de leur nationalité et jugés suivant leurs lois d'origine. Quant aux litiges à l'occasion desquels un Chinois pourrait être poursuivi par un étranger, ils seraient soumis à un tribunal mixte. Tel est le statut sur lequel repose aujourd'hui le régime des Cours mixtes dont les Chinois demandent l'abolition, et qui sont composées du

consul de la nationalité de l'étranger demandeur et d'un magistrat chinois. Ces éléments constituent ce que l'on est convenu d'appeler « les privilèges de l'extraterritorialité ».

Or l'existence de ce régime spécial était une absolue nécessité si l'on considère le système des coutumes — je ne puis employer le terme « lois », puisqu'il n'y a jamais eu de lois en Chine, pas plus que pour l'amour en Bohême — qui prévalaient et sont encore observées dans cet étrange pays. Si l'on néglige ce détail, pourtant essentiel, que dans tout litige entre Chinois et étrangers le mandarin eût toujours donné raison à son compatriote (de nombreuses espèces avaient indiqué l'évidence de cette partialité révoltante), les Chinois entre eux usaient de procédés tout à fait incompatibles avec nos idées les plus élémentaires en matière d'administration de la justice. C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'un crime avait été commis, si le criminel n'avait pu acheter le juge, celui-ci ordonnait la mise à mort, non seulement du coupable, mais encore de sa famille et même de ses voisins (Smith : *Chinese characteristics*, et tous les auteurs). L'application de tortures préalables, du régime de la question, le supplice des sept couteaux, la strangulation lente, tout cela était évidemment fait pour donner à réfléchir à ceux qui, en acceptant la juridiction chinoise, pouvaient être l'objet de ces délicats traitements. Quelque temps avant l'application du régime des tribunaux mixtes, un marin américain avait été, à Canton, saisi par les autorités chinoises, torturé et mis à mort, sous le prétexte qu'une femme chinoise, qui se trouvait dans une barque amarrée le long du bord du navire étranger, avait été heurtée par un pot de fleurs tombé du bastingage. Cent autres exemples pourraient être donnés pour montrer combien est dangereux cet état d'esprit curieusement asiatique ; et, depuis que les Allemands et les Russes ont perdu ces privilèges d'extraterritorialité, ils ont été l'objet des pires sévices dont les journaux étrangers de l'Extrême-Orient ont raconté tous les détails.

On voit donc quel a été le point de départ de ces deux éléments qui composent le régime des traités dits « inégaux » :

1° Allocation de parcelles de territoire, non pas à titre de cession, mais à titre de « concession », pour y résider, avec interdiction aux étrangers de demeurer ou commercer ailleurs que dans ces sortes de ghettos;

2° Droit pour les étrangers d'être jugés conformément à leurs lois nationales et par leurs consuls. Le tribunal consulaire français est actuellement présidé par un haut magistrat du cadre de l'Indo-Chine et ses jugements peuvent faire l'objet de voies de recours devant la Cour d'appel de l'Indo-Chine et la Cour de Cassation à Paris. Le demandeur étranger ou chinois a, ainsi, toutes les garanties que posséderait un Français dans les mêmes circonstances.

Dès ce moment, les Cantonais montraient le même degré de xénophobie virulente que celui manifesté par eux aujourd'hui. Les Chinois ayant indûment saisi, en 1856, un navire anglais, l'*Arrow*, et le Gouvernement britannique ayant demandé sa restitution, devant le refus opposé par les Cantonais, il fut procédé à une démonstration navale.

Les Cantonais, dit Rodney Gilbert, alors férocement anti-étrangers, en dépit du fait que leur cité, qui n'était qu'une misérable agglomération, devenait un port considérable grâce aux étrangers, organisèrent des émeutes et incendièrent toutes les maisons de commerce et tous les magasins appartenant à ces étrangers.

Ainsi, le soi-disant « nationalisme », dont les journaux européens nous parlent avec tant d'emphase comme étant la cause du mouvement actuel, existait déjà, si toutefois l'on peut appliquer ce mot à ce curieux état de psychologie collective qui se manifeste par une sorte de haine maladive et irraisonnée.

Depuis cette époque jusqu'à la nôtre, l'histoire des relations entre étrangers et Chinois ne constitue qu'une suite

d'actes de traîtrise, d'assassinats, de violations de la parole donnée dont le siège des Légations en 1900 n'est qu'un incident. Les Ambassadeurs étrangers n'étaient même pas autorisés à résider à Pékin, et ils furent l'objet des pires insultes jusqu'au jour où le baron von Ketteler, ambassadeur d'Allemagne, fut assassiné en pleine rue de Pékin. Lorsqu'en 1860 les troupes alliées anglo-françaises, sous la direction diplomatique de lord Elgin et du baron Gros, s'approchèrent de Pékin pour tenter d'obtenir que des relations normales fussent établies, elles envoyèrent, sous la protection du drapeau blanc, un parlementaire, M. Harry Parkes. Celui-ci fut saisi par les Chinois, torturé affreusement et amené à Pékin comme prisonnier ! C'est à la suite de cet acte de haute trahison contre des usages respectés même par les peuples barbares de l'antiquité, que la colonne expéditionnaire, s'étant emparée de Pékin, fit incendier, à titre de représailles, le palais de Yuen Ming Yuen.

Nous n'essayons pas d'excuser ce geste, et nous pensons que l'arrestation et la condamnation des mandarins responsables de cet acte de traîtrise eût donné satisfaction aux étrangers insultés, sans donner aux Chinois un semblant de raison pour parler encore de l'incendie de Yuen Ming Yuen. Il est vrai que lorsqu'on demande à ces mêmes Chinois ce qu'ils pensent de l'incendie de centaines de villes et de cités, par leurs compatriotes, depuis l'avènement de la Révolution, et du massacre de populations inoffensives... ils préfèrent ne point répondre et changent le sujet de la conversation.

Il nous appartient, avant de clore cette esquisse relative aux relations entre Chinois et étrangers, de dire un mot du régime douanier contre lequel les « nationalistes » chinois s'élèvent avec tant de virulence.

En même temps que les Traités ouvraient au commerce étranger un certain nombre de ports, il était nécessaire d'établir, à l'égard des marchandises importées ou exportées par l'intermédiaire de ces nouveaux centres d'activité, un

régime douanier quelconque. De même que les Chinois ne possédaient — et ne possèdent point encore — ni régime de contributions et d'impôts (en dehors des « likins » établis entre chaque province et destinés à engraisser les mandarins locaux) — ni régime d'état civil, ni cadastre, ni recensement, ni lois, ni tribunaux dignes de ce nom, — il n'y avait point de régime douanier. Aussi les Chinois se seraient-ils fait un jeu de pressurer les commerçants étrangers et de rendre par leurs exactions tout commerce impossible. Il fallut donc organiser un système de douanes qui prélèverait une taxe fixe sur les marchandises tant importées qu'exportées, et dont le revenu serait versé au gouvernement chinois. Pour cela il fallait des cadres européens, et c'est ainsi que naquit cette splendide institution que l'on appelle : les douanes maritimes chinoises. Composée d'un personnel chinois nombreux travaillant sous la direction d'Européens, d'Américains et de Japonais, elle a pendant plus d'un demi siècle fonctionné puissamment et régulièrement, assumant en même temps le contrôle des phares de la côte chinoise. En effet, le problème de la sécurité de la navigation sur ces rives inhospitalières, uniquement fréquentées par des pirates de haut bord qui, en l'an de grâce 1927, continuent encore le cours de leurs exploits, a été uniquement résolu par le concours des étrangers, et il sera intéressant de voir ce qu'il adviendra le jour où, l'administration des douanes étant confiée exclusivement aux Chinois, le sort des navires errant au milieu des rochers qui émaillent la mer de Chine leur sera également remis !

En résumé, lorsque l'on jette un coup d'œil sur le passé en ce qui concerne les relations de la Chine avec les puissances étrangères, on constate :

1° De la part de la classe des dirigeants, lettrés, mandarins et étudiants revenus d'Europe et d'Amérique, une prodigieuse vanité, une ignorance absolue et tenace de tout ce qui constitue la civilisation moderne, le refus de donner aux étrangers les mêmes privilèges que ceux dont

ils jouissent eux-mêmes hors de leur pays et enfin la plus complète déloyauté ;

2° De la part des nations étrangères, depuis le milieu du siècle dernier jusqu'après le siège des Légations en 1900, le souci de ne pas permettre que leurs nationaux fussent incessamment brimés et de leur donner une certaine protection par la création des « concessions » et la soustraction de ces nationaux au traitement abominable des mandarins ;

3° Par contre, depuis quelques années, alors que le nombre des étrangers résidant en Chine croissait considérablement et que le total des sommes consacrées par eux au commerce et à diverses entreprises atteignait un chiffre qui doit être voisin de trente milliards de francs, si l'on exclut Hongkong et la Mandchourie ; alors que, à la suite de la conférence de Washington, la vanité et l'agressivité des Chinois augmente de jour en jour — on s'aperçoit que le Corps diplomatique à Pékin se désagrège, que les Gouvernements métropolitains se désintéressent du sort de leurs nationaux en Extrême-Orient, tandis que la vague communiste et bolchevique s'abat sur la Chine au milieu des flammes des incendies allumés de toutes parts. Nous allons voir maintenant quelles sont les données du problème tel qu'il se présente sur l'échiquier chinois et toucher du doigt les étonnantes erreurs de la diplomatie étrangère.

R. D'AUXION DE RUFFÉ.

(*A suivre.*)

L'HISTOIRE

DE LA

BALLADE DE LA GEOLE DE READING

—

La *Ballade de la Geôle de Reading* fut publiée à Londres, le 13 février 1898, par le libraire Leonard Smithers qui, pour la circonstance, s'était fait éditeur, à défaut des maisons anciennement établies trop pusillanimes pour oser offrir au public le poème d'un prisonnier récemment libéré. La « respectabilité » anglaise n'effrayait guère Smithers; il en connaissait les dessous, sa clientèle se composant surtout d'amateurs d'ouvrages licencieux et le plus lucratif de son négoce se passant sous le manteau. C'est un peu sous cet aspect qu'il envisageait la publication de la *Ballade* dont il proposait d'imprimer seulement quelques centaines d'exemplaires, ce qui fit dire à Wilde : *He is so fond of « suppressed » books, that he suppresses his own.*

C'est à Dieppe que Wilde le rencontra pour la première fois, après qu'il eut accepté de publier le poème. Aubrey Beardsley fit les présentations, et l'éditeur, raconte Wilde dans une lettre à Robert Ross, était « complètement ivre mais amusant ».

La première édition de la *Ballade* se composa finalement de trente exemplaires sur Japon, du prix d'une guinée, et de huit cents exemplaires sur hollande Van Gelder du prix d'une demi-couronne, sans nom ni adresse d'imprimeur. L'œuvre est signée C. 3. 3., marque distinctive de Wilde qui occupait à la prison de Reading la cellule 3 au troisième palier de la galerie C.

La dédicace des éditions anglaises est celle qui est reproduite en tête de la version française. Sur les premières épreuves qui portent les corrections de Wilde se trouve une autre dédicace ainsi conçue :

Quand je sortis de prison, certains vinrent à ma rencontre avec des vêtements.
Et avec des épices, et d'autres avec de sages conseils.
Vous m'avez apporté votre affection.

Cet hommage s'adressait à Robert Ross, à qui s'applique déjà un passage à peu près identique du *De Profundis;* une lettre de Wilde à Ross, du 28 mai 1897, le donne aussi en ces termes :

Je n'ai commis qu'une erreur en prison au sujet de ce que j'ai écrit de vous ou à vous dans mon livre. Mon poème devrait se lire ainsi : Quand je suis sorti de prison, *vous* m'avez attendu avec des vêtements, des épices et de sages conseils. Vous m'avez attendu avec amour.

A la demande de l'éditeur, cette dédicace fut supprimée. Une deuxième édition de mille exemplaires passe sous les presses le 24 février, et le texte a été modifié d'après les corrections de l'auteur, parvenues trop tard pour la première édition. La troisième édition consiste en quatre-vingt-dix-neuf exemplaires qui portent à l'encre noire la signature autographe de l'auteur; le numéro de l'exemplaire est inscrit à la main, à l'encre rouge, par Smithers. Elle paraît dès le début de mars et le prix du volume est d'une demi-guinée. En même temps est tirée une quatrième édition de douze cents exemplaires. Le succès du poème s'affirme et les demandes affluent : quelques jours plus tard, une cinquième édition de mille exemplaires est imprimée, suivie d'une sixième, du même nombre, le 21 mai. Enfin, les deux mille exemplaires de la septième édition, imprimée le 23 juin 1899, portent, sur la couverture et sur la page de titre, sous le matricule C. 3. 3., le nom d'Oscar Wilde entre parenthèses!

Ensuite Leonard Smithers fait faillite, mais il continue à imprimer sur clichés des éditions clandestines de la *Ballade*. Il meurt le 19 décembre 1907, et une nouvelle édition clandestine imprimée sur mobile fut saisie sur la plainte de l'exécuteur testamentaire de l'auteur.

Enfin, en 1908, la *Ballade de la Geôle de Reading* fut ajoutée au recueil de *Poems* joint à la première collection des « Œuvres Complètes » d'Oscar Wilde publiée par les éditeurs Methuen, qui ont continué depuis lors à la réimprimer.

Toute cette bibliographie a été minutieusement établie par Mr Stuart Mason dans la compilation qu'il publia en 1916, et pour laquelle il eut la précieuse collaboration de Mr Walter E. Ledger, qui a lui-même rassemblé une incomparable collection des éditions de l'œuvre de Wilde et des ouvrages qui le concernent.

Dans ce travail « étonnant et ingénieux... et qui est loin d'être aussi ennuyeux qu'il le paraît », à ce qu'assure Robert Ross dans son amusante préface, Mr Stuart Mason ne s'est pas contenté d'une sèche énumération : il a donné, de chaque œuvre, une sorte d'historique très bien documenté.

Pour la *Ballade*, en particulier, il a noté les variantes entre la première et la deuxième édition. Il a cité aussi d'importants fragments de la curieuse correspondance échangée entre Wilde et son éditeur; ces fragments, joints à d'autres passages de diverses correspondances inédites, vont nous permettre de retracer les péripéties qui accompagnèrent la composition de ce poème.

C'est pendant l'été de 1897, alors qu'il habitait le Chalet Bourgeat, à Berneval, près de Dieppe, qu'Oscar Wilde commença la composition de la *Ballade de la Geôle de Reading*. Il la méditait depuis quelque temps déjà. Il y fait fréquemment allusion dans ses lettres, la première fois le 19 juillet, quand il écrit :

Je suis encore à mon poème! La poésie est un art difficile, mais j'aime la majeure part de ce que j'en ai fait.

Le lendemain, il annonce à Robert Ross :

Le poème est presque fini. Quelques-unes des strophes sont excellentes.

Mais l'inspiration faiblit sans doute, car le 24 août il écrit de nouveau à Robert Ross :

Mon poème est encore inachevé, mais je me suis mis en tête de le finir cet après-midi et de l'envoyer à dactylographier.

Quand je le verrai, ne serait-ce que tapé à la machine, je pourrai le corriger. *A présent,* je suis fatigué du manuscrit. Pensez-vous que la strophe suivante soit bonne? Je crains qu'elle ne soit pas en harmonie, mais je voudrais vous avoir ici pour en parler. Vous me manquez terriblement, cher enfant.

La strophe que Wilde cite, la troisième de la troisième partie, est donnée sans correction dans la version définitive du poème :

« Le Gouverneur était fort sur les articles du Règlement, le Docteur disait que la Mort n'était qu'un fait scientifique, et deux fois par jour le Chapelain venait et laissait un petit traité. »

Il s'agit naturellement, explique l'auteur, de la vie du condamné avant son exécution. J'ai pu placer le mot « latrine » : il fait très bien.

Ce même jour, Wilde expédie la ballade à Smithers et il lui demande :

Voulez-vous me rendre le grand service de me faire dactylographier le poème que je vous envoie et me le rapporter samedi ou, si vous ne pouvez venir, envoyez-le par la poste à Sebastian Melmoth, aux soins de l'hôtel Sandwich, Dieppe, où je serai. Je désire que la copie soit faite sur du bon papier, non du papier pelure, et relié d'une couverture de papier gris. Il n'est pas encore fini, mais je veux le voir dactylographié. Je suis écœuré de mon manuscrit.

Smithers répond le 2 septembre :

Je vous ai renvoyé hier votre poème. Je l'ai montré à Aubrey (Beardsley) et il a paru en être très frappé. Il a aussitôt promis de faire un frontispice, d'une façon qui m'a immédiatement convaincu qu'il ne le fera jamais. Il est déjà fatigué de *Mademoiselle de Maupin* et parle d'un *Casanova* à la place. Il semble impossible d'obtenir de lui aucun travail suivi d'aucun genre.

Mardi soir, j'ai laissé Conder dans un état pire que jamais. Il avait reçu le matin un petit chèque et il consacra la journée entière à le dépenser. Son ardoise au bar du Sandwich est maintenant colossale.

Ma jambe est devenue si endolorie que c'est une impossibilité pour moi de marcher; notre rendez-vous à Rouen devra donc être remis à la semaine prochaine.

A votre convenance, envoyez-moi soit la copie dactylographiée, soit le manuscrit de votre poème, et je vous enverrai une épreuve.

Ces arrangements allaient subir un temps d'arrêt. Une lettre à Robert Ross, du 4 septembre, écrite du Café Suisse à Dieppe, marque la fin de la période de Berneval.

Je suis enchanté que vous soyez de retour, car vous pourrez maintenant me rejoindre à Rouen, à l'Hôtel d'Angleterre. J'y pars dans une demi-heure. Simplement, je ne puis plus supporter Berneval. Je m'y suis presque suicidé jeudi dernier, tant je m'ennuyais.

Je n'ai pas encore fini mon poème! J'ai réellement besoin de vous. Je suis parvenu à peu près au baiser de Caïphe : c'est très bien.

Je vais à Rouen essayer de récrire ma « Tragédie Florentine, l'Amour et la Mort ».

Oui, j'ai vu Bosie, et il va sans dire que je l'aime comme je l'ai toujours aimé, avec un sentiment de tragédie et de ruine. Il était dans ses meilleurs jours et très suave.

Venez tout de suite à Rouen.

Quel présage que cette lettre? « L'Amour et la Mort », « Tragédie et Ruine », c'est désormais l'acheminement précipité vers la catastrophe. Wilde renoue avec l'être néfaste qui s'acharne à le reprendre, et les deux amants sen-

timentaux vont à Naples pour y vivre un impossible rêve. Dans des lettres à Ross, auprès de qui il s'efforce passionnément de se justifier, Wilde explique que ce recommencement était « psychologiquement inévitable » et qu'il ne peut vivre

sans une atmosphère d'amour : il faut que j'aime et que je sois aimé, quel que soit le prix à payer.

Avec une douloureuse clairvoyance, il ajoute :

Certes je serai souvent malheureux, mais encore je l'aime : le simple fait qu'il a ruiné ma vie me fait l'aimer. « Je t'aime parce que tu m'as perdu », est la phrase qui termine l'une des nouvelles, dans *Le Puits de Sainte Claire,* le recueil d'Anatole France, et c'est une terrible vérité symbolique.

Pendant quelques jours, tant que dure le peu d'argent dont ils disposent, Wilde se déclare « parfaitement heureux », mais non sans continuer à se disculper :

J'avoue que ce que j'ai fait est fatal; mais il a fallu que ce fût fait. Il était nécessaire que Bosie et moi retournions ensemble. Je ne voyais aucune autre existence pour moi-même; pour lui-même, il n'en voyait pas d'autre. Tout ce que nous voulons maintenant, c'est qu'on nous laisse tranquilles...

Ils ont une « adorable villa » qui domine la mer, et un piano, et Oscar prend des leçons de conversation avec un jeune Italien. Le problème qui se pose, et qui restera sans solution, est de trouver des ressources pour subvenir à l'existence. « Bosie » compte sur son ami, et celui-ci songe sérieusement à se mettre au travail :

Maintenant, à la littérature, — écrit-il à Robert Ross. — Il va de soi que j'ai besoin que vous m'aidiez.
J'ai envoyé à Smithers mon poème avec des instructions pour qu'il *vous* en envoie immédiatement une copie : adressez-moi, je vous prie, les suggestions et critiques qui vous viendront à l'esprit.
En outre, voyez Smithers et Pinker : Pinker habite à Effingham House. Il me faut £ 300 au moins, plus si possible.

Le poème devra être publié simultanément par le *New York Journal* et par Smithers.

Je crois maintenant que des passages du poème sont très bons, mais je ne recommencerai jamais à rivaliser avec Henley dans le genre Kipling.

Bosie a écrit trois adorables sonnets, que j'ai appelés : « Les Traces de la Lune. » Ils sont absolument merveilleux. Il les a envoyés à Henley. Je lui ai aussi fait envoyer son sonnet sur Mozart au *Musician*.

Demain je commence la *Tragédie Florentine*. Après cela, il faudra que je m'attaque à *Pharaon*.

Le fidèle ami a fait diligence. Wilde lui répond :

Merci pour votre télégramme. Je suis enchanté de penser que vous allez voir Pinker. Je crois réellement qu'il faut demander £ 500 et en accepter £ 300. Je vous adresserai un télégramme demain à cet effet. C'est un coup qui peut réussir. En ce cas, je serai sauf pour l'hiver. Les hivers ici sont si chauds que je les appréhende, car je n'ai rien que des vêtements très épais et je ne suis pas en mesure de m'offrir un nouveau trousseau.

Smithers s'est conduit très mal, et parle maintenant d'une édition de 600 exemplaires à une demi-couronne!

Si la chose marche tant soit peu, on devrait certainement en vendre 1.500 exemplaires à ce prix. Si d'autre part la vente probable est de 500, le prix doit être de 5 shillings. Smithers connaît tout ce qui concerne les vins de mauvaise qualité et les femmes de mauvaise vie, mais sur les livres il est tristement insuffisant.

Télégraphiez-moi tous résultats.

C'est à ce moment qu'il ajoute au poème les parties IV et VI. Il les envoie à Smithers avec une lettre qui révèle que le besoin d'argent devient impérieux : elle est datée du 2 octobre 1897.

Je n'ai encore rien reçu de Cook, mais je ne doute pas... que vous n'ayez fait ce que je vous demandais... Je ne sollicite pas du tout un prêt ordinaire. Je demande une petite avance sur mon poème que vous allez publier. Quand vous m'avez demandé mes conditions à Dieppe, j'ai répondu que j'étais prêt à vous en laisser entièrement le soin. Vous avez dit que

vous me donneriez tous les bénéfices... Cette offre, je puis l'affirmer, fut faite avant, et non après le dîner, au Café des Tribunaux. J'ai dit que je ne voulais pas accepter, car je ne pensais pas que ce fût juste... mais que je prendrais la moitié. C'est ce qui fut convenu.

A ce moment, je proposai la publication d'abord dans un journal, mais depuis lors j'ai changé d'avis. Cette publication préalable ferait, cela va sans dire, du tort à votre vente. Personne ne paiera une demi-couronne pour ce qui peut s'acheter un penny. Pourquoi? Je ne comprends pas. Mais il en est ainsi partout, excepté peut-être à Naples... Aussi après vous avoir laissé la virginité du poème... je ne crois pas exiger réellement une faveur bien grande en disant que je désire que vous m'avanciez £ 20 à valoir.

Au cas où vous n'auriez pas encore saisi cette idée qu'une avance de £ 20 sur mon poème est réellement une chose que j'ai parfaitement le droit d'attendre du strict point de vue affaires, saisissez-la tout de suite, je vous en prie.

Une requête pour un prêt personnel pourra suivre, et suivra même, je n'en doute pas, un peu plus tard, mais jusqu'à présent nos relations ont été simplement les rapports usuels entre poète et éditeur, avec, comme d'habitude, la complète victoire à celui-ci... En outre, telle est la générosité de ma nature, je vous envoie ci-joint quatre nouvelles strophes de grand effet et de suggestion romantico-réaliste, en tout vingt-quatre vers valant chacun une guinée sur n'importe quel marché à la poésie. Voulez-vous avoir l'obligeance de les intercaler dans la partie II du poème, après la sixième stance, celle qui se termine par « il avait une telle dette à payer »? Elles se placent là splendidement et améliorent la partie II, qui était un peu trop courte par rapport aux autres.

J'espère aussi que vous m'aurez déjà écrit sur la question d'une *seconde* édition illustrée du poème...

Le lendemain, un dimanche, il met son ami Robert Ross au courant des pourparlers concernant la *Ballade* :

J'espère, mon cher Robbie, que vous avez reçu maintenant une copie dactylographiée du poème. Je viens d'envoyer à Smithers, pour les intercaler, quatre nouvelles stances, l'une très bonne, dans le ton romantique que vous n'approuvez pas tout à fait, mais qui, somme toute, donneront de l'équi-

libre au poème : je ne peux pas toujours « heurter les gamelles » !

Voici la bonne strophe :

« Il est doux de danser au son des violons quand l'Amour et la Vie sont propices : danser au son des flûtes et des luths est délicat et rare : mais il n'est guère doux de danser en l'air d'un pied agile! »

J'aime maintenant le poème dans son ensemble, excepté la seconde et la troisième stance de la partie III. Je n'arrive pas à la mettre au point...

La solitude de notre vie ici est merveilleuse, et personne ne nous écrit, ni à l'un ni à l'autre. Il est heureux que nous nous aimions, et nous serions tout à fait heureux si nous avions de l'argent. Mais naturellement Bosie est aussi sans le sou que d'habitude, en vérité il n'a rien du tout qui vaille qu'on en parle, et à moins que Pinker ne m'obtienne £ 300, nous ne pourrons pas manger. Jusqu'à présent, c'est moi qui ai fait les frais de presque tout. Inspirez à Pinker des exploits audacieux. Affirmez-lui que £ 500 est le prix que cela vaut.

Smithers fait preuve d'insouciance dans ses rapports d'affaires avec moi. C'est très ennuyeux... J'attends une longue lettre de vous à propos de mon poème; examinez-le, je vous prie, soigneusement et notez ce que vous n'aimez pas.

Bien qu'il ait désapprouvé la reprise des relations entre Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas, et malgré le chagrin qu'il en éprouve, Robert Ross n'en prend pas moins à cœur les intérêts de son ami. Il se fait à Londres son intermédiaire empressé et la correspondance entre eux se poursuit sans interruption. Il est à souhaiter vraiment que ces lettres soient enfin publiées : elles offrent non seulement des passages qui sont du meilleur Wilde, mais elles constituent aussi une source précieuse d'informations sur cette période de la vie de Wilde, non moins tragique que la précédente. Ces lettres révéleront aussi la noblesse de sentiments et le grand cœur de l'ami incomparable que fut Robert Ross. Il convient d'ajouter que Wilde ne cessa jamais d'apprécier cette amitié.

En ce qui concerne plus particulièrement la *Ballade*,

le poète fait doublement confiance à son ami. Il le charge de se tenir en contact avec l'éditeur qu'il accuse constamment de négligence, et il compte sur lui en outre pour obtenir de l'agent littéraire Pinker qu'il tâche de placer le poème dans un journal anglais en échange d'une somme qui lui assurerait des ressources pour tout l'hiver. En second lieu, il sollicite les conseils et les critiques de Ross, et lorsque celui-ci les lui donne, rien n'est plus intéressant que la façon dont Wilde répond point par point aux observations de son ami. La lettre suivante est curieuse à cet égard :

Merci infiniment pour votre lettre. Smithers a pris ma lettre un peu trop au sérieux. C'est injuste de sa part, car je n'ai certainement pas pris sérieusement son conseil, encore qu'il m'en ait donné copieusement par rapport à ma femme, et par l'intermédiaire de sa dactylographe. C'est un très bon garçon, et plein de bonté à mon égard.

Je suis d'accord avec une bonne part de vos critiques. Le poème souffre de la difficulté que présente un style hybride. Une partie est réaliste, l'autre romantique; une partie est poésie, l'autre est propagande. Je m'en rends vivement compte, mais en somme je crois que le résultat est intéressant; qu'il soit intéressant de plus d'un point de vue est artistiquement à regretter.

Pour ce qui est des adjectifs, j'admets qu'il y a beaucoup trop de « terribles » et d' « horribles ». La difficulté est que les objets de la prison n'ont ni forme ni contour. Pour prendre un exemple : le hangar dans lequel les condamnés sont pendus est un petit baraquement qui a pour toit une verrière comme un atelier de photographe sur la plage de Margate; pendant dix-huit mois, je m'imaginai que c'était l'atelier dans lequel on photographiait les prisonniers : il n'existe pas d'adjectif pour le décrire. Je l'appelle *hideux* parce qu'il me le devint après que je connus sa destination. En soi, c'est un hangar étroit, rectangulaire, en bois, avec un toit de verre.

Une cellule, de même, peut être décrite *psychologiquement*, par rapport à l'effet qu'elle produit sur l'âme : en soi, elle ne peut être décrite que comme « blanchie à la chaux » ou « obscure ». Elle n'a pas de contour et ne contient rien : elle n'existe pas du point de vue de la forme ni de la couleur.

En réalité, décrire une prison est aussi difficile artistiquement qu'il le serait de décrire un water-closet. S'il fallait donner de celui-ci une description littéraire, en prose ou en vers, on pourrait simplement dire que le papier des murs y est bon ou mauvais, qu'il est propre ou le contraire. L'horreur de la prison est que tout y est en soi tellement simple, banal, dégradant, hideux, révoltant par son effet.

Le *Musician* a exprimé le vif désir de publier le poème : j'ai refusé; je crois qu'à présent j'accepterais n'importe quel journal anglais. Si le *Musician* offrait £ 50, ce serait une bonne chose. Mais je préférerais naturellement le *Sunday Sun* ou le *Reynolds's*. Si le *Saturday* veut le prendre, bel et bien; je ne puis l'offrir moi-même, mais Smithers le pourrait.

Il est très ennuyeux que je ne puisse avoir de copie du poème. Je l'ai expédié il y a exactement deux semaines, et jusqu'à ce que je l'aie, je ne puis l'assembler. J'écris tous les jours à Smithers à ce propos, il n'en tient aucun compte. Je ne lui en fais aucun reproche : je constate seulement le fait.

Je vais garder le début de la partie IV, mais je couperai trois stances au début de la partie III.

En ce qui concerne les fantômes, je crois que le *grotesque* de la scène rend leur discours possible jusqu'à un certain point. Mais Bosie est de votre avis, bien que nous ne partagions pas vos opinions sur le fantôme dans *Hamlet;* le parallèle est si mince entre la poésie ou les méthodes lyriques et dramatiques.

Il y a trois jours que je n'ai plus d'argent, même pas de quoi acheter du papier à lettres. Je vous écris sur votre papier à copie.

La pénurie de Wilde était complète. Il avait été avisé que l'allocation mensuelle, qui lui était servie aux termes d'un arrangement avec sa femme, ne lui serait plus versée puisqu'il avait enfreint la condition essentielle qui était de ne pas habiter sous le même toit que « Bosie ». Le jeune homme avait prétendu qu'il disposait désormais de ressources régulières, mais il n'en était rien. Il ne tenait aucune de ses promesses. Acculé aux nécessités sordides de l'existence au jour le jour, Wilde échafaude de chimériques espoirs sur la *Ballade*. Il veut croire que l'agent

littéraire Pinker pourra en tirer des centaines de livres, et il se cramponne à cette illusion. Le même jour, mardi 19 octobre, il écrit deux lettres à ce propos. La première est adressée à l'ami dont le dévouement demeure inlassable, à Robert Ross :

Merci infiniment pour toute la peine que vous avez prise. Je suis maintenant d'avis que, comme une édition de 500 à deux shillings (100 exemplaires de service de presse et d'auteur, etc.) n'atteindrait que £ 40, ce qui couvrirait tout juste les frais de papier, d'impression, etc., avec £ 10 pour la publicité, et ne me laisserait rien du tout, il est préférable de publier le poème dans un journal anglais — je propose le *Reynolds's* qui se vend en grandes quantités parmi les ordres inférieurs et les classes criminelles, et m'assure ainsi mon vrai public pour la sympathie. En outre, cet organe a toujours été bienveillant à mon égard. Pinker pourrait s'en occuper. Je crois encore qu'on aurait là £ 100, et si le *New York Journal* mord à l'amorce, — ma métaphore est empruntée à la pêche la ligne, — il devra donner £ 250 ou £ 300. Mais je puis me leurrer.

Vous avez tout à fait raison de dire que le poème devrait se terminer sur « et les rejetés toujours pleurent », mais c'est là que commence la propagande que je veux faire. Je crois que j'appellerai le tout : « Poésie et Propagande », ou *Dichtung und Warheit*.

J'ai ajouté deux stances depuis que je vous ai écrit. J'aime celle-ci :

« Car la farouche Justice de l'Homme suit droit sa route, sans se permettre le moindre écart : elle frappe le faible, elle frappe le fort, sa marche est implacable : avec un talon de fer elle écrase le fort, la monstrueuse parricide! »

L'autre lettre de ce même jour est adressée à Smithers et répète curieusement les termes de la précédente :

Comme une édition de 500, dont 100 iront à la presse, à l'auteur, etc., en pratique, ne couvrirait que juste les frais et me laisserait votre débiteur de £ 20, je suis maintenant d'avis qu'il vaudrait mieux, après tout, publier le poème dans un journal. Il est trop long pour le *Chronicle*... Frank Harris a été si désagréable avec moi et à mon propos que je ne pense pas que des négociations soient possibles avec lui... Mon idée

est le *Reynolds's* qui se vend profusément parmi les classes criminelles auxquelles j'appartiens à présent, de sorte que je serai lu par mes pairs, expérience nouvelle pour moi...

Ce même jour encore, il écrit à un autre ami :

Aussitôt que je serai débarrassé de la *Ballade*, je vais commencer ma comédie, mais à présent la *Ballade* domine encore.

Entre temps, il est toujours à Naples, et c'est de la villa Giudice, au Pausilippe, qu'il adresse, le samedi 30 octobre 1897, la lettre suivante à Robert Ross :

J'apprends par Smithers que vous êtes à Durham et que, de ce point culminant, vous avez exprimé votre désapprobation de ma proposition de publier le poème dans un journal anglais, quelle qu'en soit l'espèce.

Je me rends parfaitement compte que cela gâterait le livre, et, comme vous le savez, j'ai toujours eu l'intention de le publier directement avec le bon Smithers, mais il m'a écrit plusieurs fois, m'assurant qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que la chose parût ailleurs, et le besoin d'argent et le désir d'un public étendu me firent revenir sur ma décision. Mais maintenant j'ai l'impression qu'il peut être préférable de le laisser entièrement à Smithers.

Reggie suggère l'idée de « syndiquer » le poème, et c'est vraiment ce que Pinker aurait dû faire. Je compte maintenant sur Miss Marbury, entre les mains de qui le poème sera bien placé. Voulez-vous avoir la bonté de dire à Smithers que j'ai écrit à Lewis Waller pour qu'il lui envoie une copie de *The Ideal Husband?*

Leonard Smithers publie en effet cette pièce en juillet 1899, sous ce titre : « *An Ideal Husband,* by the Author of *Lady Windermere's Fan.* » Les droits de représentation appartenaient à Lewis Waller et à H. H. Morell. Cette édition fut de mille exemplaires ordinaires avec cent exemplaires sur hollande Van Gelder signés par l'auteur, et douze exemplaires numérotés sur Japon hors commerce. La dédicace est intéressante en ce sens qu'elle marque la réconciliation entre Oscar Wilde et Frank

Harris, qui devait plus tard écrire la passionnante biographie de son ami (1). Elle est ainsi conçue : « A Frank Harris, modeste tribut à l'artiste puissant et distingué, à l'ami chevaleresque et noble. » Tous les amis des deux hommes avaient regretté le malentendu qui les séparait et tous se félicitèrent qu'il prît fin.

Aux avances qu'il reçut pour la *Ballade* s'ajoutèrent pour Wilde les acomptes que Smithers lui versa sur l'édition de *The Ideal Husband* et sur celle aussi de *The Importance of Being Earnest* qu'il avait de même entrepris de publier et qui parut en février 1899.

Mais ces ressources étaient insuffisantes pour le train de vie auquel Bosie était accoutumé. Malgré les déconvenues successives, Wilde s'obstine à espérer que son poème sera tout de même accepté par quelque publication américaine et lui vaudra un nombre respectable de dollars. Sa lettre du 15 novembre à Robert Ross dépeint nettement son état d'esprit en même temps que sa situation matérielle :

Les £ 9 que vous annoncez généreusement sont un miracle d'un genre très merveilleux. Je vous le télégraphie. C'est vraiment d'une bonté et d'une générosité extrême d'avoir mis cette somme de côté pour moi.

Je vois que les difficultés au sujet de l'Amérique sont terribles. C'est une sorte de choc affreux pour moi de constater qu'il existe une pareille barrière entre moi et le public. Il me faut ré-examiner ma position car jè ne puis pas continuer à vivre ici sur le pied actuel, bien que je sache que prétendre changer sa vie est une chose vaine : on tourne simplement en rond dans le cercle de sa personnalité.

Je suis très content de ce que vous dites du poème à présent. La raison pourquoi j'ai changé « rouge enfer » en « enfer caché » est que l'expression semblait violente, mais je désire maintenant y revenir. Voulez-vous faire la correction pour moi sur la copie?

Page 8, ligne 4, j'ai écrit « veille aride », mais je ne l'aime

(1) La traduction de cet ouvrage est achevée et paraîtra prochainement aux Editions du *Mercure de France*.

pas parce que la veille fut riche d'expériences psychologiques. Je ne vois rien d'autre pour l'instant que « continuelle », ou « interminable », celui-ci de préférence.

Aujourd'hui, le *Musician* doit me faire une offre. A moins qu'elle ne soit bonne, je ne la prendrai pas. Mais j'ai presque abandonné tout espoir en ce qui concerne l'Amérique, et il faut que je fasse de l'argent d'une façon ou d'une autre.

Il faudra naturellement que le *Musician* attende pour la publication simultanée, s'il doit y en avoir une.

J'envisage encore à contre-cœur la perte du début du chant III, mais je suppose qu'il faut l'abandonner.

Reggie me parle de vos « assauts d'esprit » avec Cowley. Dites-moi tout ce que vous savez de lui. J'adore les détails sur les ânes... Je n'ai pas besoin de vous dire que Bosie serait incapable de me donner même trois shillings par semaine. Le peu qu'il a ne suffit pas à ses propres besoins, aussi je ne crois pas que je doive jouer les Don Quichotte : partir en guerre contre la mort est pire que de se jeter lance en arrêt contre les moulins à vent.

Le lendemain, 16 novembre, il écrit à Smithers :

Je désire fort, cependant, corriger mes épreuves avant de me retirer de ce monde d'iniquité, de tourment et d'ennui. Vous aviez promis de les envoyer mercredi : jusqu'ici, je n'ai rien vu. Je ne voudrais pas mourir sans voir mon poème aussi parfait que je puisse faire un poème dont le sujet est inadmissible et le traitement trop personnel. J'espère recevoir les épreuves cette semaine. En ce qui concerne la couverture, faites ce que vous voudrez; le plus simple sera le mieux.

Je ne veux plus rien écrire au sujet de l'Amérique. Je n'ai plus d'espoir, mais je me fie à vous pour prendre le copyright aux Etats-Unis. Il y a une *chance*, juste une chance d'une grosse vente.

A la même date, dans une longue lettre à Robert Ross, à propos de ses affaires personnelles, Wilde exprime brièvement sa déception :

Vous ne m'avez pas écrit depuis des âges, sinon à propos de cette tracassante affaire de mon invendable poème; vous avez eu, je le sais, beaucoup d'ennuis à ce sujet. Je n'avais pas

idée qu'il y eût de telles barrières entre moi et la publication en Amérique. Je m'imaginais que j'entrerais par la brèche sans effort et remporterais un bon prix. C'est curieux comme la vanité aide l'homme qui réussit et comme elle abat ceux qui échouent. Autrefois, ma vanité faisait la moitié de ma force.

Sur ces entrefaites, les épreuves ont dû lui parvenir, et leur aspect semble le désappointer, d'après ce qu'il en dit à Ross, le 19 novembre :

Le poème ainsi imprimé a l'air d'une brochure à six pence. J'ai écrit à Smithers que s'il en veut demander 3/6, il faut qu'il s'arrange pour que le livre ait l'air de valoir au moins neuf pence, ce qui peut être obtenu par une pagination différente.

Il réfute ensuite diverses observations qu'a dû lui faire Ross :

La faim *grise* et la soif *verte* paraîtraient une réminiscence de Swinburne : « Le plaisir vert et le chagrin gris. »

A propos, y a-t-il une différence quelconque entre *grey* et *gray*? Je le crois, mais j'ignore ce que c'est. En *un* endroit du poème, Smithers suggère *gray*; ailleurs, il laisse *grey*. Peut-être voit-il rouge? Je crois que ce sont des couleurs sympathiques que révèle l'examen spectroscopique.

A propos du docteur, le point soulevé est enfantin. La description est générique. C'est un type. Le récit de l'exécution n'est pas le compte rendu de ce qui s'est passé à Reading : c'est général. Je vais mettre « un docteur au visage grossier ». Assurez à Smithers, je vous prie, que l'adjectif est exact, parfaitement exact.

Je ne tiens pas à employer : *la veillée d'un autre*, parce que je termine la strophe par *la peine d'un autre*, et prenant là-dessus la réplique, je commence une nouvelle stance par *le forfait d'un autre*. Trois fois, c'est trop, mais je ne veux pas *aride*, maintenant je mets *interminable*.

Tandis qu'il apporte un soin minutieux au choix des mots et à la perfection de la forme de son poème, Oscar Wilde se débat dans une situation qu'il qualifie lui-même d'« épouvantable » au début d'une lettre écrite à Robert Ross vraisemblablement le 25 novembre, encore

qu'elle soit simplement datée « jeudi ». Et il ajoute aussitôt, tant son souci est grand de faire passer d'abord les préoccupations artistiques :

Je commencerai par quelques notes littéraires. J'ai replacé les stances que j'avais enlevées, parce qu'elles sont indispensables au récit. Je pense que les lecteurs voudront savoir ce que l'homme a fait après sa condamnation. De cette façon, le récit est amélioré, bien que la poésie ne soit pas bonne. Mais tandis qu'il est possible de corriger une bonne strophe, il est impossible d'en corriger une mauvaise.

J'ai mis : « Le Gouverneur était *strict* sur les articles du règlement. » Je pense maintenant que *fort* est mieux. La strophe est écrite pour donner l'impression du style familier, du G. R. Sims, au plus. Et quand on cherche un effet grossier, il vaut mieux être vulgaire. Veuillez donc replacer *fort*.

Vous n'avez pas aimé « l'homme en rouge qui lit la loi », parce que cela vous rappelle, dites-vous, l'expression « l'homme en bleu », qui désigne l'agent de police. La réminiscence qui m'en vient est : « Voilà l'homme rouge qui passe », de Hugo, dans *Marion Delorme*, et j'aime l'expression, bien que cependant « qui lit votre destin de mort » vaudrait mieux, je crois. Voulez-vous changer cela pour moi? A moins que vous ne jugiez que j'ai fait trop souvent grincer la corde du destin fatal.

Smithers a été très généreux et m'a envoyé cinq livres. Il en promet autant pour cette semaine, mais rien ne m'est encore arrivé. Je pense qu'il vaut mieux reporter la publication après Noël. Je ne conviens guère pour cadeaux de Noël.

Wilde termine cette lettre en disant qu'il n'a même plus de quoi acheter des timbres. Mais il corrige les épreuves de la *Ballade* et, quelques jours plus tard, il écrit à son « cher Robbie » :

J'ai envoyé à Smithers les corrections. Je ne pense pas que je puisse faire beaucoup plus avec ce poème. Toutes vos suggestions sont intéressantes, mais naturellement je ne les accepte pas toutes. « L'horrible enclos noir du banc des accusés », par exemple, est l'impression que je garde de cet endroit où je me tins : elle est gravée au feu dans ma mémoire.

Page 13, pour ce qui est de « parcourt éternellement le

pays avec les pieds rouges de Caïn », j'ai changé cela non pas à cause de Hood, mais parce que j'emploie Caïn plus tard, et il est un trop gros personnage pour qu'on l'emploie deux fois avec effet.

Mais pensez-vous que dans la version corrigée je puisse avoir au dernier vers « et le ligote avec une chaîne »? Autrement, c'est trop semblable à la fin du *Sphinx*.

Je crains d'avoir échafaudé des châteaux aériens de faux or sur mes rêves d'Amérique. Je n'ai plus d'espoir à présent qu'en Miss Marbury qui est sur place. Mais si cela rentre dans ses attributions, j'aimerais que Murphy vît le poème. Il représente le plus grand journal d'Amérique. Examinez cela.

Dans une lettre sans date, mais qui suit de peu, et doit être des derniers jours de novembre ou du début de décembre, Wilde exprime son amertume. Vaincu par les circonstances, incapable de tirer de la *Ballade* des sommes suffisantes, il propose des concessions afin que sa rente viagère soit rétablie.

Pensez-vous, — demande-t-il à Ross, — que si je m'engageais à ne pas vivre avec Bosie sous le même toit, cela serait regardé comme une concession quelconque? Promettre que je ne le verrais ou ne lui parlerais jamais serait, cela va sans dire, enfantin, hors de question, mais je suis parfaitement prêt, et Bosie de même, à promettre de ne plus vivre sous le même toit, si l'on veut prendre cela comme une concession équitable. Ou pensez-vous que tout soit fini, et que ma femme ne veuille plus entendre parler de rien qui me permette de vivre?

Il cherche à transiger, mais il faudra qu'il capitule. C'est, ainsi qu'il le dit, « une morne et sordide tragédie ». Elle sera plus lugubre encore. L'ami qu'il aime d'une passion fatale, en qui il a mis tout son espoir d'une « renaissance », dont la compagnie lui est indispensable pour retrouver ses facultés créatrices, son génie d'artiste, Bosie a besoin de beaucoup d'argent pour ses plaisirs, et quand Oscar ne peut plus lui assurer l'existence, il l'abandonne. Quelques mois plus tard, Wilde résumera pour Robert Ross l'humiliante histoire :

Les faits de Naples sont très simples et brefs.

Pendant quatre mois, par une correspondance incessante, Bosie m'offrit un « home ». Il m'offrit amour, affection et soins, et il promit que je ne manquerais jamais de rien. Au bout de quatre mois, j'acceptai son offre, mais quand nous nous retrouvâmes à Aix en route pour Naples, je constatai qu'il n'avait ni argent, ni plans, et qu'il avait oublié toutes ses promesses. Sa seule idée était que je procure les ressources pour nous deux. Je le fis jusqu'à concurrence de £ 120. Là-dessus, Bosie vécut, parfaitement heureux. Quand le moment vint pour lui de rembourser sa *part*, il devint terrible, méchant, mesquin, et grippe-sou, excepté ce qui concernait ses plaisirs, et quand mon allocation cessa, il partit.

Pour ce qui est des £ 500, qu'il disait être « une dette d'honneur », il m'a écrit qu'il admet que c'est une dette d'honneur, mais que « des tas de gentlemen ne paient pas leurs dettes d'honneur », que c'est « une chose tout à fait courante » et que nul ne les en estime moins.

Je ne sais ce que vous avez dit à Constance, mais le fait tout nu est que j'acceptai l'offre d'un « home » et que je m'aperçus qu'on s'attendait à ce que je fournisse l'argent, et que lorsque je ne pus le faire, on me laissa me débrouiller seul.

Il va de soi que c'est la plus amère expérience d'une existence abreuvée d'amertume; c'est un coup tout à fait épouvantable et paralysant, mais il fallut qu'il vint, et je sais qu'il vaut mieux que je ne *le* revoie jamais. Je ne le veux plus, il me remplit d'horreur.

Ce document émouvant, poignant par sa simplicité, permet de s'imaginer quelque peu, d'une façon rétrospective, dans quel douloureux état d'âme devait se débattre Oscar Wilde pendant ces dernières semaines de son séjour à Naples.

Dans cette lettre où il baisse pavillon, il annonce que l'impresario Cesare Rossi est frappé d'admiration pour sa *Salomé*, mais qu'il n'a, dans sa troupe, aucune actrice capable de se charger du rôle.

« Je vais essayer la Duse, mais n'ai pas beaucoup d'espoir », ajoute Wilde. « Je suppose, dit-il encore, que Smithers a reçu maintenant les épreuves. Révisez-les soigneusement, je vous

prie, je puis avoir omis quelque chose, ou laissé passer quelque erreur. »

C'est tout ce qu'il dit cette fois de son poème. Cependant, il semble que Smithers ait repris l'idée de publier la *Ballade* en Amérique et chargé de s'en occuper Miss Marbury, qui tenait à Paris et à Londres une agence de droits dramatiques et littéraires. C'est dans ces jours-là, exactement le 8 décembre, que Wilde lui répond à ce propos :

Je suis très content que vous ayez des nouvelles de Miss Marbury, mais ne manquez pas de lui envoyer le poème. Son idée d'y joindre des illustrations est certes hors de question. Dites-lui de ma part que j'ai le sentiment que cela gâterait la beauté que le poème peut avoir et n'ajouterait rien à ses révélations psychologiques. L'horreur de la vie de prison consiste dans le contraste entre l'aspect grotesque qu'on y a et la tragédie qui vous torture l'âme. Des illustrations souligneraient le grotesque et cacheraient le tragique. Je parle naturellement d'illustrations réalistes...

J'attends les épreuves après corrections, et je promets de ne pas me régler mon compte avec un poinçon dégaîné tant que je ne vous les aurai pas retournées. Après quoi je songe à prendre congé. Mais d'abord j'aimerais dîner avec vous ici. Quitter la vie comme on sort d'un festin n'est pas simplement philosophique, mais romanesque.

En même temps que le décourageait la conduite de Bosie à son égard, Wilde se voyait déprimer encore plus par un malencontreux désaccord avec Robert Ross. Les deux lettres suivantes en font connaître le détail. La première est adressée à Leonard Smithers, de la Villa del Giudice, au Pausilippe, et porte la date du 30 novembre :

Robbie Ross m'a envoyé copie d'une lettre qu'il vous a écrite, dans laquelle il raconte qu'il s'aperçoit qu'il n'a plus désormais ma confiance en matière d'affaires. Je vous assure que Robbie écrit cela par suite d'un complet malentendu. Robbie a fait pour moi en affaires tout ce qu'il était possible sur terre, et sa propre générosité et son inlassable bonté sont au delà de toute expression d'éloges de ma part, bien que je

sois heureux de dire qu'elles ne soient pas au delà de mes facultés de gratitude... Il serait plus juste de sa part de dire que c'est trop de tracas pour continuer, sans alléguer qu'il n'a plus ma confiance. Une pareille allégation est enfantine...

Dans la seconde lettre, partie aussi de Naples, Wilde s'efforce de mettre directement les choses au point avec son ami, d'abord à propos de l'intervention de Ross dans la question du paiement interrompu de la rente, et ensuite au sujet de la publication de la *Ballade*.

Quant à votre lettre à Smithers, je ne pense pas que vous auriez dû prendre une telle attitude à mon égard en conséquence d'une phrase quelconque dans une lettre de quelqu'un d'autre avec qui je n'ai rien à faire. Vous avez écrit à Smithers : « J'*espère* que vous *refuserez* de publier le poème d'Oscar Wilde s'il insiste pour le faire paraître d'abord dans un journal. » La question pour Smithers de publier sous forme de livre quelque chose qui aurait paru dans un périodique est une question qui le regarde. Ce que vous vouliez dire, c'est, il va de soi, que vous espériez que Smithers me persuaderait de consentir à ne pas publier (le poème) dans un périodique; en réalité, Smithers m'a écrit il a sept semaines qu'il ne se souciait aucunement que le poème parût préalablement ou non. Il répondait ainsi à une lettre dans laquelle je l'informais que j'avais refusé l'offre du *Musician*, sous le prétexte que cela ferait du tort à la vente du volume. Bosie ne voyait pas pourquoi, et continue à ne pas voir pourquoi, si un journal me donne £ 25 ou £ 50 pour le poème, vous essayez d'influencer Smithers pour qu'il refuse de publier le volume. Cela se fait couramment. En tout cas, c'est à Smithers d'en décider, et il m'avait préalablement assuré qu'il s'en moquait parfaitement. Tel est le sens de l'expression évidemment trop vive de Bosie. En substance, il n'y a rien là de froissant, tandis que pour la forme je ne pense pas que, dans la correspondance de l'un et de l'autre de vous, la Forme ait été la préoccupation dominante, pas plus que le sens de la Beauté l'inspiration intérieure. En tout cas, cela n'a rien à faire avec moi. J'espère que Smithers vous montrera toutes celles de mes lettres dans lesquelles vous êtes mentionné. Je suis grandement et justement peiné que vous lui ayez écrit que notre intime amitié est finie, et que vous constatez que

vous n'avez plus désormais ma confiance en matière d'affaires. Le premier point dépend de vous néanmoins, le second est injuste, injustifié et méchant.

Et à tout prendre, je suis d'avis que vous marquez extraordinairement peu d'indulgence pour un homme qui, comme moi, est ruiné, le cœur brisé et entièrement malheureux : vous me poignardez de mille phrases et si l'une des miennes siffle à portée de vos oreilles, vous criez que vous êtes blessé à mort.

L'impression de la *Ballade* se poursuit laborieusement. Le voyage des épreuves jusqu'à Naples et retour prend du temps. De sa boutique de Royal Arcade, à Londres, Smithers écrit le 29 décembre :

Mon cher Wilde. Je vous envoie une nouvelle épreuve de la feuille de titre. Comme vous le verrez, elle a été hâtivement brossée et paraît un peu maculée. Il n'en restera naturellement pas trace à l'impression.

Suivent, sur tous les détails de l'épreuve, de longues explications qui montrent le soin avec lequel Smithers veillait à la présentation artistique de ses éditions.

Il termine par une allusion aux démarches relatives à la publication du poème aux Etats-Unis :

J'ai attendu en vain d'avoir votre opinion au sujet des lettres de Miss Marbury, mais vous ne m'avez jusqu'ici rien écrit à ce propos. Peut-être avez-vous répondu directement à Miss Marbury.

Mais Smithers reste sans nouvelles. Le 10 janvier 1898, il adresse à Wilde une brève note résumant la lettre précédente :

Mon cher Wilde. Le 29 décembre, je vous ai envoyé l'épreuve finale de la page de titre de votre poème. Jusqu'ici, je n'ai reçu de vous le moindre mot. Retournez-moi l'épreuve, je vous prie, avec le moins de délai qu'il vous conviendra, et faites-moi connaître votre opinion au sujet de la lettre de Miss Marbury que je vous ai communiquée.

La veille, cependant, Oscar Wilde écrivait à Smithers

une lettre portant comme adresse : 51, Santa Lucia, Naples, qui dut croiser le billet de l'éditeur.

L'épreuve après correction ne m'est pas encore parvenue et je l'ai attendue jour après jour. Attendre davantage serait idiot. Je suis sûr que c'est parfait. En ce qui concerne votre suggestion ou requête, que je revienne à « ce monde suave du Seigneur » à la place de « pour le bonheur ou le malheur » (quelque part dans la partie II), certainement! Faites, je vous prie, la correction vous-même. Le second mouvement en art est toujours, ou souvent, le pire. Le « C. 3. 3. » que je retourne ci-joint semble excellent. Le C. T. W. de la page *In Memoriam* était mieux plus gros, comme avant; « cavalier », même page, doit avoir une capitale.

Je crois que « *dans* la Garde Royale à cheval » devrait se dire « *de* la G. R. C. ». Je l'ignore, cependant, vous pourriez vous informer, « de » paraît mieux.

La couverture, etc., je vous en laisse le soin. La poste ici est impossible, aussi je vous prie de pousser la publication aussi vite que possible, sans nouvelles consultations. Comme tous les poètes, je suis en de bonnes mains avec vous. En ce qui concerne l'Amérique, je pense qu'il vaudrait mieux à présent publier là-bas *sans* mon nom. Je vois que c'est mon nom qui terrifie. J'espère qu'une édition quelconque y paraîtra. Je ne saurais conseiller ce qu'il convient de faire, mais il me semble que la suppression de mon nom est essentielle en Amérique comme ailleurs, et le public adore les secrets de Polichinelle. La moitié du succès de Marie Corelli est due à la rumeur, sans doute controuvée, qu'elle est une femme. A d'autres égards, faites, je vous prie, comme il vous semblera bon pour l'Amérique, mais veillez à ce qu'il s'y publie une édition.

J'ai eu des mésaventures depuis que je vous ai écrit : l'influenza, et le vol, pendant mon absence en Sicile, de *tous* mes vêtements, etc., par un domestique que je laissai à la villa, la mauvaise santé, la solitude, et un ennui général d'une tragicomédie d'existence, mais je veux voir publier mon poème avant de prendre des mesures...

Tous les espoirs se sont dérobés. Il a suffi de quelques semaines pour que l'expérience de Naples s'achève dans une débâcle : « la plus amère expérience d'une existence abreuvée d'amertume ». Les travaux projetés n'ont pas

été entrepris. La publication de la *Ballade* se prépare avec une désolante lenteur, et elle ne donnera ni les sommes considérables attendues, ni la triomphale rentrée en scène de l'auteur. La *Ballade* paraîtra non pas avec son nom toujours honni, mais avec son numéro matricule de prisonnier. Ni les amis du poète, ni son éditeur ne comptent sur un succès. L'année commence tristement. Cependant Smithers persévère dans ses efforts pour placer le poème en Amérique. Le 12 janvier, il écrit à Miss Marbury, l'agente, qui est à New-York, où elle paraît se donner beaucoup de mal pour réussir. Il l'informe que l'auteur acceptera une somme raisonnable, et il insiste sur la simultanéité de la publication.

En post-scriptum, Smithers recommande à sa correspondante de faire sur son texte la correction indiquée par Wilde dans sa lettre du 9 janvier.

Je présume que vous veillerez à toutes les formalités du *copyright* pour l'enregistrement de la publication en Amérique, et que vous porterez à mon compte les débours qu'elles nécessiteront.

A ces instructions, Miss Marbury répond de New-York, le 25 janvier, que :

Personne ici ne semble prendre au poème le moindre intérêt, et j'ai reçu ce matin l'offre définitive du *Journal* et elle n'est, hélas, que de cent dollars. Le *World* refuse de nous en donner quoi que ce soit, et aucun syndicat ne veut s'en charger. A moins que je ne vous cable de nouveau, vous pouvez considérer que ceci est la meilleure offre que je puisse obtenir.

Entre temps, Oscar Wilde a regagné Paris, et il s'est logé à l'Hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts. C'est de là qu'il écrit à Robert Ross :

Merci pour les coupures de presse. Smithers est absurde de n'imprimer que 400 exemplaires, pour commencer, et de ne pas faire de publicité. Je crains qu'il n'ait laissé passer

le mouvement de curiosité. Il aime tant les ouvrages « supprimés » qu'il supprime aussi les siens. Ne le lui répétez pas. Je lui écris.

Enfin le poème est sous presse et quatre cents exemplaires ordinaires et les trente sur Japon sont tirés le 24 janvier. Le 26, Smithers donne de copieux détails à Wilde sur la reliure du volume.

Si jusqu'ici l'éditeur n'a fait aucune publicité, on n'ignore plus qu'Oscar Wilde va publier sa *Ballade,* la nouvelle se colporte avec des détails dont certains sont pour le moins fantasques. En tout cas, cette publicité parlée est efficace, et tous les jours s'accroît le nombre d'exemplaires que les libraires retiennent chez l'éditeur. Aussi Smithers se décide-t-il à doubler le tirage et le 8 février quatre cents nouveaux exemplaires sortent des presses, complétant ainsi la première édition.

Est-ce du 13 qu'il faut dater la réponse suivante que Wilde adresse à Robert Ross en la marquant simplement « dimanche »?

Certainement : ce serait fort aimable de votre part de donner à Smithers les noms des personnes à qui envoyer des exemplaires. Je lui ai demandé de faire imprimer des papillons portant : « avec les compliments de l'auteur », pour glisser dans les volumes.

Arthur Clifton, naturellement, et Dal Young, et tous ceux à qui vous penserez. J'en ai envoyé un à O. B., à King's. Miss Frances Forbes-Robertson doit en revoir un, connaissez-vous son adresse? Je suppose que je n'ai aucun droit d'en envoyer un à Miss Schuster? C'est grand dommage.

J'aimerais que Sydney Grundy reçût un exemplaire.

Je crains que la presse ne boycotte l'ouvrage; ce serait bien amer et injuste, mais je n'ai pas grand espoir qu'on me rende justice... J'envoie un exemplaire à ma femme. Je n'ai vu presque personne à Paris. J'attends douze exemplaires pour les distribuer à mes amis d'ici, Henri Bauër, Mirbeau et autres. Un poème donne *droit de cité,* et montre qu'on est encore un artiste.

Il y eut un membre du Parlement qui fut aimable pour moi,

par l'entremise de Miss Schuster. J'ai oublié son nom. Voulez-vous lui envoyer aussi un exemplaire, avec un papillon?
J'ai reçu une charmante lettre de Cunninghame Graham, mais à part vous et Reggie, aucun de ceux à qui j'ai envoyé des exemplaires ne m'ont écrit. Le manque de reconnaissance des gens est étonnant. Je voudrais bien vous voir. Je ne vois personne ici qu'un jeune Irlandais nommé Healy, un poète...
Qu'est-ce qu'Aleck pense de la *Ballade*?

La crainte que manifeste Wilde que la presse fît le silence sur son poème était vaine. Les comptes rendus furent nombreux; il en parut dans l'*Echo,* dans le *Daily Telegraph* et dans la plupart des quotidiens.

Le compte rendu de l'*Echo,* écrivit Wilde, est capital. Mais naturellement je désire que les organes littéraires critiquent le poème. Ce n'est pas seulement un *pamphlet* sur la réforme des prisons.

Il se demande aussi ce qu'en pense « ce bon et brave type de Major Nelson », gouverneur de la Geôle de Reading, à qui il en avait fait parvenir un exemplaire.

Les revues littéraires ne tardèrent pas à donner leur avis. Dans *The Outlook,* c'est W. H. Henley lui-même qui le formule, et dans la *Saturday Review,* que dirige Frank Harris, c'est le poète Arthur Symons qui s'en charge. Enfin dans le numéro du 26 février de *War Cry,* organe de l'Armée du Salut, c'est le chef, W. Bramwell Booth, qui signe de ses initiales un article consacré à la *Ballade* sous ce titre : « A Prison Agony ».

Le premier tirage est enlevé en quelques jours, avant même que les comptes rendus n'aient paru. Dans les hebdomadaires du 19 février, des annonces promettent une nouvelle édition « à paraître la semaine prochaine ». Elle sort effectivement des presses le 24. Le texte contient une vingtaine de menues variantes; ce sont les corrections parvenues trop tard pour l'édition précédente. Elles ont été colligées par Mr Stuart Mason, pages 417-19 de sa monumentale *Bibliographie*.

Le succès se confirme : la presse le constate et le redouble.

Les collectionneurs réclament une édition spéciale. On la leur donne. Elle est tirée à 99 exemplaires qui porteront chacun la signature autographe du poète. L'entoilement des plats est pourpre, et dans le coin supérieur à droite de la couverture est estampé en or un dessin de Charles Ricketts, représentant une rose sortant d'un cœur sur le fond d'une feuille stylisée.

Smithers apporte lui-même à Paris les feuilles de titre pour que Wilde les signe. Mais sans doute quelque excès d'absinthe l'a-t-il empêché d'être fidèle au rendez-vous, car le 28 février, de l'Hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts, Wilde lui envoie cette note :

Nous vous avons attendu pendant des heures. Sûrement vous n'avez pas quitté Paris? Cela paraît impossible, car la cité porte encore son air de joie accoutumée. Je vous en prie, occupez-vous de... cette « édition d'Auteur » avec une couverture de Ricketts, une autre couleur et une « remarque » en or. Grâce à l'influence de Reggie, le D. T. (*Daily Telegraph*) a été forcé de rendre compte du livre, mais mal et à contre-cœur. Envoyez-moi tous les journaux qui contiendront un compte rendu demain.

Bien que la lettre soit sans date, c'est vers ce moment sans doute que Wilde écrit à Robert Ross :

Merci pour toutes vos lettres, et les coupures.

J'ai écrit à Smithers pour le prévenir que vous lui donnerez une liste de gens à qui je désire que des exemplaires soient envoyés. Il a fait imprimer pour moi des papillons portant : « de la part de l'auteur », ou « avec les compliments de l'auteur », et il les insérera.

Voulez-vous avoir la bonté de faire cela pour moi? Les livres devront naturellement être portés à mon compte. J'ai écrit à Smithers pour l'en aviser.

Wyndham, George Alexander, et Lewis Waller devront avoir un exemplaire, aussi Mrs Bernard Beere... et Selwyn Image, et *toute* votre liste.

Quelques jours plus tard, il envoie à Smithers quelques commentaires qui marquent une fois de plus l'intérêt qu'il prend à l'accueil fait à la *Ballade* :

Mille mercis pour les £ 4. C'est extrêmement gentil à vous d'y avoir pensé. J'ai été assez malheureux et tourmenté, aussi n'ai-je pas écrit, mais j'espère être remis cette semaine... L'article de Symons m'a causé le plus grand plaisir; il est admirablement écrit et très artistique dans sa manière d'approbation.

Je ne crois pas que je doive répondre à Henley. Je pense que ce serait tout à fait vulgaire. Qu'est-ce que cela peut faire! Il est simplement jaloux. Il a tourné sa scrofule en vers libres et il est furieux parce que j'ai pu faire un sonnet sur la ratatouille de la prison. D'ailleurs, il n'y a que deux sortes d'écrivains en Angleterre : ceux qu'on ne lit pas et ceux qu'on ne peut lire. Henley appartient à la première sorte (vous pouvez envoyer cet aphorisme au *Sunday Special*).

Dans une lettre du 17 mars à Robert Ross, Oscar Wilde répète qu'il est « enchanté » de l'article Symons. Cet article avait paru dans le numéro du 12 mars 1898 de la *Saturday Review*. Il y occupe presque deux colonnes.

§

Je fus du nombre des amis français à qui Oscar Wilde distribua ses exemplaires d'auteur de la *Ballade*, et je m'empressai d'en faire un compte rendu qui parut dans le *Mercure de France*. A cette occasion, Wilde m'ayant rencontré m'exprima de vive voix ses remerciements, et il ne s'en tint pas là. Le lendemain, je reçus de lui une lettre dans laquelle il me disait :

Il faut que je vous écrive une ligne pour vous dire encore combien je suis touché et reconnaissant de votre appréciation de ma *Ballade*, et de l'intérêt que vous y prenez.

J'aimerais grandement qu'elle fût publiée avec une traduction par vous, car aucun homme de lettres français ne sait rendre l'anglais comme vous le faites, et soit dans une revue ou dans un volume séparé. J'imagine qu'une revue est le plus

faisable. Peut-être voudrez-vous demander à Vallette ce qu'il en pense?

Le directeur du *Mercure* accepta très volontiers la proposition, et je m'empressai d'en aviser Wilde, qui me répondit :

Je suis enchanté que mon poème paraisse avec une traduction par vous, et j'irai voir Vallette demain matin. J'ai dit à mon éditeur de vous envoyer un exemplaire de la deuxième édition qui contient quelques corrections. Vous le recevrez mercredi. J'en apporterai aussi un exemplaire à Vallette, de sorte qu'il pourra faire commencer aussitôt la composition.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir je verrai votre traduction. Il va de soi qu'il y a beaucoup de mots se rapportant à la prison, etc., les équivalents exacts de termes de prison français devront être trouvés; des mots qui sans être de l'*argot* sont cependant *techniques*. Je suis toujours libre; faites-moi savoir, je vous prie, quand je puis vous voir dès l'achèvement de la version.

J'ai écrit à mon éditeur pour lui suggérer l'idée qu'il imprime 250 exemplaires, avec votre traduction face au texte, qui paraîtraient en même temps que le *Mercure*, et qui porteraient naturellement le nom du *Mercure* sur la page de titre, avec le nom de l'éditeur de Londres.

En réalité, il fut convenu que j'établirais une version provisoire sur laquelle nous travaillerions ensemble : ce que je me hâtai de faire. Mais la correction en fut retardée de quelques jours. A la suite d'un accident de voiture, Wilde avait dû s'aliter, et de plus il changea d'hôtel; je le trouvai donc à l'Hôtel d'Alsace, situé comme l'Hôtel de Nice dans la rue des Beaux-Arts, mais « beaucoup mieux et moitié moins cher », me dit-il.

C'est de là qu'il écrit le 30 mars à Robbie Ross :

J'ai vu hier la traduction de Davray, et j'en ai revu une partie avec lui. C'est une chose très difficile à traduire, car, par malchance et chose bizarre, Davray n'a jamais été en prison, aussi ne sait-il rien des termes de prison.

« We banged the tins » apparut comme : « On battait le fer blanc »! J'aurai à travailler des jours là-dessus!

Il nous fallut en effet plusieurs séances, car, avant d'être admis, chaque mot fut pesé, chaque phrase répétée à haute voix. J'avoue qu'à plusieurs reprises Wilde suggéra des mots qui rendaient mieux le terme original, mais il en proposa souvent qui eussent été loin du sens et dont il finissait par rire, de même aussi de certaines phrases qu'il fabriquait et qui péchaient contre la grammaire, parfois de façon fort burlesque.

Enfin la traduction parut seule dans le numéro de mai 1898 du *Mercure de France*. Le projet de Wilde de la publier en face du texte présentait des difficultés matérielles et il avait été décidé que texte et version juxtaposés seraient publiés en un volume à part. Mais Leonard Smithers souleva quelques objections. C'est pour en avoir raison que Wilde lui écrivait le 20 mai :

> En ce qui concerne la traduction française avec l'original de la *Ballade*, il ne s'en fera aucune vente à Londres, excepté quelques exemplaires pour bibliophiles. Nul excepté des Français ne désire un poème avec une traduction française juxtaposée. Le livre sera publié à 2 francs... Il sera d'un format sans attrait, à part son ordinaire couverture de papier jonquille.

Lorsque, d'accord avec Robert Ross qui, en qualité d'exécuteur « littéraire », administra si sagement et avec de si merveilleux résultats la succession de son ami, je publiai ma première version de *De Profundis*, la *Ballade de la Geôle de Reading* fut incorporée au volume et cessa dès lors d'être réimprimée à part avec le texte anglais. La nouvelle édition de *De Profundis*, qui donne en entier cette œuvre posthume de Wilde, constitue à soi seule un volume (2) et la *Ballade* en fut détachée. C'est pourquoi elle reparaît maintenant en un volume à part qui contient en outre les poignantes lettres que Wilde adressa au di-

(2) *De Profundis*, par Oscar Wilde, traduit par Henry-D. Davray, édition complète, « Mercure de France », 1926.

recteur du *Daily Chronicle* sur la cruauté du traitement infligé aux prisonniers des geôles britanniques et en particulier aux enfants détenus en prévention. On y trouvera aussi les poèmes en prose que je traduisis avec Oscar Wilde et qui parurent dans la *Revue Blanche* en 1898.

Avant de terminer cet historique de la composition et de la publication de la *Ballade de la Geôle de Reading*, je voudrais citer un passage d'une lettre que Wilde m'écrivit de Naples et qui complétera les fragments inédits cités tout au long de cette étude.

Cette lettre, écrite de la villa Giudice, Posilipo, Napoli, — adresse tracée de la main de Wilde, — me parvint le 4 décembre 1897.

Je ne sais si vous avez reçu une lettre que je vous ai écrite il y a quelque temps à propos du projet de desseins de votre brillant et intéressant ami pour mon poème. Mon éditeur de Londres désire publier le poème en une édition populaire à bon marché, et ensuite, si c'est un succès, essayer d'en faire faire par un bon artiste une édition de luxe. Je ne crois pas maintenant que le poème puisse paraître avant Noël. Naturellement je vous en enverrai un exemplaire.

L'artiste auquel Wilde fait allusion ici n'est autre que Paul Hermann, peintre et graveur allemand, qui passa de longues années en France; pour éviter une confusion de noms avec Hermann Paul, il avait pris le pseudonyme de « Henri Héran ». En septembre 1897, je l'avais présenté à Wilde à qui il montra quelques-unes de ses estampes, et les illustrations qu'il avait composées pour des éditions de luxe d'ouvrages français. Wilde avait grandement admiré le talent puissant et imaginatif de mon ami. C'est au cours du dîner qui suivit cette rencontre que Wilde nous récita diverses strophes du poème qui devait être la *Ballade*. Hermann, qui connaît fort bien l'anglais, fut positivement « emballé »; il discerna les possibilités graphiques que présentait un pareil sujet et il parla tout aus-

sitôt d'une édition illustrée. Nul doute qu'il n'eût donné, par la gravure, avec son talent robuste et véhément, une magnifique interprétation de cette œuvre, dont le poète des *London Nights*, Arthur Symons, a dit qu'elle est « une sombre rêverie, entrecoupée et furieuse ».

Autant que je sache, il n'y a pas eu, en Angleterre, d'édition illustrée de la *Ballade de la Geôle de Reading*, du moins Mr Stuart Mason n'en catalogue-t-il aucune. En 1907, une édition in-octavo parut à New-York avec des dessins de Latimer J. Wilson.

La version française de la *Ballade* a été plusieurs fois illustrée. L'éditeur Léon Pichon en publia en 1913 une édition admirablement présentée avec de remarquables dessins de Gabriel Daragnès. Une autre édition va paraître par les soins des éditeurs Javal et Bourdeaux, pour laquelle quatorze illustrations ont été faites par Georges Cornélius, élève de Desvallières, et gravées sur cuivre par Thévenin. Cette édition de grand luxe sera tirée sur papier du Japon par Lahure et les gravures seront imprimées en couleurs au repérage.

§

Ce poème hybride qu'est la *Ballade de la Geôle de Reading* a été inspiré par la pendaison d'un meurtrier, d'un malheureux qui tua « la chose qu'il aimait », car « chacun tue la chose qu'il aime », mais « chacun n'a pas à en mourir ». Du meurtre et de la pendaison, Wilde fit le symbole des drames obscurs et subreptices dont agonisent les vertus, dont saignent les cœurs, dont meurent les âmes. Le côté réaliste du poème sera peut-être utilement complété dans cet historique par la relation précise du double drame, dont les détails sont rapportés par Mr Stuart Mason, d'après le *Reading Mercury* du 10 juillet 1896 :

Le mardi 7 juillet 1896, Charles Thomas Wooldridge,

âgé de trente ans, cavalier de la Garde Royale à cheval (Bleue), fut exécuté dans l'enceinte de la Geôle de Reading, en expiation du meurtre de sa femme Laura Ellen Wooldridge. Le crime avait été commis à neuf heures du soir, le dimanche 29 mars 1896, sur la voie publique, à un endroit situé entre la gare de Windsor et le hameau de Clewer où habitait la victime. Celle-ci, agée de 23 ans, était employée au bureau de poste d'Eton où elle passait pour célibataire et n'était connue que sous son nom de jeune fille. Wooldridge avait tranché la gorge de la jeune femme et la préméditation fut établie. Les témoignages apportèrent néanmoins cette circonstance atténuante qu'elle avait excité sa jalousie et l'avait fait cruellement souffrir par son inconduite. Wooldridge passa aux Assises du Comité de Berkshire le 17 juin et le juge Hawkins le condamna à être pendu « trois petites semaines » plus tard. Le crime avait été perpétré avec une préméditation si délibérée que le ministre de l'Intérieur déclara qu'il ne voyait aucun motif pour accorder la commutation de peine sollicitée par plusieurs pétitions qui lui avaient été adressées.

Le condamné fut transféré à la Geôle de Reading pour attendre l'exécution de la sentence et c'est pendant le bref séjour qu'il y fit qu'Oscar Wilde le vit :

> Son pas était léger et gai, mais jamais je ne vis un homme regarder si intensément le jour; jamais je ne vis un homme regarder avec un œil aussi intense cette petite tente de bleu que les prisonniers appellent le ciel, et chaque nuage qui voguait et passait avec une voilure d'argent.

La veille du jour fixé, le lundi après midi, l'exécuteur Billington arriva à Reading. Il examina la potence, prit les dispositions nécessaires et prépara une « chute de six pieds ». Le révérend M. T. Friend, qui fut pendant 41 ans chapelain de la Geôle, apporta « les secours de la religion » au condamné qui se montra « sincèrement repen-

tant et résigné à son sort », et se prêta à la toilette fatale « avec une admirable fermeté ».

A 7 heures 45, le mardi matin 7 juillet 1896, la cloche ténor de l'église Saint-Laurent se mit à sonner le glas et à 8 heures exactement le lugubre cortège s'achemina de la cellule du condamné jusqu'au hangar édifié jadis dans le préau pour y photographier les prisonniers. Ce hangar avait servi de local d'exécution dix-huit ans plus tôt, lorsque deux jeunes criminels avaient été pendus pour l'assassinat de deux agents de police non loin d'Hungerford. Depuis cette date mémorable, le sinistre local n'avait servi qu'une fois pour la pendaison d'un certain Carter qui avait tué sa femme.

Le condamné Wooldridge vint se placer sous la potence « comme s'il avait été à l'exercice ». Le bourreau lui lia les chevilles, abaissa sur ses yeux la cape noire, et tira la clavette... Le condamné mourut sans un cri, sans un mouvement.

A part le bourreau et les gardiens, seuls assistaient à l'exécution le révérend M. T. Friend, le sheriff adjoint W. F. Blandy, le chirurgien O. C. Maurice et le lieutenant colonel H. Isaacson, Gouverneur de la Geôle de Reading.

Immédiatement après la chute de la trappe, le drapeau noir fut hissé sur la prison pour montrer « que justice était faite ». Ensuite, le procès-verbal de l'exécution, revêtu des signatures des fonctionnaires présents, fut affiché sur la porte de la prison.

A la formalité d'enquête prescrite par la loi pour tout décès, il fut constaté que « le cadavre était enterré dans la chaux vive à côté de l'assassin Carter, de Watchfield ».

Dans la geôle de Reading auprès de la ville, il est une tombe d'infamie, et là git un misérable dévoré par des dents de flamme, dans un linceul ardent il gît, et sa tombe n'a pas de nom.

HENRY-D. DAVRAY.

UN BEL ÉCRIVAIN INCONNU

L'ABBÉ FAVRE
(1727-1783)

—

I

Jean-Baptiste Castor Fabre, dit Favre, est né le 26 mars 1727 à Sommières, petite ville de quelque passé, assise en Vaunage, le long du Vidourle, à mi-chemin de Nîmes à Montpellier et dans le département du Gard.

Son père, Claude Fabre, régent des écoles royales (soit maître d'école), sortait des environs de Béziers ; sa mère, Elisabeth Causse, descendait — à croire son patronyme — des Cévennes, comme le Vidourle sommiérois. Il fit ses études au collège, dirigé par les Jésuites, de Montpellier et entra, en 1745, au séminaire de cette ville. Il y reçut la prêtrise le 23 septembre 1752 et devint d'abord pasteur, en fait d'ouailles, des livres du célèbre bibliophile Charles de Baschi, marquis d'Aubais, dont le château touche Sommières. Fin 1754, il s'en va vicaire à Leucate, diocèse de Narbonne ; en août suivant reçoit la cure de Vic, diocèse montpelliérain ; passe le 9 mars 1756 à Castelnau, au Crès le 18 octobre 1765, à Montels le 26 avril 1769, à Cournonterral le 12 novembre 1773 et devient le 8 octobre 1780 prieur-curé de Celleneuve, village incorporé récemment à la capitale de l'Hérault.

En 1762, le Parlement de Toulouse ayant, comme le Parlement de Paris, interdit dans son ressort l'enseignement aux Jésuites, il fallut pourvoir d'un personnel neuf le collège de Montpellier. L'Abbé, non moins noté comme gallican que comme humaniste, sollicita ou accepta la chaire de

belles-lettres, le 18 octobre. Mais en octobre suivant il démissionnait et reprenait sa cure du Crès à l'intérimaire. Le canonicat d'Avignon, que certains biographes lui attribuent, n'est qu'une légende doublée d'une assez bonne plaisanterie dont il faut féliciter l'inventeur, car si Favre avait eu l'étoffe d'un chanoine, la ville des Papes — nous allons le voir — était, certes, le dernier endroit !... Mais il avait l'étoffe d'un simple curé de village et c'est en curé de village qu'il a su vivre et mourir.

Un refroidissement le tenait au lit ce rude hiver 1782-1783 où il paraît que des oliviers, dans la plaine du Lez, gelèrent. On lui apprend qu'un paroissien d'un hameau écarté, frappé d'une attaque, agonise. Il part la nuit, à pied, dans la neige ; il rentre muni d'une fluxion de poitrine et trépasse le 6 mars 1783, au moment d'atteindre cinquante-six ans.

Poète et prosateur de langue d'oc et subsidiairement de langue française, versificateur latin par surcroît, dans quelle mesure peut-on l'appeler *un bel écrivain* ? Le lecteur en jugera à la fin de cette étude ; *un écrivain inconnu*, il en a déjà jugé ! Pour connaître l'œuvre de Favre, il ne suffit pas de s'intéresser aux lettres méridionales, ni même aux languedociennes, voire aux bas-languedociennes, mais encore aux montpelliéraines. Favre appartient à Montpellier comme Goudouli à Toulouse, Jasmin à Agen, La Fare à Alais, Bigot à Nîmes. Il écrit le pur dialecte montpelliérain — assez différent de son frère le nîmois, — et qui se parle déjà à Sommières. Sa carrière d'ecclésiastique, ainsi que son œuvre, gravitent autour de Montpellier. Ses manuscrits, dont une part considérable est inédite, dorment à la Bibliothèque et au Musée régional de Montpellier. Montpellier lui a fourni des éditeurs, des historiens, des traducteurs (tels que Placide Cappeau, l'auteur du « Noël d'Adam », Jules Troubat, et surtout le félibre nîmois Roumieux, qui fut longtemps d'habitat montpelliérain). En plus, un illustrateur admirable en la personne d'Edouard

Marsal (1). Au Clapas, enfin (*lou Clapas*, vieux surnom de Montpellier en languedocien ; *clapas* = amas de pierres) il eut toujours des disciples, depuis le vieux Tandon, à l'enfance duquel il donna, dit-on, des leçons particulières, jusqu'à Roumieux. Il en a plusieurs aujourd'hui, et parmi eux, un franc héritier avec M. François Dezeuze, l'auteur de *Sant-Roc de Mount-Pelié*, de *Rabelæs à Mount-Pelié*, poète, humaniste, folkloriste à bon rieur mariés, et le gazetier mensuel de *la Campana de Magalouna*.

II

Qui, sans ignorer la personnalité de l'abbé Favre, n'a point d'attaches spirituelles à Montpellier, risque de n'en connaître que *Lou Sieje de Cadaroussa* et *Lou Sermoun*

(1) Sauf pour *Le Siège de Caderousse*, imprimé un peu par tout le Midi, dans les deux premiers tiers du siècle dernier, et notamment en Provence, la Bibliographie de l'abbé Favre est purement montpelliéraine. Elle va de la publication, en 1777, d'*Acidalie ou La Fontaine du Peyrou* (seul ouvrage publié du vivant de l'écrivain, jusqu'au recueil *L'abbé Fabre, Poésies françaises et latines*, publié en 1925 par M. le Ch. Villemagne (Valat-Paleirac édit.), recueil qui a choisi, dans un important manuscrit dont on ignorait l'existence, la partie versifiée et de caractère religieux. La première édition des *Obras Patoisas* de l'Abbé daterait de 1797, la seconde édition, fort partielle, date de 1815 ; elle a été reprise en 1818 par Brunier, complétée et l'ouvrage ainsi établi a eu cinq ou six éditions, la dernière en 1865, je crois. En 1839 avait paru chez Virenque, en quatre petits volumes, une édition beaucoup plus importante puisqu'elle contient intégralement l'*Odyssée travestie* et *l'Enéide de Celleneuve*. Puis est venue l'édition des *Œuvres complètes languedociennes et françaises de l'abbé Favre*, publiées sous les auspices de la Société pour l'étude des langues romanes (Coulet, édit.) en quatre volumes, le premier paru en 1878, le dernier en 1900. Malgré son affirmation, elle laisse quelque peu du Favre languedocien inédit, et la quasi-totalité de son français.

A côté de cette édition, digne cependant du nom de critique, se placent les deux dues à l'initiative d'Edouard Marsal, abondamment illustrées par lui, l'une parue en 1878, et qu'on peut dire de luxe ; l'autre, populaire, parue en 1890, celle-ci accompagnée d'une traduction : *Œuvres choisies de J.-B Favre avec traduction française par Louis Roumieux de Nîmes* (Firmin et Montane, édit,. Sauf l'*Odyssée* et *l'Enéide*, elles contiennent l'essentiel de notre écrivain et la seconde est certainement la plus commode à sa connaissance.

On trouvera aussi les principales œuvres patoises de l'Abbé dans *Le Centenaire de Favre*, « Journal illustré publié à Montpellier, en mai 1884, sous le patronage littéraire du Comité du Centenaire ». La verve de Marsal s'y est donné libre carrière et ces fascicules abondent en documents et renseignements recueillis surtout par A. Roque-Ferrier, qu'il faut tenir pour le meilleur historien de l'abbé Favre.

de moussu Sistre. — C'est ce qui m'arriva longtemps, bien que nîmois et d'un père né à six kilomètres de Sommières.

Certes, *Le Siège de Caderousse* mérite d'être inscrit au livre d'or du poème héroï-comique. Récit de l'expédition entreprise par l'armée pontificale d'Avignon contre les greniers et les celliers d'une bourgade opulente et égoïste, c'est un *Lutrin* moins pesant et guère moins accompli. Moins pesant parce qu'il marche sur huit pieds, au lieu de douze, et parce qu'il est le fait, au lieu d'un railleur laborieux, d'un rieur né. Accompli parce que, là comme partout, qu'il écrive patois ou français, Favre reste, grâce aux leçons de Boileau, de La Fontaine et de leurs maîtres grecs et latins, un des meilleurs artisans de l'esthétique classique que le XVIIIe siècle ait connus. Ainsi animé, *Le Siège de Caderousse*, après trois chants de moyenne ampleur, termine frais comme au départ, et ainsi qu'on dit au Vélodrome : sur sa lancée.

Iéu qu'aï long-tèms sus mon vióuloun
Rasceat, en despiech d'Apoulloun,
A la sourdina et sans malica
La gloria dau famous Ulissa,
Ioi, sus un sujet pu nouvel...

etc. ; soit en langue d'oïl assez archaïsante et marotique pour vous conserver la prosodie (1) :

Moi qui longtemps sur mon violon — Raclai en dépit d'Apollon, — A la sourdine et sans malice — La gloire du fameux Ulysse, — Hui, sur un sujet plus nouvel, — Avec l'assistance du Ciel — Infatigable violonaire — J'essayerai mon savoir-faire. — Muse, si tu m'aides un peu — La besogne ira pour le mieux. — Allons ! vieille Nymphe, courage ! — Il s'agit de faire tapage ! — Et quelle femme n'aime pas — Le carillon et le tracas !

La famine règne en Avignon. Le vice-légat ne peut plus aller qu'une fois par jour à la selle. Les moines ont le derrière étroit, jugez dans quel état le reste de leur personne!

(1) Sans marotique ni archaïsme, Placide Cappeau a publié en 1876 (à Roquemaure [Gard] chez l'auteur) une adroite traduction en vers du *Siège de Caderousse*.

Les riches font la chasse aux chats, les pauvres aux rats. Sollicitée de céder son blé, Caderousse exige des prix de spéculation illicite, et envoie son Excellence... *faire du sucre,* si elle n'est pas contente. Avignon délibère et mobilise. Le siège s'entame, coupé d'assauts, de sorties, de mêlées et de palabres qui ne tuent personne. Il s'achève par le mariage du général avignonnais avec la fille du principal magistrat caderoussien ; puis, la panse lestée et du froment plein des charrettes, l'armée papaline rentre en ses foyers à grand renfort d'alléluias. Cependant les moines et l'ultramontanisme ont reçu ce que leur doit un membre du clergé séculier, gallican ardent et pétri de verve gauloise. Et je ne sais si personne, avant Rabelais ni depuis, leur administra d'une main aussi joyeuse pareille volée de bois vert.

Père lecteur des Cordeliers — Voyons, vous, ce que vous direz — Sur ce mot que leur insolence — A lâché à Mon Excellence. — Moi je dis, répond le Lecteur, — Que ce mot n'a pas bonne odeur, — Qu'il est sale et que, sans attendre, — Je vous conseille de le rendre, — Dans une lettre bien plié, — Aux Consuls qui l'ont envoyé. — Car c'est une vertu morale — D'éloigner de soi le scandale, — Et je veux passer pour un sot — S'il y a pire que ce mot.

Fort bien ! à vous Père Pancrace : — Faites-nous vous aussi la grâce, — Comme capucin de renom. — De nous exposer vos raisons. — Oh ! je n'en ferai pas mystère ! — En voici l'exact baptistère. — Le mot *sucre*, à certains égards, — Peut être pris en bonne part. — Si par exemple, une dévote — Nous mande fraises ou compote — Tourtes, dragées ou chocolat — Selon le caprice qu'elle a, — On doit accepter la cassette — Pour tant de sucre qu'elle y mette — Et l'on sait bien que sur ce point — *Sucre* ne scandalise point. — Mais quand *sucre*, émis en colère — signifie... lanlira-lanlère ; — Quand c'est un homme qui le dit, — Sans fraises, tourtes ni biscuits, — Certes, alors rien ne s'oppose — A ce qu'on prenne mal la chose. — Le mot, alors, est trop souillard — Pour être pris en bonne part. — Dans l'actuelle circonstance, — Caderousse à Votre Excellence — N'a bien envoyé, en effet, — Que du sucre de portefaix. — Donc, puisqu'il faut que je m'explique, — Ce peuple-là est

hérétique—Digne d'être excommunié — Pour l'exemple signifié.

Bon, très bien ! Voyons dans la clique — Du généreux saint Dominique — Ce que décidera du cas — Le truchement de saint Thomas.

Aimable comme feu Pilate, — Père Ambroise, en haussant la patte : — Hélas ! que ne fus-je autrefois — Pour fricasser les Albigeois. — Je les aurais mis en purée — Ou mangés en galimafrée — Si j'eusse éprouvé l'appétit — Qui me dévore, par ici. — Ainsi se punit la sottise — De tout méchant qui scandalise — Et vous seriez fou, en souffrant — L'audace de tels mécréants. — A votre honneur si grave atteinte — Réclame une croisade sainte. — Armez Avignon sans retard — Et boutez-le sur leurs remparts. — Un homme que l'on envoi' foutre — Est un bélître, s'il passe outre. — Je ne dis pas qu'ainsi soyez — Mais craindrais que le deveniez...

Le siège de Caderousse est un fait historique, un épisode de la famine qui désola le Comtat en 1709. Louis XIV en fut saisi, et sur plainte du duc d'Ancézune, seigneur de la ville dépouillée, le vice-légat Doria reçut du Pape l'ordre de rembourser les habitants. Nous possédons de l'affaire une relation écrite sur-le-champ par un jeune ecclésiastique, l'abbé de Jarente-Cabanes, depuis vicaire général du diocèse de Carpentras. Elle ne ridiculise déjà pas mal le haut clergé italien. Favre, sans le dire, s'en est certainement inspiré, mais le mariage terminal est de son invention. Lorsqu'il écrivit son poème, la troisième occupation française du Comtat (1768-1774) était en cours, qui cessera lorsque le Pape aura supprimé l'ordre des Jésuites. On comprend qu'un tel sujet, à telle heure, n'ait pas rendu notre poète languissant ; on comprend aussi que ce n'est pas en Avignon que l'abbé pouvait devenir chanoine (1).

Venez ma mie et faisons voire — A qui refuse de le croire — que ces bons foireux d'Avignon — Ne jouent pas toujours de guignon — C'est vrai qu'à notre Roi de France — Lorsqu'avec eux Il entre en danse, — Au plus vite ils portent leurs clés —

(1) Même en période d'occupation française. Regardées à ma demande, par un chercheur compétent, les Archives d'Avignon n'ont pas révélé ce canonicat.

Pour prévenir toute raclée. — Ils ont raison ; par telle adresse — La peur leur sert de politesse — Et le Prince qui s'en ressent — Prend bien les clés, mais les leur rend. — Louis ne garde pas colère — Sur une tant bonne manière, — Et tient ces gens qu'il effraya — Quittes pour un Exaudiat. — Mais qu'une cité minuscule, — Une bourgade ridicule — Prétende nous dicter sa loi ! — Chétive pécore, tais-toi ! — Tu auras beau gonfler la panse — Caderousse n'est pas la France. — Vous vous flattez trop, s'il vous plaît — On le va voir, venons au fait.

Favre chanoine en Avignon ! Pourquoi pas Alphonse Daudet conseiller municipal de Tarascon ?

Quant au *Sermoun de Moussu Sistre*, où un prédicateur, pour montrer à quel degré de noirceur et de puanteur s'élève l'atmosphère de l'Enfer, fait exhiber à son sacristain un fessier près duquel les bourses de Taupin passeraient pour blanches — la même comparaison de Favre à Rabelais s'impose. Si petit que vouliez l'un, et si gigantesque l'autre, pour trouver mieux en fait de conte rabelaisien que *lou Sermoun*, on doit aller trouver Rabelais lui-même.

Non, mes chers enfants, dans la vie — Pas de plus horrible péché — Après celui d'impureté — Que celui de l'ivrognerie ! — — Car, qui boit trop perd la raison ; — Qui perd la raison est capable — De toute mauvaise action — Et devient la proye du diable. — Déjà cet atroce démon — Prépare fagots et charbon — Pour vous faire rôtir le rable. — Hélas ! quel destin misérable ! — Je vous vois sans rémission — Plus noirs que le cul de Simon... — Allons, Simon, montre ton cul ! — Fais voir à toute l'assistance — Dedans ce miroir de damné — De quel air on sera peintré — Pour trop aimer l'intempérance...

Et l'on se demande comment l'auteur du *Gargantua*, au cours de son stage es compites, tavernes et garrigues de l'Urbe clapassière, put laisser à Favre l'honneur d'inventer ou d'adapter cette gaillardise.

Simon qu'était fait au métier — Tourne l'échine au bénitier — Et montre une certaine fente — Non, certes, des plus ragoûtantes. — Placé un peu plus de côté — Ceux du village de Fabrègues — Eussent été épouvantés — De ce que dévoilaient ses grègues.

— Hommes, femmes, tous frémissaient — Devant la relique infernale, — Les filles s'évanouissaient. — Et du succès de sa cabale — Monsieur Sistre s'applaudissait. — Au mieux, donc, tout réussissait — Et Simon, en fin politique — Pour faire valoir sa rubrique — Virait en tous sens son fessier.

III

Mais ce... numéro de curé a fait beaucoup d'autres choses, en dehors même de son œuvre francimande, qui reste inédite aux neuf dixièmes. Et s'il se trouve être, de beaucoup, le plus grand écrivain, le seul grand écrivain de langue d'oc antérieur à Mistral, ce n'est pas seulement de par la qualité, c'est aussi de par la quantité et par la variété.

Il a mené jusqu'au bout du XXIVe chant une *Odyssea travestida* et laissé en panne au ve (pour cause de son décès) une *Eneida de Cella-Nova* : genre lamentable, Scarron est là pour le dire ! Mais au lieu de prendre pour tout dessein le contre-pied du modèle en disant d'autant plus noir que le modèle dit blanc, en cherchant à descendre d'autant plus bas qu'il monte plus haut, Favre a transporté Homère et Virgile dans le décor, l'existence quotidienne et les mœurs de son Midi, faisant au premier chef et sans s'en douter ce que nous appelons aujourd'hui *un ouvrage de folklore ;* nous donnant une manière de musée régional où les travaux et les plaisirs campagnards, la cuisine, le vêtement, l'outillage, le mobilier, la chasse, la pêche, les us, coutumes, proverbes sont représentés et encadrés dans le paysage. Document linguistique et historique d'un intérêt considérable parce qu'il est unique en son genre, indépendamment de sa valeur.

En outre, l'entreprise, folklore à part, possède une raison d'être que celle de Scarron ne possède, il me semble, pas. L'auteur du *Virgile travesti* se moque de l'*Enéide* en écolier qui singe le professeur pour amuser les camarades ; l'Abbé non pas, et encore moins de l'*Odyssée*. Mais il a en vue les fanatiques traducteurs, glossateurs, interprétateurs

poétiques d'Homère, depuis Scaliger jusqu'aux « Dacier mâle et femelle » (ses bêtes noires), en ne craignant pas de passer par Boileau lui-même et le Fénelon du *Télémaque*. Il dénonce le côté systématique et aveugle de leur émerveillement perpétuel; et quand ils tirent coûte que coûte le « divin Homère » vers le noble et le sublime (souvenons-nous de Boileau empêtré dans la comparaison homérique d'Ajax à un âne), lui le tire vers le vulgaire et le bouffon, excellent moyen pour nous faire goûter la simplicité et le naturel qui le décore. Atteindre, par-dessus Homère, ses admirateurs compromettants, enrober dans le burlesque une conception antiacadémique d'Homère et de ses héros, ramenés à l'échelle humaine et d'une humanité aussi réelle et réaliste que la nôtre, voilà ce que Favre a voulu d'abord et surtout. Le souci régionaliste était pour lui l'accessoire, l'esthétique, le principal. C'est le contraire qui, je pense, est arrivé; mais folklore et critique réunis, ses parodies sont vivantes. Ses imitations d'Ovide et d'Horace le sont aussi et pour les mêmes raisons. Il est allé prendre, dans son palais thessalien, cet Erechsiton des *Métamorphoses*, lequel, ayant outragé Cérès, en lui tuant par mégarde une de ses nymphes, se vit par elle affligé d'une faim insatiable et se dévora de ses propres dents. Et il en a fait un gros vigneron de Castelnau ou de Celleneuve, amphytrion du ver solitaire. Il a campé aux bords du Lez Sagane et Canidie, en sabbat — *VIIIe Satire* — il a promené en plein Clapas le Fâcheux de la *Satire IXe* et sa victime. Ses épigrammes traduites — et non imitées — de Martial sont quelconques ; mais il en a de son cru, tantôt scatologiques à se boucher le nez, comme celle *Sus un apouticaïre et un jipié que loujavoun din lou même oustau*, tantôt galantes, et qui ne valent alors ni plus ni moins que beaucoup d'autres. Ses épîtres, discours, dédicaces à la façon de M. de La Fontaine ne sont point ce qu'il a fait de moins bien ; sa *Pastorale pour le jour de la Naissance de Jésus-Christ* n'enfonce pas les noëls provençaux de Saboly et de Peyrol... — Et voilà

pour la partie versifiée (ne disons point poétique ; la langue d'oc attendra Mistral pour pouvoir prononcer ce mot, mais alors avec quelle certitude !) des *Obras Patoisas*.

IV

Reste sa prose et d'abord deux comédies paysannes, mêlées de couplets, où sonne un petit écho de Molière. Tout petit écho — moins fort que son écho de Rabelais — mais le Molière, même à dose minuscule, ne court pas les rues. Celui que recèlent *Lou Trésor de Sustancioun ou l'Opéra de Castelnau* et l'*Opéra d'Aubaï* me semble authentique ; soit que l'abbé moque la cupidité, et la stupidité qui si souvent l'accompagne, soit que l'amour compliqué de sénilité lui serve de cible.

MAITRE NICAU. — Voyez, Pascal, moi je ne suis ni traître, ni flagorneur; votre fils est un brave enfant, mais ma fille peut prétendre à un meilleur parti.

MAITRE PASCAL. — Je conviens que la richesse vaut plus que le bon sens et la vertu : mon fils n'est pas digne de Jeanneton ; mais considérez que ces deux enfants se sont toujours aimés ; que mon Cadet est un garçon rangé, un bon travailleur, et que vous en aurez plus de satisfaction que de celui à qui vous destinez votre fille.

Soit : le destinataire dont s'agit, Toni, est un niais, fainéant, ivrogne ; sa mère, Dona Rancurelle, une mégère abominable — quels malheurs à sa fille, à sa fortune et à lui-même Nicau se prépare, Pasca le lui dit. Là-dessus Nicau : — « Tout cela peut arriver, mais la pauvreté est encore pire, et là il y a du bien. »

Le Trésor est tout en pointes pareilles, amenées avec une gentille aisance. L'action déroule une veille de Saint-Jean, sur la rive du Lez, près de Castelnau, celui des villages où l'Abbé séjourna le plus, et bâti sur les ruines d'une colonie romaine. Un rocher géant, — dit encore le Roc de Substantion — surplombe la rive et une légende a cours dans le pays, touchant ce roc. Chaque année, raconte

Nicau, la veille de la Saint-Jean, à minuit, le rocher s'ouvre ; un fantôme apparaît et ceux qui ont le courage de le suivre à travers le Lez, qui s'entr'ouvre pour le laisser passer, arrivent dans une grotte d'Ali-Baba, d'où ils s'en retourneront pleins d'or et d'argent s'ils ont eu la prudence d'obéir à certaines conditions que Nicau connaît à merveille. Pascal (qui n'est pas de Castelnau) traite ce récit de pure superstition. Nicau, buté, parie sa fortune contre celle de Pascal qu'à minuit le miracle s'opérera. Il n'a point lieu, et voilà Nicau ruiné ; mais tout s'arrange : Jeanneton, au lieu d'épouser Toni, épousera Cadet que le pari a fait riche. Dans l'*Opéra d'Aubaï*, les deux amoureux viennent à leurs fins de plus loin ; car le père de Pierret est fou de Jaquette et la mère de Jaquette folle de Pierret. Mais le garçon obtient de sa future belle-mère, contre la promesse qu'il l'épousera, la donation de ses biens, et la fille en fait autant. Bien entendu, ni Reynaud, père de Pierret, ni Couderte, mère de Jaquette, ne soupçonnent la folie où l'autre s'engage. Tout se découvre, les actes dûment notariés.

COUDERTE. — Comment ! maître Reynaud, vous avez fait cette folie ?

REYNAUD. — Que trop ! mais rien n'est désespéré ; mon fils peut attaquer l'acte.

PIERRET. — Va, Jaquette, ne t'inquiète pas ; tu es content du bien de mon père, et moi, celui de ta mère me suffit.

REYNAUD. — Aï ! Aï ! Couderte, aussi vous, fîtes la même sottise ?

COUDERTE. — Laissez-moi tranquille, que je ne sais plus où j'en suis. Pierret, mon fils, moi qui t'ai tout donné, tu veux me trahir !...

PIERRET. — Voyez, je ne vous veux pas de mal, au contraire, gramécis ! mais je veux Jaquette pour punir mon père du tour qu'il m'a joué. Si ce n'était pas cela, je vous aurais prise.

REYNAUD. — Jaquette, après ce que j'ai fait pour toi, tu veux me mettre au désespoir ?

JAQUETTE. — Dieu m'en garde ! qu'il vous conserve ; mais je

veux Pierret pour me venger de la cruauté de ma mère : elle seule est cause que j'ai changé de sentiment.

REYNAUD. — Chut ! prenez patience ! car tant que nous vivrons vous ne vous marierez pas.

JAQUETTE. — Nous ne sommes point pressés ; mais en attendant, nous vous mettrons à la rue.

COUDERTE. — Insolente ! Qui m'y mettra à la rue ?

JACQUETTE. — Pierret.

REYNAUD. — Qui est-ce qui me sortira de mon bien ?

PIERRET. — Jaquette.

Les enfants s'embrassent, les deux vieux s'insultent, se prennent à la perruque et au chignon, se meurtrissent. Là-dessus Pierret : « Ne t'effraye pas, Jaquette, cela n'est rien, voici des gens qui nous les sépareront. »

Les deux piécettes furent composées pour être offertes à la marquise d'Aubais. Jouées dans la cour du château, on dit que l'Abbé y tenait un rôle. Comme tous ses ouvrages patois, une dédicace versifiée les précède. Voici un morceau de celle du *Trésor*. De cent sujets que mon village propose, j'ai choisi, dit Favre, le plus amusant, je crois.

Maître Nicau y joue son rôle, et certes qui dit Maître Nicau dit au moins les trois quarts de Castelnau, engeance ladre et de faible bon sens comme vous le verrez dans dona Rancurelle, vieille poissarde et de la plus méchante humeur. Avec eux vous connaîtrez l'échantillon et le tas. Toni, le fils, vient briller dans la pièce et qu'il y en a de cette espèce-là, encore ! Dans chaque maison, si je sais bien compter, nous en avons au moins un que l'on peut citer. De cette fine trempe-là, de ces gens dont l'esprit est fait comme la mine, cuits dans le vin et recuits au soleil de la paresse, je vous en ai dit un : mettons-en une paire, le compte sera plus liquide.

Mais si en France, ainsi que l'a dit Daudet, tout le monde est un peu de Tarascon, tout le monde autour de Montpellier n'est pas de Castelnau... ni de Vic, de Crès, Montels, Cournontenal ou Celleneuve. L'Abbé n'a pas délivré beaucoup de certificats à ses paroissiens, c'est une justice à leur rendre.

Maître Pascal, homme droit et sûr, généreux, ami de la vertu, cherche le bien et n'a pas d'autre but ; désintéressé, il écoute la justice et ne laisse point la malice triompher. Par son intelligence, il vient à bout de Maître Nicau. Ah ! celui-là n'est pas de Castelnau.

Cadet, son fils, plein d'honneur, de sagesse, pourrait servir d'exemple à la jeunesse. Il est amoureux ; mais si cela est un défaut, le défaut est trop joli pour que j'en dise du mal. Et puis Cadet est un garçon fort jeune, bien fait, un gaillard qui n'a pas la prétention d'être vertueux comme un moine. De son caquet il réjouit Jeanneton et tous les deux chantent sur le même air. Sans art, sans vice, instruits par la nature, ils aiment la créature, tout bonnement. Mais que voulez-vous ? Si cela fâche quelqu'un, on les marie et ils ne recommencent plus.

V

J'arrive à l'*Istoria de Jan-l'an prés*, et ici ne mets pas de gants pour louer mon écrivain, car cette « nouvelle de mœurs » n'a peut-être pas d'équivalent, en langue française, pour le pittoresque et la couleur, et la belle humeur, assortis à la hardiesse et à la finesse réaliste (1).

Un seigneur de la Vaunage, regagnant un jour son château, entendit, deux cents pas devant lui, un homme qui s'égosillait à chanter : *La bonne aventure — O gué ! — la bonne aventure !* La joie de ce musicien lui donna fantaisie de le joindre pour savoir quelle aventure bonne le faisait brailler ainsi par chemin. Un coup d'éperon à son cheval, il trouve un manant vêtu de noir, qui portait ses quatre cheveux à plat et un crêpe voltigeant sur le derrière rabattu de son chapeau.

— L'ami, lui dit-il en l'accostant, le refrain que vous chantez ne cadre guère avec l'équipage où je vous vois. Me ferez-vous le plaisir de me dire le mot de l'énigme ?

(1) Quant au réalisme, l'ouvrage a effrayé Jules Troubat, et la traduction qu'il en a donnée dans ses *Gaietés du Terroir* (L. Duc, 1903) omet un important passage, relatif aux amours de Truquette et de Margot. J'ignore s'il en est de même, dans celle qu'il avait donnée chez Liseux en 1877. Bonne traduction d'ailleurs, mais celle de Roumieux me paraît meilleure. L'une et l'autre m'ont un peu aidé dans une traduction que je tiens à la disposition d'un éditeur.

— Ah ! Monsieur le Baron, répondit le Vaunajol, je vous donne le bonsoir. Vous êtes gaillard ? Que cela dure ! Le fait est que je viens d'enterrer ma femme et je vous garantis que cela soulage bien un homme !

— Cela peut être, lui répliqua le monsieur ; veux-tu me dire les raisons particulières que tu en as ?

— Ce ne sont pas choses que l'on refuse à des gens de votre façon ; si vous voulez tenir un peu le cheval jusqu'à votre château qui est sur ma route, je vous dirai non seulement mon histoire, mais aussi celle de mon père, pendant que j'y suis.

Truquette, le père du narrateur, ex-savetier à Soulorgues, y devenait financier, d'une âme plus sereine que le savetier du Fabuliste, parce que c'était, lui, en travaillant. Il s'y livrait à un négoce actif de mercerie, draperie, quincaillerie, meubles-meublants, bijoux, et que la Justice, abusée par des langues envieuses, qualifia de recel. « Un jour, pendant que la broche tournait, que l'on était là bien tranquilles, sans faire du mal à personne, une bande de bleus, accompagnés du consul, entre dans la maison sans frapper à la porte » et voilà Truquette et ses biens conduits à Nîmes, pour le premier y être pendu. Tout cela « pour quelques ballots de toile, de laine et de mousseline que ses associés avaient pris à crédit sur des charrettes sans dire à personne l'intention où ils étaient de les payer ». (Le narrateur avait cinq ans quand le malheur arriva. On l'appelait Jean, tout court ; le monde, pour le faire jaser, venaient lui dire, à chaque instant : — « Jean, où est monsieur votre père ?... Jean, où est votre papa ?... Jean, qu'est devenu M. de Truquette ? » Lui leur répondait : « *L'an près* : Ils l'ont pris. » D'où le titre de l'histoire.)

Imaginez l'état de la pauvre mère de notre héros ! « Dans son désespoir, elle se sauva avec un rémouleur qui l'avait courtisée, avant que Truquette ne se fut établi à Soulorgues. » Lui resta avec sa grand'mère qui, loin de se décourager, se remit hardiment à faire des allumettes et à lui donner le savoir-vivre d'un fils de famille. Grâce à

quoi Jean-l'ont-pris touchera le cœur de la fille d'un financier du village le plus voisin ; non plus habile que Truquette, mais plus heureux et d'ailleurs fixé dans le métier agricole, moins aléatoire que le négoce. Trente mille francs contenus au fond d'un coffre dissimulé par la grand'mère aux jours d'abondance et découverts après la mort de cette digne créature, l'aideront à obtenir de M. Sestier la promesse qu'il lui donnerait sa fille. Mais au moment de l'échéance, écoutez cette triste aventure qui vous fera pleurer, auriez-vous une âme dure comme le Roc de Substention.

Une certaine Barbe-Garouille, la plus horrible créature, la plus misérable qu'il y eut dans Soulorgues, c'est-à-dire sur terre, dans la mer et dans les enfers ; une affreuse bête, toute de travers, bossue en vingt endroits, boiteuse, louche, couleur d'amadou, que tout homme fuyait comme une mauvaise rencontre, qui, de cent pas vous donnait le frisson à tel point que, lorsqu'on la regardait de plus près, il fallait vite faire le signe de la croix et recommander son âme à Dieu ; ce vilain ramassis de rogne, de gale et de toutes sortes d'infirmités, se trouva grosse de je ne sais qui ; car, à moins que Satan n'eût fait le coup, je ne crois pas qu'un voleur condamné à mort eût eu la faiblesse de s'en tirer à cette condition. Enfin de qui que ce fût, cette vagabonde se trouva grosse et fit bel et bien sa déclaration en ma faveur...

Le coup ne venait pas de Satan, qui ne l'aurait pas si bien machiné que M. Sestier, car voilà bien Jean contraint d'épouser la belle et son ventre. Mais le second avorte, la première en crève et le futur de Mlle Babet lui a délivré cependant un cadeau du genre que le père donna à Barbe-Garouille. Quand le récit s'ouvre, notre veuf allait à Langlade informer Sestier qu'il épousera sa fille sitôt que l'autre voudra... Mais monsieur le Baron est à son château et le rustre vous continue son chemin en recommençant de chanter : la bonne aventu-u-re !..

VI

Huit tomes, sur dix, du principal manuscrit de Favre contiennent son œuvre française. On y trouve deux poèmes mi-élégiaques, mi-héroïques, en plusieurs chants, *Acidalie ou La Fontaine du Peyrou* (le seul ouvrage publié du vivant de l'écrivain et qui le fut à Montpellier en 1777) et *Amphitrite ou le Pasteur maritime*, ainsi qu'un poème entièrement héroïque, mais en revanche non terminé, *Annibal*. Puis une foison d'épîtres, d'élégies, d'odes, de contes, de fables, de cantiques sacrés, d'épigrammes, de discours, cantates, romances, chansons, imitations d'Horace, etc. En prose, Favre est l'auteur, sur 424 folios de son écriture dense, des *Visites de Zulma, contes arabes*, d'une « comédie avec prologue » : *Le Galimathias*, d'une *Narration de la destruction des Indes Occidentales, traduite du castillan de don Barthélemy de las Casas*, d'une *Epître à son Excellence Sancho Pança* et d'une *Préface pour être lue*, qui se rapportent à l'*Odyssée travestie*, d'un poème en prose sous forme d'oraison funèbre burlesque, *Le Deuil de l'Amitié*, d'une réfutation point par point d'un pamphlet de Voltaire, paru en 1767, intitulé *Les Questions de Zapata, traduites par le sieur Tamponnet, docteur en Sorbonne*. Et il nous a calligraphié une quinzaine de sermons qui n'ont rien à voir avec celui de Moussu Sistre.

L'ensemble est plus loin de l'excellent que du médiocre, à le regarder du Sirius esthétique. Mais, en ce qui concerne la poésie, si l'on s'abaisse jusqu'à la littérature du XVIIIe que j'appellerai : de lettres pures, celle qui continue la tradition de Malherbe et de Voiture et qui, partant des « Œuvres mêlées » de M. de La Fontaine, aboutit à celles de Voltaire par le canal de Jean-Baptiste Rousseau avec les Fontenelle, Louis Racine, Bernis, Boufflers, Bertin, Dorat, Florian, Lefranc de Pompignan et autres Gresset, il n'en ira plus de même. Ignorer Favre devient alors une injustice flagrante, car l'abbé se trouve plutôt au-dessus de la

moyenne qu'au-dessous — La Fontaine (1) et Voltaire laissés de côté.

Poète, au sens où nous entendons ce mot aujourd'hui, personne ne l'ayant été après La Fontaine et jusqu'à Chénier, ne demandons pas à Favre de l'être, mais reconnaissons en lui un versificateur de talent. Quand on est capable d'avaler *Le Quinquina* et *la Henriade*, on peut aller jusqu'au bout d'*Acidalie* :

Je chante une source féconde,
Qui, pour prix d'utiles travaux,
Orne du cristal de ses eaux
Une autre merveille du Monde,
Et par cent canaux toujours pleins
Porte les trésors de son onde
Aux plus aimables des humains...

et d'*Amphitrite* :

Autour de ces rochers sauvages
Quel éclat frappe mes regards !
La pourpre et l'or de toutes parts
Brillent au loin sur nos rivages.
Oserai-je de ces tapis
Fouler à mes pieds l'opulence !
Ils offrent un trésor immense
Et de perles et de rubis.
Les dieux, à ma main indiscrète,
Permettent ici de cueillir,
Et l'améthyste violette,
Et l'émeraude et le saphir.

Des vers mieux fabriqués que cela, cherchez-les, à l'époque où ils sont écrits. Comme elle possède quelque grâce :

Il a placé son trône fantastique,
Dans les bosquets, sur le bord des ruisseaux,
Et chatouillé du murmure des eaux
Y règne au son de la douce musique
Que les amours font chanter aux oiseaux.

cette muse n'est pas sans force :

(1) Il s'agit, bien entendu du La Fontaine subsidiaire, celui des « Œuvres mêlées » et non pas de l'incomparable auteur des *Fables*, des *Contes*, de *Psyché*, de *Philémon et Baucis*.

Il prononçait sur le sort des humains
Et la balance était entre ses mains.
A ses côtés la Justice inflexible,
Et la Clémence, aux misères sensible,
S'intéressaient pour la faire pencher.
A ses genoux, l'Espérance et la Crainte,
Dans un état de gêne et de contrainte,
Versaient des pleurs qu'elles voulaient cacher.

Son sublime a de la hauteur ; la *Paraphrase du Psaume « Eructavit cor meum »* l'établit :

Vrai Zélateur de la Justice,
Source de toute pureté,
De l'orgueil et de la malice
Tu vois avec horreur l'affreuse iniquité.
Par là, ta grande âme éprouvée
Se vit pour jamais élevée
Sur les anges et les humains :
Ta tête, de l'huile sacrée,
Reçut l'onction révérée
Que Dieu te destinait comme au chef de ses saints.

son *Epître à la Paresse*, du badinage :

Pour moi, ma marotte, au contraire,
Est de penser et ne rien faire.
Prendre femme et pondre des vers,
Sont choses à voir à l'envers :
L'un vous donne le nom de père,
L'autre vous fait d'abord auteur.
Tournez, le reste est moins flatteur.
Voyons la pièce par derrière.
Adieu, le brillant caractère :
A cet auteur, à cet époux,
Il vient une race étrangère,
Et l'autre n'est que trop à vous.

Dans ses apologues, l'abolition de la torture et de la peine de mort pour les crimes qui n'ont pas fait couler le sang se voit proposer, la charité sociale réclamée à l'aide d'anecdotes qui ne sont pas présentées d'une façon malhabile.

Certaine vieille dame à minois de harpie,
Etait fort tendrement éprise d'une pie :

On aime ses parents ; Margot lui ressemblait ;
L'une et l'autre avaient, trait pour trait,
La même physionomie,
Même humeur et même caquet.
Que fallait-il de plus pour former en effet
Les doux nœuds de la sympathie ?
On jasait tout le jour, souvent toute la nuit.
Et, pour moins épuiser sa poitrine un peu sèche,
On dit que la tendre pimbêche
Faisait coucher la pie au chevet de son lit...

Allons vite. Les soixante couplets de *Fanny*,« romance » écrite en sacrifice à la vogue des romans anglais, ne sont que trente de trop ; sa *Chanson pour les francs-maçons de la Loge de S. R.* ne risque pas plus que beaucoup d'autres de faire pleuvoir... sur le Temple. Enfin le *Discours sur les Philosophes modernes* — ces philosophes dont notre bouillant et sage curé est le disciple sur tant de points de la politique ou de la sociologie — a de quoi être jugé passable par ceux auxquels l'incrédulité de Rousseau, de Voltaire, de Diderot répugne. Mais je donnerais tout cela pour la partie française de sa *Dedicaça de l'Oudisseia*, celle où parle Ulysse, car cette dédicace est un dialogue latin, français et patois entre le curé de Crès et le roi d'Ithaque, désireux d'être vengé des injures qu'on lui fait subir en suite de l'Odyssée... « Nous entrons. Je ferme la porte et je mène dans mon bureau en me bouchant le nez la relique royale. Je m'assieds un peu loin d'elle, et je lui dis : Voyez-vous, j'entends bien ce que vous me dites, quoique vous parliez latin ; cependant je vous avoue que j'ai peine à bien vous comprendre. Si vous pouvez me conter votre histoire en français... »

Je le veux bien, dit-il. Une pédante dame
Et le pédant époux de cette étrange femme,
Le lourd, l'insensible Dacier,
Dans un style plus dur que le fer et l'acier,
De ce pauvre jargon m'ont enseigné la gamme,
Et m'ont rendu comme eux, lâche, sec et grossier.
Je ne saurais, dans leur langage,

Vous apprendre que pesamment
Le malheureux événement
Qui m'oblige d'errer en si triste équipage,
Et qui m'a fait venir dans ce mauvais village
Sans savoir pourquoi, ni comment.
J'aimais à voyager ; tous les maux de ma vie
Sont venus de cette manie.
C'est le tic qu'aux héros donnent les grands auteurs.
Hélas ! en Italie, au sortir de la Grèce,
Je tombai chez des traducteurs ;
C'est, après les commentateurs,
De tous mes ennemis la plus cruelle espèce,
Gens sans goût, sans délicatesse ..

Troisième calamité : les faiseurs d'épopées qui se le renvoient comme un volant : Virgile, Arioste, le Tasse, Milton.

Je cours chez Albion : j'affronte l'Océan ;
Un sombre Anglais sur moi brutalement s'élance,
Et dans ses noirs transports, usant de violence,
Me force d'engendrer, que direz-vous ? Satan !

Il recule d'horreur, se retire en France où une légion de « muses de contrebande »

M'épousent en dansant et me donnent pour fils
Alaric, Moïse, Clovis ;
Enfants trouvés, dont l'art le plus sublime
Etait de réunir la bêtise à la rime...

Ici l'Abbé n'est pas moins à son affaire qu'avec les moines, il donne à Ulysse le conseil que le malheureux venait chercher. Après avoir tant ennuyé les gens, il faut qu'il les fasse rire.

Laissez-moi le français, le grec et le latin ;
Prenez le ton d'un arlequin ;
Parlez-nous en patois et d'Ithaque et de Troie ;
Contez-nous d'un air gai les maux par vous soufferts
Sur terre, sur mer, aux enfers.
Vous verrez tout le monde en joie.

Le vieil Ithacien, toujours plein de sagesse, m'écouta jusqu'au bout, ajoute le poète, et me suivit. — « Il apprit

notre langue avec tant de finesse, d'aisance, de délicatesse — que, dans moins de deux ans, il eût pu, pour un rien,— tenir tête en patois au plus parfait vaurien. »

VII

De sa prose française je n'ai lu (mes stations à la Bibliothèque du Clapas n'en eurent pas le loisir) ni la partie religieuse : sermons, réfutation de Voltaire, traduction de l'ouvrage espagnol qui dénonce les méfaits de l'intolérance et de l'esprit de conquête. Je n'ai lu ni les *Visites de Zulma*, ni *l'Epître à Sancho Pança*, ni les *Observations sur un poème intitulé L'Agriculture*, qu'on dit caustiques. *Le Galimathias*, à en parcourir le début, m'a semblé d'un intérêt mince. Je ne parlerai que du *Deuil de l'Amitié*, des *Notes à mon Odyssée* et de *Préface pour être lue*. A croire cette dernière, le travestissement n'habille pas directement la nudité du divin corps homérique et Favre se trouve bien étranger à ce sacrilège. C'est la traduction d'un ouvrage catalan due chant par chant, morceau par morceau et de père en fils aux veilles et dimanches d'une lignée de paysans sommiérois, dépositaires du manuscrit de l'ouvrage. L'auteur, persécuté par les moines de son pays, non moins zélateurs que ceux du nôtre de la divinité d'Homère, a pu passer en Bas-Languedoc, où après quelques aventures à la Don Quichotte, mais maboulisé par les Métamorphoses d'Ovide au lieu des Romans de chevalerie, il expire chargé d'ans chez le trisaïeul du préfacier. Galéjade valable, si on la saisit. Quand l'Abbé met sa traduction au compte de plusieurs ouvriers ayant travaillé au petit bonheur, il moque les gens qui nient l'existence d'Homère et croient à une Iliade et une Odyssée faites de bribes et de morceaux. Quand il montre son poète catalan poursuivi par le Saint-Office, il se souvient d'une dénonciation qui lui valut du tracas. Mais les *Notes* sont remarquables, et il est dommage que Favre, parti pour en faire un ouvrage copieux, les ait

bientôt espacées et puis, au IX[e] chant, arrêtées. Lisons-les si la Question d'Homère nous intéresse et au-dessus d'elle la grande Querelle des anciens et des modernes, lisons les avec sur la table les interminables et d'ailleurs touchantes tartines du couple Dacier et le *Télémaque*. Elles éclairent sur les intentions de notre burlesque et, en achevant de nous prouver l'assez haute portée critique de ses parodies, elles nous en signalent les meilleurs endroits. Il faut voir les réflexions dont Favre accompagne le leit-motiv de ce vers : *Car Houméro a toujours rasoun*, résumé des montagnes d'in-folios dont Ulysse se plaignait tout à l'heure d'être grevé, ainsi que les hypocrites excuses dont il souligne la scatologie dans laquelle il fait marcher ses personnages, parangons de la bienséance selon les savantes fadaises de tant et de tant de glossateurs. Il faut l'entendre expliquer, touchant l'ouvrage de Pénélope : — « Les anciens assurent qu'elle ourdissait une toile ; les modernes, plus instruits, démontrent que cela n'est pas vraisemblable parce qu'elle eût dérogé. Il est pourtant sûr qu'elle faisait et défaisait quelque chose. L'auteur suppose, pour mettre tout le monde d'accord, qu'il s'agissait d'une paire de bas et qu'en tout temps les Dames les plus distinguées ont pu les percer et les rapiécer sans conséquence. Elles n'usent plus aujourd'hui que de la moitié du privilège. » Et, ensuite de la description, plus que marécageuse, de l'Ile de Calypso :

Je prévois que ma description d'Ogygie sera traitée de pitoyable par plus d'un rigide censeur. Fi, me diront-ils, que n'imitez-vous celle qu'a donnée l'élégant auteur de Télémaque ? Messieurs, leur répondrai-je... les idées poétiques comme les autres tiennent toujours un peu de la nature des objets qu'on a habituellement devant les yeux. M. de Cambrai doit sa superbe description au coup d'œil journalier de Versailles, et elle sent l'art. Je dois la mienne au séjour que j'ai fait à Vic, et c'est la nature. Voulez vous bien juger entre ces deux sublimes peintures ? Transportez-vous sur les lieux, et gare les fièvres ! Quoi qu'il en soit, je parie que l'île de Calypso ressemblait moins à Versailles qu'à la campagne qui sépare Vic de Frontignan ; donc...

Mais au lieu de deux, il me faudrait vingt citations pour montrer les droits que Favre, poète héroï-comique et critique, possède d'être compté parmi les champions des grandes querelles susdites.

La *Préface*, les *Notes* et, je pense, *l'Epître* à *Sancho Pança* rattachent par le lien du comique le français de l'Abbé à son languedocien. Le *Deuil de l'Amitié* les attache l'un à l'autre par le canal du burlesque. C'est une parodie du style pompeux à contexture mythologique, tel que l'enseignement des Jésuites le propageait quand Favre était sur leurs bancs.

... Vit-on jamais mortel fouler superbement la Terre d'un pied moins étroit et moins raccourci ? Les deux colonnes dont ils étaient les bases, élevées chacune en demi-cercle, ne décrivaient-elles pas en se réunissant à leurs extrémités le contour délicat de la sphère la plus parfaite ? Fallut-il au redoutable Alcide des mains plus volumineuses que les tiennes quand il eut à séparer les monts de Calpé et d'Abyla pour réunir la Méditerranée au vaste Océan ? Triptolème, ce digne favori de Cérès, en eût-il d'aussi gercées ? A voir ton cou prolixe et tendu, cette tête orgueilleusement penchée vers la terre et dominée par la vaste convexité de tes éminentes épaules, qui ne t'eût pris pour un rejeton d'Atlas, prêt à décharger son ayeul de l'immense fardeau qui l'accable ? Ce luisant d'ébène répandu sur ton épiderme punique, ces yeux dans le vaste orbite desquels roulait impétueusement une prunelle errante, et où venaient se peindre les mouvements héroïques d'un fils du Dieu Pan...

Amusette, mais qui donne la mesure de sa maîtrise rhétoricienne. Avec l'oraison funèbre avant la lettre de « mon prudent, illustre, généreux, singulier, incomparable ami l'abbé Pioch, originaire des rues basses de Sommières, capitale de la Vaunage. Amen ! », Favre a produit, couplets et refrain, une manière de poème en prose avant la lettre. Cependant, tel, comme dit à peu près Merlin, « cuyde *enterrer* autrui... » L'acte de décès du moqueur sera signé notamment par un certain « Pioch, curé de Juvignac », qui

m'a tout l'air d'être le propre objet des pseudo-lamentations que le *Deuil de l'Amitié* développe.

VIII

Entre son acte de naissance et son acte de décès, l'état civil de notre écrivain a subi une métamorphose moins étonnante que celles d'Ovide, toutefois assez singulière. Le *Jean-Baptiste Castor Fabre* est devenu messire *Jean-Baptiste Favre de Saint-Castor*. Ce miracle est assuré, outre Pioch, par tant d'autorités ecclésiastiques, curés, révérends, vicaires — il y a même un capucin ! — signataires dudit acte de décès, que sa matérialité est hors de conteste. D'ailleurs quand son évêque, Mgr de Malide, le 8 octobre 1780, nomme l'Abbé à Celleneuve, il le désigne : Maître Jean-Baptiste Fabre de Saint Castor. Mais il n'y a pas de noblesse sans blason, aussi possédons-nous maintes missives cachetées « de gueules à 2 faulx entrelacées d'or à manches d'argent ». — De là à penser que Claude Fabre, le père, descendait d'une famille noble, nécessiteuse, et dissimulait sa naissance, par pudeur, sous la robe du barbacole, il y avait plus d'un pas. Certains l'ont franchi, comme si pour être piqué de la tarentule nobiliaire, l'auteur du *Siège de Caderousse* avait plus besoin d'aïeux qu'un Montaigne ou un Rivarol ou que M. de Voltaire ! D'autres, songeant à ses brocards contre les comtes du Pape et les paysans gentilshommes, admettraient qu'en s'anoblissant il riait sous cape, tout en aidant au mariage d'un neveu, « chevalier de Saint-Castor » aux gardes du Roi de la compagnie de Luxembourg. Sa psychologie en mains, je protesterai contre une telle insinuation. Favre a ri et des pseudo-nobles, et même de certains nobles indignes ; mais le respect de la noblesse en soi, le sentiment et le soin de la hiérarchie sociale, outre le souci aigu de sa dignité personnelle, ne lui ont jamais manqué ; quand cet honnête homme signait Favre de Saint-Castor soit les lettres à son neveu en garni-

son à Amiens, soit, en tant que curé de Cournonterral, les délibérations de la Confrérie du Saint Sacrement, c'était sinon avec légitimité, du moins avec bonne foi. On apprend à hurler avec les loups, et à fréquenter les grands, on acquiert l'envie des grandeurs et, bientôt leur certitude. A ce propos, les lettres à son neveu sont édifiantes. « Si vous passez à Paris avant votre retour ici, ne manquez pas d'y saluer Mgr de Malide... Je vis hier M. le comte de Ganges; il a fait de vous à tout le monde l'éloge le plus flatteur... Vous trouverez ici M. le Chevalier de..., qui m'a parlé de vous sur le ton de la véritable amitié. » Tout cela dans une lettre du 19 juin 1775, d'où je détache ce passage :

Je ne puis vous cacher que j'ai fait faire à votre mère une démarche qui lui coûtait, mais dont elle a lieu de s'applaudir et de se féliciter. Je voulus qu'elle se déterminât à venir avec moi à Château-d'Eau remercier M. et Mme de Saint-Priest de la protection constante et très décidée dont ils nous honorent ; elle le fit. Je vous assure, mon fils, qu'elle y reçut un accueil tel qu'on ne l'eût peut-être pas fait aux personnes de la plus haute considération. La scène est trop récente ; elle est de mardi passé, et trop intéressante pour ne pas vous en faire part. Votre mère jouit d'une santé si brillante, elle a repris un embonpoint si piquant que, si je ne la voyais tous les jours, j'y serais trompé moi-même, et j'imaginerais qu'elle s'est arrêtée à l'âge de vingt-cinq ans ; il semble, en vérité, que les années ne coulent pas pour elle. Ce jour-là elle se mit dans un état de décence qui, s'il n'allait pas jusqu'à la parure et à l'elégance, était au moins dans toutes les règles du bon goût. M. et Mme de Saint-Priest la virent avec tant de surprise, la reçurent avec tant de marques d'inclination et d'amitié, lui firent tant de politesses, que je n'ai jamais été témoin d'un spectacle plus flatteur pour moi.

Vous ne prenez pas, j'espère, pour un intrigant un homme qui, à 56 ans et trente années de prêtrise, mourra prieur curé de Celleneuve ? Il sut certes louer les puissants de son heure et de son lieu ; ses épîtres, dédicaces, étrennes au vicomte de Saint-Priest, intendant de justice, police et finances dans la province du Languedoc, à l'archevêque

de Narbonne, à la marquise d'Aubais, à Mgr de Malide balancent fort l'encensoir. A quoi le mèneront-elles et à quoi entendait-il qu'elles le menassent ? A ne pas trop se casser les reins malgré la distinction et l'indépendance de son esprit, le courage de ses convictions et la causticité de sa plume ; à se maintenir sur l'humble sol où la Fortune l'avait placé. Epouser le loyalisme gallican avec un tel feu, rompre en visière avec le clergé régulier quand on est d'un rang séculier aussi infime, oser, petit curé de village, pratiquer les belles-lettres avec tant de suite et de franchise, il fallait être le contraire d'un intrigant. Sa seule conception, non pas seulement antiacadémique mais antijésuitique d'Homère, avait largement de quoi lui fermer les honneurs du fonctionnarisme ecclésiastique et les lui ferma (la *Préface pour être lue* montre qu'il s'en rendait compte). De M. de Saint-Priest, son principal protecteur, son Mécène en titre, il n'obtiendra même pas l'imprimerie de ses vers; mais sous l'ombre de ce chêne, il subsistera roseau pensant et musant : en voilà assez pour qu'il l'aime. Dans cette lettre et toutes autres, je ne lis que reconnaissance et tendresse, doublées d'une bonne dose de naïveté qui les appuie. Quant à la tendresse, ce neveu chéri, l'Abbé l'a reçu sur les bras, étant curé de Montels, avec le père, Etienne Fabre, son frère aîné, capitaine au régiment de Tournon, « ruiné (écrira son fils) à force de prodigalités et d'inconduite », et la mère que l'on vient de voir en visite. Charge dont ses finances compromises, annulées par une charité dont nous avons maintes preuves, n'avaient pas besoin. Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; ses zigs-zags à travers le diocèse, soit qu'ils cherchassent uniquement une cure plus avantageuse, soit qu'il faille en accuser aussi l'amour du changement, naturel chez un poète, et les ennuis que sa verve lui procura, furent mal servis. Il a vécu dans une gêne à laquelle il fera fréquente allusion, sans acrimonie. Avoir un logis tel qu'on ne puisse pas se réjouir quand la pluie arrose l'estival sahara languedocien, tel est son lot.

Ah ! juste Ciel, un pau de vosta aigueta,
Que pouguessian béure à la gargalheta,
Garirie tout. Mais chut chut! m'es avis
Qu'aqueste tems enfin s'escuresis.
Vejan... Grand Dieù ! sera ti de ploujeta
Sus lon teulat lon bruch que l'on ausis ?
Osca ! n'en tomba, e drut couma d'ourteta :
La manna antan venié dau Paradis.
Quinte plési ! lou rec de la carricira
Fora dau lioc enmena lous fumies...
Aï, qu'es aïço ? plou dins ma chemimeira
E sus moun liech ; e d'un'autra goutieira
L'engoulidou m'a romplit mous souliès ;
Un' autra aici me nega mous papiès...
Maudich casau, redoubles ma paurieira !...

« Pontife à cinq cents francs, riche et grave pasteur » — lui déclamera Ulysse, qui le trouve à enlever les toiles d'araignées de son presbytère. Ou bien ses manuscrits nous confient cette *Observation sur les revenus ecclésiastiques* (1).

D'une sage Providence
Je vois agir les ressorts,
Dans les cités et dehors.
Partout avec abondance
Elle répand ses trésors
Dans l'état le plus servile,
Même dans le moins utile,
On vit, le monde va bien.
Mais, pardonnez ma surprise
Sous un Roi, juste et chrétien,
Grand Dieu ! votre seule Eglise
Prend hélas ! pour sa devise :
Qui ne fait rien a tout et qui fait tout n'a rien.

Et le 20 mars 1780, il enverra à M. Necker, directeur général des Finances, une lettre pour MM. les curés du diocèse de Montpellier, qui en dit long, bien qu'assez courte, sur l'état où l'Ancien Régime délaissait son bas clergé.

...Par quelle fatalité Monseigneur, ou plutôt par quel renversement de l'ordre établi par la religion et réclamé par la raison et

(1) Inédite, comme la lettre à Necker qui suit, et la majeure partie des citations françaises que je fais de Favre.

pour la justice, ces hommes si utiles sont-ils traités avec si peu d'égards et condamnés à toutes les horreurs d'une indigence extrême et insoutenable ? Ils servent l'autel et n'en vivent pas : ils portent tout le poids de la chaleur et du jour en travaillant sans relâche à la vigne du Seigneur. On le sait, on le voit, on l'avoue ; et loin d'avoir une part suffisante au salaire promis par le père de famille, ils n'en retirent même pas de quoi fournir aux besoins les plus indispensables de la vie...

De l'honoraire annuel de 500 livres, ils sont forcés d'en distraire 300 au moins pour les gages et la nourriture d'un domestique dont il leur est impossible de se passer, on leur retient 30 livres pour les décimes, droit sacré auquel ils satisfont avec joie, quelque gêne qui en résulte pour eux, parce qu'il appartient à un Roi à qui ils se font un devoir de montrer, par leurs leçons et par leur exemple, que ses sujets doivent le sacrifice de leurs biens, de leur corps et de leurs vies...

... Il ne leur reste que cent soixante-dix livres pour toute ressource...

... Et qu'on ne suppose pas que le casuel vient à leur secours...

IX

La supposition n'est pas à faire dans le cas de notre curé. L'actuel tenancier des riches vignobles du Languedoc cévenol ne passe pas pour enrichir ses pasteurs, qu'ils soient catholiques ou de la vache à Colas ; les cultuelles y seraient toujours au cours de l'antique mévente. Si ce bruit n'est pas calomnieux, faut-il répéter : tels fils, tels pères ? Favre ne dit pas précisément oui, mais il dit encore moins non. Plaignons-le, et ne nous en plaignons pas, car nous y avons gagné le principal thème de sa verve. Elle s'exerce, comme Rabelais, sur les choses de la table, mais, à la différence de Rabelais, d'une table privée de choses et qu'il s'agit de garnir. En tous cas, la note gastronomique domine son œuvre en, si j'ose dire, la farcissant. Peut-être est-ce parce qu'un prêtre écrivain pouvait difficilement, si bâti qu'il fût pour le réalisme, descendre plus bas que le ventre que Favre s'y sera tant arrêté. Plus bas non... puisque

ce qui en choit abonde parmi son burlesque, mais enfin vous comprenez ce que j'entends dire. Autre différence avec Rabelais auquel il ressemble absolument — toutes proportions gardées — parce qu'il pratique la même méthode que lui : celle du Rire. L'Abbé, sans vouloir jouer les ascètes, est un sobre désireux de décourager les vices que Rabelais encourage cyniquement. Sobre par nature, sobre par fortune ; ses *Notes à mon Odyssée*, presque aussi gastronomiques qu'esthéticiennes, témoignent de cette double raison. Sobre, conséquemment par morale. *L'Odyssée travestie*, comme *L'Histoire de Jean-l'ont-pris*, comme *Le Siège de Caderousse* ou *La Faim d'Erechsiton*, comme *Lou Sermoun de moussu Sistre*, ne sont pas autre chose qu'un sermon. Rompez l'os et vous y trouverez une substantifique moelle. La leçon de ce burlesque est celle d'un délicat, un peu écœuré par la brutalité des appétits humains et qui s'est rabattu sur la Tripe, parce qu'il ne pouvait décemment pas s'attaquer à la Fressure.

En lisant plus d'une de ses pages, cependant, on soupçonne qu'au sein de ce XVIIIe siècle si doré quand on l'aperçoit de Versailles, les manants même d'un canton aussi fortuné que celui de Nîmes à Montpellier ne nageaient pas dans l'abondance. Eh ! quoi, le Bon vieux temps nourrissait les gens si mal ! De la farine de maïs, de la merluche et des grenouilles ; comme rôt, des pies, des corbeaux, « avec un renard que le chasseur de la Boissière n'avait pas vendu moins de onze sous sans la peau, il est vrai que c'était une belle pièce ! », des châtaignes, arbouses, noisettes, cornouilles et micocoules pour dessert — je vous raconte le repas de noces des père et mère de Jean-l'ont-pris — qu'avaient-ils donc à se mettre sous la dent, quand ce n'était pas leurs noces ! Etaient-ils des *meurt-de-faim* ? C'est la plus sanglante injure, en tout cas, qu'on pouvait jeter à un Vaunajol à l'heure de Favre, et le proverbe : « Il n'y a que la vérité qui fâche », s'impose en voyant la grand'-mère de Jean repousser l'outrage. Son gendre, sa fille, se

secouent les puces et elle avec eux. Les voisins d'intervenir. — « Viens, nigaud (dit une commère à son fils, en train d'encaisser). Pardi ! il vaut bien la peine de s'échauffer à ce point pour des meurt-de-faim. Marche, lève-toi de là, qu'ils s'accommodent !... »

Apprenez, bégueule, que des meurt-de-faim comme nous sont des milords auprès de pouilleux de votre espèce ! Mon gendre et ma fille, en comptant ce que je leur laisserai, seront riches de près de cent francs ; mais aux grandes portes battent les grands vents et la richesse n'empêche pas les chagrins. Regardez Miquelle, mon amour, avec ses guenilles de toutes couleurs ! Des meurt-de-faim, dans notre race ! Ah vaï ! ils l'ont bien vu, tout ce brave monde, à la noce de ma fille, qui mourait de faim, de toi ou de nous ? Pécaïre ! Nous bafrions notre saoul dedans, et toi tu rongeais à la rue les os et les arêtes que l'on jetait par la fenêtre... Des meurt-de-faim?... gueule de baudroie ! chassieuse, visage de hareng-saur ! bestiasse ! Des meurt-de-faim !!...

L'autre, de la voir ainsi en train, n'osa pas lui tenir tête. — « Aïe ! mon Dieu ! dit-elle à ma grand'mère, je vous ai fâchée, ma belle dame de miséricorde !... Je vous demande excuse et je vous ferai une grande révérence s'il vous la faut ! » — « Si vous me la faites, je vous la rendrai ! lui répondit ma grand, et même plus profonde, plus ample, plus fine que la vôtre : vous n'avez qu'à commencer, pour voir. » Là-dessus, elles s'en firent une demi douzaine chacune !...

Nous rions, d'autant que la brave aïeule était descendue de sa soupente en chemise. Nous rions, mais tout en riant nous songeons aux manières d'animaux sur lesquels cent ans plus tôt nous apitoie La Bruyère. Enfin, l'Abbé a sans doute vu la plèbe languedocienne un peu trop par les lunettes de ses 500 francs annuels, aussi porté à réaliser le burlesque maigre que Rabelais le burlesque gras (notons qu'il regardait les propres petits-fils des pères vus par Rabelais au cours de son stage montpelliérain). Et, quant à son physique, un portrait de Coustou, daté 1765, le montre assez éloigné du joyeux curé de Meudon traditionnel, dont je ne suis pas bien sûr, malgré l'autorité de Marsal

— car Coustou l'a peint assis, — qu'il partageât la haute taille. Visage d'un bel ovale, teint brun, cheveux d'encre drus, un peu bouclés, un long nez droit arrêté sur une bouche largement fendue pour le rire, mais mince de lèvres, peu de joues, mâchoire et menton discrets, et d'amples yeux sur tout cela, ronds comme des prunes, des yeux à la fois malicieux et ingénus, très ouverts à la curiosité et en même temps sur le qui-vive, des yeux dont les luisantes prunelles, fixes et mobiles au même instant, évoquent les yeux du merle. Oui, l'allure du merle, avec ce nez long et pointu et son plumage de curé, est chez Favre et je le vois sautillant après le casuel de ses cures, comme ces tourdres indigènes de ma Garrigue, nourris moins bien que les prébendiers qui profitent sur les gazons de Paris. Plus de sauterelles étiques que de gras lombrics dans leurs oliveraies et leurs vignes ; au lieu de pain et de brioche, la figue, la mûre, l'olive amère et le noyau du laurier. Et au lieu de la protection des gardiens, une existence de continuel coup de fusil.

Mais le soleil et l'azur, plus continuels encore, les aident à vivre et à chanter aussi joyeusement, et davantage, que leurs frères des Tuileries et du Luxembourg.

MARCEL COULON.

ROMANTISME [1]

—

— Pathétique, en vérité, oui, Seigneur. Car, pour l'amour d'elle, dès qu'il eut rejeté au loin et à jamais tout ce qui avait été son âme antérieure, renié son Dieu, sa mère et sa patrie; ses attaches rompues et ses racines coupées, sans filiation et sans ressources et un abîme ouvert derrière lui, ce monde au seuil duquel il se dressait, monde nouveau, inconnu et terrible, avec une superbe et tranquille audace, il n'avait décidé rien d'autre que de le conquérir, — tout simplement. Un seul métier pouvait convenir à cet homme si pressé : la course. Elle était à cette époque qui se situe dans la six cent-cinquantième année musulmane, à peu près vers le même temps que florissait Louis XIV et que Poussin peignait ses *Bergers d'Arcadie*, le principal travail et la seule industrie d'El-Djezaïr la Barbaresque.

L'argent qu'il devait au Khaznadjar, un renégat vénitien le lui prêta à condition qu'il prît du service à son bord. Homme de pont, gabier commis à manœuvrer les voiles, par le calme plat des étés ou les furieuses bourrasques des hivers, il commença de parcourir la Méditerranée traîtresse et si dure aux navigateurs. Brûlé par le sel et aspergé par l'embrun, nanti d'un peu de paille où dormir et d'un coffre où serrer ses hardes, il vécut de galettes et de viande boucanée, de semoule et d'eau pure. A l'heure des abordages, le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, sous la mitraille lâchée à bout portant et dans l'âcre fumée de la poudre, il se rua, démon dé-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 690.

chaîné qui tuait, pulvérisait, faisait le vide autour de lui, fauchant du coup de revers, éventrant du coup de pointe.

Le Vénitien l'élevait dans la hiérarchie, à mesure promu chef d'équipe, officier, capitaine en second. On n'avait pas de solde sur ces navires, mais une part des prises attribuée selon la lettre des stricts règlements : une moitié au maître du bord, l'autre aux hommes d'équipage selon leur grade, un dixième du tout au dey souverain. Des eaux d'Espagne et d'Italie, de la Sicile ou de l'Adriatique, on ramenait des richesses sans nombre, des cargaisons précieuses, des bijoux, des navires de qualité et des troupeaux d'esclaves, hommes, femmes, enfants, aussitôt vendus sur le marché du Badistan. Par sa bravoure, au prix de son énergie et de son habileté tous les jours dépensées, l'esclave s'était frayé chemin parmi ces sacripants. Reçu dans la corporation des raïs, parmi eux réputé comme le plus audacieux et le plus rusé, il avait opéré pour son propre compte, monté sur un vaisseau qui tour à tour était le chebec, le lougre, le brick, la frégate la plus rapide et la plus obéissante qui eût sillonné ces eaux. Au point que ses pairs l'avaient appelé à commander la flotte que la Régence envoyait au grand Sultan pour l'assister dans sa lutte contre les rois d'Europe. Au large de Tunis, il anéantissait les galères de Malte qui prétendaient lui barrer la route; en vue de la Sicile, il livrait encore une bataille victorieuse, mais la jonction opérée avec la flotte turque, écrasé, vaincu, après une infernale tuerie qui durait deux jours, son vaisseau coulant bas et dévoré par l'incendie, ses compagnons exténués et lui-même ne survivant que par miracle, il s'était enfui sur une misérable tartane, profitant de la nuit et du gros temps, pour se dérober à la poursuite des Chrétiens victorieux. L'Afrique péniblement ralliée, maintenu dans ses fonctions d'amiral exerçant le commandement suprême, mais par la défaite délivré des obligations militaires auxquelles le dey se croyait

tenu de participer, il se consacrait au métier plus lucratif de la course, organisant la piraterie avec une audace inouïe, tout de suite payée des plus magnifiques résultats. Armateur corsaire dont les chantiers construisaient des navires de toutes tailles, véloces lévriers aussi rapides à cerner le marchand ventru qu'à saisir le caboteur timide qui coupe les golfes de cap en cap depuis Cadix jusqu'à Catane, ou dogues puissants, sous de papelardes allures bonasses toujours prêts à appuyer de la hurlée de leurs canons le pavillon hissé à la sommation des escadres chrétiennes, chaque jour plus riche de moissonner les champs de la mer, chaque jour mieux investi de gloire et d'autorité, il était devenu l'un des personnages les plus considérables du royaume, appelé aux conseils du prince et à tous risques, et contre tous les pouvoirs gardé par une occulte armée...

— Tout cela pour vous, Lella-Smina, uniquement pour vous...

Uniquement pour vous! Dans un frisson, elle l'écoutait retracer les périls de sa vie aventureuse, l'élan furieux des combats, quand les navires s'entre-choquent sur l'abîme des flots, tombe ouverte; les canonnades, la pluie de fer des salves et les atroces mêlées où tout devenait rouge, le pont, le ciel et l'eau. Alors les mâtures s'écroulaient à grands fracas; dans le bordage, les boulets ramés ouvraient des brèches mugissantes. C'est les yeux pleins d'elle et son nom sur la bouche qu'il se ruait, ses forces décuplées du désir de la revoir, par cette certitude prémuni contre la mort et assuré de la survie. Elle l'animait, le hantait; c'était de se sentir entouré de sa présence qu'il avait su accuser, jusqu'à en faire des vertus véritables, les quelques incertaines prédispositions dont la nature l'avait doué.

Sa bravoure, sa force, ses talents, mensonges, voyez-vous, tout cela... En lui, le seul désir de la revoir, la volonté farouche de la rejoindre. Une volonté si tendue, si

ardente qu'elle avait entraîné de soi, et tout naturellement, la possibilité de plus en plus grande d'actions héroïques et de gestes victorieux. Quand il se précipitait, le sabre haut, effondrant les crânes et crevant les poitrines, tous ces êtres qu'il frappait avec une fureur que l'enjeu des plus chaudes batailles ou la fièvre de défendre ses jours ne justifiaient pas, d'eux il ne savait rien d'autre qu'ils étaient autant d'obstacles le séparant d'elle et qu'il supprimait. A son banc de capitaine, quand il ordonnait d'ouvrir le feu sur une voile en fuite ou qu'il acceptait avec une folle témérité des rencontres disproportionnées, c'est au même instinct profond qu'il obéissait. Elle, toujours elle! Et cela, parce que dans la sérénité d'un soir suprême, apparue tout à coup, elle lui avait jeté une fleur, cette rose rouge qu'il portait depuis brodée sur ses habits à la place du cœur, dont son bâtiment portait le nom, et dont le dessin symbolique s'était tellement multiplié autour de lui qu'on l'appelait le raïs **à la rose.**

Sans elle qui avait suscité ses exploits, il n'eût été qu'un être médiocre parmi les autres, fade et terne gentilhomme campagnard se dépensant à de misérables compétitions.

— Tout cela pour vous, Lella-Smina, tout cela pour vous...

Elle écoutait, haletante, prise au charme de la fantastique aventure ou confuse et écrasée de peur, selon qu'elle jugeait de lui ou d'elle, selon qu'elle s'étonnait de ses prodiges à lui ou qu'elle appréciait sa propre situation : dans sa maison, couchée aux bras d'un homme qui se repaissait d'elle, tandis qu'à toutes les secondes, juste salaire du forfait exécrable, la mort pouvait surgir.

— Ne redoutez rien, Lella-Smina...

Il disait son patient cheminement, la longue intrigue par laquelle il s'était acquis des complicités multiples, l'argent qui soudoie, les services qui lient plus. A cette

heure, le Khaznadjar dormait d'un excellent sommeil réparateur sous la garde de ses plus fidèles domestiques; les galeries étaient désertes, les cours vides et les chiens, épouvantés par la graisse de lion dont ses compagnons étaient enduits, s'écraseraient au sol, le poil hérissé, la queue entre les jambes, la gueule close de terreur.

— Ne redoutez rien. Ne vous étonnez pas que je revienne. Jusqu'au moment que j'espère proche où nous pourrons unir nos vies, ne jamais plus nous séparer...

Des lèvres avaient dévoré sa bouche, à sa taille une étreinte s'était crispée, puis sur le rectangle pâle de la porte, les deux formes flottaient qui dressent à bout de bras la flamme des poignards; derrière elles une autre se glissait, toutes trois aussitôt évanouies.



— Ainsi coulèrent les jours ou plutôt les nuits, puisque le raïs à la rose revint souvent chez elle, jusqu'au matin pourtant où il lui fit connaître qu'elle n'eût plus à l'attendre.

Peut-être reviendrait-il, peut-être jamais ne le reverrait-elle. S'il reparaissait, ce serait pour ne plus la quitter. Autrement, c'est qu'il serait mort. Malgré sa douleur, il conviendrait qu'elle fût prudente, réservée assez pour ne point se trahir, n'encourir aucune vengeance et poursuivre ses jours dans cette condition sans doute monotone, mais honorable et protectrice, d'épouse d'un ministre. Sa peine devrait rester secrète, en partie rachetée par la consolante pensée qu'il aurait péri d'une mort héroïque, pour elle et son image au fond des yeux. Des événements très graves, dont il ne pouvait dire plus, dont elle serait informée avant qu'il soit longtemps... A tout hasard, pour assurer son existence et que l'adversité ne la réduisît à la misère, il lui donnait ceci qu'il l'invitait à cacher avec le plus grand soin : des pierres, des diamants, son plus riche butin ramassé sur la mer : une vraie fortune...

Il était parti en grande hâte, la laissant muette, tellement le devoir de se plier sans discuter aux volontés du maître rend ces femmes dociles.

Des événements graves, lesquels?... Ils éclatèrent avec la violence brutale et soudaine d'un orage d'été. Elle était assise ici, le regard orienté vers cette cité de mystère, s'efforçant intensément de découvrir ce qui pourrait s'y accomplir d'étrange et d'anormal, quand elle la vit s'empanacher d'épaisse fumée, cependant que sur les ailes du vent lui parvenaient des clameurs, des cris pointus, la pétarade des coups de fusil, l'aboi frénétique des canonnades en relief sur la sourde tessiture d'un tumulte continu. Rangés dans la baie, des navires s'allumaient d'éclairs, et des hauteurs de la Casbah, avant que le paysage ne se fût masqué de vapeurs, on voyait s'enlever des projections de terre mêlées de clartés grésillantes. Et toujours ce bruit, ce tumulte en roulement, cette stridence des cris pointus et des aigres fusillades.

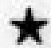
Toutes les femmes et tous les serviteurs accouraient au jardin comme au meilleur belvédère d'où suivre l'extraordinaire aventure.

De voir les navires bombarder la Casbah, d'entendre l'énorme et lointain brouhaha, les plus vieilles se prirent à lamenter, et de leur bouche on connut la nature des faits qui se déroulaient là-bas. Une révolution, c'était une révolution! Aidés des raïs qui les appuyaient du feu des navires, les bachi-bouzouks avaient renversé leur gamelle; ils livraient bataille aux troupes du dey. Vaincus, ils seraient décapités ou condamnés aux galères; vainqueurs, ils proclameraient un autre prince à la place de celui qu'ils feraient périr dans d'infamants supplices. Il était peu d'exemples que les bachi-bouzouks eussent échoué dans leur entreprise. Circonstance aggravante, cette fois la flotte s'associait à la sédition. On pouvait pleurer le Khaznadjar, probablement défunt à cette heure; on pouvait s'attendre au pire, condamnés qu'on

serait bientôt, la maison envahie et pillée, à le suivre dans la mort.

Les vieilles gémirent et de leurs ongles se lacérèrent la face; sur le bourdonnement lointain monta le chœur funèbre des implorations et des sanglots. D'un regard de biais, certains révélèrent qu'ils s'apprêtaient à fuir ces lieux peu sûrs; du geste dont elles arrangèrent leur cheveux ou renouèrent leur foulard, servantes ou maîtresses, des jeunes femmes trahirent leur espoir que les égorgeurs se laisseraient apitoyer par leur beauté.

Sur Alger planait un écrasant silence. Plus de clameurs en vagues sonores, de canonnades en rauques abois sur la constante trépidation d'une bataille de rues, mais une angoissante tranquillité, une morne accalmie sur cette ville lavée de ses fumées et redevenue la ville de tous les soirs. Les vieilles redoublèrent de gémissements, elles, par expérience instruites de ces troubles et des violences qui les accompagnent. Tous refluèrent vers la maison, les uns geignant à grand concert, d'autres muets déjà de peur ou de mettre au point leur projet de départ. Dans les cours le troupeau se disloqua, les femmes avec leurs enfants en pleurs réfugiées au retrait des pièces les plus secrètes, certains partis vers les chambres d'où revenir d'une marche furtive et la ceinture gonflée. On n'avait pas allumé les lampes, mais quelques hommes courageux, sachant l'irrémissible sort qui les attendait, avaient refermé les portes et montaient la garde, décidés à faire payer fort cher une vie qu'ils n'avaient aucun espoir de garder plus longtemps.



— Assise sur son lit, Lella-Smina s'abandonnait aux cogitations les plus intenses et les plus contradictoires. Une révolution, un renversement de régime, ces événements graves dont l'avait pressentie le raïs à la rose! Alors il y participait, il y tenait un rôle actif. Comme l'affirmaient

les antiques femmes au savoir inépuisable de s'être acquis goutte à goutte et à la sagesse infaillible de s'être façonnée au jour le jour sur le moule des faits, si la révolution triomphait, personnage déjà considérable et encore agrandi, il s'empresserait de faire une efficiente réalité de la promesse autrefois formulée de ne plus la quitter, de partager avec elle des jours dont ils seraient entièrement les maîtres. Allait-il bientôt paraître, venu la chercher pour ce bonheur magnifique? Ou bien était-il mort, cadavre sanglant gisant au coin de quelque rue ou suspendu, pour la faim des corbeaux, à quelque gantche des remparts? Fallait-il qu'elle se résignât à ne plus le revoir, malheur dont il avait exprimé d'une voix paisible l'éventualité très acceptable?...

Ecartelée par les jeux contrariés du fol espoir ou du lamentable renoncement, trépidante ou écrasée de passive désolation, elle sentait dans ses veines le sang tour à tour précipiter ses battements ou se cailler d'effroi. Qu'allait-elle devenir? Serait-ce pour elle la triomphale vie qu'il avait dite ou l'indescriptible et longue déchéance de vieillir dans la monotonie et l'effacement? Et lui, qu'était-il à présent, une vivante créature aux gestes impérieux ou un inerte et froid cadavre étendu quelque part, aussi distant et inutile qu'à être mort depuis des siècles?...

Etrangères à elle-même, pour son honneur d'autres pensées venaient accroître son incertitude, se greffer sur cette masse déjà si lourde des conjectures roulant dans son esprit comme un caillou dans une calebasse ou le lest mal arrimé d'un bateau vide fuyant sous la tempête. Le Khaznadjar? Quoi! mort, tailladé, mis en pièces, supprimé comme une bête puante? De n'aimer point ce barbon qui l'importuna somme toute très peu, elle ne poussait pas le ressentiment jusqu'à lui souhaiter pareille fin horrible. Et ces femmes, ces enfants, qu'elle entendait pleurer à petit bruit, était-ce vrai que tous allaient

périr, selon la coutume dépecés, violés, ou grillés vifs par cette soldatesque qui allait faire intrusion?

Allait-on les massacrer, les femmes éperdues et les enfants terrorisés? Elle-même que risquerait-elle? Ou le Khaznadjar reviendrait et tout serait bien, sauf que son rêve ne serait plus rien qu'un tas de cendre froide, ou c'étaient les bachi-bouzouks qui allaient apparaître. Contre eux une force saurait bien la protéger : le corsaire à la rose, ce capitaine de la mer qui était une des têtes du mouvement insurrectionnel...

On devait toucher au milieu de la nuit quand Lella-Smina se jeta par le dédale des couloirs déserts et courut au jardin. Et le temps d'égrener un chapelet en disant les sourates consacrées ne s'était pas encore écoulé que les hommes de garde à la porte voyaient se joindre à eux une femme au visage voilé, mais libre de ses mouvements, qui tenait d'une main un pistolet, de l'autre un poignard, tandis qu'une éclatante rose rouge flambait à sa ceinture. Ni ordres, ni prières ne surent l'éloigner. Dans l'obscurité, elle tendait l'oreille avec eux, au lointain écoutant si ne résonnaient les pas d'une troupe en marche. La nuit était profondément calme, sans bruit ni souffle, peuplée du seul palpitement des plantes qui respirent, du murmure d'une eau lointaine et de l'appel des bêtes en chasse. Personne, des sentes vides, des chemins plus solitaires encore qu'à l'habitude. Pourtant le Khaznadjar ne venait pas. Que se passait-il?...

Par un brusque revirement, Lella-Smina se prit à regretter que son mari pût reparaître. Non qu'elle lui voulût le moindre mal, mais que son retour aurait affirmé l'échec de la sédition, la mort indubitable de son amant. Elle comprenait que ces deux hommes s'excluaient, que la présence de l'un impliquerait la disparition de l'autre. Et malgré la générosité de son cœur, elle ne pouvait consentir à celui qu'elle ne détestait point le sacrifice de celui qu'elle aimait tant. Prudente, elle préféra se séparer

de la rose rouge, symbole maintenant trop connu pour que son mari n'en prît ombrage. Elle la déposa à même la terre d'une plate-bande, derrière le dossier d'un banc de maçonnerie, sachant où la reprendre ou décidée à n'y plus toucher, selon que surgirait la troupe hurlante des bachi-bouzouks ou l'escorte du ministre.

L'aube parut, puis l'aurore, en bandeau rouge au ras du ciel. Dans le lait mêlé de suie de la lumière naissante, la campagne apparut vide, plus vide aux dires des gardes qu'elle l'était d'ordinaire à cette heure matinale. De l'intendant, Lella-Smina obtint qu'il envoyât quelqu'un aux renseignements, un homme qui partit aussitôt, le bâton à la main, maquillé de poussière, comme s'il venait déjà de couvrir une longue étape.

Chez elle, son poignard et son pistolet cachés sous un coussin, Lella-Smina ne savait plus que penser ni à qui se vouer, ni quelle décision prendre. Le Khaznadjar ne revenait toujours pas. Sur la galerie et dans les cours, des femmes circulaient, à demi-mortes, lasses de pleurer et qui s'interrogeaient anxieusement et à voix basse.



— A l'heure de la méridienne, la campagne toujours déserte et les gardes partis se sustenter d'un bref repas, l'homme reparut qu'on avait délégué au point du jour. De la ville il rapportait cette nouvelle que la révolution était chose accomplie, l'ancien dey égorgé et un autre proclamé à sa place. Au contraire de ce qui se passait lors de ces crises, on n'avait massacré que très peu, le nouveau prince, dès son accession au trône, se révélant parcimonieux du sang de ses sujets. On ne savait pas que des ministres eussent été suppliciés et leur famille exterminée. Ceux que la rumeur publique incriminait d'avoir par trop volé l'Etat et abusé du peuple, on confisquerait leurs biens, et les autres, élevés par l'intrigue, incapables ou trop peu vertueux, on se contenterait de les ren-

voyer. Le Khaznadjar vivait toujours, gardé à vue pour des délais indéterminés. D'un taleb auditeur de la sentence, l'émissaire rapportait qu'on lui laisserait sa vie et ses biens, à la condition qu'il s'éloignerait d'une ville où sa présence n'était d'aucune utilité. Sa famille et ses serviteurs pourraient le suivre. Le jugement stipulait même que, par égard à son grand âge, le dey l'indemniserait sur sa cassette personnelle des pertes qu'il éprouverait, forcé d'abandonner ainsi son palais de la ville et son haouch de la campagne...

Pleurs, cris, gémissements, bras levés vers le ciel, malédictions, furieux désespoir des vieilles appréhendant de mourir des fatigues du voyage, rapides sourires des jeunes, heureuses d'échapper à la tuerie, et volubiles paroles des mères radieuses de s'en tirer à si bon compte quand elles s'attendaient à voir leurs enfants égorgés sous leurs yeux, tels furent les sentiments qui se firent jour après le rapport du messager.

Profitant de ce que personne ne s'occupait de lui et que tous discouraient en grande exubérance, l'homme se coula vers Lella-Smina et d'un signe lui signifia qu'elle eût à le suivre. Sur sa trace elle s'éclipsa sans bruit.

— Voici, disait-il peu après, voici... Tout ce que j'ai raconté aux gens d'en bas ne se réalisera que si tu y consens. Femmes, enfants, les vieilles et les hommes n'auront la vie sauve et ne pourront s'éloigner qu'après que toi-même seras arrivée dans l'endroit où un homme t'attend...

— Quel homme?...

— Quelqu'un que tu dois connaître puisqu'il porte, brodée sur ses effets, la même rose rouge que tu avais ce matin à ta ceinture... Il t'attend, j'ai juré de te conduire vers lui, ma tête répondant d'un seul de tes cheveux... Quand nous l'aurons rejoint, le Khaznadjar aura la faculté de s'éloigner... Es-tu prête à me suivre?...

— Je suis prête...

Elle passa chez elle se masquer d'un voile, se jeta dans les pas du guide. Faute de pouvoir s'éloigner par la porte, on se glissa par les allées du jardin désert, par des bosquets, des champs de roses et d'orangers d'où les esclaves s'étaient enfuis. On dévala à travers des massifs de mélodieux bambous, par des potagers plantés de fèves, de courges et de tomates, par de pierreux talus hérissés de cactus et d'étroits vallons où, sous le couvert d'oliviers immémoriaux, prospère au bord d'un filet d'eau vive le peuple bavard des roseaux. Lella-Smina était étrangement émue. C'était la première fois qu'elle se mouvait ailleurs que par l'étroit enclos du jardin des femmes, les cours et les galeries d'une maison jalousement fermée. L'étonnement, la crainte et aussi le plaisir se disputaient son âme. Et sans rien dire, n'osant prier son guide de ne point aller si vite, elle s'épuisait à le suivre.

On chemina par des sentiers plus larges, coupés de bifurcations, grossis d'affluents, et dont le cours, tel celui d'un fleuve en route vers la mer, s'enflait à mesure qu'on allait vers la ville. Bientôt celle-ci leur apparut. D'une éminence, à leurs pieds ils discernèrent de vagues espaces dénudés et déserts où enfoncer jusqu'aux chevilles dans une poussière couleur de cendre, plus loin un énorme et rouge rempart derrière lequel, en perspective descendante, se tassaient d'innombrables maisons accolées les unes aux autres comme les cellules d'une ruche. Blanche, azurée ou verdâtre, la chaux des terrasses renvoyait la lumière du ciel dans un tremblotement d'air chaud. Dans cette masse, des porches, des voûtes ouvraient des trous d'ombre, des taches d'une nuit opaque et veloutée... Un flamboyant minaret octogonal se dégageait d'un noir cyprès comme une flamme qui court au flanc d'une bûche. Leurs yeux noyés de cette réverbération, les paupières à demi closes, l'un derrière l'autre, ils descendirent, l'un procédant de la marche régulière

et grave d'un mari musulman, l'autre jusqu'aux pieds masquée de son voile.

Sur l'esplanade, à l'abri de toiles, des marchands cuisaient des fritures ou rêvassaient, accroupis derrière leur étalage. Près d'un abreuvoir, des nattes, un café où pleurait la mélancolie d'une flûte de roseau; en face d'eux, devant la brèche d'une porte ouverte dans le mur rouge, un factionnaire, le fusil à la main, le sabre au côté, des poignards hérissant sa ceinture. Il les regarda passer sans mot dire et, sous le porche, à peine les soldats du corps de garde relevèrent-ils les yeux du damier où ils poussaient des pions.

Des ruelles, des escaliers, des voûtes, des passages, les uns jalonnés d'échopes où des artisans brodaient le cuir, tournaient la corne ou ciselaient les métaux, les autres troués de boutiques, à l'étal suspendant des viandes, sur des étagères alignant des pains de sucre, ou du plafond laissant pendre en stalactites les bougies multicolores qu'on allume aux jours du Ramadhan. Déjà, la vie avait repris son cours normal et il semblait, la veille, qu'il ne se fût rien passé que de très ordinaire. Mais de cela Lella-Smina ne voyait rien.

Enfin, on s'arrêta devant une porte et, tandis que le heurtoir résonnait longuement, devant elle l'homme s'inclina pour dire :

— Nous sommes arrivés. Si je t'ai bien servie, ô femme, recommande-moi à la faveur du maître...

Elle acquiesça du geste. La porte s'ouvrit. Un skiffa aux murs plaqués de faïences, un escalier, des galeries ouvertes sur un patio, des chambres à la suite, des terrasses d'où l'on voyait la mer, des jardins suspendus, une belle salle feutrée de tapis, son guide qui l'abandonne avant d'avoir achevé sa prière : « O femme, si je t'ai bien servie », et un homme qui vient à sa rencontre, un homme en qui elle reconnaît l'esclave arroseur de plantes, un homme dont le vêtement s'éclaire d'une rose

rouge brodée à la place du cœur, qui la prend par la main, la fait asseoir, lui dit en souriant :

— Lella-Smina, bénissez le ciel qui exauça nos vœux. Désormais je ne vous quitterai plus et, si vous le voulez, nos existences resteront unies comme les doigts de la main. Je vous épouserai dès que vous en aurez fini de votre divorce : une simple formalité. Alors nous retournerons dans cette maison où je vous connus et qui sera toujours la vôtre, à vous qui êtes mienne...

— Les autres, qu'il ne leur soit fait aucun mal, pria-t-elle.

— Aucun mal, Lella-Smina, mais au contraire le plus de bien que je pourrai...

L'idée de son proche divorce l'étonna. Peut-être le corsaire à la rose en décidait-il avec beaucoup de facilité.

— Le dey voudra-t-il? demanda-t-elle après un silence, anxieuse quand même, instruite de toutes les difficultés que la procédure musulmane dresse en obstacle devant les femmes en pareille circonstance.

— Le dey voudra, lui qui ne peut rien vous refuser, Lella-Smina, pour cette raison bien simple que le dey, c'est moi-même... Grâce à vous évidemment et par votre miracle, Lella-Smina...

Elle le contempla, sans paroles, longtemps pensive. Et tout soudain elle fut devant lui comme l'artiste devant son œuvre; tout soudain découvrant l'épique beauté qu'elle avait fait naître, la splendeur inouïe des gestes qu'elle avait provoqués, le miracle enfin dont le monde lui serait redevable d'avoir suscité un soldat de gloire, un prince, un roi, un politique, une force agissante et dominatrice où n'était qu'un esclave deux fois captif dans ses fers et son animalité, elle s'abattit dans ses bras, ne trouvant rien d'autre à dire que ces mots à forme sentencieuse :

— Si Dieu est toujours grand, l'homme l'est quelquefois...

★

— Cette conclusion pourrait être la nôtre. Mais un complément s'impose, d'intelligence, de pure logique, puisque ni vous, ni moi n'en sommes, comme c'est la misère des gens de lettres, à nous ménager des fins en harmonie et des chutes en beauté.

Qu'ici eussent vécu par la suite, dans les transports d'une passion qui ne s'usa point et les félicités d'un amour qui renaissait de soi-même, les deux héros de cette histoire, cela importe moins que de rendre justice à toutes les choses splendides, suprêmes, émotives et parées de poésie qui, de les entourer, de s'imposer à eux et de les façonner à leur modèle, les mirent un jour dans l'état de grâce amoureuse d'où devait découler l'état de grâce héroïque. S'en tenir à l'expression de Lella-Smina qui n'est, dans son tour proverbial si prisé des Orientaux, qu'un cri d'amour à peine corrigé de quelque reconnaissance à la divinité, serait nous montrer singulièrement ingrats. A côté des gestes humains que je vous ai décrits, un personnage est là, omniprésent et silencieux, qu'il faut ne point oublier : la nature, Seigneur.

Sans la beauté des heures, le vaste alanguissement des soirs, le capiteux parfum des fleurs et les troublantes caresses de la brise qu'elle venait goûter à cette place; sans cet admirable décor, que vous contemplez vous-même, de la mer éternellement bleue, des coteaux, de la plaine incendiée et de la ville là-bas fardée comme un beau visage de courtisane, cette Lella-Smina, où donc eût-elle puisé l'extraordinaire audace de ce geste insensé, inqualifiable chez une femme de sa race : jeter une fleur à un esclave? Ne fallait-il point qu'elle fût en positif état d'ivresse? Le philtre musicien n'y put ajouter que la dernière goutte : celle qui fait déborder le verre. Et ce philtre, Seigneur, de quoi procède-t-il, si ce n'est justement de la même ambiance voluptueuse et passionnée :

la magie du couchant, le silence complice, les parfums qui s'exhalaient de chaque corolle, le rêve qui s'attachait à chaque branche? Pourquoi le pauvre esclave accomplissant son fastidieux labeur eût-il chanté ou même inventé ses romances de si brûlant amour, si, de toutes parts, avec les arbres, avec le ciel, avec la mer lyrique et la terre pâmée, l'amour ne l'avait étreint? Le site, Seigneur : au faîte d'une colline surplombant un immense horizon, sur une pente qui est la première à recevoir l'aurore et la dernière qu'abandonne la robe à falbalas du soir, l'heureuse disposition des lieux; par la rencontre fortuite de mille circonstances, ce fait indiscutable que cet endroit est un coin de terre élue, un chef-d'œuvre de la nature... De pur style, la maison... Réparée, oui, mais non défigurée ni travestie... Telle aujourd'hui qu'aux temps où vécurent Djaffer, le dey à la rose, le Khaznadjar Ahmed et cette Lella-Smina, leur épouse à tous les deux... Des plâtres, des émaux, des cèdres, le bain des femmes : richesses inestimables! Des patios, des courettes de dentelle, des galeries, des chambres en quantité, des terrasses : un palais, — un palais enchanté — puisqu'y subsiste le même esprit, la même mystérieuse incantation qui hante les jardins. Quarante pièces, salons et chambres dont la plus petite mesure cinq mètres sur quatre, le tout paré à l'orientale, mais avec goût, feutré de tapis de la meilleure époque persane, comme vous l'avez vu garni de meubles aux lignes élégantes, sculptés pour moi par les plus habiles artisans Fassi. Pour payer cela, j'ai dû m'y reprendre à trois fois : cinq cent mille francs quand Julius Werner m'acheta mon *Aspasie parmi les philosophes,* cinq cent mille autres lorsqu'il prit fantaisie à Eliézer Stembeck que je peignisse son portrait. Après, je crois me souvenir que j'eus quelques difficultés et que mes créanciers durent attendre. A cause d'une grande machine que me commanda un Yankee et dont vous percevrez l'esprit à savoir que je l'avais appelée : *Quand le*

Seigneur nous reviendra. Une Parousie, vous voyez ça... Or, figurez-vous que c'était pour une boîte de nuit, quelque énorme restaurant de New-York ou Chicago. Je refusai de livrer... Dieu merci, nous autres artistes, nous avons notre amour-propre, et les temps sont heureusement passés où le Corrège peignait une Sainte-Famille ou une Nativité pour la moitié d'un porc ou un sac de sous... Les tribunaux me donnèrent raison, moi-même j'offris cette toile à une église de mon pays... Je pus pourtant m'acquitter du solde, cinq cent mille francs encore, si je me souviens. Joignez mes livres, quelques belles pièces de sculpture qui me furent des cadeaux d'amis très chers, puis ma galerie, une galerie dont vous auriez grand tort, sous prétexte qu'elle ne m'a rien coûté, de la croire sans valeur. Très belle, cette galerie... D'abord ne m'a-t-elle rien coûté? Rien coûté, mon Caravage, mon Bronzino, ma suite des Siennois et des Bolonais? Et s'il a plu à mes amis de me témoigner leur sympathie, si vous trouvez là mon portrait par Whistler, un Burnes-Jones, des Manet, des Renoir, des Primati payés par moi d'un seul merci, est-ce à dire que je n'aie usé de réciprocité, peint mes amis et leur maîtresse, à cet heureux âge où nous vendions pour cent cinquante francs des morceaux que nous aurions été incapables de refaire pour cent cinquante mille, la gloire venue, — quand elle venait?...

Du terrain, oui, je vous l'ai dit : quatre hectares, parc, serres, jardin fleuriste. Mais votre insistance m'inquiète... Je crois tout de suite devoir vous avertir qu'il ne saurait être question de lotissement, de routes éventrant tout cela, bordées de laides maisons à bon marché où de laides femmes viendraient étendre des lessives... L'acte devra stipuler qu'on achète pour habiter bourgeoisement, en bon père de famille... Le prix, oh, le prix, fixez-le vous-même... C'est à des œuvres qu'ira cet argent, aux pauvres, à ceux qui n'ont rien autour d'eux que de l'ombre et de la douleur, à ceux qui ne connurent ni la joie ni la

justification de créer de la beauté... Aux pauvres, vous dis-je, à ceux de la rue, de la faim, de la solitude, à ceux qui sont de la chair d'hôpital avant d'être de la chair de cimetière... Vous ne voudriez pas voler les pauvres, n'est-ce pas?... Moi, il me suffira d'une robe de bure, d'une cellule où expier, prier Dieu qu'il me pardonne, alors que tant de milliards d'êtres n'eurent et n'auront jamais rien, d'avoir tout pris des biens d'ici-bas : la beauté, l'amour, la gloire et jusqu'à l'admiration des hommes que l'avenir enfantera... Dix millions, dites-vous? Va pour dix millions!... A peu de chose, c'est le chiffre que je m'étais fixé. Mais pour rien au monde je n'en saurais rabattre un sou. Cependant, pour vous prouver mon amitié, amenez-moi votre belle prisonnière : celle qui sera ici votre Lella-Smina... J'essaierai de produire un dernier chef-d'œuvre : mon chant du cygne; je la peindrai dans le drapé que vous voudrez, ou bien nue, comme Eve ou Vénus, si elle est, comme je crois, d'une beauté parfaite... Oui?... Mes compliments!... Demain... avec le notaire... trois heures...? Eh bien, oui, trois heures... Entièrement à votre service... Et à vous revoir, mon cher Seigneur, à vous revoir...

CHARLES HAGEL.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Paul Léautaud : *Le Théâtre de Maurice Boissard,* Editions de la Nouvelle Revue Française. — Jacques Boulenger : *Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret,* Plon. — Jacques Boulenger : *Entretien avec Frédéric Lefèvre,* Le Divan. — Marie-Thérèse Gadala : *Tels que je les vois*, Crès.

Lorsque, plus tard, on voudra se rendre compte de ce que fut le théâtre contemporain, c'est ce livre de Paul Léautaud : *Le Théâtre de Maurice Boissard*, qu'on devra consulter. C'est, en effet, une œuvre de critique, d'une bonne foi poussée jusqu'au cynisme — qui ne fera qu'affirmer sa valeur en vieillissant. Avec une indépendance absolue, une sincérité appuyée sur un jugement sain, Maurice Boissard a su éliminer de notre abondante production théâtrale tout ce qui est faux art et fausse littérature. C'est une aventure littéraire rare et presque unique, si l'on songe aux ménagements et aux restrictions auxquels sont condamnés, ne fût-ce que par hérédité sociale, les critiques les plus sincères. Maurice Boissard a eu la force de rejeter toutes ces subtilités : il dit ce qu'il pense, et il pense ce qu'il dit. Et avec quelle joie ! On entend son rire qui précise le sens de ses ironies... Si bien que ce livre, fait de petites chroniques mensuelles traitant de petites pièces souvent éphémères ou même mort-nées, devient une œuvre personnelle où l'on trouve un homme avec la confession de sa vie, de ses amours, de ses peines et de ses joies. On a dit souvent de Maurice Boissard : « Quel singulier critique qui ne parle pas des pièces et ne nous entretient que de ses chats et de ses chiens... C'est drôle, mais il ne faudrait pas abuser : ce n'est pas sérieux... » Et on insinuait : « Tout de même, on pourrait bien trouver au *Mercure* un vrai critique qui rendrait compte des pièces,... etc. » On ne s'était pas aperçu que Maurice Boissard, réfugié dans sa sincérité à la fois bourrue et souriante, nous donnait, dans ces chroniques écrites à la lueur verte des yeux de ses chats — peut-

être le seul vrai témoignage durable sur le théâtre contemporain. Des tombereaux de revues et de journaux ont loué de méchantes pièces dont il ne restera rien que la critique de Boissard. Sa force est de ne rien respecter, ni le succès ni même le génie lorsqu'il fléchit — de ne rien respecter et de n'attendre rien des autres. Comme il l'écrit lui-même, la critique et le théâtre forment une association de défense mutuelle, dans le but d'arriver à la fortune et aux honneurs. C'est un trust, un barrage aussi, comme il y en a d'autres en littérature. En vérité, ce ne sont plus que des associations commerciales pour détrousser le public. C'est ce qui explique qu'on lise toujours les mêmes noms d'auteurs sur les affiches des théâtres et des librairies. Au théâtre, ce sont les trusts juifs, en littérature les groupements des moins de trente ans, des moins de vingt ans, des moins de cinq ans, parce que tout le monde sait que le génie ou le talent sont toujours en raison inverse de la vie et de l'expérience.

Il nous manque un critique littéraire qui aurait assez d'audace et d'indépendance pour débrouiller cet écheveau des talents et des intérêts. Pourquoi Maurice Boissard ne serait-il pas ce critique? Il y a déjà dans ce livre des jugements sur Moréas, Capus, Donnay, Duhamel, qui sont d'une lucidité critique étonnante ; il y a aussi telles pages sur le théâtre juif et sur les critiques juifs, qui sont une mise au point des caractères selon les races, à laquelle personne n'avait pensé. Cela, c'est une clef qui permet de transposer bien des jugements trop absolus (comme celui qui faisait du théâtre de M. de Porto-Riche un nouveau théâtre racinien !) M. Boissard écrit :

Il y a un théâtre juif, c'est évident. Des œuvres comme celle de M. Bataille, de M. Bernstein, de M. de Porto-Riche ne sont pas françaises au sens pur et profond du mot. Il y circule un certain trouble, fadeur et vice à la fois, une certaine recherche équivoque dans les sentiments, qui ne sont pas de notre race. Mais ce qu'il y a surtout, c'est une critique juive intéressée au succès de ces pièces...

Il faudrait citer toute cette page : « quoi de plus amusant que de voir M. Léon Blum, par exemple, se poser, à chaque occasion, en arbitre du goût français, de l'esprit français, de la tradition française ?... Mais notre moindre gavroche en sait là-dessus plus que lui, et cela instinctivement, par don, par naissance, par hérédité... »

Et Boissard ajoute : « Songez-y un peu, je vous prie. Cela en vaut la peine. » Jugeons, en effet, le théâtre contemporain de ce point de vue, et nous comprendrons pourquoi il n'y a plus de théâtre d'esprit français, et pourquoi nous ne nous reconnaissons plus dans ces psychologies d'une autre race, malgré ce sincère effort d'adaptation, de mimétisme et de camouflage qu'elle met à se montrer plus catholique que le Pape (qui ne l'est guère). Et c'est plutôt par amusement que par vanité que je rapproche, de cette critique de M. Boissard, un jugement que je portais sur le théâtre contemporain, à propos du théâtre d'Alfred de Vigny (ces petites pièces en prose qui ont donné le ton à celles de Musset). Je m'indignais de certaines grossièretés de langage prêtées — avec un esprit de dénigrement assez bas — aux gens du monde, et j'écrivais que ce théâtre avait l'air d'être écrit par des valets qui ont écouté aux portes.

Théâtre d'esprit français ? Ne parlons pas du théâtre à la fois superficiel et artificiel des Flers et Caillavet, ces « rafistoleurs dramatiques » comme les appelle M. Boissard. Il y avait une apparence, une indication de redressement, dans le sens français, dans le théâtre de Claudel, mais ce théâtre s'est noyé lui-même dans la métaphore trop profonde et le lyrisme trop religieux. C'est dommage ; mais peut-être le théâtre français est-il définitivement mort, tué par ces trois mousquetaires dramatiques que furent Sardou, qui a transformé le théâtre en spectacle purement visuel : du cinéma, Becque, dont la précision psychologique a anesthésié le lyrisme et l'irréel hors duquel il n'y a pas de vérité, et Antoine, le dernier de ces trois somptueux fossoyeurs, celui qui a planté sur la tombe la croix des regrets éternels, Antoine qui a matérialisé le théâtre et lui a apporté une perfection qui ne peut être dépassée. Cela clôt une époque. Il s'agit maintenant de freiner, au lieu de tenter de doubler la 110 c. v. du cinéma. Un peu de songe et de mensonge, un peu d'irréel, dussions nous aller chercher ce nouveau lyrisme dans la lune. Ne plus copier la vie, la créer, l'imaginer : la vie réelle suivra, s'adaptera à notre fantaisie, comme une petite fille bien sage qu'on conduit par la main.

Mais il ne semble pas que Maurice Boissard soit très sensible à cette inquiétude, et le théâtre de Becque fait tout à fait son affaire. Si d'ailleurs quelque chose de nouveau sortait, il sau-

rait le voir et en reconnaître l'intérêt. Son rôle de critique est plus désintéressé et plus purement spectaculaire ; il juge la vie qui passe dans le miroir du théâtre, mais n'a pas la prétention de la réformer. Il demande seulement que les miroirs soient de bonne qualité, et brise les autres d'une chiquenaude. Un peu à la manière de Molière et de Boileau ; au fait, il y a dans cette œuvre critique de Maurice Boissard la matière et les personnages d'une comédie de Molière dont l'auteur serait lui-même l'Alceste. Disons, pour consoler les victimes de Boissard, que quelques-unes des victimes de Boileau, après deux siècles d'engourdissement, se sont réveillées en souriant, et que même les Précieuses du XVIIe siècle ont rouvert leur salon et leur alcôve, où fréquentent quelques-uns de nos littérateurs de qualité.

§

Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret, par Jacques Boulenger. C'est un beau livre, et quelle héroïne de roman vaudrait cette Marceline dont la vie fut d'ailleurs un douloureux roman, un roman compliqué dont il fut longtemps difficile de trouver le secret :

A qui me l'a demandé

Quoi ! vous voulez savoir le secret de mon sort ?
Ce que j'en peux livrer ne vaut pas qu'on l'envie ;
Mon secret, c'est un nom ; ma souffrance, la vie ;
Mon effroi, la pensée, et mon espoir, la Mort ! (1)

Il semble bien que M. Jacques Boulenger ait enfin découvert ce secret que l'on soupçonnait. Oui, malgré certaines invraisemblances matérielles et psychologiques, ce secret porterait décidément le nom de Latouche. Mariée à ce pauvre Valmore, et continuant à fréquenter amicalement son ancien amant qui demeure son directeur de conscience, Marceline ne cessa toute sa vie de pleurer — en réalité et surtout dans sa poésie — cet amant à la fois présent et perdu. C'est sa jeunesse qu'elle pleure dans cet amour qui semble avoir comme clos sa vie à vingt ans. La cinquantaine d'années pendant laquelle elle survécut à cet amour mort au berceau ne fut qu'une lamentation rythmée sur les battements de son cœur romantique. Actrice, c'est sa douleur

(1) Texte inédit du manuscrit original.

qu'elle mime et sanglote sincèrement sur les planches. Quittant sans émotion l'ami vivant qui est un visiteur presque quotidien, elle part pour l'Italie chercher la trace des pas de son bien-aimé et trouve plus de volupté angoissée dans ce mensonge que dans une présence désormais vide de toute réalité. C'est là le vrai secret de Marceline, le secret de sa vie et le secret de sa poésie.

...Appelons-le Latouche, ou plutôt cette sorte d'idéation d'un instant éternel que cristallisa Latouche. Les êtres que nous aimons sont une projection de nous-mêmes ; ils vivent et ils meurent en nous, en dehors de leur propre réalité qui n'a aucun intérêt. Je me souviens avoir connu jadis une jeune poétesse aussi réellement amoureuse du fantôme de Keats que Marceline le fut du fantôme de son amour. Notre pensée, les créations psychologiques de notre cerveau, sont aussi vivantes, aussi matériellement vivantes que les réalités les plus matérielles.

§

On connaît la querelle de M. Jacques Boulenger avec M. Frédéric Lefèvre, au sujet d'une interview parue dans *Les Nouvelles Littéraires*. Aujourd'hui, M. J. Boulenger reprend son bien, puisque c'est lui qui a composé le dialogue, et le publie sous ce titre : **Entretien avec Frédéric Lefèvre.** Nous aurons ainsi la pensée pure de M. Boulenger, que M. F. Lefèvre voulait adapter à sa propre pensée en recueillant ces pages dans un des volumes d'*Une heure avec...* Je ne prendrai pas parti dans cette casuistique littéraire. Je pense seulement que M. Jacques Boulenger est un peu injuste et ingrat envers M. F. Lefèvre qui lui fit une très grosse publicité... intellectuelle dans son journal littéraire. Il faut bien comprendre aussi que, si la plupart des textes de ces entretiens sont fabriqués par les auteurs interviewés, c'est que ces écrivains pensent que personne ne saurait mieux qu'eux-mêmes donner au public un sentiment exact de leur génie. C'est fausser un peu — complètement même — le genre, et je voudrais que M. Lefèvre, sous sa propre responsabilité, nous donne seulement ce que lui-même a saisi de la personnalité d'un écrivain à travers une vraie conversation d'une heure. Je pense même que cette sorte de déformation de la pensée d'un écrivain, en traversant la pensée d'un critique, a son intérêt : elle nous révèle le critique.

§

C'est ainsi que Mme Marie-Thérèse Gadala, en nous donnant dans son livre : **Tels que je les vois**, la substance des œuvres contemporaines, se révèle une personnalité intéressante. On découvre la femme sous le critique, et ce jugement féminin est d'une grande justesse et d'une belle compréhension, appuyée, il me semble, sur une solide culture.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emile Verhaeren : *Chants dialogués*, « la Belle Page ». — Emile Despax : *La Maison des Glycines*, « Mercure de France ». — Emile Cottinet : *Ballades contre et Sonnets pour*, « Le Divan ». — Maurice-Pierre Boyé : *L'Escalier d'Ombre*, « Collection de l'Ermitage ».

Chants dialogués ; Emile Verhaeren. Ce titre nouveau à dix poèmes magnifiquement réunis par les soins des *Editions de la Belle Page*, peut-être était-il inscrit sur l'enveloppe où ces vers se sont trouvés ? Malgré leur ton qui les rapproche de poèmes connus, je ne me souviens pas de les avoir lus précédemment. Aucune note bibliographique n'indique s'ils sont ou ne sont pas inédits. Je verrais fort bien des motifs pour que Verhaeren les eût momentanément écartés ; ils sont robustes, puissants et beaux, quoique d'une fougue qui se contient, qui tend à s'apaiser. On en rencontre d'analogues en certaines parties de *Toute la Flandre*, des *Blés mouvants*, et surtout, attendris d'une émotion profonde, parmi les *Heures d'après-midi* et parmi les *Heures du Soir*.

Je ne sais, en vérité, si ce n'est la portion qui, dans l'œuvre du grand poète, me passionne et me tient avec le plus de ferveur et d'admiration, lorsqu'il plie les puissances de son enthousiasme et tant de farouche grandeur à des thèmes familiers, proches, purs et presque calmes : cette flamme qui pénètre, réchauffe, concentrée, et dure dans un foyer clair. Le brasier fougueux ne se dévore plus lui-même ; son souffle caresse même, s'il s'y mêle des élans parfois encore un peu rudes. L'aile reployée s'enfle d'air intrépide et ne peut, par moments, résister à la fièvre de l'essor, alors même qu'elle se fait protectrice et bienveillante.

L'Oiseau, *Légère*, l'*Etrangère*, surtout l'*Eté* et *Heures d'Au-*

tomne comptent au nombre des plus beaux poèmes de Verhaeren.

Simple réédition d'un volume épuisé, le *Mercure de France* attache l'attention sur l'œuvre interrompue d'Emile Despax. Qui, l'ayant approché, ne se souvient du jeune poète de **La Maison des Glycines** ? Charmant enfant aux beaux yeux pleins de rêve et d'ardeur ; candeur des hardiesses souples et heureuses ; gracieuse courbe et dessin ferme d'un front encore prompt aux rougeurs; enthousiasmes soudains, élans ingénus vers tout ce qui lui paraissait beau. Qui eût prévu que ce disciple d'André Chénier, moins voluptueux à peine, subirait un destin non moins tragique que le sien, et disparaîtrait brusquement ? On sait, à peine amené aux avant-postes, dès le premier jour une balle le frappa au front... Rien ne nous montre que, depuis 1905, année où apparut le recueil de ses beaux vers adolescents, il eût encore écrit. Rien dans le volume réédité ne nous renseigne, mais des poèmes inédits sans doute, s'il en eût existé, se fussent ajoutés aux plus anciens. Etait-ce donc que sitôt, lui si délicieusement doué, en dépit, à coup sûr, de quelques influences apparentes : outre Chénier, Mme de Noailles, Moréas, même Rodenbach, lui qui se fût aisément élevé très haut, « esprit de pureté », d'harmonie et de grâce, était-ce donc que sitôt il avait renoncé ? Certes déjà alors il chantait cette stance :

Pour l'amour et l'orgueil du langage de France,
J'ai fait seul, et Dieu sait au prix de quel effort,
Ce livre : un peu d'amour, de rêve et de souffrance ;
Vienne à présent la mort.

Je ne regrette rien. De la terre, une pierre
Si l'on veut, si l'on veut aussi, quatre cyprès...
C'est la loi : naître, ouvrir ses yeux à la lumière
Et les fermer après.

Il déplorait, ou plutôt consolait le sort d'un Léonard, ce poète, disait-il, oublié, dont le nom a disparu de la mémoire des hommes, rêveur qui, malgré son labeur sincère et ses chants ingénus n'a pas eu « même l'ombre de la gloire de Chénier ». Nous en sommes sûrs du moins : si le nom de Despax n'est pas réservé à un renom éclatant et durable, quelque enfant épris de beaux vers, de fraîcheurs printanières, du charme des jeunes filles dans les profonds jardins de la province occitane et de la grâce

des vieilles chansons de France, l'ouvrira avec émerveillement et sera ému de l'entendre si purement murmurer :

Comme un étang, comme un miroir, mon âme est lisse.
Le grand jour n'y vit pas, n'y meurt pas ; il y glisse
Comme un étang, comme un miroir qui se complaît
A ne jouer que des reflets. Et ces reflets
En sont la caressante et paresseuse vie,
Mais le rêve s'attarde en elle doucement,
Et, doucement, s'en va, sans un déchirement...

Il est beaucoup de choses que M. Emile Cottinet n'apprécie guère. Et il a raison, puisqu'il est sincère. Assurément, je ne me trouverais pas sur tous points d'accord avec lui. Mais il sait ne pas aimer de toute nécessité ce que la mode exige que l'on aime; il sait dédaigner bien des sottises dont la mode inflige le respect et l'admiration. Il lui est loisible de confondre « l'hermétisme bien inutile » des suprêmes sonnets mallarméens avec... de l'hermétisme ou avec une mode adoptée par goût pour s'imposer à l'attention. Certes, on regrettera qu'un homme capable de sentir ne se donne pas la peine de comprendre, et je goûte moins, je l'avoue, la première partie que la seconde de son volume de **Ballades contre et Sonnets pour**. Plusieurs ballades sont habilement tressées d'ailleurs et spirituelles. Mais l'auteur paraît mal à son aise quand le tient un parti pris de dénigrement ; il loue mieux qu'il ne vitupère. Et ses sonnets caractérisent de traits précis soit les paysages aperçus au long des chemins, des extases de rêves ou de sensations, des physionomies d'amis, les souvenirs d'interprètes aimés, de peintres, sculpteurs, musiciens, d'écrivains surtout et de poètes révérés et aimés justement, depuis Eschyle, Dante, Villon, Shakespeare jusqu'à Verlaine, Laforgue, Rimbaud, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Jammes et

Paul Fort, barde ingénu tombé du Paradis

jusqu'à MM. Louis Mandin, Fernand Mazade, Carco, Jean Cocteau, André Payer, et cent autres.

M. Maurice-Pierre Boyé nous avait promenés jusqu'ici à travers les délicieux paysages rustiques de l'Ile-de-France dont la pureté charmante et douce lui dilatait les pupilles, le cœur et l'extase songeuse. Il y voyait onduler à l'orée des bois, ou parmi les champs de blés, un cortège rustique où les jeunes paysannes, fraîches et riantes, mêlaient leurs danses et leurs chants ; par-

fois une nymphe nue se mirait en l'onde d'une source, ou l'aigu regard d'un faune apparaissait au coin d'un buisson.

Maintenant, le poète a abandonné le pays bienheureux. Il a plongé dans le tumulte malsain et fatigant de la ville, et son rêve encore ingénu heurte aux duretés de la vie rude et ignoble qu'y ont constituée les sales ambitions de l'homme. Une amertume lui est venue ; le doute et l'angoisse l'envahissent. A quoi sert de suivre les autres aux spirales de **L'Escalier d'Ombre** ? Hélas il ne sent pas en son âme naître la virile décision qui faisait à Emile Verhaeren exclamer un jour cette plus exaltante vérité : « La vie est à monter et non pas à descendre ! » Les œillets noirs, les pavots sombres d'illusions pathétiques dissimulent mal, aux détours de cet escalier inévitable, que le gouffre fatal est béant au bas des marches et qu'il engloutit à mesure tous ceux qui s'y succèdent. Et cependant que d'ardeurs sollicitent les sens et l'entendement ; que de voluptés sont tentantes ; nul n'échappe tout entier à leur emprise. Non moins qu'elles s'achèvent tristes, elles se poursuivent dans la désolation et le dégoût. Quel enfièvrement hérité des ancêtres nous pousse à nous fondre en ces fâcheux, en ces opiniâtres désirs, que tout aussitôt la satiété désenchante ? L'amour est flétri avant de s'épanouir. Tout le mirage dont est tentée l'activité des hommes s'éteint soudain et se dessèche. Qu'est-ce en vérité qui vaille la peine de vivre et de souffrir sans cesse ? Et cependant que l'on se livre à d'aussi âpres incertitudes, le vertige ou mieux la fatalité nous entraîne, nous force à descendre la pente fatale ; l'ombre nous ensevelit, la mort nous enveloppe, à quoi nous sommes tous voués.

Peut-être le poète s'apercevra-t-il un jour que les raisons de vivre et de s'attacher à la vie sont, au rebours de ce que lui fait pressentir le heurt initial, magnifiques et fécondes. Qu'est-ce que la mort, de plus qu'une transformation dont, il est vrai, le sage ne sait rien ? Mais, du moins, les jcies terrestres, tout trempées qu'elles soient de douleurs et de maux, y conduisent par des chemins de lumière, pourvu qu'on sache se fermer le cœur et les yeux aux hideurs injustes et malfaisantes dont l'homme seul les a parsemés.

La langue et le chant du poète désabusé, sobres et discrets, s'approprient excellemment aux exigences des thèmes abordés. M. Maurice-Pierre Boyé use des rythmes et enlace les images

avec toute la souplesse qu'il convient d'y apporter. Il ne feint pas, pour apparaître grave, une attitude de sécheresse. Au contraire, son vers, quoique parfois un peu nonchalant, est empli de couleurs précises et module selon une volontaire et subtile précision. Je crois, quel que soit l'avenir du poète, que le présent livre marque une étape sérieuse dans son évolution.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

René Boylesve : *Feuilles tombées*, Editions de la Pléiade ; *Les deux romanciers*, J. Ferenczi et fils. — Edouard Estaunié : *Tels qu'ils furent*, Librairie Perrin. — Gilbert de Voisins : *Les miens*, Grasset. — Léon-Pierre Quint : *En personne*, La Cité des livres. — Guy de Pourtalès : *Montclar*, Nouvelle Revue française. — Camille Marbo : *Hélène Barraux*, Editions G. Crès et Cie. — Pierre Scize : *Le plus grand ivrogne du quartier*, E. Flammarion.

Feuilles tombées ; Les deux romanciers. « Je tiens à marquer ici ma conviction qu'avec le recul l'œuvre de René Boylesve apparaîtra la plus importante et la plus solide qu'ait produite le roman français entre Flaubert et Proust », a écrit M. Charles du Bos dans sa très belle introduction aux fragments des « carnets, calepins et notes volantes » de l'auteur de *Madeleine jeune femme*, qu'il publie dans sa collection des *Ecrits intimes*. Une telle affirmation paraîtra, sans doute, aventurée à beaucoup de nos jeunes écrivains, qui trouvent dans la discrétion même de Boylesve une raison de méfiance à son égard, et que leur attitude devant la vie rend étrangers à l'élégant et même à l'aristocratique héroïsme de cette âme. Mais je ne suis pas éloigné de croire que — pour choisir deux livres de caractères différents dans l'œuvre de Boylesve — il y a plus de force dans la maîtrise de soi qu'attestent *Mademoiselle Cloque* et *Le meilleur ami*, que dans la violente incohérence que révèlent les improvisations des nouveaux venus les mieux doués. Boylesve était assurément un de ces rares écrivains qui ont beaucoup médité sur leur art, et que l'on reconnaît classiques en ceci, pour reprendre la définition de M. Paul Valéry, qu'ils sont à la fois créateurs et critiques. Aussi bien, n'est-ce pas sans une intention réfléchie que M. du Bos a scellé les pages de sa préface par la citation de cette phrase de Descartes à la princesse Elisabeth : « Tout notre contentement ne consiste qu'au témoignage que nous avons d'avoir quelque perfection. » Elle résume, en effet, cette phrase

admirable de notre grand rationaliste, l'ambition de toute la vie de Boylesve. Mais, n'est-ce pas ? il s'était relégué lui-même au second rang, du fait de prendre ses modèles dans la province, en un pays comme le nôtre où le préjugé de la centralisation semble indéracinable... Point de milieu pour l'écrivain qui a chez nous des prétentions : Paris ou le cosmopolitisme et l'exotisme. Boylesve était Tourangeau. Tourangeau il resta. On ne s'avisa guère, ou qu'exceptionnellement, qu'en peignant des hommes et des femmes de son petit coin de terre natale, il faisait de la psychologie, et de la meilleure, ou qu'il exprimait, lui aussi, sa vérité, et qu'en poursuivant ses recherches individuelles il atteignait à une signification d'ordre général. Lyrique, on le verra assez par la lecture — si attachante, si pleine de surprises délicieuses — des *Feuilles tombées*, il l'était avec intensité, avec une ferveur même qui s'exaltait jusqu'au plus haut idéalisme ; mais il a su discipliner l'intime jaillissement de son être, en l'obligeant de s'exprimer dans une forme objective. Cette forme, au surplus, il mit toute son application à la rendre aussi harmonieuse, aussi sobre de lignes que possible. Et pour ne s'y envelopper point d'éléments hétéroclites, sa sensibilité n'y apparaît que plus nue, aux yeux attentifs... Point de confusion romantique, chez lui, entre la vérité de l'art et celle de la vie. Les petits récits, comme en marge de sa production romanesque proprement dite, qui paraissent — en même temps que *Feuilles tombées* — sous le titre du premier d'entre eux : *Les deux romanciers*, complètent les précieuses informations que ces pages nous apportent sur ses idées littéraires. Les fidèles de Boylesve trouveront dans ces publications posthumes des témoignages de nature à les confirmer dans leur admiration pour ce parfait écrivain qui sut être, selon son vœu : « un historien et un poète ».

Tels qu'ils furent. C'est un sujet cornélien que M. Edouard Estaunié a traité ici avec une vigueur virile déjà digne du père des Horaces, mais en apportant à son développement ce sens du mystère dont il est imbu si profondément. Cette fois encore, pour pouvoir donner du champ aux puissances obscures qu'il croit qui nous gouvernent, et dont nous éprouvons, souvent, avec violence, dans le présent, l'effet des forces accumulées, il a relié son récit à un passé lointain. Il a montré quel retentissement l'acte accidentel d'un ancêtre avait sur la conscience des descendants de

celui-ci, et comment, de peu de foi, sceptique même dans son élégance, il engendrait une conviction capable de se hausser jusqu'à l'héroïsme. En effet, parce qu'un certain Doublet, l'*Aïeul*, conseiller au Parlement de Dijon, a accepté de mourir, à l'époque de la Terreur, en affirmant un respect pour la Religion et un dévoûment pour le Roy que, dans sa légèreté, il ne s'était jusqu'alors jamais avisé de ressentir, sa descendance se resserre autour de l'idéal d'honneur qu'il lui a légué. Tante Adèle qui incarne, avec une fierté farouche, cet idéal, préfère briser son cœur que de souffrir qu'il soit souillé. Après avoir banni sa fille de chez elle, parce que la malheureuse a épousé par amour un manant, elle consent de vendre tous ses biens pour éviter que la faillite de son gendre, en rejaillissant sur le nom sacré de l'ancêtre, déjà compromis par cette mésalliance, ne le déshonore complètement... M. Estaunié parle, quelque part, dans son roman, de « hasard organisé ». La façon dont il conduit les événements, qui se succèdent comme une suite de coups de théâtre dans ce roman, pourrait paraître arbitraire si elle ne semblait moins obéir à sa propre logique que s'inspirer des lois rigoureuses de la fatalité. Quelque nets que soient dans l'intensité de leur relief les traits de ses personnages, —Tante Adèle est une figure qui égale en expressivité celle de Noémie Clérabault de *Les choses voient* — on ne sait quelle ombre se projette sur eux, qui confond à un inconnu redoutable le secret de leur âme. *Tels qu'ils furent*, qui évoque la vie de province environ le temps de l'avant-dernière guerre (il contient d'admirables pages sur l'occupation allemande à Dijon), est, sans doute, un des meilleurs romans de M. Estaunié. Il m'a semblé le plus alertement écrit de son œuvre. Cette fois, c'est un enfant, témoin du drame — et qui mêle à son atmosphère d'orage la saveur d'un puéril amour, tout en tâtonnant autour de l'inconnu dont il s'enveloppe — que M. Estaunié charge de renouveler son procédé, lequel consiste, comme on sait, à ne jamais aborder de plain-pied un secret, mais à le placer derrière une façade, ou au centre d'un labyrinthe, et à forcer les gens de se contredire ou de démentir leur vie profonde par leur aspect.

Les miens. On se tromperait, je crois, en prenant pour un recueil d'authentiques impressions de jeunesse et d'adolescence ce roman que M. Gilbert de Voisins a d'ailleurs appelé « le

roman du souvenir ». Il ne contient pas un fait que l'on ne sente avoir été transposé, pas un personnage, non plus, qu'on ne devine avoir été stylisé, et son air d'arrangement un peu tendancieux ou apologétique, sinon artificiel, encore que plein de charme, nous avertit qu'il a plus pour objet de nous aider à comprendre l'imagination de M. de Voisins que de nous renseigner sur la personnalité profonde de cet écrivain. Comme « Bonne-Maman » — dont il a tracé un si délicat portrait — les histoires qu'elle raconte à son petit-fils, M. de Voisins enjolive les anecdotes qu'il nous rapporte, sans les fausser, mais en les dépouillant « des ombres, des défauts, des vilains traits » qui en rendraient trouble l'évocation trop réaliste. Il est édifiant, par humeur poétique, ou parce qu'au total les individus dont il a subi l'influence ont favorisé l'épanouissement de son esprit chimérique, et qu'il les revoit, un peu, dans l'éloignement du passé, comme le Prince les fées qui présidèrent à sa bienheureuse destinée. N'était la discrétion ou la modération du ton adopté par M. de Voisins, on comparerait ses souvenirs à ceux, d'un souriant optimisme, que Théodore de Banville a haussés jusqu'à l'Olympe, derrière le voile doré de son lyrisme.

En personne. A l'encontre de Jules Renard, qui croyait prouver comme il est aisé de faire de la critique en citant l'exemple de la maîtrise à laquelle M. Camille Mauclair atteignait dans cet art dès l'âge de vingt ans, je tiens pour aussi rare que les « esprits créateurs » les intelligences capables de discerner les mérites d'une œuvre et d'en signaler les défauts. Aussi bien, la précocité que révélait M. Mauclair témoignait-elle qu'il y faut des dons et des aptitudes particulières que la culture développe et affine, sans doute, mais auxquelles elle ne supplée pas. Parce qu'à peu près tout le monde, aujourd'hui, se flatte de pouvoir porter un jugement valable, tant sur les productions des littérateurs que sur celles des peintres et des musiciens, il ne s'ensuit pas qu'il soit plus facile de s'improviser critique que poète ou romancier. Je dirai plus ; c'est précisément la faculté de discrimination ou d'analyse (sans parler du savoir) qui me paraît surtout manquer aux écrivains de la nouvelle génération, et, parmi ceux-ci, M. Léon-Pierre Quint se distingue — puisque c'est lui qui m'inspire ces réflexions — dont le livre sur Marcel Proust est le meilleur qu'on ait consacré à ce grand psychologue. La

tentative est curieuse, et bien digne de son esprit investigateur, à laquelle il se livre aujourd'hui, dans ce petit ouvrage qui n'est pas à proprement parler une confession, comme il le dit lui-même, pas davantage des mémoires, mais l'essai de fixation d'un instant de sa personne ou de sa personnalité. Il se peut que, pour cet essai, M. Léon-Pierre Quint se soit servi de son journal ou des notes qu'il prenait quotidiennement sur lui-même... En tout cas, l'originalité des pages qu'il a réunies réside en ceci qu'elles dessinent de l'évolution de son caractère une courbe d'une impressionnante netteté. Le passage qu'il accomplit du chaos à l'ordre, ou de l'anarchie à la discipline eût été, sans doute, moins suggestif s'il ne l'avait précisé par un certain effort de stylisation, je veux dire s'il s'était borné à nous en présenter les démarches confuses. M. Léon-Pierre Quint a réussi à se dégager d'un passé auquel il était encore étroitement mêlé pour faire ce portrait d'un des aspects ou d'une des *significations* de son moi. Et c'est une œuvre lucide et volontaire, d'allure classique, qu'il nous a donnée.

Montclar. Je doute qu'il eût été possible à n'importe quel homme de lettres, même génial, ou simplement mieux doué que M. Guy de Pourtalès, d'écrire le livre que nous devons à celui-ci. C'est que la rédaction d'un tel livre suppose, avec les loisirs que donne la fortune, une éducation et un mode d'existence très particuliers. Une bonne part, sinon la meilleure, de l'ouvrage de M. de Pourtalès ne laisse pas d'être attribuable, en effet, au genre de vie que ce gentilhomme a menée. A une élite seule — j'entends, ici, aux représentations d'une classe privilégiée — il serait donné de connaître des expériences comparables à celles, si rares par leur qualité, dont M. de Pourtalès a fait la somme avec une exactitude un peu nonchalante, et en se donnant l'air d'ignorer qu'il en puisse exister d'autres... Le dirai-je, au surplus ? C'est moins, il me semble, sa personnalité, ou son caractère que celui d'un certain type social qu'il a réussi à mettre en lumière dans les pages, souvent très subtiles, de son roman autobiographique, et plus d'une fois il m'est arrivé, en les méditant, de voir se dresser devant mes yeux diverses figures de moi connues, et auxquelles leur élégance confère un air de famille. Mais, ce disant, c'est moins, peut-être, une critique que je lui fais qu'un éloge que je lui adresse. Un homme du monde n'est pas

toujours, du reste, et tant s'en faut, « l'honnête homme » que nous apparaît Montclar qui, entre deux aventures galantes, a étudié les philosophes et les moralistes, et visité les musées. Celui-ci mêle avec agrément à ses souvenirs, qui sont d'un voluptueux assez inquiet, ses impressions d'amateur d'art très distingué et de liseur averti. Une impression un peu confuse se dégage du livre de M. de Pourtalès, qui prétend avoir moins écrit la vie réelle que la vie feinte, et en partie imaginaire, de Montclar (ou de lui-même) et qui pour cela, sans doute, a volontairement mêlé le passé et le présent de son héros. Mais la manière est habile dont il a réussi à nous rendre sensible, sous ses contradictions, l'unité psychologique de celui-ci, très représentative, encore une fois.

Hélène Barraux. Mme Camille Marbo — qui ne se vante cependant pas d'être « objective » — est douée d'une impartialité bien rare de la part d'une femme, et qui donne à ce qu'elle écrit valeur de « déposition de témoin sous serment », selon l'expression de George Eliot, son modèle, il me semble, une romancière qu'elle admire, assurément. La passion ne l'emporte pas, et pour se donner raison, pour donner raison aux passions de ses personnages, elle n'invente aucun sophisme. Que d'autres portent au compte d'une déficience sa modération, je préfère y voir la preuve d'un équilibre entre l'intelligence et la sensibilité. Je trouve, au surplus, très émouvant, et rempli d'une grande pitié le présent roman, qui parut avant la guerre sous le titre de *Celle qui défiait l'amour*, et raconte l'histoire d'une femme, à l'âme bien placée, qui « fait de son mieux » pour vivre aussi proprement que possible entre deux exemples également dangereux, celui d'une mère qui n'est pas assez sérieuse et celui d'un mari qui l'est trop — mais dont l'inquiétude résume, peut-être, les aspirations confuses de son sexe. La peinture du milieu où Mme Marbo a placé son héroïne est d'un réalisme discret, parfaitement accordé au ton de l'œuvre, à la fois précise et nuancée.

Le plus bel ivrogne du quartier. J'ai failli citer Rabelais, il n'y a pas longtemps, à propos de M. Joseph Jolinon, comme je l'avais cité à propos de M. Marcel Arnac. C'est que le grand Tourangeau semble jouir d'un regain de faveur auprès de nos écrivains, qui se plaisent, en outre, ce qu'on ne saurait trop encourager, à évoquer la vie de province. M. Pierre Scize a dû

pratiquer lui aussi *Pantagruel et Gargantua*, qui, avec une gaîté communicative, nous entretient dans son roman de l'amour de Pimpin, dit Siffle-Goutte, pour les alcools. Rien de plus fastidieux, en général, qu'un pochard. Mais il y a ivrogne et ivrogne, et celui de M. Scize est jovial, et révèle, sous son intempérance, un goût éclairé pour nos bons vins. S'il est aux œnophiles ce que sont les poètes éloquents aux poètes de poésie pure, son enthousiasme prédispose envers lui à une certaine indulgence.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Un homme en or, 3 actes de M. Roger Ferdinand, à la Maison de l'Œuvre. — *Madame ne veut pas d'enfant*, 5 actes et 6 tableaux de M. Pierre Veber, d'après un roman de M. Clément Vautel, à la Renaissance. — *La Marche indienne*, 3 actes en vers de M. Franc-Nohain, à l'Odéon. — *La petite grue du cinquième*, 3 actes de MM. Yves Mirande et Gustave Quinson, à la Scala.

La leçon de **Un homme en or** serait celle-ci : quand une femme trompe son conjoint, il ne lui doit pas seulement le pardon ni même un généreux silence. Adieu le : Tue-la ! de Dumas fils (et : bon voyage ! d'ailleurs !). Il faut que le mari s'emploie à la reconquérir en devenant riche, beau, « à la page », voire en apprenant le Charleston à son âge mûr. Cette recette suffira-t-elle pour éviter les accidents ? L'auteur nous renvoie indécis. En tous cas, on pourrait proposer l'expérience, comme on le verra plus loin, à M. Paul Le Barrois, le héros de *Madame ne veut pas d'enfant*, qui, lui, a préféré la trique, et avec succès.

Un homme en or est une pièce gauche, absurde, prodigieusement invraisemblable sous ses allures réalistes. Et surtout lassante ; elle paraît extrêmement longue, quoique composée de trois petits actes. Ça ne se sauve que par Lugné, presque toujours en scène, et tirant le meilleur parti d'un rôle qui, certes, n'est pas « en or ». Germaine Webb est jolie, mais devrait prendre de Lugné quelques leçons de diction.

Dans la bouche du grand interprète d'Ibsen, on est peiné d'entendre des « mots » que le Français le plus moyen dédaignerait : « (Que puis-je faire ?) Avocat ? Je ne sais pas mentir, — médecin ? Je ne veux la mort de personne. »

On a reproché, non sans raison, à Augier, à Dumas fils et autres, l'abus des « mots d'auteur ». Mais, sous prétexte de vérité (et je fais la partie belle avec cette hypothèse), va-t-on nous res-

sasser des plaisanteries insipides, antédiluviennes ? Que diable! on ne va pas au théâtre pour entendre des *mots* qui nous paraîtraient stupides ailleurs. Au surplus, le personnage qui les débite ici est « licencié ès lettres », et, sans surfaire ce titre modeste, on peut présumer que leur possesseur ne serait pas incapable de meilleurs « à-peu-près ».

§

Pas d'avantage qu'à entendre Lugné-Poe dire des mots d'esprit usés, il n'est agréable de voir Cassive dans une pièce ingrate. Ce sont des acteurs à qui certains auteurs — toute révérence gardée et chacun selon son grade — sont presque indispensables. Si j'avais revu Cassive dans un rôle convenable (je veux dire : pas convenable du tout), sans doute aurais-je pris beaucoup plus de plaisir à l'assistance. Mais ici elle est mal employée, et à l'envers de ses dons de franchise délibérée.

Or, voilà une actrice, Cassive, qui nous fait penser à ce qu'elle-même, ou une femme semblable à elle, à ce qu'elle fut, pourrait bien tout à coup reprendre de lustre vif, redevenir soudain singulièrement prisée, si quelqu'un d'intelligent, et qui tenterait l'aventure, sortant le Théâtre de la stagnation prétentieuse où il est embourbé, s'avisait de tâcher à nous rendre la gaîté ancienne, renouvelée d'éléments actuels originaux, que jusqu'ici d'ailleurs personne n'a découverts. Certes on ne peut dire que M. Clément Vautel se serait engagé dans cette voie. Pourtant, applaudissons le pauvre bougre pour son industrie. Descendant incontestable et direct héritier du célèbre « commis-voyageur » de jadis, c'est parce qu'il en a seul conservé la formule qu'il peut en courir la fortune. Il n'a gâché sa vulgarité par aucun dangereux effort de relèvement ; et c'est déjà quelque chose de savoir se reconnaître et se ménager. La pièce qui a été tirée du livre de M. Clément Vautel vaut cette source-là.

Madame ne veut pas d'enfant a quelque ressemblance (outre la rime) avec Jean le Maufranc (1) de M. Jules Romains; froid effort intellectuel et prétention au génie mis à part bien entendu. Ici et là, c'est, — le héros — un garçon lassé de son état,

(1) Dont j'ai laissé le compte rendu dans mon tiroir, pour n'avoir pas le chagrin de renouveler des remarques négatives sur une seconde pièce point heureuse, alors que le *Dictateur*, dont j'ai longuement écrit ici, l'était déjà si peu.

lassé de la norme d'une femme, et qui en prend une autre. Seulement, ici c'est la femme légitime (*Mirielle Perrey*) qui est excentrique et succède à la maîtresse (*Cassive*) qui joue à la bourgeoise, d'ailleurs bonne fille. Bref, la femme de Paul Le Barrois (Tramel) s'ébat soudain comme l'on dit que serait la femme dite du jour : dada, gaga, rigolboche, cahotante, hoquetante, volontiers les jambes en l'air (Ah! où sont les « horizontales » d'antan !...) et surtout bannissant toute géniture, ce qui, par parenthèse, à y réussir, apparaîtrait dans ces conditions, comme une singulière prouesse de malthusianisme. Mais ne prophétisons pas sur le cas de Mme Le Barrois. De même que Jean le Maufranc, elle fait des grimaces et des pieds de nez de galopin aux usages et aux mœurs pendant le principal de la pièce. Comme lui, elle finit dans une relative contrition et comme à regret. Nous avons à la fin une personne qui rentre dans « la bonne voie » lorsque paraissent le bâton du mari et les présages de l'œuvre de la nature ; M. Maufranc, c'était l'ineptie de ses désarticulations et de son rictus au vinaigre de nigaud qui le portait à la contrition. Mme Le Barrois pousse le repentir jusqu'à accoucher, jusqu'à devenir bonne mère et bonne épouse, tandis que Maufranc portait son épilepsie aux soins de l'évêque. Erreur dernière qui menait le malheureux au temple, alors qu'il lui fallait la maison de santé. En fin de compte, je lui donnerais la palme de la misère spirituelle, et à Mme Le Barrois celle de l'opportunité... forcée.

La pièce, on le devine, est naïve et intenable. On distingue trop clairement l'esprit et le « moralisme » bovins célèbres de M. Clément Vautel. Allons : voilà celui qui, flanqué d'Antoine, fait le régal spirituel quotidien du Citoyen, le « fin du fin », le condiment indispensable à son petit déjeuner du matin, à son hygiène du réveil ! Pauvre esprit français, pauvre Théâtre : quelle déroute !

§

La Marche indienne. — Il ne s'agit pas du populaire morceau de musique de Sellenick, qui figurait souvent sur les programmes de la Garde Républicaine dont il était le chef (le célèbre trombone étant flûtiste solo), mais d'une farce excellente, spirituelle et amusante ; et assez anodine pour ne pas choquer le public de l'Odéon. Quant aux « idées directrices » philosophiques,

annoncées par Franc-Nohain dans l'interview, on ne les aperçoit guère :

... d'abord que bien souvent des gens qu'on trouve délicieux pendant dix minutes finissent par paraître assommants s'ils prolongent leur séjour ; ensuite que les hommes qui passent leur temps à souhaiter la mort sont les plus désolés quand ils la voient venir.

D'ailleurs, Franc-Nohain n'entend pas se parer de trouvaille ; il cite de La Fontaine :

Mieux vaut souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Tout au plus dans la pièce cela est-il indiqué *in fine*, sans corrélation manifeste avec le sujet, que voici :

Le Juif errant (Isaac Laquedem) arrive dans l'Inde, juste pour sauver la fille du roi, qui se noyait dans le Gange. Reconnaissance de la jolie personne qui veut l'épouser ; de tous, qui voudraient le retenir et le caresser. Mais, docile à son destin, il résiste avec un entêtement obstiné et une résignation satisfaite. Mais les bons Indiens supplient Brahma d'intervenir auprès de son « collègue chrétien » pour qu'il lève la malédiction. Résultat de la tractation : le Juif errant sera relevé de sa destinée, s'il trouve un suppléant (comme s'il était un facteur rural, chargé d'un service un peu trop long...). Il le trouve aussitôt, ce suppléant, dans un prince qui, par désespoir d'amour, veut s'enfuir au bout du monde. Cela est d'ailleurs assez joli. Isaac se trouve dès lors très bien de son sédentarisme, ne pense plus qu'à rester assis, à dormir, à manger tout à son aise, ne sort plus qu'en palanquin. Cet excès d'inertie, par contre, fatigue tout le monde, et d'abord sa fiancée. Sur quoi le suppléant, repassant par là, et voyant renaître ses chances d'amour (auprès de la fille du roi), provoque Isaac en un duel mortel. Celui-ci s'avise, à propos, que son immortalité et son invulnérabilité précédentes ont passé à son suppléant. Il défait bien vite le troc, reprend le bâton et son errance, en s'écriant (c'est le dernier vers) :

Marchons, la route est belle, et la vie a du bon !

De quoi résulte que Franc-Nohain a dû bonnement se dire : si on imaginait que le Juif errant fait une station, ne serait-ce pas une bonne chose, et neuve : un relais miséricordieux pour le pauvre diable et un excellent rôle pour Gémier? Gémier, en effet,

est supérieurement grimé, avec longue barbe, en compère prenant allégrement son destin d'éternel chemineau. Les autres interprètes, bien, sans demander mention spéciale. Les rôles de femmes ne sont pas les plus propices. Versification aisée, spirituelle, sans coups d'aile comme sans terre-à-terre prosaïque. Ce n'est pas d'un Banville, mais c'est d'un très aimable et particulier rimeur. Musique de scène adaptée, dans la note opérette, pas très originale. Mais le musicien serait mauvais gérant s'il dépensait, en circonstance accessoire, ses idées personnelles, s'il en a.

§

Mais laissons l'Inde pour le boulevard de Strasbourg où **La petite grue du cinquième** a sa couche. La Scala, après un temps de comédie, revient à ses spécialités. Celle d'aujourd'hui n'est pas des meilleures, malgré sa profusion de gros sel. Les auteurs sont : M. Y. Mirande, l'un des auteurs parisiens les plus réputés ; l'autre, M. Quinson, le célèbre trusteur de l'industrie théâtrale. Deux des souverains effectifs des scènes parisiennes. C'est une succession d'épisodes burlesques — ou censés tels. Un record du plus bas comique, — si comique il y a. Ainsi un pochard mondain (Sinœl, digne d'un meilleur rôle) nous fait, à tous moments, assister à ses éructations, et presque à ses épanchements variés dans l'ascenseur ou dans l'escalier. Ainsi encore le titulaire de la petite personne, entrant au lit avec elle, réclame le pot ; et elle le lui apporte solennellement. (On a fait du chemin depuis un quart de siècle : quand Feydeau introduisit, dans son *Fil à la patte*, un personnage à l'haleine gâtée, ce fut une protestation générale.) Mais ne discutons pas le plaisir du public de la Scala, qui trouve tout cela à son goût et qui s'épanouit largement. Mais quelle distance encore entre la compréhensivité de ce public-ci et de celui de certains spectacles « d'Art » — par exemple le *Sardanapale* de M. Boussac de Saint-Marc ! Ainsi les ressources de la pédérastie ne paraissent pas être encore à proposer au public de la Scala, pourtant nullement pudibond ni de goût difficile. Deux personnages de la pièce qui en sont suspectés — à tort, d'ailleurs, — protestent avec énergie, et le plus indigné des deux est un simple garçon boucher, épouvanté à l'idée de perdre la considération du quartier.

L'intérêt de *La petite grue du cinquième* peut, il est vrai, se

passer de n'importe quel surcroît à ses trivialités et à ses ordures, que la troupe, par son entrain extrême et sa belle humeur, contribue à escamoter.

Mlle Parysis est une vedette de genre excentrique. Blonde comme une nixe, le cheveu acidulé, fuselée, capricante, mêlant à la canaillerie un petit air d'ingénuité à la fois assez bêta et assez gentil ; spécialement la jeunesse éclate dans sa minceur, sa souplesse, sa mobilité. Et puis, elle s'habille, et plus souvent encore elle se déshabille avec luxe et fantaisie. Mais pourquoi ne lui fait-on dire qu'une seule chanson (*les fraises et les framboises*), alors que son principal talent est celui de chanteuse égrillarde ? Sa voix a des intonations assez drôles. Sa chanson, je n'en doute pas, est une priapée ; mais je n'ai pas très bien saisi les paroles. Au surplus, Mlle Parysis n'imite-t-elle pas avec à-propos le rossignol, qui ne fait porter ses roulades que sur sa voix et sur sa mélodie ?

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, 5 volumes, Les Presses Universitaires de France. — Charles Rappoport : *La Philosophie de l'Histoire comme science de l'Evolution*, Marcel Rivière.

M. Edouard Driault a publié le tome V et dernier de sa grande **Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours**, écrite avec la précieuse collaboration de M. Michel Lhéritier pour les tomes III et IV. Connu par ses travaux sur Napoléon Ier, maintes fois signalés ici même, auxquels il a consacré de longues années de sa vie et que d'importants prix académiques sont venus honorer, M. Driault, qui, dans ces travaux et d'autres encore, avait fait la part très large à la question d'Orient, était particulièrement qualifié pour écrire une histoire diplomatique de la Grèce. Ce monument, qu'il vient d'élever avec M. Michel Lhéritier, autre spécialiste des questions orientales, est pour l'Hellénisme, depuis le début du dernier siècle jusqu'à nos jours, ce que le grand ouvrage d'Albert Sorel est pour la Révolution française en Europe. Sans avoir toujours le mordant qui a fait la fortune des pages de Sorel, cette nouvelle Histoire diplomatique est certainement exempte de lourdeur, et les grands ensem-

bles comme les « grandes idées », qui sont la cohérence et la substance de l'hellénisme moderne, s'y trouvent suffisamment indiqués et soutenus.

Une bibliographie copieuse précède chaque volume. Les références d'archives occupent assez couramment les bas de pages, sauf pour le dernier tome où M. Driault, qui n'a pas cru devoir « attendre cinquante ans » que les documents secrets fussent rendus publics, a utilisé souvent les témoignages oraux ou écrits des acteurs des événements (ainsi procéda Thiers pour son « Histoire du Consulat et de l'Empire »).

On lit dans le tome Ier (« l'Insurrection et l'Indépendance, 1821-1830 »), dès après le récit des premiers événements, ces lignes caractéristiques, trop optimistes sans doute, mais qui expriment le programme de l'hellénisme, du « patriotisme grec », dont MM. Driault et Lhéritier se sont particulièrement attachés à suivre la trace d'un bout à l'autre de l'œuvre. Si le libéralisme de nos deux historiens paraît un peu idéaliste, on se souviendra que l'insurrection grecque de 1821 donna le signal, en Europe, d'un éveil du libéralisme romantique ; et par conséquent le ton, ici, n'a rien qui *détonne* historiquement, notamment quand il est dit (p. 112) :

> L'âme grecque est donc refaite ; dès lors (1821), il y a une conscience nationale grecque en pleine action, en pleine lutte, vivifiée, trempée par ses terribles épreuves, certaine et fière de sa supériorité sur ses maîtres..., prête à la reconquête, à la résurrection de la patrie glorieuse et à tous les devoirs qu'impose la liberté.

Rapprochons de ce passage les lignes suivantes de John Lemoine, citées approbativement par M. Driault à la fin du deuxième tome [(« Le règne d'Othon — La Grande Idée, 1830-1862 ») :

> Il ne faut point que la diplomatie européenne se fasse un mérite d'avoir fondé la Grèce moderne ; ce ne fut pas sa faute. On dit que la victoire de Navarin fut le résultat d'un malentendu ou d'un coup de tête. Il est vrai que les puissances avaient fait le royaume aussi chétif que possible, choisi le roi (Othon, 1832-62) aussi nul que possible, et fait payer l'argent (de l'emprunt) (1) aussi cher que possible. N'im-

(1) Ce souvenir ne fut pas négligé pendant la dernière guerre avec la Turquie.

porte ! Elles croiront toujours avoir été les bienfaitrices de la Grèce. Ce qui est vrai, et ce qu'il faut savoir dire, c'est que la Grèce ne nous doit rien, absolument rien, et que l'intervention de l'Europe, qui aurait pu être pour elle une source de bienfaits, n'a été en réalité qu'une source de ruines.

Dans la conclusion de l'article, toujours cité par M. Driault, la position de la Grèce en Orient est indiquée avec une largeur de vues qui, pendant et après la Grande Guerre, se retrouva dans le programme de l'hellénisme.

L'ouvrage entier de MM. Driault et Lhéritier pourrait porter en épigraphe ces deux citations, l'une s'appliquant aux origines de la Grèce moderne, l'autre à ses buts, si l'histoire diplomatique de l'hellénisme, patiemment reconstituée dans ces cinq gros volumes, offrait de continuelles certitudes. Or, il faut compter avec des contradictions, des confusions, ou même avec de doubles jeux des puissances, sans parler de ceux de la Grèce avec elles, avec la Russie et l'Angleterre par exemple, toutes choses que nous n'avons ni le temps ni la place de rechercher et d'indiquer ici. Mais, d'une façon générale, il est bon de penser de loin en loin, comme à quelque point de repère possible, à l'article de l'ancien critique de la *Revue des Deux Mondes* ; il est bon de n'en pas perdre tout souvenir, par exemple en feuilletant les deux volumes dus à la collaboration de M. Michel Lhéritier.

Ces deux tomes (III et IV), qui s'harmonisent parfaitement, pour les idées directrices, avec l'ensemble de l'œuvre, étudient le règne de Georges Ier, l'un avant le traité de Berlin (1862-1878), l'autre depuis le traité de Berlin jusqu'à la Révolution turque (1878-1908). Durant la première de ces périodes, l'auteur a eu de fréquentes occasions de s'informer du panslavisme et de la situation de l'hellénisme par rapport à celui-ci. Les relations de la Grèce avec la Russie, sous une maison régnante attachée aux tsars, furent plus ou moins suivies et contradictoires. M. Lhéritier a fait de son mieux pour débrouiller, à l'aide des documents diplomatiques, cette histoire confuse, peu connue, ce qui fait justement aujourd'hui son intéressante nouveauté. Ce fut toujours la destinée de l'hellénisme d'avoir, pour ne point périr, à se ranger tour à tour du côté de quelqu'une des grandes puissances européennes ; et ce fut aussi la destinée de ces puissances de devenir une menace pour l'hellénisme après avoir été son ap-

pui. « L'Angleterre l'a sauvé de la Russie » en 1878. « La Russie et la France l'avaient en 1862 sauvé de l'Angleterre. Cet événement pourra se répéter. » La Russie, moins encore que les autres, n'évita pas ces contradictions. Au lendemain de la guerre gréco-turque, par exemple, si l'hellénisme ne se brisa point contre « le mur de San-Stéfano », il le dut aux rivalités de l'Europe et au courage des patriotes grecs. Après le Congrès de Berlin, le germanisme à son tour, dans ses rapports avec l'hellénisme, a offert à M. Lhéritier un ample sujet d'investigations. La crainte du slavisme, conclut-il, fit le succès relatif du germanisme à Athènes (tome IV : « suite du règne de Georges Ier jusqu'à la Révolution turque (1878-1908, Hellénisme et Germanisme »).

Le tome V et dernier, par M. Edouard Driault (« La Grèce et la Grande Guerre. De la Révolution turque au Traité de Lausanne, 1908-1923 »), continue le tableau de la politique allemande. Vient ensuite la guerre des Balkaniques (Serbie, Grèce et Bulgarie) contre la Turquie. Au lendemain du règlement précaire des affaires de la Péninsule, peu avant la Grande Guerre, la politique de la Grèce n'était ni allemande, ni française: elle était grecque. M. Driault rapporte à cet égard l'opinion de notre ambassadeur à Vienne, M. Dumaine, touchant la politique de la Grèce à cette époque :

Elle avait besoin de l'Angleterre contre le Slavisme, de la France contre l'impérialisme italien, peut-être de la Triple-Entente contre les ambitions de la Triple-Alliance dans la Méditerranée et en Asie Mineure. Il serait souhaitable que la petite flotte grecque fît l'appoint des flottes de la Triple-Entente qui dès lors seraient les maîtresses de la Méditerranée Orientale. Toutefois, continuait l'ambassadeur, ce serait s'abuser que d'attendre du gouvernement d'Athènes une accession complète à notre système d'alliances. Il se réservera toujours la possibilité de tirer parti des liens de famille avec l'Allemagne. Les Grecs... ne négligent aucune occasion de profit... Pour le moment, ils ont grand besoin d'aide, et il ne nous sera pas difficile sans doute de déconcerter chez eux les calculs de l'Allemagne.

Une lettre de Constantin à Guillaume II établit que la crainte de la flotte anglaise eut raison, dans l'esprit du Roi, de l'influence de son beau-frère le Kaiser, qui le pressait de se joindre à lui. Mais nous devons nous borner à signaler l'intérêt des pages relatives à la politique de la Grèce pendant la Grande Guerre et

après. Notons seulement que la partie finale de cette grande histoire diplomatique de l'hellénisme abonde en renseignements sur la dernière guerre gréco-turque et sur l'affreux désastre d'Asie Mineure. M. Driault est sévère ici pour les Grandes Puissances. Le pauvre Gounaris, fusillé on s'en souvient, n'était pas si coupable, dit-il. On assiste ici à de bien tristes convulsions de l'hellénisme aux abois. Nous ne nommerons pas la Grande Puissance qui, sur de pressantes démarches de M. Gounaris (il effectua tout exprès le voyage), se fit faire remise d'un versement considérable, précédemment consenti par elle à la Grèce, en échange de l'autorisation illusoire d'un emprunt demeuré irréalisable. C'est tout ce que la Grèce obtint des Puissances protectrices, en de si tragiques circonstances (1).

M. Venizelos, au cours de sa mémorable carrière, ne paraît pas s'être beaucoup reposé sur la seule valeur des illustres précédents historiques de l'hellénisme. Du moins, les droits ainsi invoqués semblent avoir été pour lui des objets de magnificence sans grande efficacité pratique. Toutefois, l'ampleur du monument élevé par MM. Edouard Driault et Michel Lhéritier à la gloire de la « Grande Idée » se justifie, avec une force singulière, en nos tristes temps. L'hellénisme, après tout, reste une des ressources de la civilisation européenne dans les conjonctures présentes.

Dans **La Philosophie de l'Histoire comme science de l'Evolution**, M. Charles Rappoport s'efforce de lier la cause du socialisme à celle de l'évolution. L'aboutissement de l'Histoire, c'est, d'après lui, le socialisme. Il faudrait plutôt dire, semble-t-il, que le socialisme est le résultat du machinisme, lequel n'a rien à voir avec l'Histoire, que l'on confond de plus en plus avec la sociologie. M. Rappoport a dû plus ou moins étudier les difficiles ouvrages théoriques publiés en France, ces trente dernières années, sur l'Histoire Science. Il y ajoute une particulière connaissance des ouvrages et des doctrines des chefs du socialisme international. Karl Marx est son dieu. M. Rappoport, idéaliste, dit : « Dans la conception marxiste, la liberté triomphe au moment où l'homme s'empare, grâce à sa connaissance des lois de

(1) Il est vrai que, par ailleurs, elle demanda purement et simplement Constantinople... Il faut avouer que le moment était bien mal choisi pour la réalisation de la Grande Idée.

l'évolution, des forces productives de la société. » Eh! non, c'est un parti qui triomphe ! M. Rappoport a dépensé dans son livre beaucoup de savoir, d'ingéniosité, et, avec M. Aulard, nous dirons nous y être fort instruit.

Nous analyserons, la fois prochaine, les sommaires des récents numéros des revues d'Histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE ESTHÉTIQUE

G. Séailles : *L'origine et les destinées de l'art*, Alcan, 1925. — Ch. Lalo : *Esthétique*, ibid., 1925. — H. Delacroix : *Psychologie de l'art, Essai sur l'activité artistique*, ibid., 1927. — M. Klippel : *Philosophie et poésie. Les origines de la pensée philosophique*, ibid. — L. Dugas : *Les timides dans la littérature et dans l'art*, ibid., 1925. — Mémento.

L'esprit agile et généreux de **Séailles** aimait à trouver dans l'art une manifestation de la spiritualité inexplicable par la psychologie mécaniste de Taine et de Mill. De là, chez lui, l'alternance des œuvres d'esthétique et des ouvrages de critique philosophique. La piété de quelques amis a réuni ici divers essais, dont le principal — celui qui donne son titre au recueil, — date de 1886 (*Revue Philosophique*). Il fut composé sous l'influence de Guyau, bien déchu aujourd'hui de son rôle d'animateur. Nous ne ressentons plus, nous autres, le besoin qu'on nous convainque de la pérennité de l'art : ce dernier ne nous paraît avoir rien à craindre de la science.

Les cent pages de Ch. Lalo enseigneront — il faut l'espérer — aux futurs bacheliers les principes fondamentaux de l'**esthétique**. Beaucoup de bons esprits ne regrettent pas que l'esthétique soit, en France, tellement moins exercée que les arts mêmes; comme nous ne craignons guère, nous, que des efforts de réflexion chez certains spécialistes entravent la spontanéité des créateurs, nous ne verrions que des avantages à ce que s'accrût la curiosité esthétique. Le livre qu'on nous offre traite tour à tour des « objets et méthodes » de l'esthétique; de la place qu'y tiennent l'esprit individuel (psychologie) et les conditions collectives (sociologie). Tel qu'il se présente, il rendra de grands services. Il eût pu, croyons-nous, en rendre de plus notables encore, s'il eût précisé les relations que soutiennent entre eux les différents arts. Tel sera l'un des buts de M. Delacroix. Quand montrera-t-on à nos lycéens, par quelques exemples concrets, comment

s'apprécie un tableau ou une sonate? Ce ne serait guère moins souhaitable que de leur faire saisir les éléments de la phrase ou les rudiments de la prosodie ; et aussi utile, sans doute, que de leur énumérer « neuf catégories esthétiques ». Quand donc, surtout, enseignera-t-on la relativité des arts à l'égard des diverses civilisations? Question que dédaigne le professeur d'histoire, mais où le psychologue, le sociologue ont leur mot à dire. Trop longtemps, et ici encore à quelque degré on a laissé supposer que l'art consiste à produire de la beauté ; il est plus vrai que la beauté se définit en fonction de l'art, et de l'art imaginé par chaque civilisation. Une esthétique normative nous apparaîtrait aussi désuète qu'une morale « normative » ; l'esthétique ne deviendra science que par l'histoire comparative des jugements de goût dans les multiples fractions de l'humanité.

Le nouvel ouvrage de M. **Delacroix** est, comme *La Religion et la Foi* ou *Le Langage et la Pensée*, une vaste enquête sur les objets et les méthodes d'une fonction psychologique ; mais il y a cette fois deux livres en un : d'abord un traité sur les conditions les plus générales de l'activité esthétique, puis, du point de vue de la psychologie, une critique de l'art et de trois arts. La méthode mise en œuvre apparaît comme la souplesse même ; rien de moins scolastique, rien de plus proche des faits, en tant qu'éprouvés par des consciences. Les questions se sérient non selon un ordre abstrait ou dogmatique, mais comme s'échelonnent les principes, selon leur valeur explicative de plus en plus grande. Ainsi la théorie du jeu vaut moins que l'*Einfühlung*, et celle-ci moins que la création de formes artificielles. Des « remarques » s'enchaînent, résolvant certaines questions, et ouvrant d'autres problèmes (83) ; remarques de « sens commun », dont l'auteur expressément veut « se contenter » (141). « Nous nous bornons, dit-il, à assigner leur rang » aux divers éléments (116). Si un système n'apparaît pas dans l'exécution du livre, où dominent fort heureusement les références à l'expérience, on entrevoit de-ci de-là des perspectives par où l'ouvrage rejoint ses deux devanciers ; le système ainsi s'élabore dans la pensée de l'auteur, parmi un effort critique portant sur une très riche documentation dans divers domaines de l'activité spirituelle. Par exemple, à travers les trois ouvrages s'établit et se confirme une même notion de l'intuition, ou de l'extase — faits qui demeurent

dominateurs selon le jugement de cet analyste du mysticisme que fut et que reste M. Delacroix.

Un livre sans dogmatisme et tout chargé d'expérience se laisse malaisément résumer. L'essentiel consiste en l'affirmation que l'art est créateur, qu'il vise à remplacer le monde donné par un autre monde, où l'esprit se sent plus libre. Par là vaut « définitivement » la conception kantienne selon laquelle l'art se définit « l'activité harmonieuse des fonctions mentales » ; « une harmonie subjective des facultés de connaître, qui se déploie dans la sensation elle-même » (452). N'oublions pas qu'en l'espèce activité signifie création ; « l'image artistique n'est jamais la représentation d'une chose » (155), mais un mouvement allègre ou douloureux, une agitation d'enthousiasme ou d'affliction qui dessine une forme ou égrène une mélodie. On se rend compte, à ce propos, du degré auquel le fond du bergsonisme devint consubstantiel à notre pensée : tout contour suppose un geste qui le trace, tout lyrisme, poétique ou musical, un élan créateur ; toute intellection implique souvenir et agir. Ajoutons qu'apprécier une œuvre exige, au degré près, les mêmes aptitudes créatrices que la production artistique ; faute de quoi le jugement ressortit à autre chose qu'à l'esthétique : à l'histoire, par exemple, mais non au goût.

M. Delacroix estime que la hiérarchie des arts est un problème de métaphysiciens (140). Peut-être fait-il de la métaphysique en soutenant que la musique est l'art suprême (75). Il a retenu cette conviction du Romantisme allemand, dont il demeure parmi nous l'un des rares connaisseurs. Sur la compréhension, sur l'invention musicales, il a écrit plus de cent cinquante pages, qu'il faut mettre au nombre des plus fortes, des plus distinguées aussi, que puisse offrir la musicologie ; souhaitons que ce livre de psychologie soit lu des spécialistes. Sur la poésie et la peinture, la documentation se fait plus restreinte ; sur les autres arts : architecture, sculpture et autres, elle manque tout à fait. Regrettons-le ; car il y a de la psychologie — autant que de la logique — dans le domaine de chaque art, voire de chaque technique.

Ce que nous regretterons le plus, quant à nous, c'est qu'on entende ici, par l'art, des conceptions modernes et occidentales de « l'art pour l'art », bien plutôt que l'ensemble des productions artistiques à travers l'humanité. Nous ne serons pas de ceux

qui reprocheront à l'auteur d'avoir été psychologue et non sociologue, car il est toujours futile de souhaiter autre chose que ce qu'on nous offre, surtout quand on nous présente un travail d'immense mérite, solidaire de toute l'œuvre d'un penseur. Mais nous estimons que l'essence de l'art ne saurait apparaître qu'à la faveur d'une histoire comparative de l'activité artistique chez les diverses civilisations. Cela aussi pourrait être affaire de psychologie comparée. L'affirmation que « l'art n'est pas d'origine purement esthétique » (p. 465), affirmation toujours vérifiée par l'histoire comparative, implique des conséquences qui ne peuvent pas être négligeables. Sans aucun doute, les arts de l'Asie et ceux de l'Egypte visèrent non à faire de la « beauté », mais à opérer selon des critères, selon des canons relativement *à priori*, avec de tout autres soucis que celui de copier le réel (1). Voilà le cas de rappeler, comme le fait incidemment M. Delacroix (p. 428), les « anthropométries idéales », aux fins magiques ou religieuses. Et la part de tels canons fut plus grande que certains ne le croient, dans l'Occident lui-même, soit en Grèce, soit durant notre moyen âge, soit jusque dans notre « classicisme » du XVIIe siècle. Aussi avouons-nous ne pas saisir en quel sens le maître peut soutenir que « si l'art pour l'art n'était pas né, l'art magique ou religieux n'aurait jamais existé » (p. 465 et déjà 446).

M. **Klippel** a voulu établir que la philosophie avait des origines poétiques, parce qu'elle succède à des cosmogonies mythiques. Cette thèse est défendue par une argumentation vivante et variée, mais où les erreurs et les hypothèses aventureuses se taillent une large part. Il n'est, par exemple, nullement certain que l'Inde ait précédé la Grèce dans la conception de l'illusionisme (p. 73) ; et c'est une affirmation bien scabreuse, que Pythagore doit ses théories à la Chine (p. 2). Il existe d'ailleurs bien des mythes qui ne sont guère « poétiques », au sens moyen et banal de ce terme. Remarquons, à ce propos, que l'auteur est victime de la notion de « symbole ». Les mythes archaïques ne sont guère une expression voilée d'idées spéculatives, idées qui ne devaient se trouver dégagées que plus tard ; il faut y voir plutôt une

(1) P. Masson-Oursel : *Une connexion entre l'esthétique et la philosophie de l'Inde. La notion de pramâna*, dans *R. des Arts Asiatiques*, mars 1925, p. 6. — *Art et scolastique*, dans *Journal de Psychologie*, 15 janv. 1926, numéro exceptionnel, « L'art et la pensée », p. 77.

réflexion sur des rites, plus éloignés encore de la pure philosophie.

C'est peut-être fausser la signification d'une œuvre de moraliste, que de présenter, parmi des ouvrages concernant ou côtoyant l'esthétique, **Les Timides**, de M. Dugas. Nous retiendrons ici de cet ouvrage la très fine contribution qu'il apporte au problème suivant : l'enthousiasme créateur, la fierté de soi, si fréquents comme principes moteurs de la production artistique, se concilient-ils avec de la timidité ? Oui sans doute, si l'on est timide par vanité. Ceux qui redoutent le plus le jugement d'autrui, ceux qui s'épient eux-mêmes parlant et agissant, ce sont en particulier ceux qui voudraient produire une impression d'hommes supérieurs.

Mémento. — Nous nous reprocherions de ne pas signaler dans ce compte rendu l'intérêt d'un numéro spécial du *Journal de Psychologie* (15 janvier-15 mars 1926), relatif à *L'art et la pensée* (esthétique générale, arts du langage, musique, plastique, architecture, art primitif). Citons, parmi les collaborateurs, H. Delacroix, J. Baruzi, G. Urbain, H. Focillon, A. Bourdelle, G.-H. Luquet, A. Thibaudet, G. Marcel, Ed. Jaloux.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henri Daudin : I. *De Linné à Jussieu ; Méthodes de la classification et idée de série en Botanique et en Zoologie* (1740-1790) ; II. *Cuvier et Lamarck ; les classes zoologiques et l'idée de série animale* (1790-1830), Félix Alcan.

Plus le papier est cher, plus on publie des ouvrages volumineux. Voici trois in-8 sur les **Méthodes de la classification** et les **Classes zoologiques**. L'auteur, M. Henri Daudin, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux, est un philosophe, et, quand on fait de la philosophie, on se laisse entraîner facilement à de longues dissertations. M. Daudin, jeune agrégé, avait travaillé dans les laboratoires de biologie du Collège de France, et avait même traduit le célèbre ouvrage de J. Loeb, la *Dynamique des Phénomènes de la vie*. Alors qu'il est de mode dans les milieux philosophiques de s'intéresser aux aspects nouveaux de la Physique, on pouvait penser que M. Daudin envisagerait la nouvelle Biologie de ce point de vue.

M. Daudin a préféré se consacrer à un sujet plus ingrat, celui

des classifications en sciences naturelles, et à se reporter en arrière, période de 1740 à 1830, avant les deux vagues successives du darwinisme et du physico-chimisme biologique. M. Daudin s'est longuement documenté et a travaillé son sujet avec une conscience vraiment digne d'éloges.

La première partie, de Linné à Jussieu, est certainement la plus intéressante. L'auteur recherche les origines de « l'idée de série » chez les philosophes, et plus particulièrement chez Aristote et chez Leibniz.

De la science aristotélicienne ce sont deux idées, très différemment élaborées et, à vrai dire, assez faiblement reliées l'une à l'autre, que l'histoire naturelle, à la Renaissance, reçoit en héritage. L'une est celle d'une *hiérarchie* des êtres, « dogme philosophique que la théologie chrétienne, après le néo-platonisme, a pris pour thème d'une interprétation toute spéculative de l'univers ». L'autre est celle qui pose, entre les êtres naturels, des transitions insensibles et quasi-continues.

Leibniz, grâce aux découvertes de ses prédécesseurs et aux siennes propres, dispose des principes qui rendent possibles la représentation précise et l'analyse d'un processus continu.

La formule selon laquelle toutes les propriétés d'un « être » doivent varier comme des fonctions continues de ses « déterminations essentielles » lui apparaît immédiatement comme ouvrant une voie vers l'analyse de la constitution interne de l'être, et, par là même, de l'univers tout entier. C'est dans cette voie que cherchant à concevoir la substance même de telle sorte que sa spontanéité satisfasse complètement, à tous égards, aux exigences de la continuité, il en vient à la ramener à des « monades » dont chacune a pour toute réalité de représenter, dans l'unité de la « perception », la totalité des variations de l'ensemble. Théorie d'où résulte, entre autres, cette conséquence : puisque la « monade » n'a d'autre « détail » ou, si l'on veut, d'autre contenu que celui de la « perception », puisque l'objet des « perceptions » de chacune d'elles est nécessairement le même univers et que les « monades » allant « toutes confusément à l'infini, au tout », ne sont « limitées et distinguées » que « par les degrés des perceptions distinctes », la hiérarchie qu'elles forment par leur inégal développement est, théoriquement, une série progressive simple, une « chaîne » ascendante unique.

Mais cette série, dont les échelons métaphysiques sont les degrés d'une perfection purement spirituelle, est-elle susceptible,

mieux que celle dont Aristote avait l'idée, de se laisser reconnaître aux images qu'elle projette dans le monde matériel ? De ce que chaque être occupe un rang déterminé dans la progression éternelle des substances, s'ensuit-il qu'on puisse, par l'examen de la structure physique qu'il présente à nos sens, trouver des signes certains de ce rang ?

Pas plus qu'Aristote, Leibniz n'a cherché à proposer à la zoologie une méthode propre à constituer effectivement une série ascendante des animaux. Mais les principes philosophiques de Leibniz ne sont pas demeurés sans écho chez les naturalistes du XVIIIe siècle. En pays de langue française, le Genevois Charles Bonnet invoque la doctrine de Leibniz, l'étudie et la propage, — bien qu'il s'avoue incertain de l'existence des « monades ». Liseur érudit et chercheur original, observateur scrupuleux et réfléchi, Bonnet n'emprunte à Leibniz que la formule théorique d'une conception dont les sources les plus vives sont dans ses propres travaux. Partant de l'étude du « Polype à bras » (Hydre d'eau douce), il confirme l'idée d'une gradation entre toutes les parties de cet univers, et la présente comme une « vérité sublime et bien digne de devenir l'objet de nos méditations ».

Dans la pensée de Bonnet « toute pénétrée de culture protestante et de discipline théologique », l'« échelle des êtres » commence dans le monde physique bien au-dessous des limites du monde vivant et s'élève, d'autre part, bien au-dessus de celles du monde de l'expérience ; et les échelles des êtres de tous les mondes n'en font probablement qu'une seule, « qui réunit tous les ordres possibles de perfections ».

Les naturalistes se sont mis alors à rechercher les formes « intermédiaires », de passage ; ils ont fini par en trouver tellement, et un peu dans tous les sens, que l'idée d'une « échelle unique » s'est trouvée ébranlée. Pallas, dans l'Introduction de sa *Démonstration des zoophytes* (1766), exprime des idées analogues à celles de Bonnet : la nature « après avoir commencé par les êtres les plus simples, change et forme peu à peu les organes avec ses fins : sur une construction plus simple, elle greffe, elle ajuste successivement des parties nouvelles » ; mais, pour tenir compte des affinités, il est nécessaire de substituer un réseau à l' « échelle des êtres ».

§

Dans la 3e partie de son travail, M. Daudin retrace un parallèle saisissant entre Lamarck et Cuvier et à l'avantage de Cuvier!

Dès que Lamarck a cherché à se faire une idée de l' « ordre naturel », il a compris celui-ci comme une progression graduelle et sensiblement continue. La vieille idée de série philosophique et théologique est donc reprise par Lamarck, et affirmée avec autorité.

Si la formation progressive de l'organisation, telle que Lamarck l'a d'abord conçue, est, avant tout, la mise à exécution, par étapes successives, d'un plan total de la nature, il y fait bientôt une place de plus en plus grande aux actions et aux réactions physiques par lesquelles les changements des circonstances suscitent des modifications infiniment variées dans les habitudes et, par suite, dans l'organisation des animaux. Encore reste-t-il que l'œuvre de la nature, dans la pensée de Lamarck, ne dépend de ces facteurs contingents que par ses détails, et non point quant à sa marche générale ou à ses résultats d'ensemble.

Pour M. Daudin, contrairement à une opinion assez répandue chez les écrivains transformistes, mais « très superficielle », les travaux de Cuvier ont préparé et annoncé, plus directement et plus efficacement que ceux de Lamarck, la dissolution du « dogme scientifique qui posait comme réguliers et nécessaires les rapports constitutifs de l'ordre naturel ». Cuvier a reconnu nettement l'impossibilité d'établir, soit un enchaînement continu, soit une progression ascendante entre tous les animaux. Combinant les données de l'anatomie comparée et les résultats des recherches paléontologiques, il en est venu à concevoir l'état du monde animal comme ayant été profondément modifié à plusieurs reprises par des « catastrophes » meurtrières et par des migrations. Conception que Cuvier a accréditée sous l'Empire et la Restauration, « en la reliant à des thèses philosophiques et historiques très délibérément conservatrices », mais conception qui fait prévaloir, en même temps que de fortes erreurs, une notion très importante : celle du *rôle* que peuvent avoir joué, dans le passé du monde animé, *des événements tout à fait contingents, de simples accidents*.

Certes, pour Cuvier, il y a également un « ordre », une « harmonie » de l'univers, mais cet ordre dépend de processus et d'ac-

tions observables, dont l'étude relève par là même d'une physique et d'une physiologie positives.

Et voici que Cuvier se présente comme un des initiateurs de la Biologie expérimentale contemporaine. Après tout,... M. Daudin a peut-être raison.

Moi-même, à maintes reprises, et particulièrement dans le *Mouvement biologique en Europe*, j'ai montré combien stériles ont été jusqu'ici les dissertations sur l'évolution des êtres vivants inspirées de Lamarck et de Darwin, et j'ai insisté sur la nécessité d'appliquer à la biologie expérimentale les méthodes de la physique.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Georges Girard : *La vie de Lazare Hoche,* libr. Gallimard. — Mémento.

Il n'est pas, aux jours troubles de l'Epoque révolutionnaire, de figure plus pure que celle de Hoche. Sorti du peuple, il résume en lui les idées de solidarité, de justice et de bonté qu'apportait avec elle la Révolution. Pour avoir servi quelque temps auprès d'officiers de l'Ancien Régime, il avait acquis des meilleurs d'entre eux l'autorité et le charme, qui émanaient de toute sa personne. C'est avoir la vue courte de ne voir en lui que le Jacobin. Général en chef à vingt-quatre ans, il avait achevé sa vie à vingt-neuf ans. Pendant cette courte période, il a donné toute la mesure de son génie. Hardiesse dans la conception, habileté dans l'exécution, générosité dans ses moyens. Soldat de métier, en possédant la maîtrise, il s'est révélé avant tout pacificateur. Profond politique, compréhensif et humain, ayant la religion de la probité et de l'honneur en un temps où les passions bouillonnaient et mettaient en effervescence les pires instincts, ayant le mépris de tout ce qui est bas et rampant, il posséda cette vertu éminente, le courage civique, si rare chez les militaires, comme l'a remarqué Napoléon. C'est lui qui, en désaccord avec son ministre de la Guerre, lui écrivait :

Si je n'étais persuadé que le Directoire fera sous peu justice de vos perfidies, je ne prendrais la peine que de vous déclarer que je ne veux plus correspondre avec vous...

Le jour de ses funérailles, derrière son cercueil, marchaient six enseignes à la romaine, ornées de couronnes de chêne et de lauriers, relatant ses états de service. L'une d'elles portait : *An V. Il chassa les fripons de l'armée.* Ainsi, ses compagnons d'armes, eux-mêmes, estimaient que c'était là sa plus belle victoire. Travail d'Hercule, en effet, que sa lutte contre la gabegie des fournisseurs. Qu'on ajoute à cela qu'il était beau comme Apollon, avec des manières de charmeur. Ses succès féminins, il en eut certes ; mais nul ne les connaît, si l'on excepte sa passade, aux mauvais jours de la Conciergerie, avec Joséphine. Au faîte de sa gloire, en pleine bataille, peut-on dire, il épousa une jeune fille pauvre, dont il disait lui-même que sa seule dot était sa vertu. A tous ces dons les dieux ajoutèrent celui de mourir en pleine jeunesse, après une vie, courte dans le temps, mais longue par ses travaux, emportant les regrets unanimes.

Si émouvant, si éloquent, si suggestif que soit l'exemple d'une telle vie, Hoche est resté unique, sans postérité morale. Il ne s'est pas révélé jusqu'ici un second Lazare Hoche ; il est probable qu'il n'y en aura jamais plus. Le commun des hommes, qui ont la puissance redoutable du nombre, n'aiment guère cette race de demi-dieux, qui les dépassent si vite et de si haut. Même les politiciens qui se réclament des traditions de la Révolution française, ont d'autres préoccupations secrètes quand leur bouche sonore évoque les jeunes chefs de cette époque. Ils se gardent toujours, même en pleine crise, de confier les premiers postes à des chefs jeunes et ardents. Malgré leurs déclarations enflammées, ils s'adressent, l'occasion venue, à des vieux chefs, dont les longs états de services justifient leur choix et leur servent de garants devant l'opinion. On l'a bien vu en 1870, lorsque Gambetta cherchait des chefs pour ses jeunes armées. Il avait pour lui la jeunesse ; cela lui suffisait. Pour ses légions, qu'il avait fait sortir de terre, il ne trouva, pour leur communiquer la flamme, que des vétérans, gorgés d'ans et d'honneurs, usés et désabusés, des guerres de Crimée et d'Italie, alors qu'il faisait éconduire méprisamment de jeunes chefs, accourus à lui, après avoir échappé au drame de Metz. — Non seulement Hoche n'a pas fait école, sauf peut-être de son temps, mais il n'a pas encore de véritable historien, digne de lui. C'est chose curieuse. On pourrait en dire autant pour Suffren, qui reste unique comme marin. Il semble que de

tels hommes découragent d'avance une étude trop approfondie de leurs actes, l'exaltation de leur œuvre et de leur génie aboutissant à discréditer les errements de leurs prétendus émules. Sauf la biographie écrite par Rousselin au lendemain même de la mort du héros, et celle de Bergounioux, qui date de 1852, nous n'avons guère que des études de détail, fort consciencieuses d'ailleurs, de Chuquet, sur la campagne d'Alsace, de Chassin sur la dictature en Vendée, de Guillon et d'Escandre sur l'expédition d'Irlande. Mais aucun ouvrage, longuement préparé, élaboré avec amour, où chaque jour patiemment apporte ses matériaux, n'a mis en lumière l'unité et l'harmonie de cette magnifique existence, dans une large vue d'ensemble. On ne peut pas tenir pour tels quelques ouvrages de vulgarisation *ad usum Delphini*, qui s'y sont efforcés.

Or, M. Georges Girard, l'auteur des *Vainqueurs*, chartiste doublé d'un poète, avec de réels dons de lyrisme, un goût vif de la vie pittoresque et colorée, vient de nous donner **La vie de Lazare Hoche** dans une de ces collections de biographies que les éditeurs livrent en ce moment à la curiosité des lecteurs, et dont quelques-unes sont tout à fait remarquables. Nous voudrions pouvoir en dire autant de celle de M. G. Girard, qui se distingue surtout par la singularité du plan adopté. M. G. Girard a coupé en tranches la merveilleuse existence de Lazare Hoche, en faisant choix des épisodes les plus caractéristiques. On a ainsi une série de tableaux vivants, colorés, où le héros et ses comparses parlent le langage soldatesque du temps, moyen un peu puéril de donner plus d'accent à la vérité des personnages, mais, presque toujours, aucun lien ne relie ces tableaux les uns aux autres. On pense, malgré soi, qu'un tel plan répond mieux aux exigences d'un film cinématographique — ce fut peut-être la pensée de M. G. Girard — qu'aux méthodes de l'histoire.

Il ne faut, en effet, chercher aucune précision, — sauf pour corser le pittoresque, — dans ces tableaux, dont l'animation extraordinaire est le seul mérite. M. G. Girard, sans aucun doute, n'a pas été sa propre dupe ; il n'ignorait pas qu'il sortait ainsi des chemins battus, il a préféré suivre sa fantaisie de poète plutôt que de se plier aux rigueurs des méthodes historiques. Soit. Mais je crains bien que, malgré toutes ses qualités de mise en scène, un tel livre n'apprenne rien aux lecteurs, qui ignorent à

peu près tout de Hoche, et qu'il ne déçoive profondément ceux, mieux informés, qui espéraient y trouver des précisions.

Il reste en effet nombre de points obscurs dans la vie de Hoche ; il vaudrait de les élucider. — Si un esprit libre, affranchi de tout préjugé politique, peut arriver à voir clair dans toutes les circonstances de cette vie prodigieuse, s'il y constate sans peine la continuité dans la probité et la fidélité à un idéal, il n'est pas moins vrai que l'autorité de l'historien fait encore défaut, en bien des cas où le lecteur ordinaire voudrait pouvoir s'appuyer sur cette autorité. L'affaire de Quiberon, si âprement discutée par les hommes du parti, sans aucun doute avec une égale sincérité de part et d'autre, ne valait-elle pas quelques précisions, même à l'heure actuelle, après tant d'études de détail? L'expédition d'Irlande, sous la plume des marins, revêt une autre couleur que dans les curieuses et admirables lettres de Hoche, exhumées en grande partie par le regretté M. Chuquet. M. Ernest Daudet blâme la conduite de Hoche, à la veille du 18 fructidor. On peut cependant être enclin à l'approuver pleinement. Et si la majorité du Directoire a préféré employer Augereau pour le coup de force qu'il méditait, c'est que, sans doute, Hoche, en raison de sa grande popularité, leur paraissait d'un emploi plus périlleux pour leur pouvoir politique. Hoche, enfin, rêvait à la veille de sa mort de fonder une république rhénane, projet qu'un jeune général, de notre temps, avait pensé à son tour à réaliser. S'il faut s'en rapporter aux mémoires de Laréveillière-Lépeaux, Hoche avait en cela l'approbation de son gouvernement. Ce ne fut pas le cas du jeune général auquel nous venons de faire allusion.

Nous aurions également été désireux de savoir ce que sont devenus ces vingt-cinq in-folio, contenant tous les papiers de Hoche, dont M. Ernest Daudet signalait l'existence, voici une vingtaine d'années. Tous ces papiers, presque tous inédits encore, rassemblés avec une véritable piété par le Marquis de Roys, petit-fils de Hoche, étaient conservés au Château de Gaillefontaine, près de Bray. Que sont-ils devenus? Existent-ils toujours? N'ont-ils pas été dispersés? Nous croyons nous rappeler que les lettres que Joséphine de Beauharnais écrivit à Hoche, pendant leur commun séjour à la Conciergerie, font partie de cette collection. Elles n'auraient pas été détruites par Joséphine, devenue impératrice, à qui elles furent remises sans doute par les soins de la veuve de

Hoche. Joséphine les conserva comme l'on garde un souvenir précieux du passé, quand ce souvenir parle encore à notre cœur. Cette correspondance secrète aurait été acquise plus tard par le Marquis des Roys. En voilà assez, je pense, pour exciter la curiosité des chercheurs. Il est regrettable que M. G. Girard ne nous ait apporté aucune lumière nouvelle sur des points si intéressants.

En citant plus haut les noms des Historiens de Hoche, j'en ai oublié un, et non des moindres : Henri Rochefort. Il a écrit une vie de Hoche, à sa manière. Dans son extrême concision, c'est peut-être celle qui approche le plus de la vérité. Dans un des numéros de sa *Lanterne* de 1868, le célèbre pamphlétaire, après une distribution de nasardes aux puissants du jour, écrivait :

On prépare à Versailles une fête civique pour célébrer le centième anniversaire de la naissance du général Hoche, qui pacifia la Bretagne, commanda en chef sur la Moselle, eut dans les mains toutes les caisses de l'armée, et mourut sans un sou. Cet homme ne mérite que le mépris.

Mémento. — Je suis enchanté de la réplique que M. Clerc-Rampal, membre de l'Académie de Marine et conservateur-adjoint du Musée de la Marine au Louvre, a donnée, dans le *Mercure* du 1er mars, aux critiques que je faisais entendre dans ma chronique du 1er février sur les collections modernes de ce Musée. Il se reconnaît ainsi le responsable de l'état de choses actuel. J'en suis tout à fait aise ; je craignais d'avoir à m'en prendre à une toute autre personne, que, par déférence, je n'avais pas nommée.

D'abord, une petite question personnelle. « J'ai grand peur, dit M. Clerc-Rampal, que les connaissances de M. Jean Norel en Archéologie navale et en modelage de bâtiments ne soient rudimentaires. » M. Clerc-Rampal s'est exprimé ainsi avec quelque légèreté. Je ne suis pas, en effet, comme lui, un yachtman certes distingué, mais enfin un simple amateur en questions de marine. Je n'ai pas appris l'Archéologie navale dans les manuels et en canotant sur la Seine ou aux régates de Monaco ; je l'ai apprise sur les chantiers de ma vie, c'est-à-dire sur la mer, étant un des rares marins encore vivants qui ont eu la grande chance de connaître les dernières années de la marine à voiles, dont j'ai gardé de grands souvenirs et de précieux enseignements.

Au surplus, j'ai assisté à toute l'évolution de la marine moderne jusqu'à ces toutes dernières années, et, n'en déplaise à M. Clerc-Rampal, je me crois plus autorisé à en parler que lui-même, qui n'a pu avoir avec elle que des contacts fugitifs. Je maintiens toutes mes critiques

sur le matériel moderne que M. Clerc-Rampal a entassé, sans discernement, dans les salles du Louvre, pour donner à croire à l'Administration des Beaux-Arts que ces locaux sont indispensables pour la parfaite connaissance de notre matériel naval. Il n'y a là qu'un trompe-l'œil grossier. Et je le prouve. Il m'importe peu que les modèles des navires modernes aient coûté 20.000 ou 30.000 fr. C'est possible ; ce n'est pas un argument. On sait le prix des choses dans les arsenaux de la marine. Je dis que ces modèles n'ont même pas un intérêt documentaire. Cela est aisé à comprendre ; c'est une question de bon sens. Autrefois la vie d'un navire était toute à l'extérieur ; elle était dans sa mâture, sur le pont supérieur. C'est ce qui fait l'attrait de nos vieux modèles : l'œil peut saisir, suivre dans le détail tous les organes qui animaient le navire. Il n'en est plus de même sur nos navires modernes, où toute la vie du navire est à l'intérieur de sa carapace, où tous les organes qui l'animent sont cachés. Si parfaite que soit l'exécution d'un modèle — et ce n'est pas le cas des modèles du Louvre, — il n'apparaît aujourd'hui que comme un objet inerte, dont le regard ne peut embrasser la complexité des organes intérieurs. Une série de bonnes photographies, si l'on veut conserver l'image de cette famille de monstres flottants paradoxaux qui va du *Marengo* à la *Provence*, remplacerait utilement et économiquement les coûteux modèles de M. Clerc-Rampal.

Je soutiens encore que les trois torpilles, puisque, — aggravation! il y en a trois au lieu d'une, — ne sont pas à leur place au musée du Louvre.

Encore moins, l'appareil de scaphandre et les coupes de paquebots, qu'on voit dans tous les bureaux des Agences de navigation, dont M. Clerc-Rampal n'a pas osé parler, et qui garnissent toute une cimaise. S'il n'en a pas parlé, c'est certainement par modestie, cet apport constituant sans doute le plus clair de son œuvre personnelle.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

G. Julien : *Madagascar*, Éd. Notre Domaine Colonial, 94, rue de la Victoire. — Gabriel Angoulvant : *Les Indes néerlandaises*, Le Monde Nouveau.

Les Editions Notre Domaine Colonial, qui ont publié depuis trois ans une très intéressante et très vivante série de brochures sur les colonies françaises, viennent de faire paraître un volume intitulé **Madagascar et ses dépendances**, écrit par l'un des hommes qui connaissent le mieux notre possession de l'Océan Indien, le gouverneur Julien. L'auteur fait partie de cette pha-

lange d'hommes de cœur qui, au lendemain de l'Année Terrible, se sont tracés comme unique tâche celle de doter la France d'un domaine colonial infiniment plus beau encore que celui de Richelieu et de Colbert. C'est en 1886 que le gouverneur Julien prenait contacte avec les pays malgaches et y faisait presque toute sa carrière, collaborant notamment avec Galliéni, s'inspirant des méthodes de notre grand colonial et parfois même apportant à ce dernier les précieux conseils d'une profonde connaissance des milieux hovas. Nul n'était mieux qualifié pour écrire l'ouvrage en question, remarquable synthèse, à la fois documentée et pleine d'aperçus nouveaux, de notre œuvre dans la Grande Ile, des ressources de cette dernière et de l'avenir de ce pays.

Le gouverneur Julien a su montrer, dans un raccourci historique, qui est à notre avis l'exposé le plus clair et le plus précis écrit à ce sujet, par quelle suite d'efforts nous nous sommes définitivement installés à Madagascar. C'est donc avec raison que l'auteur de *Madagascar* a placé comme sous-titre cette formule : « Trois siècles de persévérance française dans les mers des Indes. »

Géographe, M. Julien a donné dans la première partie de son ouvrage une très exacte vision de la colonie. En peu de mots, nous apprenons, en effet, quelle est la structure physique de cette terre, quelles en sont les richesses naturelles, et quelles races la peuplent. Des photographies, des cartes illustrent, pour la plus grande intelligence du texte, ces premiers chapitres.

Administrateur consciencieux et qui sut bien faire son métier de gouverneur, parce que l'aimant et ayant conscience de l'importance de sa tâche, l'auteur a, dans la deuxième partie de son livre, exposé l'organisation politique et économique de Madagascar. Nous voyons en quelque sorte fonctionner tous les rouages, nous en comprenons l'agencement et le rôle. Une place toute particulière a été faite aux institutions du progrès intellectuel, moral et social, grâce auxquelles une grande Nation ne fait pas œuvre de conquérant, mais de civilisateur.

Le mouvement commercial a été l'objet d'une étude très attentive et les chiffres donnés, les cartes explicatives, les observations de toute nature, réunis par M. Julien, seront très précieux à consulter. Nous y pouvons discerner combien l'essor économique malgache est rapide depuis deux ans, sous l'administration sage

du gouverneur général Marcel Olivier. Nous ne citerons, à ce propos, que quelques chiffres tirés de l'ouvrage dont il s'agit : en 1900, la colonie exportait pour 160.222 kilos de produits divers, et en 1924, le chiffre atteint dépassait 79.666.000 kilos ; en 1909, il était sorti 109 kilos de manioc et en 1924, 46.812 kilos !

Nous ne saurions trop dire combien utiles peuvent être des livres comme celui de M. Julien sur *Madagascar*, car ils apportent à tous, professeurs et élèves, commerçants et industriels, des précisions sur l'effort colonial et sur ses résultats. De telles monographies répondent, en effet, à un réel besoin, mais réclament, toutefois, d'être non seulement remarquablement conçues, mais aussi documentées d'une façon impeccable. Tel est le mérite du petit livre qui vient de paraître sur la Grande Ile, joyau de l'Océan Indien.

§

On a dit en parlant de l'œuvre de l'expansion française outre-mer qu'elle constituait le miracle de la race. Mais d'autres peuples ont également réalisé des miracles semblables, et le prestigieux essor des Indes Néerlandaises, dû au génie colonisateur hollandais, génie fait d'une ténacité que rien ne rebute et qu'étaye une technique agricole sans égale, en est un des plus saisissants exemples. Nous n'avons pas le droit d'ignorer ce chef-d'œuvre de la colonisation qui fut lentement, posément, amoureusement même, peut-on dire, buriné par les élèves et les successeurs d'hommes comme van der Bosch et Douwers Dekker. Aussi, pour combler cette lacune, un de nos meilleurs coloniaux français, M. GABRIEL ANGOULVANT, qui parcourut toute la carrière administrative, depuis l'Ecole coloniale jusqu'au fauteuil doré de gouverneur général avant d'aller, comme représentant de l'Inde, exposer à ses collègues du Parlement les véritables aspects des problèmes d'outre-mer, vient de publier deux puissants volumes intitulés **Les Indes Néerlandaises**.

Le récent ouvrage de M. Gabriel Angoulvant, gouverneur général des Colonies, député de l'Inde française, résultat de deux ans de travail et suite d'un voyage effectué par l'auteur dans l'Insulinde, apporte, en effet, ce qui nous faisait défaut jusqu'ici, une vue d'ensemble sur la colonisation hollandaise, ainsi qu'une étude complète des institutions et du développement économique. Il

faudrait plusieurs colonnes de la revue pour analyser les deux forts volumes abondamment et, si l'on peut dire, scientifiquement illustrés. Le premier est consacré, tout d'abord, à l'histoire et à la géographie de ces îles immenses où sont assemblées toutes les merveilles du monde, Java, Sumatra, Bornéo, Célèbes, Timor, Moluques, Nouvelle-Guinée, et ensuite à l'étude de l'organisation administrative et financière du Domaine colonial des Pays-Bas. même en quittant l'exposé géographique, puissante synthèse qui, puisque le Français est assez ignorant en cette science, apprendra beaucoup à nombre d'entre nous, pour examiner d'une façon plus spéciale les problèmes d'administration et en particulier cette question indigène si capitale pour toutes les nations colonisatrices en raison de l'évolution de la mentalité jaune et même noire, le livre de M. Angoulvant sera d'un très précieux enseignement. Quelle a été et quelle est la politique coloniale hollandaise? C'est par l'étude des institutions qui fonctionnent aux Indes Néerlandaises que l'auteur dégage avec une maîtrise incomparable où l'on sent l'expérience acquise, les grandes directives de la doctrine hollandaise :

Pour ma part, je considère que, lorsque la Hollande aura opéré une large décentralisation administrative et financière et doté chaque région d'une représentation élective au deuxième degré peut-être, elle aura désarmé bien des préventions et satisfait en grande partie aux aspirations de la masse.

Le libéralisme paraît être la meilleure arme contre les menées communistes à Java et à Sumatra et qui ont provoqué on le sait, les graves événements de l'année dernière, événements que nous pourrions fort bien connaître un jour ou l'autre en Indochine.

Le chapitre V du livre I nous apporte des précisions sur l'exercice de la souveraineté néerlandaise, le rôle du gouverneur général et ses pouvoirs et, question encore plus intéressante, sur le fonctionnement des institutions représentatives dont le Volksraad, qui semble être la future assise d'un Parlement de l'Insulinde hollandaise. M. Angoulvant nous donne des détails fort intéressants sur le recrutement et la carrière des fonctionnaires néerlandais, ainsi que ceux des cadres indigènes. Les spécialistes liront avec fruit les pages consacrées à la Justice et aux Finances. Les questions budgétaires sont traitées avec une précision remarquable. Les chapitres consacrés à l'instruction publique sont

un magnifique témoignage à l'effort civilisateur des Hollandais, et là encore nous avons bien des choses à apprendre, ainsi que dans le domaine de l'assistance indigène.

La mise en valeur des terres lointaines est une préoccupation qui s'avère comme essentielle pour les grandes nations. Aussi le deuxième tome des *Indes Néerlandaises* sera une mine précieuse de conseils et de documents, car les Hollandais ont porté à un très haut degré la prospérité de Java et de Sumatra. Nous comprenons en lisant les chapitres consacrés à l'organisation agricole, à la main-d'œuvre, comment les archipels des Indes Néerlandaises sont, maintenant, les centres d'une activité immense et des pays producteurs de riz, de sucre, de tabac, de thé, de caoutchouc, ainsi que des centres miniers de première importance d'où l'on expédie, de par le Monde entier, la houille, l'étain, le pétrole. Le Pacifique s'éveille à la vie intense, un de ses foyers sera formé par les Indes Néerlandaises. Riche en enseignements de toute nature, l'ouvrage de M. Gabriel Angoulvant fera époque, car il montrera à d'autres auteurs l'intérêt des travaux de colonisation comparés, science pour ainsi dire quasi inexistante en France à l'heure actuelle.

MAURICE BESSON.

LES REVUES

Aperçu des opinions et de la méthode de M. l'abbé Louis Bethléem pour guider les catholiques à travers la littérature ; *La Vie*, de MM. Marius-Ary Leblond, tient cela pour de la critique « fine, précise, nette ». — *Le Divan* : Hommage à M. Abel Hermant. — *La Revue fédéraliste* : Hommage à M. Henri Ghéon. — *Le Bon Plaisir* : Hommage à M. André Fontainas. — Mémento.

Nos lecteurs ont vu récemment le **Mercure de France** (1er février et 1er mars) mentionner M. l'abbé Bethléem, directeur de la **Revue des Lectures**, et pour ses opinions et pour la publicité qu'il leur assure en causant sur les boulevards le petit scandale de déchirer des journaux devant le kiosque où il vient de les acheter.

Le but idéal de M. l'abbé Louis Bethléem est le salut des âmes. S'il en sauve, nul ne le saura jamais que Dieu Lui-même. Par contre, nous pouvons affirmer que ce missionnaire métropolitain favorise les intérêts temporels des éditeurs et des auteurs d'ouvrages édifiants. C'est parfaitement son droit. Sa façon de

l'exercer est contestable. En effet, les condamnations qu'il prononce relèvent moins de la critique littéraire que de la diffamation et de la calomnie. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à feuilleter *Romans à lire et Romans à proscrire*, un gros manuel de son cru.

On y peut lire que les premiers vers de M. Francis Jammes « glissent souvent dans la licence »; que M. Marcel Prévost est « un des romanciers les plus pervers »; que *Bonheurs perdus*, de M. Henri de Régnier, « réunissent seize nouvelles littérairement médiocres et malpropres »; que Pierre Louys était, « en religion, protestant »; Mirbeau, un « écrivain malpropre et sectaire écœurant »; Stendhal, un « homme vicieux », un « écrivain aride ». Balzac a écrit « des romans qui, sans être condamnés par l'Eglise, restent trop passionnés, trop scabreux, pour convenir à la généralité des lecteurs ». A cause de M. Homais, *Madame Bovary* mérite les louanges de M. l'abbé Louis Bethléem : « œuvre unique : mais elle est gravement dangereuse ».

Il est assez remarquable que M. l'abbé Bethléem cite fréquemment MM. Gustave Lanson et René Doumic, à l'appui de sa campagne. Il la mène avec une cautèle que des naïfs ou des lecteurs peu informés tiendraient pour de l'impartialité, lorsque, par exemple, il leur présente Jean-Jacques Rousseau par ces mots de Voltaire : « le plus méchant coquin qui ait jamais déshonoré la littérature ».

De M. Maurice Beaubourg, M. l'abbé Louis Bethléem écrit : « ce roman (*Une saison au Bois de Boulogne*) et tous ceux qu'il a publiés n'ont pas plus de valeur morale que de valeur littéraire ». Cela est typique de la manière du censeur. Qu'il condamne la morale de Beaubourg du point de vue orthodoxe, soit; qu'il nie la valeur littéraire de Beaubourg, c'est une calomnie caractérisée.

La croisade de M. l'abbé Louis Bethléem est entreprise sans scrupule ni délicatesse, en ce qu'il néglige exprès le point de vue de l'art, dans ses commentaires. On pouvait supposer que pas un écrivain — pas un seul — ne les approuverait. Leur sectarisme, pensions-nous, répugnerait à tout homme de lettres. Nous nous trompions. **La Vie** (15 février) contient ces lignes, dans un articulet anonyme intitulé : « Littérature » :

La Revue des Lectures que dirige l'abbé Bethléem suit avec vigilance

non seulement les romans et le théâtre, mais les revues, magazines et journaux : la critique y est fine, précise, nette.

MM. Marius-Ary Leblond ne trouveront pas mauvais — puisque leur revue recommande la critique *fine, précise, nette* de M. l'abbé Louis Bethléem, que nous reproduisions ci-dessous un extrait du paragraphe que leur consacre M. l'abbé Louis Bethléem :

Ecrits avec obscurité et affectation, leurs romans de « grande ville », de « mœurs électorales », de « couleur », etc., ne furent guère lus davantage que leur ouvrage : *La Société française sous la 3e République, d'après les romanciers contemporains*.

En détail, M. l'abbé présente ainsi — avec la finesse, la précision, la netteté que lui reconnaît *La Vie* — les livres de MM. Marius-Ary Leblond : « récits de mœurs malgaches, immoraux » ; « tableau d'un monde corrompu » ; « aventures scabreuses d'un étudiant » ; « idylle presque convenable dans l'île Bourbon » (ce *presque convenable*, voilà qui est « fin, précis, net » !) ; « roman d'aventures traité sans chasteté » ; « nouvelles non indécentes » ; « les dangers de la sorcellerie noire ; bonne action ; pas pour tous ».

Des frères Rosny, M. l'abbé Bethléem écrit :

Les livres de Rosny ne sont guère lus : ils sont heurtés, incohérents, farcis de sciences et de néologismes, et construits en dehors de tous les procédés courants. Ils ne sont pas à lire, etc.

Est-ce là, en conscience, de la critique « fine, précise, nette » ? Nous en appelons à *La Vie*. MM. Marius-Ary Leblond y dispersent leurs si généreux élans en faveur des gens de lettres, des colonies, de la Pologne, du Canada ; qu'ils n'égarent plus leur universelle solidarité sur M. l'abbé Louis Bethléem. Au point de vue littéraire, cet homme, au couvert d'une dignité sacerdotale, accomplit sa besogne avec déloyauté. Du moins combat-il, si ses moyens de guerre sont bas. Le flagorner est sans excuse et passe en indignité les pires scélératesses de cet imposteur.

§

Le Divan (février) est rédigé en « hommage à M. Abel Hermant », par MM. G. Bauer, J. Benda, J. Boulanger, G. Duhamel, P. Mille, A. Maurois, A. Thérive, J.-L. Vaudoyer, etc. C'est un hommage mérité à notre meilleur mémorialiste, à un artiste

qui possède la science de notre langue. Voilà, enfin, qu'on en vient à constater que la stérilité n'est point la preuve du génie et qu'un grand producteur peut avoir les mérites d'un styliste et le talent de composer ses ouvrages avec un souci patent de l'harmonie. L'article de M. Robert Lejeune : « L'hellénisme de M. Abel Hermant » est d'une justesse et d'un charme remarquables. Avec M. Abel Hermant entrera à l'Académie un prosateur impeccable, un témoin d'une très fine intellectualité, un critique pénétré du sens des valeurs. Tout cela, outre une gloire du meilleur aloi, peut servir à la noble compagnie d'Immortels.

§

La Revue fédéraliste (janvier-février) célèbre en un cahier spécial l'œuvre poétique et l'action catholique de M. Henri Ghéon qui est « intégralement » partisan de l'Inquisition. Il tient La Fontaine pour « notre plus grand poète », ce qui prouve que M. Ghéon ne se trompe pas toujours. De toute manière, Henri Ghéon mérite l'hommage que lui rendent ses amis, par la constance de son effort de croyant qui veut convertir les foules à sa foi. Il le fait avec talent et chaleur. Les éloges que lui décernent ses amis et ses admirateurs seraient justifiés déjà par la seule valeur de « Justine et Cyprien », « tragi comédie fantastique » inédite que publie ce cahier de *La Revue fédéraliste*.

§

Le Bon Plaisir (février) est offert, « en témoignage de leur sincère admiration, à André Fontainas, prince authentique du Verbe et de la Poésie », par MM. J. Azaïs, A. Fontan, R. Groc, H. Lormian, G. Martin et C. Phalippou.

Ce numéro débute par un beau poème du dédicataire: « Cariatide », et il donne la bibliographie de son œuvre, avec un choix de ses vers et de sa prose.

Traitant des romans de M. André Fontainas, Mme Rachilde écrit :

André Fontainas, poète ou prosateur, porte le signe sacré des penseurs, une modestie qui est aussi son orgueil. Il ne s'occupe jamais de la foule, ce pourquoi la foule commence à s'occuper de lui, la foule, cette puérile créature, à mille têtes, qui a pourtant si peu de cœur.

De M. Camille Mauclair, voici une appréciation de l'influence mallarméenne sur le poète :

André Fontainas a été alimenté par ces certitudes. Elles ont été l'armature de son existence intellectuelle. Il a produit lentement, il a réalisé strictement les possibilités latentes que la nature avait mises en lui. Il n'a cherché aucun profit, il n'a cédé à aucune vanité, il a ignoré les multiples façons dont les habiles se servent du fait d'écrire pour briller et bénéficier : s'il les a connues, il les a considérées avec un peu de dédain et beaucoup de sérénité, comme des jeux auxquels il ne voulait pas se mêler. Rien n'a pu altérer en lui le goût de travailler avec une liberté absolue, sans admettre aucune circonstance intermédiaire entre l'œuvre qu'il projetait et l'effort dont il pouvait disposer. Cette liberté est le plus grand luxe, et le seul authentique : il faut en payer le prix. André Fontainas a payé le prix, il a eu la meilleure part.

M. Albert Mockel fixe ce point de la petite histoire littéraire qui a bien son importance :

De ses lointaines Amériques, Stuart Merrill envoyait à *La Basoche* des proses et des vers déjà marqués du signe profond de la poésie. Quillard et Mikhaël collaboraient aussi à la petite revue, et René Ghil y publia la version primitive de son « Traité du Verbe ». Or Mikhaël, Quillard, Merrill et René Ghil, c'est André Fontainas qui les avait ralliés sous le fanion de la hardie *Basoche*. Tous, ils étaient ses anciens condisciples de Condorcet à Paris ; ensemble ils avaient eu la joie de fonder un journal de potaches, *Le Fou* ; ensemble ils l'avaient vu mourir. Tant et si bien qu'ayant épuisé la coupe de l'ivresse et le calice des amertumes, ils avaient écouté la voix du tentateur, grâce à qui se trouva ainsi formée, dans nos lettres, la première alliance franco-belge.

MÉMENTO. — *La Renaissance d'Occident* (mars), numéro spécial consacré au centenaire de Charles de Coster et à Emile Verhaeren.

Revue des Deux Mondes (1er mars) commence la publication de « Sur les bancs de Flandre, » par M. Paul Chack. C'est une nouvelle série des si remarquables récits de la guerre maritime, de 1914 à 1918, que l'on doit à ce marin au style coloré, plein de mouvement, et qui aime passionnément son arme et la mer. — Dans le même numéro, le début d'exquis « Souvenirs d'une petite fille », par Mme Gyp.

La Revue européenne (février). — « Dans un manoir », par A. Tchékov.

La Revue Universelle (1er mars). — « Etudes et milieux littéraires », par M. Léon Daudet. — « Le poème de Daphnis », par M. J. Segrestaa.

Les Amitiés (février) : — « La vigile de Saint-Alexis », par M. Louis Théolier. — « Cinq poèmes », de M. Fernand Mazade. — M. H. Marthoud : « Sites et légendes du Forez ».

Le Correspondant (25 février) : « Le Dr Henri Fabre », par M. E.

d'Hauterive. — « Le communisme au carrefour », par M. le général Martchenko.

La Revue du Centre (novembre-décembre) contient des inédits de Charles-Louis Philippe.

Revue anglo-américaine (février) : « La fatalité intérieure dans les romans de Thomas Hardy », par M. J.-J. Mayoux.

Commerce (hiver) remarquable numéro, par les « Variables », de M. André Suarès, l'« Oraison funèbre d'une fable », par M. Paul Valéry, un « Second récit du naufrageur », de M. L.-P. Fargue, qui est une des meilleures réussites de l'auteur, et « le drame musical grec » de Nietzsche, traduit par M. Jean Paulhan.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Y a-t-il en France un fléchissement de la culture? (*Intransigeant*, 11 mars).

Y a-t-il en France un fléchissement de la culture, une sorte de régression de la curiosité intellectuelle? On pourrait le penser, en constatant le goût du public presque exclusivement porté vers la littérature la plus futile, le roman. Cela prend des proportions assez inquiétantes, au point qu'il devient impossible de publier un ouvrage de littérature pure. N'en accusons pas les éditeurs qui ne sont ici que les esclaves du public. Pourtant, grâce à cette publicité extravagante qu'ils font à des romans éphémères, il semble que la littérature d'idées soit morte en France. Et c'est vrai, puisque par intérêt et par paresse intellectuelle, les éditeurs négligent et même rejettent les œuvres qui pourraient relever le niveau de la culture et de l'intelligence. La critique suit, et voici un tas de génies littéraires consacrés par elle et qui n'ont, en somme, comme bagage littéraire, que quelques images enfilées comme des perles sur le fil d'une banale intrigue sexuelle ou psychologique. Et si ces petites histoires circulent en auto, en avion, de Paris jusqu'aux Indes, alors Montaigne, Pascal, Stendhal, etc., sont enfoncés. Et si, en plus, ces grands écrivains ont trempé leur plume dans un bénitier ou dans la marmite souffrée du diable, ils sont déclarés super-génies et leur éditeur en profite pour tirer cette pauvre littérature à des centaines de mille exemplaires. Cela se répand jusque dans les villages les plus reculés. Et c'est justice, car, enfin, est-elle bien supérieure au cinéma, cette littérature qui satisfait à la fois le curé du village, sa gouvernante, l'instituteur et le hobereau du simili-château ?

On voudrait reformer une élite intellectuelle, grouper les jeunes esprits curieux d'idées et de philosophie, mais il semble bien que, faute d'un Mécène, cette entreprise soit devenue impossible.

A ce sujet, Blanche Vogt nous conte dans **l'Intransigeant**, cette aventure qui nous semble antédiluvienne : « Comment deux auteurs graves ont fait la fortune de leur éditeur. » Oui, deux auteurs *qui n'étaient pas des romanciers* suffirent à faire sa fortune et à la maintenir jusqu'à la guerre.

Ces deux auteurs, c'étaient Jules Lemaître et Emile Faguet.

— Autrefois, me dit M. Paul Agasse (caissier depuis près d'un demi-siècle dans cette maison), en feuilletant d'un doigt qui se poudre le grand livre des comptes d'auteur, autrefois un livre se vendait 3 fr. 50.., il était tiré sur du beau papier, solide et calendré, il avait quelquefois 600 pages. L'auteur touchait dix pour cent sur le prix fort jusqu'au cinquième mille ; — des mille qui faisaient mille volumes à la sortie des presses !

— Et deux auteurs « sérieux » suffisaient à un éditeur.

— Et notez bien que Jules Lemaître et Emile Faguet ne nous donnèrent jamais de l'*inédit*. Ils réunissaient en volumes des articles littéraires déjà publiés.

Les contes de Lemaître, qui eurent un succès fou, avaient paru dans la *Revue Bleue*... Ses *Contemporains*, ses *Impressions de théâtre* avaient paru aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*.

— Quels furent les plus gros droits d'auteur de ce fin critique *psychologue*, érudit, inimitable ?

— Huit mille francs... C'était joli pour notre époque d'avant-guerre! (Multiplions par le coefficient 6 ou 7... En effet, c'était gentil !)

— Emile Faguet fut un polygraphe formidable.

— Je le sais, j'étais son élève ; j'allais le voir un jour chez lui à sept heures du matin, il était déjà en train d'écrire... en train d'écrire *Pour lire Platon* !

— Ah ! oui, dit M. Paul Agasse... J'ai tenu dans mes mains le manuscrit, — un vrai manuscrit non dactylographié, d'une écriture toujours égale à elle-même et sans ratures... En me le remettant, M. Faguet me dit : « Ça fera 360 pages tout juste ! » Il avait calculé. Il ne se trompait pas de dix lignes d'imprimerie.

— Est-ce que ce *Pour lire Platon* s'est beaucoup vendu ?

— Mais oui... Les étudiants de lettres ne manquèrent pas un Faguet, les gens d'esprit et de sens critique non plus. Bref, il y a 30 ans, les livres sérieux se vendaient comme des petits pains, — le petit pain de l'esprit !

Les ouvrages de Faguet et Lemaître furent surtout ouvrages de

« professeurs ». Ils avaient cependant une clientèle des plus fidèles. Maintenant, — à part les éditeurs de classiques — aucune maison n'oserait éditer des auteurs graves de ce genre.

— Selon vous, les goûts du lecteur ont donc évolué ?

— La catégorie de lecteurs qui ont désormais de l'argent pour acheter des livres est comprise dans ce que j'appellerai « le lecteur moyen », de très moyenne culture... Il lui faut du roman, sinon pis, afin d'y comprendre quelque chose.

— Faguet n'aurait plus de succès de nos jours ?

— Il aurait du *succès* chez l'élite, mais il ne se vendrait plus ; — plus assez pour faire vivre son éditeur.

— Quels sont les plus gros droits d'auteur que vous ayez versés à Emile Faguet ?

— Treize mille francs... Il avait chez nous 40 volumes. Ce sont ses *Etudes littéraires sur le XVIIe siècle* qui ont été le plus souvent réimprimées. Il y en avait 100.000 en circulation en 1886. Notez en passant que la réimpression d'un volume coûtait à l'éditeur 45 à 50 centimes.

Ecoutons ce que nous dit ce vénérable caissier : « Maintenant, — à part les éditeurs de classiques — aucune maison n'oserait éditer des auteurs graves de ce genre. » Cette impossibilité d'éditer des œuvres sérieuses, souvent bien plus intellectuellement excitantes que des romans, fausse certainement notre littérature. Il est triste aussi de penser que l'étranger nous juge d'après les petites œuvres et les petites gloires que nous lui envoyons. Je pense que si Remy de Gourmont débutait à notre époque, il ne pourrait pas produire son œuvre critique et que ses *Epilogues* ne pourraient peut-être pas être éditées en volumes. Et comme souvent l'œuvre d'un écrivain est déterminée par le succès d'un genre (on ne peut se passer de ce miroir qu'est un public) l'écrivain actuel n'est plus libre. C'est encore Remy de Gourmont qui, dans la *Préface Brève* qu'il écrivit pour un recueil de *Promenades littéraires* dont la Guerre arrêta — jusqu'à maintenant — la publication, rendait hommage au *Mercure de France* « où, dit-il, j'ai pu parler en toute liberté ».

C'est ce principe de liberté qui a permis l'éclosion de ma personnalité. Où je ne suis pas libre, je ne suis pas moi. Je m'ennuie et j'ennuie.

Ah ! comme ces écrivains qui fabriquent quatre ou cinq romans par an doivent s'ennuyer...

R. DE BURY.

ART

Exposition Georges Capon, galerie Weill. — Exposition René Carrière, galerie Armand Drouaut. — Exposition Malou, galerie Armand Drouaut. — Exposition Barat-Levrault, galerie Weill. — Exposition des Humoristes, 64 *bis*, rue de la Boëtie. — Exposition Georges Carré, galerie Carmine. — Exposition Jules Flandrin, galerie Druet. — Exposition Frédéric Deshayes, galerie Druet. — Exposition Denis-Valvérane, galerie de Marsan. — Exposition Paul Weloch, galerie Sborowsky. — Exposition Jacques Salomon, galerie Vildrac.

Georges Capon est, parmi les jeunes peintres, un de ceux dont la carrière se dessine avec le plus de décision. On ne saisit pas chez lui de réminiscences, et s'il se trouve d'accord, en principe, avec les peintres qui ont l'ambition de construire, il se distingue de certains d'entre eux par son éloignement de la déformation. Il n'abrège que selon la nécessité et demeure toujours fidèle à la vérité et à la vraisemblance de l'allure et du mouvement.

Il dépeint avec exactitude des entrées de filles dans des cabarets du soir, avec une belle sûreté dans la carrure, une traduction un peu schématique des traits dans la violence crue du maquillage. La démarche est silhouettée avec vigueur et souplesse.

Il assied ses figurantes à des guéridons de café avec une rare justesse de lignes.

Une forte étude de terrasse de café de l'Avenue de Clichy lui donne non seulement des profils ramassés et de lourdes nuques d'oisifs, mais une jolie étude des maisons d'en face et une notation précise de leurs horizons de toits et de cheminées.

Un aspect de manège de chevaux de bois lui fournit une bonne transcription d'un moment de fête foraine, d'un rythme large et exact. Il a aussi d'excellentes études de nu d'une belle simplicité de lignes avec une transcription très colorée des chairs.

§

Les qualités de sculpteur de **René Carrière** se retrouvent dans ses études rapides de marchés sur les côtes de Guinée, dans la stature et l'allure des indigènes qu'il y groupe.

Il a noté, au cours de ses escales, les aspects des ports qu'il a visités, et les images qu'il en donne ont leur valeur de couleur locale, sans aucune emphase, dans la vérité de leur image.

§

C'est sans doute pour la première fois que Mme **Malou** expose un ensemble de toiles. Elle nous montre une vingtaine de paysages de Provence, aux thèmes soigneusement variés. Sa recherche du métier est davantage de plénitude que de nouveauté. La technique relève de l'impressionnisme ; on y sent une volonté d'arriver jusqu'au bout de la transcription de la lumière, et cet effort n'est pas vain.

C'est une belle clarté ombreuse et tamisée qui tapisse cette arcade sarrasine d'une rue étroite de Cuers-en-Provence, un bel éclat de soleil blanc qui s'étend sur la large route dont un grand pin jalonne le tournant. Il y a du silence, du calme et une luminosité légère sur de vieilles maisons des Martigues, assoupies sous le soleil lourd.

La simplicité quasi majestueuse des vieux mas provençaux est solidement décrite. Il y a là un intéressant début à noter.

§

L'art de paysagiste de **Barat-Levraux** gagne singulièrement en intensité et en souplesse. Son *tournant de la Belle Isnarde*, détail de vision du rivage de Saint-Tropez, offre avec une sorte de solidité de lignes de paysage classique, une valeur d'harmonie délicate, nuancée, traitée en brume claire, d'un effet très neuf. Il donne aussi de bons ensoleillements du port de Saint-Tropez, des dévalées, vers la mer, de rues aux maisons bleuâtres ou cramoisies, des aspects amusants de cabanons, et aussi, en grand format, un bal masqué, un bal de marins, à Saint-Tropez, tout à fait intéressant par la souple interprétation des gestes des personnages, dans une belle lumière chaude. Il a aussi quelques nus de qualité (peintures ou dessins), des natures-mortes largement traitées et quelques séduisantes effigies féminines, expressives sans la moindre déformation.

§

On aimerait ne point se montrer sévère pour une exposition d'**humoristes**. D'abord, parce que cette exposition vise le but le plus généreux, soit de mettre des fonds dans la caisse de retraite des humoristes, et rien ne se fatigue plus vite qu'un humoriste dont le labeur hâtif, pressé, tendu, ressemble à celui des

écrivains-articliers; aussi, parce que l'humour est chose rare et précieuse entre toutes.

Hélas ! le don du rire et celui du sourire n'a jamais été bien commun. Il n'existe pour ainsi dire point d'artistes qui aient amusé leur temps, sans imprégner leur humour d'âpreté. Mettez de côté Bourdet, Scheffer, Beaumont, cet élève de Gavarni, trop peu connu, et les humoristes apparaîtront presque tous des satiriques assez violents.

L'humour est une révolte politique et morale chez Daumier, chez Gavarni, chez Traviès, chez Steinlen et même chez Willette, celui qui parmi les modernes a le mieux professé l'humour souriant, fondé sur la joliesse féminine et le primesaut de l'anecdote ; il y a de petites révoltes du pays de Lilliput qui lui fournissent de petites cimes pour maudire l'allure du monde et les piétismes des consciences.

Forain est un satirique sans ménagement et à qui tout est matière à pamphlet. Son âpreté le distinguait de cette petite bande du Chat Noir (outre Willette, les Somm, les Pille, les Guydo, etc...) qui dessinaient pour amuser les gens, avec pour premier souci de s'amuser eux-mêmes, caustiques mais peu cruels.

C'est cette disposition d'esprit qui règle l'humour actuel. Elle fait la force de quelques excellents artistes, tel Léandre, bon caractériste et, en dehors de sa valeur de peintre et de pastelliste, observateur patient et consciencieux des passants de Paris. Roubille s'adonne aussi à créer quelques images gracieuses, où dans la couleur un peu pâle les lignes sont concertées pour un immédiat plaisir des yeux.

Louis Morin, qui a animé tant d'images et de contes de délicate fantaisie, songe à Venise, à la comédie italienne, à la comédie moliéresque, et reste dans une jolie tradition XVIIIe siècle, avec en plus un souci décoratif.

Ibels se souvient toujours d'avoir créé de belles affiches et d'avoir été le traducteur de l'esprit naturaliste. Il parle une langue picturale fort intéressante et très résumée.

Parmi les railleurs, Hautot a de la verve et du style, et Hémard ; mais à côté d'eux combien d'artistes dont la verve sommeille, dont la verve n'égratigne pas, dont la recherche de joliesse n'aboutit qu'à des chromos contournées et à des visions de crou-

pes et de sourires présentés simultanément en une ligne serpentine et fausse.

Faut-il conclure que la verve des ironistes défaille, ou plutôt admettre que, ne trouvant plus l'hospitalité des anciens grands journaux à images, de la *Caricature* au *Courrier français*, ils se mettent au niveau d'une presse anodine? C'est la seconde hypothèse que je crois la plus vraie.

A côté des humoristes, quelques artistes exposent des nus, des anecdotes qui paraîtraient avec autant de droit et de vraisemblance dans les autres salons; parmi eux, Emile Alder, Nina Alexandrowicz, Gerda Wegener.

L'art décoratif est représenté par une très belle esquisse d'affiche de Cappiello. A la section du livre, de belles images de Carlègle. Il y a une très simplette rétrospective de Willette, composée de deux de ses dessins qui, par extraordinaire, n'offrent aucune espèce d'intérêt, et une rétrospective de Robida, artiste assez curieux, inspiré de Gustave Doré, nourri de Jules Verne, composant des anticipations en style archaïque, très bibelotier, ayant le sens de la mise en page et composant, avec une étonnante complication calligraphique, des foules de menus personnages. Originalité disparate et acquise, existante tout de même.

Il n'y a guère de sculptures; les études de Cavacos, bon sculpteur, ressortent parmi tant d'amusements plastiques dont la polychromie ne dissimule ni la naïveté du faire ni la débilité de conception.

§

Il y a encore en France nombre de villages dont rien n'est encore venu altérer l'élégance de simple rusticité. Les constructeurs de villas n'y ont point encore déposé, en pleine Bourgogne ou au centre de l'Auvergne, leurs toits normands et leurs gros boutons ou leurs petites bandes de céramique polychrome C'est dans un de ces villages, la Ferté-Loupière, au-dessus de Joigny, que **Georges Carré**, récemment accoutumé à décrire dans la lumière artificielle l'éclat des fêtes parisiennes, est venu écouter en toute simplicité le conseil d'une nature sans arrangement. Une petite rivière y rosit à l'aurore et y blêmit au crépuscule, sous les frondaisons massives, vert clair le matin, vert noir le soir, de grands beaux arbres. Il y a une église qui est comme une grange à clocher, un petit château d'architecture bourgeoise et tranquille,

tapi derrière sa grille et ses pelouses. Il y a de belles mares auprès d'ormes opulents qu'on n'a sans doute jamais taillés ; les rues irrégulières passent sinueuses entre leur double haie de petites maisons basses coiffées de chaume. C'est assez désert, donc silencieux. Les gens sont dans les champs. Ils ne crèvent pas cette harmonie tranquille que Georges Carré décrit avec infiniment d'émotion, ce qui lui permet d'atteindre le caractère même de cette vérité simple et émouvante.

§

Jules Flandrin a rapporté d'Italie de spacieuses visions architecturales. Rome moderne, vue par un moderniste à qui n'échappe aucun détail de mouvement, alterne dans ces visions avec la Rome antique. Le rêve esthétique de l'antique se formule aussi dans une belle toile décorative, avec des personnages nus, de la ligne la plus noble, sur un fond de décor où passent les grands bœufs à la puissante échine rectiligne.

Le paysage de Palerme et celui de Taormine sont traduits dans une large atmosphère mauve.

Le peintre n'a point omis d'évoquer, en maintes toiles, ces grands aspects du Dauphiné, notés à Corenc, son pays natal, et qu'il a fait siens, par son ampleur de style, par cet art accompli d'enfermer dans son cadre le plus possible d'horizon calme et de lumière claire.

Puis des aspects de Paris, vus de sa fenêtre du quai Saint-Michel, une Notre-Dame par un ciel frileux, un départ du quai des Grands Augustins, et sur des fenêtres du quai de magnifiques bouquets, d'une valeur neuve de composition.

Un portrait, celui du peintre André Barbier, qui, vu par Flandrin, ressemble à un sage de la Grèce qui, par miracle, méditerait sur Tolstoï.

§

Frédéric Deshayes semble n'obéir qu'à sa sensibilité et il faut l'en féliciter. Une fois le métier acquis, il est bien vain de s'embarrasser de théories et la nature donne toujours le meilleur conseil.

Frédéric Deshayes a noté, à Callas du Var des lignes de cyprès, des coins de rues, des méandres de soleil parmi l'ombre claire, des placettes tranquilles qui semblent écouter, avec recueillement, les

yeux de leurs fenêtres mi-clos, la chanson ténue de la fontaine qui les centre.

Il nous donne des paysages de Corse d'une jolie simplicité, coins de Corté, de Calvi, avec des semis ramassés de maisons dans les fonds verdoyants des ravins.

Il nantit d'un bel éclat des natures-mortes pour lesquelles il a pris pour thèmes des objets malgaches ou cambodgiens, éclatants et gauches, dont il décrit fort bien les couleurs vives et l'aplomb incertain.

§

Denis-Valvérane est un peintre d'un talent souple et vigoureux, expert à traduire les vigoureux ensoleillements du Midi provençal et aussi les haltes de fraîcheur que ménage, sous les frondaisons larges et pies des ruisselets, au flanc des montagnettes, la Provence verte.

Tout en demeurant, la plupart du temps, fidèle à ses thèmes principaux, aux beaux jardins de Provence où des corbeilles aux tons vifs voisinent avec des nids d'arbustes, il peint souvent Paris, aux beaux jours, alors que la lumière, un peu de nord de la grande ville, s'égaie sur les jardins publics et semble en recueillir des reflets. Aussi, voici des *Luxembourg* d'une grande finesse, des aspects de la place du Carrousel, avec de jolis jeux lumineux sur le petit arc-de-triomphe rose, des portraits, dont l'un, fort intéressant, de garçonnet, détaché sur un fond floré, d'une confusion très nuancée.

Le marché aux fleurs de la Madeleine s'égaie de silhouettes féminines aux cheveux courts et cotillons plats Des liseurs profitent du beau temps pour chercher, aux boîtes des bouquinistes, l'édition rare ou le rappel du souvenir d'un livre oublié.

Aussi des scènes hippiques, des passages de cavaliers et d'amazones au bois de Boulogne.

Mais ce qui demeure de plus caractéristique en cette exposition, ce sont ces coins de jardins hérissés de figuiers de Barbarie, ces routes du midi qui montent en leur blancheur vers le Lubéron, ces rochers de Sisteron et cette baigneuse qui s'abrite sous un dais de feuillures où les flèches du soleil dessinent des fleurs éparses et multiples.

§

A l'exposition **Paul Welsch**, quelques nus d'un dessin preste et de couleur discrète, des paysages bien construits, mais dont l'harmonie colorée ne se diversifie que faiblement, quel que soit le paysage de Midi ou d'Alsace qui les a inspirés.

§

Galerie Vildrac, M. **Jacques Salomon** expose quelques bons nus et des intérieurs baignés d'une jolie lumière.

Nombre de pastels de Mlle **Andrée Fontainas** ont trait à des attitudes féminines, traitées sans aucune recherche de joliesse, mais dans un vif désir de synthèse du mouvement. C'est parfois quelque peu anguleux et rèche, mais toujours très étudié et il y a toutes les chances que cela se dégage un jour en parfaite harmonie.

Il y a à cette exposition quelques natures-mortes de bonne densité et de belle matière et un aspect de fête foraine, à la fois un peu maigre et bien ramassé dans sa composition très ordonnée et pittoresque qui donne la certitude d'un progrès chez cette jeune artiste.

GUSTAVE KAHN.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — LE RENNE TYPIQUE DE GLOZEL : NOTE ADDITIONNELLE. — Un savant archéologue, qui ne me paraissait pas disposé à s'incliner devant l'autorité du Prof. Dr Aug. Brinkmann démontrant que le *renne à inscription* du Dr Morlet était bien un *renne typique* et même un *renne marchant* (cf. *Mercure de France* du 1er mars), me fit observer que lui aussi ne manquait pas de compétence en la matière, car il avait vu et étudié un certain nombre de gravures de renne de l'époque paléolithique ; or, s'il y avait bien dans l'animal en question certains caractères du renne, il y avait aussi, à son avis, en particulier dans la partie antérieure du corps, de notables différences. Je n'ai pas voulu prolonger la discussion, ayant la plus haute estime pour la science incontestable de mon interlocuteur. J'aurais pu lui répondre que, s'il avait vu des rennes gravés, il n'en avait vu aucun *marcher*, *brouter*, etc., etc., en un mot, il n'avait pu observer le renne dans sa vie journalière et dans ses diverses

fonctions animales, comme l'a fait le Dr Aug. Brinkmann, directeur du Musée zoologique de Bergen et professeur de zoologie dans cet établissement. Non seulement Brinkmann a étudié anatomiquement le renne, l'a rencontré sur des gravures rupestres norvégiennes, mais encore, ce qui est décisif, il *l'a sous les yeux quand il le désire.*

Consulté par moi sur la question de la survivance du renne en Norvège à l'époque actuelle, mon obligeant ami, Alf Sommerfelt, de l'Université d'Oslo, vient de me répondre par la lettre suivante :

Le renne n'a pas quitté la Scandinavie méridionale. En Norvège il se rencontre encore, mais il est devenu rare à cause de la chasse moderne (1). On en tue cependant encore de 500 à 1000 pièces par an : dans le grand plateau élevé appelé Hardangervidda, dans les environs à l'ouest de ce plateau, dans les montagnes entre le Hallingdal, Sogn et Valdres ; dans les chaines de montagnes appelées Jotunheimen ; dans les montagnes de Skjäk (Skjaak) ; dans les montagnes entre les grandes vallées appelées le Gudbransdal et l'Oesterdal ; enfin, dans quelques-unes des montagnes de Romsdal et de Moere. Vous verrez sur la carte que ces endroits sont dans le centre et le nord-ouest de la Norvège *méridionale*. Chez nous, le renne vit généralement sur les montagnes nues, c'est-à-dire au-dessus de 900 à 1000 mètres, et se nourrit principalement du lichen connu en botanique sous le nom de *cladonia rangiferina* (2). On le trouve pourtant aussi quelquefois dans les bois de l'Oesterdal. Il a autrefois vécu dans les bois, comme il le fait encore au Canada.

Il résulte de cette lettre que personne n'est mieux placé pour étudier le renne, à tous les points de vue (je pourrais ajouter à toutes les époques (3), que le savant directeur du musée zoologique de Bergen.

(1) La chasse actuelle, avec les armes perfectionnées dont on dispose, devient de plus en plus meurtrière. Il n'y a pas encore longtemps le cerf n'était pas très rare dans les forêts de Bretagne. Enfant, j'avais souvent entendu parler de chasses au cerf ; or, aujourd'hui, si je ne me trompe, le cerf a totalement disparu de mon pays natal, le nord-ouest du Morbihan.

(2) Ce lichen existe encore dans certaines parties de la France, par exemple dans la Corrèze.

(3) Ces gravures rupestres de la Norvège et de la Suède consistent, dans la plupart des cas, en figurations animales, et spécialement en images de *cervidés* : cerf, élan, *renne*. Parmi les gravures rupestres de l'âge de la pierre norvégien, il y a une série de figurations animales d'une excellente exécution naturaliste de grandeur naturelle et même plus grandes que nature. Le renne mâle de Böla en Stod (pays au nord de Trondhjem), long de 1 m. 80, haut de 1 m. 36, est

En France, on n'a trouvé jusqu'ici aucune trace du renne après l'époque tourassienne (ainsi nommée d'après la station de La Tourasse, sur la Garonne), qui se place vers les débuts de l'époque néolithique. Mais il est fort possible qu'il y ait survécu plus longtemps, comme le fait supposer la découverte de Glozel. Le renne n'est pas un animal uniquement des climats extrêmement froids, comme d'ailleurs le prouve la lettre ci-dessus ; il s'accommode de climats tempérés, mais ne supporte pas les étés chauds : il est, en effet, dans ce cas, tourmenté par un taon (*oestrus tarandi*) qui le force à émigrer vers des régions plus élevées.

M. Salomon Reinach a réuni et discuté tous les documents (témoignages des anciens, découvertes archéologiques) concernant le renne, dans son : *Epoque des alluvions et cavernes* (Description raisonnée du Musée de Saint-Germain en-Laye, I, 1889), en particulier p. 53 et suiv. Pour lui, il n'est pas douteux que le renne ait survécu dans l'Europe centrale, au nord-est de la Gaule, jusqu'à l'époque historique. On l'a en tout cas signalé dans la station lacustre de l'île de Rosen, sur le Wurmsersee en Bavière, ainsi que dans les stations récentes du Mecklembourg, de la Poméranie et de la Marche (4).

M. Salomon Reinach croit, comme bon nombre de commentateurs, que le *bos cervi figura* dont César signale l'existence dans la forêt Hercynienne, serait un renne. On peut même, d'après lui, invoquer certains arguments tirés des auteurs classiques pour établir la présence du renne en Allemagne vers l'époque chrétienne. J'ai constaté que ces arguments se réduisent, en

dessiné par des lignes très vigoureuses, larges d'environ deux centimètres et profondes de près d'un centimètre ; le renne est dessiné de profil, comme s'il allait descendre le long du ruisseau. Sur une paroi rocheuse verticale de Hell en Stjordal apparait la figuration de deux rennes mâles adultes, représentés en grandeur naturelle, l'un derrière l'autre ; le premier marchant plus bas, comme si tous deux étaient en train de descendre la côte de la montagne. Un peu au-dessous sur cette même paroi se tiennent deux animaux plus petits, gravés eux aussi très bien et très nettement (Haakon Shetelig : *Préhistoire de la Norvège*, p. 41, 42, Oslo, 1926 ; Paris, Champion ; l'art norvégien de l'époque de la pierre y est extrêmement étudié).

(4) M. Salomon Reinach a puisé ces renseignements dans : *Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns*, 1877, p. 30 ; Virchow, *Verh. Berl. Ges.* 1870, p. 162 ; 1872, p. 276 — *Zeitschr. f. Ethnol.* 1870, p. 225, 230. Il est exact, comme il le dit, qu'on n'a pas trouvé trace du renne dans les cités lacustres de la Suisse, mais on a constaté sa présence dans la couche néolithique de l'abri sous roche du Schweitzersbild, canton de Schaffhouse (Heierli, *Urgeschichte der Schweiz*, p. 64).

fin de compte, à l'identification du *rhēno*, pluriel *rhēnones*, vêtement fait de peau d'animal avec les poils en dehors (5), avec le scandinave *ren* ; allemand *renntier* ; M. Salomon Reinach déclare cette identification probable sans être certaine. Il est aujourd'hui reconnu que cette identification est impossible. Le norvégien et suédois *ren* remonte au vieux norrois *hreinn*, anglo-saxon *hrân*, et suppose un indo-européen *croino*. — L'anglais moderne *raindeer*, allemand ***Renntier*** sont empruntés au norvégien (Falk-Torp : *Norw.-dän. Et. Wörterb.* à *ren*). *Rhêno* remonte à *vrènô* ; on peut comparer le grec de Gortyne Ϝαρήν, grec ῥήν, ἀρήν, agneau, mouton ; homérique πολύ-ρρην riche en moutons (Walde : *Lat. Etym. W.*).

Il y a aujourd'hui plusieurs variétés de renne, mais l'espèce fossile paraît bien identique à l'espèce actuelle (*Alluvions et cavernes*, p. 53).

Dans une lettre toute récente, mon ami Alf Sommerfelt m'apprend qu'il y a des rennes au musée de Bergen ; qu'il a vu lui-même des centaines de rennes domestiqués ; qu'il en a vu de sauvages dans les montagnes de Rondane, et qu'on mange beaucoup de viande de renne en Norvège.

J. LOTH.

§

DE L'OPINION DE M. BÉGOUEN. — Le 18 mai 1863, le Secrétaire perpétuel, Elie de Beaumont, se demandait à l'Académie « si les silex taillés n'étaient pas d'origine romaine ». Le 4 février 1927, ses mânes durent tressaillir d'aise, en entendant, à la Faculté des Lettres de Toulouse, M. le comte Bégouen parler des fouilles de Glozel.

Donc, assurait M. Bégouen, les fouilles de Glozel n'ont rien de préhistorique et je m'étonne que tant de savants réputés et estimés (6) se soient laissés entraîner à de véritables rêveries. Nous sortons donc maintenant de mon domaine (7) et, après vous avoir dit ce que n'étaient

(5) Il est fait mention de ces *rhēnones* dans César et divers auteurs anciens cités par M. S. Reinach.

(6) Les savants *réputés et estimés* dont parle M. Bégouen sont M. *Van Gennep*, M. *Salomon Reinach*, M. *Espérandieu*, M. *Leite de Vasconcellos*, M. *Depéret*, M. *Viennot*, M. *Loth*, M. *Breuil* et M. *Audollent* qui, venus successivement à Glozel, ont témoigné de l'authenticité de nos trouvailles et de la nature néolithique du gisement.

(7) M. le comte Bégouen est professeur de préhistoire à Toulouse.

pas les fouilles de Glozel, je pourrais en rester là. Mais cette constatation purement négative ne satisfait pas la curiosité. Vous voulez savoir ce qu'est Glozel. Et d'ailleurs on devine qu'il a dû se dérouler dans ce coin verdoyant de l'Allier, près d'une source, chère à Diane et aux Nymphes, non loin d'un lieu encore nommé « Démon », des scènes curieuses et pittoresques, d'intéressantes évocations magiques.

Nous pourrions également nous arrêter après une aussi belle page de littérature — et, mon Dieu, ce serait suffisant ; mais en cours de route M. Bégouen a renouvelé certaines allusions auxquelles nous sommes heureux de répondre.

Tout d'abord, nous remercions M. Bégouen de reconnaître que nos trouvailles sont parfaitement authentiques et que les accusations de faux sont « *un mauvais et peu digne procédé de discussion* ». La lettre qu'il publia dans le *Journal des Débats*, précisément avant son fameux départ pour la Moravie, était d'une tout autre opinion.

Nous le félicitons de même d'avouer qu'il parle des objets sans s'être rendu sur place et sans les avoir examinés. Mais pourquoi se base-t-il sur les affirmations de M. Jullian, qui lui non plus n'est jamais venu à Glozel... *mais se garde de le dire* ?

Quant aux critiques de notre façon de procéder aux fouilles avec M. Emile Fradin, il est vraiment curieux de remarquer qu'elles proviennent toujours de ceux qui n'ont pas vu le gisement. Voici, puisque M. Bégouen n'est pas le seul à les formuler sans être venu, l'opinion de ceux qui nous ont vus à l'œuvre :

Boulogne-sur-Seine, 3 janvier 1927.

Cher monsieur,

C'est la gradation inévitable, *mutatis mutandis* : 1° Tout est faux ; 2° Il n'y a rien de nouveau ; 3° Ces fouilles sont mal faites et ne sont pas contrôlées, on saccage un site curieux, etc...

La troisième objection n'est pas la plus absurde, mais elle est la plus injuste.

Plût au ciel que tous les sites précieux eussent été fouillés comme Glozel, à la pointe du coûteau et non à la hache et à la bêche ! Nous n'aurions pas à regretter tous les actes de vandalisme que commettent des architectes-archéologues qui fouillent en terrassiers !

Le *seul* regret qu'on puisse exprimer, c'est qu'il n'ait pas été tenu dès le début un journal des fouilles. Malgré l'uniformité du gisement, on serait aise de savoir que la tranchée 8, par exemple, a donné à telle date une aiguille en os plantée horizontalement, une soi-disant bobine

et une tablette non inscrite (8). Mais il sera bien facile, si cela n'a pas déjà été fait, de consigner à l'avenir ces indications, avec croquis reconnaissables des objets exhumés.

J'ai dit à l'Académie que les fouilles de Glozel étaient faites avec toutes les garanties désirables de sécurité et de probité. Je continuerai à le penser et, au besoin, à le dire, tant que deux personnes soigneuses seulement, à l'exclusion d'une équipe, exhument avec une sage lenteur ces restes fragiles.

Tout à vous. S. REINACH
de l'Institut.

Paris, ce 3 janvier 1927.

Mon cher Docteur,

Aujourd'hui, on n'ose plus vous traiter de faussaire ni de naïf, il fallait trouver autre chose. On s'en prend à la façon dont vous avez dirigé les fouilles. On oublie que sans vous, l'incomparable station de Glozel disparaissait à jamais. Pour un peu, on vous accuserait de l'avoir profanée et ruinée. Aussi le premier sentiment que j'ai éprouvé, en apprenant les critiques dont vous étiez l'objet, c'est l'indignation. A l'examen, ce qui me frappe, c'est la pauvreté des griefs que font valoir vos censeurs contre votre direction.

Il y en a une tout d'abord qui prouve autant de sottise que d'inexpérience. Vous devriez, paraît-il, employer des terrassiers pour hâter les fouilles. Quand on connaît Glozel, ce serait aussi fort que de lancer un éléphant dans un magasin de porcelaine.

J'ai fouillé une douzaine de tumuli ; j'ai employé pour deux d'entre eux jusqu'à une douzaine de terrassiers. J'étais inexpérimenté. Aujourd'hui, quand j'y songe, ma conscience n'est pas tranquille. Que d'objets ont dû être brisés ; combien d'autres sont encore enfouis dans le sol !

Rien n'égale la fragilité de bon nombre d'objets de Glozel. Aussi, fort judicieusement, n'employez-vous la bêche que pour enlever la couche superficielle de culture. Dans la couche archéologique, vous n'employez que le couteau et j'ai pu voir avec quel scrupule vous en faisiez usage.

(8) Précisément à cause des suspicions dont nos fouilles étaient l'objet nous avons dû les conduire de manière à laisser un peu partout des carrés de terrain vierge où les savants qui voulaient bien venir les visiter pouvaient faire exécuter des fouilles de contrôle. Dans ces conditions il est impossible de tenir sérieusement à jour des plans et un carnet de fouilles. Maintenant que, grâce à la façon énergique dont nos illustres visiteurs ont affirmé l'authenticité de nos trouvailles, Glozel a conquis droit de cité, nous allons pouvoir travailler en paix, mener les fouilles en une seule tranchée s'étendant d'un bout du champ à l'autre et constituer les plans et le carnet de fouilles que nous étions les premiers à désirer.

Si vous avez tiré de terre tant d'objets intacts, c'est à votre expérience de fouilleurs que vous le devez, E. Fradin et vous.

Il y a une autre raison que je compte exposer et développer. Glozel était un vaste sanctuaire où on n'apportait guère que des objets votifs. Pendant de longs siècles, on a pu remplir d'objets apportés en offrande une couche archéologique assez mince. Tout y était préservé avec soin. Il n'y a pas la moindre trace de violence ou de bouleversement dans la station, au moins jusqu'ici.

On vous reproche aussi, paraît-il, de n'avoir pas tamisé les terres rejetées des tranchées. Je fais le pari que ceux qui vous en font grief n'ont jamais visité le terrain des fouilles. La nature argileuse du terrain ne permet pas l'usage du tamis.

Vous avez poussé le scrupule, comme je l'ai vu, jusqu'à laisser au milieu de vos fouilles des îlots de terrain vierge où divers visiteurs compétents ont pu effectuer des fouilles de contrôle. Tous ont rendu hommage à la façon scrupuleuse dont vous conduisiez vos fouilles et conclu à l'authenticité absolue de vos trouvailles.

Si j'avais un désideratum à exprimer, ce serait qu'à la reprise de vos fouilles vous fissiez un plan du terrain, de façon à pouvoir y reporter vos trouvailles, à indiquer la hauteur à laquelle elles ont été faites. Il serait bon aussi que vous indiquiez les objets trouvés en groupes, par exemple par un petit cercle (8).

Bon courage, mon cher Docteur ; vous en avez vu bien d'autres.

Cordialement à vous.

J. LOTH
de l'Institut.

Nimes, le 3 janvier 1927.

Cher Monsieur le Docteur,

Je suis très peiné d'apprendre, par votre lettre d'hier, qu'aux difficultés que vous avez dû vaincre au sujet de Glozel, et qui eussent découragé toute âme de moins bonne trempe que la vôtre, viennent s'ajouter de nouveaux ennuis et qu'on vous reproche, à présent, de fouiller sans méthode.

Ayant eu la bonne fortune de m'intéresser sur place à vos recherches pendant trois jours en septembre dernier, vous voulez bien me demander de vous faire connaître, par écrit, mon opinion sur la façon dont elles sont conduites.

J'ignore sur quels points portent les critiques qu'on vous adresse ; mais j'ai la certitude qu'elles sont imméritées.

« Surtout, pas de fouilles de terrassiers », vous a dit un jour M. Salomon Reinach ; je vous engage aussi vivement à n'y jamais recourir.

Ne prêtez aucune attention aux sottises d'une cabale. Il n'y a qu'une manière de fouiller à Glozel, si l'on veut garder quelque chance de met-

tre au jour, sans les briser, des objets d'argile à peine cuite. C'est celle que vous avez adoptée, c'est-à-dire le raclage patient, au couteau ou à la curette, de la couche archéologique du site. Les ouvriers que j'emploie, depuis quinze ans, sur le Mont Auxois, ne procèdent pas différemment.

Il est vrai que les contempteurs de votre œuvre diront alors que vous trouvez trop de pièces entières, — et nous savons ce que cela signifierait dans leur pensée. Mais ces mêmes contempteurs, si vous cassiez les pièces, ne manqueraient sûrement pas — et, cette fois, avec quelque apparence de raison — de vous taxer d'impéritie.

Veuillez bien agréer, cher Monsieur le Docteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués. EM. ESPÉRANDIEU
de l'Institut.

Quant à M. Bégouen, il est heureux qu'il ne soit pas venu à Glozel, car il aurait peut-être eu, lui aussi, « des caprices » (9) ; c'est ainsi qu'il nomme dédaigneusement les fouilles de contrôle exécutées en terrain vierge au choix des « visiteurs », ces visiteurs étant en l'espèce M. van Gennep, M. Salomon Reinach, M. Espérandieu, M. Leite de Vasconcellos, M. Depéret, M. Viennot, M. Loth et M. Breuil !

Maintenant, le renne étant reconnu comme renne typique par le professeur Brinkmann, une des plus grandes autorités du monde en paléontologie (10), ce ne sont pas mes théories qui « s'écroulent du coup », ce sont les affirmations du comte Bégouen !

Quant à son « clou de fer » — qui d'ailleurs n'a jamais été un clou, mais un morceau de fer — que M. Bégouen se rassure. Voici quelques précisions données à ce sujet par Mlle Picandet elle-même qui l'avait signalé dans son rapport :

Ferrières-sur-Sichon, le 4 janvier 1927.

Cher Monsieur,

J'apprends que la Société d'Emulation du Bourbonnais mène grand bruit à propos d'un morceau de fer trouvé à Glozel, au début des fouilles, et que j'ai signalé dans mon rapport à M. l'Inspecteur d'Académie.

Je me souviens fort bien que M. Fradin m'indiqua qu'il l'avait recueilli beaucoup plus superficiellement que le reste et que pour lui et

(9) Compte rendu de la conférence de M. Bégouen, paru dans *Le Télégramme de Toulouse*, numéro du 11 février 1927.

(10) Voir *Le renne typique de Glozel*, par M. Loth, *Mercure de France*, 1er mars 1927.

son grand-père, il s'agissait d'un bras de force de charrue cassé et perdu là.

Je n'ai signalé le morceau de fer que parce que M. Fradin l'avait mis à côté des premiers objets trouvés et que, dans mon désir de faire un rapport scrupuleusement exact, je tenais à n'omettre aucun fait susceptible d'éclairer les archéologues.

A ce moment, cher Docteur, nous n'avions pas le secours de votre haute compétence et le peu d'objets découverts ne permettait pas de situer si vite la nature et l'importance des fouilles.

Que mon rapport contienne des erreurs, je n'en puis, hélas, douter, puisque j'ai failli partager l'avis de la Société d'Emulation,qui persiste à croire, contre toute évidence, à une découverte gallo-romaine !

Soyez assuré, cher Docteur, que je reste une fervente convaincue du succès de votre cause, et croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.

A. PICANDET
Institutrice à Ferrières-sur-Sichon.

M. Jullian avait également fait allusion à ce morceau de fer dans un article du journal *Les Nouvelles Littéraires*. Cependant nous avions jusqu'à ce jour négligé de répondre à son sujet, ne pensant pas que des préhistoriens pussent faire du renne un animal contemporain du fer.

Enfin nous terminerons en avouant à M. le comte Bégouen que nous arriverons peut-être à nous faire à l'idée que nos publications n'ont pas l'heur de lui plaire, puisque nous avons reçu pour elles l'approbation d'éminents savants.

Dr A. MORLET.

§

LES CONFÉRENCES BÉGOUEN. — Nous venons de recevoir le compte rendu (*Le Télégramme*, Toulouse, 21 février) d'une dernière conférence où M. le comte Bégouen s'appuie sur l'article de M. Breuil, paru dans l'*Anthropologie* et reproduit en partie dans le *Mercure*. Nous croyons intéressant de le donner ici, pensant qu'il est digne de figurer dans la bibliographie de Glozel :

Cours d'archéologie préhistorique

LES FOUILLES DE GLOZEL

Tout à fait captivante, la dernière conférence de M. le professeur Bégouen, sur les fouilles de Glozel.

En commençant, l'orateur cite le remarquable article de M. l'abbé Breuil, qui vient de paraître dans l'*Anthropologie*. « C'est, dit-il, le premier travail véritablement scientifique publié sur la question. Les fouilles de Glozel et les objets découverts sont, enfin, examinés et jugés

par un préhistorien, dont la science et l'esprit critique font autorité. Il faut espérer qu'après cette étude consciencieuse et précise, la théorie de Glozel, préhistorique et même néolithique, sera complètement abandonnée. »

M. Bégouen cite des découvertes du même genre faites à Alvao, en Portugal, et à Baarburg, en Suisse.

Pour le premier gisement, le professeur Mendes-Corréa, de Porto, déclare qu'il remonte, au plus haut, au deuxième âge du fer, et quant aux objets trouvés à Baarburg, et qui comprennent entre autres une calotte cranienne humaine avec gravures et aménagée en coupe, M. Begouen, qui les a vus, les estime romains.

C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle M. Camille Jullian est arrivé pour Glozel. L'érudit historien de la Gaule y voit les restes d'un antre de sorcier gallo-romain, du IIIe siècle de notre ère. Adoptant cette manière de voir, M. Bégouen a tracé un intéressant tableau de la magie à cette époque, expliquant tous les objets trouvés comme accessoires de sorcellerie. Les haches polies, les gravures, les harpons font partie de ce « bric-à-brac » préhistorique dont parle M. Jullian et qu'on retrouve fréquemment dans les ruines romaines. La poterie grossière, mal cuite, de conservation difficile, a été, d'après une curieuse observation de M. l'abbé Breuil, enterrée, sans avoir servi ; elle était donc une simple offrande rituelle ou magique. De même les phallus.

Enfin M. Bégouen aborde la question des fameuses briques à inscriptions. Il montre le relevé des lettres et signes fait par M. Camille Jullian, qui se rapproche de façon saisissante des alphabets d'écriture cursive latine relevés à Pompéï et à la Granjesenque et publiés par Cagnat. Grâce à l'alphabet ainsi établi, M. Bégouen lit et commente quelques-unes des briques publiées par M. le docteur Morlet. Cela rappelle les formules magiques sur lamelles de plomb, publiées par Audollent. Ce sont des formules d'envoûtement bien connues. Certaines lignes sont écrites à l'envers, il faut retourner la tablette pour les lire, ce qui était d'usage courant en sorcellerie. On y trouve alors des invocations à Tyché ou à Tychon, les démons connus pour « nouer ou dénouer l'aiguillette », car la plupart de ces textes ont trait à des questions amoureuses, voire même obscènes. Qu'on se rappelle l'*Ane d'or* d'Apulée et la sorcière Œnotine dans le *Satiricon*, de Pétrone. Une de ces briques alliant le mot gaulois « Lem », qui signifie cerf, avec un des surnoms de Diane explique la présence des gravures de cervidés et évoque le souvenir du culte des fontaines et des bois, au bord des ruisseaux, où se trouvaient généralement les cabinets des sorciers à la campagne.

Envisagées sous ce point de vue, les découvertes de Glozel sont du plus grand intérêt. On n'avait encore rien trouvé qui illustre mieux les

textes relatifs à la sorcellerie romaine, si nombreux dans les auteurs latins et les pères de l'Eglise. C'est de ce côté qu'il faut travailler et non discréditer ces très belles fouilles, par des hypothèses sans consistance scientifique. — P. R.

MERCVRE.

§

SIMPLES CITATIONS. — « Les objets dits trouvés à Glozel, écrit M. Jullian le 29 août 1926 au Président de l'Académie, sont de deux sortes : *les uns ne sont pas authentiques ;* les autres le sont. »

Lettre de M. Jullian, lue à l'Académie des Inscriptions dans la séance du 3 septembre 1926.

— « Tout d'abord M. Jullian accorde que *l'authenticité des objets ne fait aucun doute et qu'elle est incontestable.* »

Séance du 5 novembre 1926 de l'Académie des Inscriptions.
Compte rendu officiel de la séance.

— « Bien entendu, je maintiens sur les objets de Glozel toutes les conclusions que j'ai posées depuis plus d'un an et, en particulier, *mes doutes sur l'authenticité* des plus grandes inscriptions du fascicule III. »

Revue des Etudes Anciennes. Numéro janvier-mars 1927.

Quoique je veuille expressément m'en tenir à ces citations, je dois cependant ajouter que *nous n'avons pas publié de nouvelles tablettes depuis le 10 juillet 1926*, époque à laquelle a paru notre IIIe fascicule. *Ces affirmations successives ne peuvent donc se rapporter qu'aux mêmes tablettes.*

Enfin, puisque M. Jullian a écrit dans le numéro du 20 novembre 1926 du journal *Les Nouvelles Littéraires* : « Je ne peux lire, m'a-t-on dit, que des lettres éparses. C'est une erreur. Je lis toutes les lettres, sans exception ; — je lis toutes les lignes sans exception ; — je lis aussi toutes les formules sans exception », ne pense-t-il pas qu'il se doive à lui-même de le faire ?

Je lui demande de traduire au moins une tablette entière de Glozel, à son choix.

Dr A. MORLET.

§

LES EMPREINTES DE MAINS NÉOLITHIQUES. — Dans un article illustré de la *Presse médicale* du 16 février 1927, le Dr Morlet étudie les *Empreintes de mains néolithiques à Glozel* dont il a

retrouvé déjà une quinzaine de spécimens sur des briques d'argile parfois à peine « dégourdie », parfois entièrement durcie au feu. Ce sont des empreintes de mains véritables, et non pas des dessins schématiques. Un fait curieux est que seule la main droite est représentée. Sur certaines briques elle l'est sans aucune retouche, mais sur d'autres avec un modelage consécutif de la paume, fait au doigt.

Un deuxième fait important est que ces mains sont toutes très grandes, et surtout très larges ; il y a en a une de 26 centim. de long, avec un médius de 12 centimètres ; la largeur la plus grande est de 22 centimètres. La main d'un adulte moyen moderne a comme dimensions correspondantes 18,8 et 9 centimètres.

Le Dr Morlet suppose qu'il s'agit d'une sorte de culte de la main ; mais je ne crois pas qu'un culte de ce genre ait jamais existé. Ce qu'on connaît, c'est l'emploi prophylactique de la main, dont le type est la main dite de Fathma. C'est aussi l'emblème ou le symbole de la puissance royale, de la prière, de l'adoration. On remarquera que, chez les Romains et les musulmans, le côté, et par suite la main, gauche est de mauvais augure, impur, etc., d'où notre mot *sinistre* ; donc le fait qu'à Glozel on ne la trouve pas représentée peut avoir une certaine signification.

Mais d'une manière générale, l'ethnographie enseigne à ne recourir à l'interprétation symboliste qu'en dernier lieu, et seulement quand on a à sa disposition toutes sortes d'autres concomitantes. Avec Glozel, ce n'est pas le cas. Le plus qu'on pourrait dire, je crois, c'est que les plaques à mains ont le même sens que les tablettes à inscriptions, celles-ci étant des prières ou incantations verbales, et la main représentant des prières ou incantations (idées de puissance et de coercition) par le geste.

On connaît aussi des cas où la main est simplement une marque de fabrique ; c'est peut-être celle des artisans qui ont façonné les plaques à cupules et à inscriptions.

Il ne faut jamais laisser non plus de côté l'hypothèse d'un jeu, ou, si l'on préfère, d'un amusement épisodique ; là où il y a de l'argile plastique, il y a deux gestes normaux, faire des boules et faire des empreintes, surtout des doigts et de la main.

C'est enfin un fait connu que les enfants de tous pays regardent leurs mains et leurs pieds avec étonnement et admiration, parfois avec une sorte de terreur sacrée.

Bref, il y a beaucoup d'éléments qui ont pu converger dans un même sens ; et par suite, en face du fait brut fourni par Glozel, il convient de tenir compte de plusieurs possibilités.

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'article que Buloz n'a pas fait. — On connaît l'*Article* que Ranc avait promis d'écrire et que Zola se chargea de rédiger enfin, dans une des chroniques du *Figaro* où le maître romancier publia *Une Campagne*; alors que, dans le même esprit caustique et indépendant, Alphonse Daudet écrivait dans ses *Trente ans de Paris* cet autre chapitre de mordante et inimitable ironie, *Avec les cent mille francs que Girardin m'a promis*. Si nous rappelons ici le souvenir de Ranc, qui n'écrivit jamais l'unique article que ses amis politiques attendirent de lui jusqu'à sa mort, c'est parce que Buloz est accusé présentement par sa petite-fille, Mme Marie-Louise Pailleron, d'en avoir aussi écrit un qui ne fut pas pourtant de lui. Et si, à propos de Ranc journaliste, nous citons son pamphlétaire d'occasion, Emile Zola, c'est aussi à titre de souvenir que la panégyriste de François Buloz nous permettra de rappeler l'amitié qui lia Alphonse Daudet à Edouard Pailleron, son père, jusqu'à ce que, le billard et les bons mots du maître du *Monde où l'on s'ennuie*, ne suffisant plus à distraire le maître de *Tartarin de Tarascon*, celui-ci finit par répondre, le dernier soir où ils se fréquentèrent, au gendre opulent du fondateur de la *Revue des Deux Mondes* que lui, dans son intérieur de la rue Belle-Chasse, — certes, moins confortable que celui du 1, Quai d'Orsay, — il avait sa femme et sa pipe pour s'y trouver encore le plus heureux des gens d'esprit.

Voici donc Mme Pailleron qui, après nous avoir fait lire sur son grand-père Buloz deux volumes de *Souvenirs* fort heureusement présentés avec les papiers posthumes du bœuf muet de la rue des Beaux-Arts, où il n'écrivit que des lettres d'affaires et où il en reçut surtout beaucoup d'autres, conservées par la famille à sa petite-fille ; voici donc celle-ci, qui recommence ses confidences ancestrales et qui apprend à la *Revue* du 1er février, à propos du cinquantième anniversaire de la mort de son grand-père, qu'il n'écrivit jamais d'article aux *Deux Mondes*, — sauf une fois.

En dehors de la préface de ses tables et d'une étude sur la Confédération helvétique, nous ne connaissons de lui qu'un article, *Scènes de la vie romaine, le Château Saint-Ange*, encore dut-il le rédiger dans une heure d'embarras, pour corser son sommaire trop indigent.

Coïncidence bizarre : à la même date où ces lignes étaient publiées, voici le texte de l'information que la *Presse Associée* faisait lire dans les journaux de Paris :

FRANÇOIS BULOZ, écrivain.

Il le fut une seule fois, dans sa propre *Revue des Deux Mondes* et même sans avoir écrit lui-même l'article qu'il signa pourtant de son nom dans les livraisons du 1er juillet 1858. Cette étude anecdotique du *Château Saint-Ange* (souvenirs de jeunesse d'un prisonnier politique en 1841) avait pour auteur un jeune étudiant romain sous le pontificat de Grégoire XVI, qui le fit arrêter pour délit politique et enfermer dans cette prison d'Etat, M. A. Viale-Prela, neveu du cardinal de ce nom, nonce à Vienne et grand ami du chancelier Metternich, et dont notre confrère Boyer d'Agen a publié les lettres dans son étude sur le cardinal et sous le titre *Une dernière amitié de Metternich* (Paris, 1919). Comment François Buloz fut-il, sans l'être, son propre rédacteur dans sa propre revue? C'est encore un secret littéraire que pourrait peut-être nous révéler M. Boyer d'Agen.

Faut-il ajouter la formule banale : « Qui trompe-t-on ici ? » Demandons nous plus poliment qui se trompe, et prouvons notre thèse en citant nos auteurs.

Un livre, qui ne figure pas au Catalogue général de la Bibliothèque Nationale, a été publié, en 1880, chez Dentu, par A. Viale-Prela et pour ses besoins personnels, sans doute, sous le titre de *Art et Critique*. Cet ouvrage de 564 pages compactes, — qu'on ne trouve pas dans le commerce des livres et dont l'exemplaire que je possède m'a été offert par la famille de l'auteur, — contient, entre autres matières curieuses et aux 40 premières pages, *Le Château Saint-Ange* avec cette note préliminaire :

Le Château Saint-Ange a déjà paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1858. Les faits principaux qu'il relate sont rigoureusement historiques.

Ils se passent à Rome, sous le pontificat de Grégoire XVI. L'auteur, qui les a vécus et écrits, est un étudiant en droit romain qui, à ce titre, avait obtenu de la censure papale licence de posséder des livres, tels que ceux de Machiavel, Botta, Bentham, J.-J. Rousseau, et Louis Blanc ; livres qui provoquèrent cepen-

dant une descente de police chez Viale-Prela et son incarcération au Fort Saint-Ange, après le procès où il fut condamné à dix ans de *carceri dure*, pour s'être surtout moqué des miracles alors assez fréquents dans Rome, où l'on voyait des Madones faire de l'œil, *girare l'occhio*, au coin des rues comme dans les églises. Le prisonnier est fiancé à une belle Romaine qui lui reste fidèle et qui finit même par abréger les années de réclusion de celui qui, par un subterfuge, est devenu son mari, aux yeux et du consentement même de l'Eglise surprise. Quelques anecdotes de ce curieux roman sont à citer.

Celle-ci, par exemple :

J'avais, pour voisin de cellule, le faussaire le plus habile qui peut-être ait jamais existé. Homme instruit, intelligent, laborieux et patient, Alberti avait toutes les bonnes qualités de sa mauvaise profession. Depuis de longues années qu'il faisait le métier de faussaire, il avait réalisé des sommes considérables au moyen de prétendus manuscrits rares qu'il vendait surtout aux étrangers. Il avait étudié dans les bibliothèques publiques et dans les *fac-similés* les différents genres d'écriture propres aux grands hommes de la littérature italienne, notamment Dante, Pétrarque, le Tasse, et lorsqu'il était arrivé à posséder parfaitement la physionomie particulière que présentaient les autographes de ces grands écrivains, il s'appliquait à les transcrire et les donnait ensuite, comme des copies faites par eux-mêmes, puis retrouvées par lui dans une vente aux enchères ou chez un bouquiniste. Cette première tentative, couronnée de succès, encouragea Alberti. Il alla plus loin ; il voulut imiter le style de quelques auteurs célèbres, surtout de Pétrarque et du Tasse. Dans cette pensée, il se procura les anciennes éditions de quelques classiques latins, et il y ajouta des notes marginales qu'il donna comme écrites de la main même de Pétrarque. Il parvint aussi, à force d'étude et grâce à une incontestable capacité, à contrefaire parfaitement la prose du Tasse. Ce n'était pas seulement la forme qu'il avait réussi à imiter, c'étaient les sentiments, les pensées, les fautes, et jusqu'à certains néologismes qu'il avait admirablement saisis. Il inventa de la sorte toute une correspondance amoureuse, entre Eléonore d'Este et son malheureux adorateur. Il composa, en outre, des sonnets et des poésies, entre autres une ode au fameux bandit Sciarra, qui avait sauvé la vie au Tasse. L'habile faussaire parvint, à l'aide de ces manuscrits apocryphes, à tromper les savants les plus distingués de l'Italie. Il fut ensuite compromis par un malheureux Silius Italicus, écrit à la main, qu'il avait donné comme ayant appartenu à Pétrarque et comme portant des notes marginales du poète. L'idée de ce faux était très ingénieuse. On sait que Pétrarque a traité des deux premiè-

res guerres puniques dans son beau poème latin *De Africâ*, et que Silius Italicus a de son côté chanté la deuxième guerre de Carthage. Or, en partant d'un pareil fait, on pouvait aisément présumer que le poète italien avait commenté, sinon copié, celui qui avant lui avait traité le même sujet. Ce calcul n'eût pas manqué de réussir, s'il n'eût renfermé une erreur de quelques années. En effet, le poème espagnol ne fut retrouvé que quelques temps après la mort de Pétrarque, en 1414, par Poggio Bracciolini ; donc, il n'aurait pu être illustré de notes par son prétendu commentateur. La fraude fut découverte et le procès d'Alberti aboutit à six années de réclusion.

Alberti était un homme d'un commerce très agréable. Sa conversation variée, ses manières distinguées, son imagination très vive, son caractère prévenant, me furent d'un grand secours. L'imitation était chez lui passée à l'état d'idée fixe, et elle se traduisit d'une manière curieuse dans les rapports qui existèrent entre nous. Je lui avais fait part de presque tous mes secrets ; il parvint, de la sorte, à me tromper plusieurs fois, mais toujours dans des choses bien innocentes, en fabricant des lettres au nom de mes parents, de mes amis, et même de Séraphine. Il me proposa, un jour, tout un plan de fausses pièces, au moyen desquelles nous aurions pu nous sauver; car, depuis l'ordre de sortie jusqu'au passeport, tout lui paraissait facile à contrefaire. Il reproduisit surtout avec une exactitude incroyable les cachets et les sceaux des administrations. Un compas, quelques crayons, de l'encre et une plume, lui suffisaient pour exercer son habileté (1).

Deux autres personnages assez mystérieux étaient aussi détenus au Château Saint-Ange. L'un d'eux, que je ne puis nommer, appartenait à une famille princière et se trouvait emprisonné pour un motif que je n'ai jamais bien connu. L'autre était l'abbé Dominique Abbo, de Gênes, dont le procès fit tant de bruit en Italie.

Et encore cette autre citation, extraite de la relation de notre détenu politique.

Une nuit, lorsque après avoir évité les trois ou quatre sentinelles qui

(1) Cette figure du faussaire Alberti rappelle étrangement celle du fameux Libri, membre de l'Institut et collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, accusé de vol de manuscrits et livres rares et condamné, le 27 juin 1850, par le Tribunal de la Seine, « à dix ans de réclusion et à la perte de ses titres et dignités ». On connait la défense passionnée qu'opposa Prosper Mérimée à cette condamnation et le violent article qu'il publia à la *Revue* du 15 avril 1852 pour défendre Libri. Buloz eut à répondre de cette attaque devant les tribunaux qui, le mois suivant, condamnèrent Mérimée à 1.000 francs d'amende et 15 jours de prison, et la *Revue* à 2.000 francs d'amende. Fut-ce pour se consoler de ce souvenir amer que Buloz, 6 ans après, se plut à raconter l'aventure du faussaire Alberti, en se servant toutefois d'une autre plume que la sienne ? *Solatium miseris est habere pares*, dit le proverbe qui ne ment pas.

se trouvaient sur mon chemin, je me disposais à regagner ma cellule, je vins à passer auprès d'une porte que je savais s'ouvrir dans un corridor qui réunit le château Saint-Ange au Vatican. Cette porte n'était pas fermée. Je la poussai légèrement, elle céda. La curiosité me fit aller plus loin ; je m'avançai, décidé à m'assurer si, comme on le disait, le corridor, au moyen d'une porte masquée, aboutissait à la chambre à coucher du pape. A peine avais-je fait cent pas que j'entendis derrière moi un léger bruit, puis un grincement de gonds et de verroux. Je me retournai et vis une lumière se rapprocher de moi. Ne sachant que penser de cette apparition, je hâtai le pas et je continuai à marcher dans l'ombre. A l'aide d'un faible rayon de lune qui pénétrait entre le toit et le mur, je remarquai, au milieu du corridor, une vaste guérite faisant saillie sur l'enceinte extérieure. Je m'y cachai. Une minute après, je vis passer un homme portant une lanterne, puis un autre enveloppé dans un vaste manteau. Un rayon de lune les éclaira. Je les reconnus : c'était le pape, précédé de son valet de confiance Gaetanino ! (1) Mon juge était en ma présence et presque en mon pouvoir. Je dus faire un effort surhumain pour rester maître de moi ; mais cet effort et la violence de mon émotion amenèrent bientôt une douloureuse réaction. Je tombai évanoui par terre, et ce fut la fraîcheur du matin qui me fit reprendre connaissance. Il était temps de regagner ma cellule ; heureusement l'entrée du corridor n'était fermée que de mon côté, au moyen de deux verroux et d'une barre de fer, de sorte que je pus facilement ouvrir la porte. Giulio était inquiet de mon retard, mais le gardien ne s'en était pas aperçu. Je serrai la main de mon ami, qui se hâta de me quitter.

La rencontre que j'avais faite du Souverain Pontife, à une telle heure et dans un tel lieu, était due au procès de l'abbé Dominique Abbo, procès qui s'instruisait au château Saint-Ange. Quelquefois l'interrogation du prévenu avait lieu la nuit, et c'est pour y assister secrètement que Grégoire XVI se rendait du Vatican au Château, en passant par le corridor où je le rencontrai. Déclaré coupable d'assassinat, Dominique Abbo fut condamné, peu de jours après, à la peine capitale et exécuté dans le Château même.

Et enfin, cette dernière.

Un dimanche, ma tante et Séraphine s'étaient rendues dans la chapelle de la forteresse. La plupart des employés et des détenus s'y trouvaient réunis. Au moment où, vers la fin de la messe, le célébrant se tournait vers les assistants pour les bénir, je quittai ma place et, don-

(1) Ce valet de chambre du pape Grégoire XVI ne fut pas moins le compilateur prodigieusement érudit du *Dictionnaire historique et ecclésiastique* en 103 volumes qui restent un monument littéraire, à l'honneur de Gaetano Moroni à qui on le doit, de 1840 à 1861 (Venezia, Typ. Emilia).

nant la main à Séraphine, j'allai avec elle m'agenouiller devant le maître-autel. Là, à haute voix, je prononçai les paroles suivantes : « Monsieur le curé, celle-ci est ma femme. » Séraphine dit, à son tour : « Monsieur le curé, celui-ci est mon mari. » Je me levai alors et, me tournant vers le public, je repris : « Messieurs, soyez témoins de notre union légitimement et publiquement contractée. » Tout le monde a lu dans les *Fiancés* de Manzoni un projet de mariage semblable, tenté par Renzo et Lucia ; mais il manqua, par suite des frayeurs de don Abbondio. On croit peut-être que cette manière d'entendre le septième sacrement est une invention du romancier, et qu'en réalité ces unions par surprise ne sont guère tolérées en Italie. Qu'on se détrompe. A Rome surtout, où le contrat civil n'existe pas, où l'on soutient la doctrine *probable* (pour me servir de l'expression des casuistes) que, dans le mariage, ce sont les contractants eux-mêmes qui sont les seuls ministres, et que le curé ne doit intervenir que pour donner la bénédiction nuptiale ; à Rome, dis-je, les mariages clandestins sont assez communs : seulement les époux encourent l'excommunication *latæ sententiæ,* mais leur union n'en est pas moins légitime. Une confusion inexprimable succéda à l'étonnement causé, d'abord, par notre conduite. L'officier de service, furieux, envoya sur-le-champ auprès de moi un gardien pour me surveiller et pour s'emparer de ma personne. Invitée à se rendre auprès du gouverneur, Séraphine tint courageusement tête à ses menaces et à ses reproches. L'attitude de la jeune femme, qui donnait un si noble exemple de constance et de dévouement, produisit une heureuse impression sur l'esprit de quelques hauts fonctionnaires du gouvernement. Le pape lui-même s'en émut...

Sur ces entrefaites, Grégoire XVI partit pour Castel-Gandolfo, sa résidence habituelle pendant l'automne. Un éclair d'espérance traversa l'esprit de mon infatigable solliciteuse. Sans perdre de temps, elle se rendit avec sa mère à Albano. Une fois installée près du château pontifical, Séraphine n'eut d'autre soin que d'étudier les habitudes du pape, et quand elle fut complètement fixée sur le plan à suivre, elle se mit en devoir de l'exécuter...

Un soir, le pape se promenait à pied à la Villa Barberini, située aux portes de Castel-Gandolfo ; son cortège le suivait à une assez grande distance, comme il en avait donné l'ordre. Il marchait lentement dans une allée assez étroite, bordée de chaque côté par une charmille épaisse que coupaient à intervalles réguliers des niches de verdure, où se trouvaient des bancs et des statues. L'allée se terminait à un rond point en forme de terrasse, décoré de vases et de fontaines, d'où l'on jouissait d'un magnifique panorama. Le pape venait d'arriver sur cette espèce de plate-forme, quand une femme habillée de noir, la tête couverte d'un long voile, se leva d'un banc de pierre où elle était assise, et courut se

jeter à ses pieds. Le vieillard interdit s'arrêta. Très timide lui-même, il parut vouloir retourner sur ses pas. Séraphine, voyant que de cette rencontre dépendaient tout mon avenir et tout notre bonheur, rompit la première le silence et, le plus brièvement possible, mais avec une visible émotion, elle fit connaître l'objet de sa démarche et prononça mon nom. A cette révélation, le pontife se troubla et, tout en murmurant dans son dialecte vénitien quelques mots inintelligibles, par un brusque mouvement en arrière il tenta de se débarrasser de l'importune solliciteuse. Celle-ci écarta son voile et, tout en pleurant, elle saisit vivement le bout de l'étole du pontife. La situation était critique. La pauvre jeune femme, vaincue par tant d'émotions, s'évanouit. Grégoire XVI effrayé la soutint et la fit asseoir sur un banc. Tout à coup le cortège du pape se montra. La plate-forme de la Villa Barberini offrit alors un curieux tableau. Le successeur de saint Pierre tenait entre ses bras une épouse vierge, au pied d'une statue de Jupiter dont l'Eglise qui le reconnaissait pour chef avait abattu les autels, et sur les ruines d'une villa de Domitien dont il occupait le trône ! En ce moment, le soleil couchant envoyait à travers les massifs un dernier rayon sur ce groupe étrange, et illuminait en même temps la vieillesse et la beauté, la personnification du célibat et l'héroïne de la fidélité conjugale ! Le silence solennel que gardaient les spectateurs de cette scène n'était interrompu que par les sanglots de la jeune femme qui suppliait le Souverain Pontife, au nom de la religion dont il était le représentant, de lui rendre l'époux que cette religion lui ordonnait de suivre, d'aimer et de réclamer.

Deux jours après cet événement, je fus mandé devant le gouverneur du château Saint-Ange. Il m'annonça d'abord que ma mise au secret était levée ; puis, après un long préambule sur la clémence inépuisable de Sa Sainteté et l'énormité de mes fautes, il me fit savoir que je ne devais pas espérer une remise pleine et entière de ma peine, mais que, si je le désirais, les trois années de réclusion qui me restaient à subir seraient changées en exil. Je demandai quarante-huit heures pour réfléchir. Le geôlier Grégoire, quand je quittai le gouverneur, me remit une lettre de Séraphine, qui me racontait ce qui venait d'arriver et me conseillait d'accepter toute commutation de peine, quelle qu'elle fût. Néanmoins, j'hésitais. L'exil perpétuel à la place de trois années de détention, c'était plutôt une aggravation de peine qu'une grâce ; toutefois, je réfléchis que, même après l'expiration de ces trois années, il était possible qu'on m'éloignât, par mesure de sûreté, de Rome et des Etats Pontificaux. J'acceptai donc. Le lendemain, les portes du château Saint-Ange s'ouvrirent pour me rendre à la liberté...

Ces extraits de la narration écrite par le prisonnier lui-même paraîtront longs peut-être. Ils ne furent pas moins intéressants

aux yeux de Buloz, qui les adopta dans sa revue, jusqu'à les signer même de son nom. Ce larcin littéraire, que l'honnête et incorruptible directeur des *Deux Mondes* commit sans en avertir par une note ou par un mot, ni le public qui l'ignore encore, ni la famille qui l'en félicite même aujourd'hui, fut, sans doute, commis de connivence avec l'auteur A. Viale Prela qui, à trente ans de là, reproduisant ces pages dans son livre, les commente du *post-scriptum* suivant :

P.-S. — Des motifs particuliers nous ayant engagé à garder l'anonyme lorsque *Le Château Saint-Ange* parut pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes*, M. F. Buloz, sur notre prière, voulut bien consentir à signer notre travail. Nous saisissons cette circonstance pour l'en remercier... .

L'honneur est donc sauf, et nous sommes confus d'avoir révélé que, pour une fois où Buloz fit acte d'écrivain dans sa propre revue, il ne lui prêta imprudemment que sa signature. Mais si le hasard finit par faire tout connaître et par rendre à César ce qui n'appartient pas à Brutus, cet incident fâcheux ne met pas moins en lumière le caractère impénétrable du taciturne éditeur dont la petite-fille continue à nous silhouetter l'intéressant portrait, qu'elle avait déjà ébauché dans deux précédents ouvrages.

Mme Marie-Louise Pailleron ne nous apprend-elle pas que son rude grand-père détesta toujours de « perdre son temps devant un peintre », et que, pour le beau buste qu'il en fit, le sculpteur Guillaume disposa surtout d'un daguerréotype qui représentait Buloz à 40 ans et que possède depuis sa famille? Le maître statuaire y représente son magistral modèle, glabre et solide comme un Romain de la première et forte origine, et avec l'œil crevé comme un autre Horatius Coclès soutenant, à lui seul, le choc du *Ponte Rotto*, — du Pont des Arts où le nôtre a confiné sa Revue, rempart suprême de l'Institut et de l'Honneur.

Que disons-nous Horatius le borgne, ou mieux encore Caton l'atroce ? L'impénétrable Buloz, blessé par un potache de leur même lycée Louis-le-Grand, ne se défendit-il pas toute sa vie de dénoncer le méchant camarade dont il ne fit jamais connaître le nom ? Plus tard, grand directeur de sa grande Revue, il eut plus de désinvolture à accuser ses rédacteurs du mauvais français qu'ils écrivaient ; lui, excellent latiniste qui avait préparé trop consciencieusement l'Ecole Normale pour finir prote d'Imprime-

rie, et qui disait, un jour, du haut de ses Classiques bien appris, à Mérimée l'écoutant accuser tous ses collaborateurs à la fois : « Aucun de vous ne sait sa grammaire. » Buloz aux cartons verts ne fit d'exception que pour M. Thiers aux lunettes bleues, au nom duquel il tirait respectueusement sa calotte, « comme devant le meilleur patriote de son temps », lui qui ne se découvrit jamais que devant les dames.

Et pour une seule fois que Buloz a signé de son nom intact un article qui appartenait à un autre, l'indiscrète critique lui ferait un crime de cette charité ou de cette distraction ?

BOYER D'AGEN.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

L'Atlantide. — On nous écrit :

Dans le *Recueil des notices et mémoires de la Société Archéologique du Département de Constantine* 1921-1922, p. 224, note 1, j'écrivais ceci :

Parmi les plus chauds partisans de ceux qui ont cru reconnaitre les ultimes vestiges de l'Atlantide dans le groupe disloqué de Malte, nous citerons l'illustre architecte et archéologue maltais, Georges Grognet de Vassé, — 1773-1862. Il consacra quarante ans de son existence à l'étude du passionnant problème. On ne sait ce que devint à sa mort l'ouvrage capital qu'il élabora à ce sujet et qui n'avait pas encore été livré à la publicité. Mais on a de lui à la bibliothèque de La Valette, notamment, deux manuscrits inédits et un travail paru croyons-nous, en 1854, intitulé *Atlanta*, dans lesquels ses idées sont succinctement exposées.

Grognet de Vassé fut pris à partie par Gesenius à propos d'une inscription phénicienne prétendue apocryphe, trouvée à Malte. Cette inscription, éditée ou communiquée par Grognet de Vassé, faisait allusion à la disparition de l'Atlantide : Gesenius a essayé de prouver qu'elle était rédigée en maltais. Dans tous les cas, c'est du très mauvais maltais, à en juger par la transcription défectueuse et l'interprétation plus défectueuse encore qu'en a données le savant orientaliste allemand. Grognet de Vassé a été officier de génie de Bonaparte. Il est l'auteur de plans d'ouvrages défensifs en Egypte (1798) et de nombreuses forteresses en France (1800). Il est enseveli en son pays natal, à la Musta, dans la célèbre paroissiale dont il a été l'architecte — 1833-1860 — et qui est calquée, dit-on, sur le Panthéon de Rome.

Cf. provisoirement P. P. Castagna : *Lis Storia ta Malta bil Gzejer tahha*, in 4, Malta, I, 1888, pp. 5 sqq.

Quoi qu'il en soit, il est bien établi que l'île de Malte avait autrefois une capacité supérieure à celle actuelle. Cf. M. A. Vassalli : *Lexicon melitense latino italunm*, in-4, Romae MDCCXCVI, p. X, note 2 ; *Castagna L. C.* ; John Murray : *The Scottish geographical Magazine*, septembre 1890.

La carte de Grognet est à comparer avec la carte bathométrique de l'Océan Atlantique donnée par M. Louis Germain dans son ouvrage intitulé *Le problème de l'Atlantide et la zoologie*, Paris, édit. 1914,

On croit voir les restes de l'Atlantide dans les îles Canaries et les Açores.

On a placé également ces restes dans l'île de Crète.

La question de l'Atlantide revenant encore sur le tapis, j'ai pensé qu'il serait utile de divulguer aux chercheurs une nouvelle piste de documentation.

Ce faisant, je rends hommage précisément à l'un de ces chercheurs totalement inconnu ou oublié en France et ailleurs qui fut homme de génie en même temps qu'un grand travailleur et qui mourut presque dans le dénuement...

JOSEPH BOSCO

Correspondant honoraire du ministère de l'Instruction publique.

Nous avons d'autre part reçu la lettre suivante de M. Paul Le Cour.

Paris, 15 mars 1927.

Monsieur le Directeur,

Puisque M. Roger Dévigne a cru bon d'informer les lecteurs de votre revue de ma démission de Secrétaire Général de la Société d'Etudes Atlantéennes (numéro du 15 mars 1927), je leur dois quelques explications sur une décision qu'ils ne s'expliqueraient pas sans cela, sachant, par les articles parus dans votre revue sous ma signature avec quelle ardeur je me suis consacré à fonder ladite société.

Qu'ils sachent donc que cette décision, motivée par des reproches contre ma gestion qui m'ont été adressés par M. Roger Dévigne tant par écrit que verbalement, est aussi une protestation contre la modification des buts initiaux de la société, opérée par lui sans consultation préalable des membres adhérents.

Sans vouloir retracer longuement ici la brève histoire de la S. E. A., qu'il me soit permis toutefois de rappeler que si M. Roger Dévigne a émis le premier l'idée de fonder un Institut *Atlantidien*, la réalisation de la Société *Atlantéenne* a été accomplie sous mon impulsion personnelle.

La différence des deux termes indique déjà la différence des tendances, puisque l'un concerne l'existence matérielle de l'Atlantide et l'autre, tout en englobant ce point de vue, envisage surtout ses influences spirituelles.

La S. E. A. devait donc être à la fois scientifique et artistique, elle devait unir l'art et la pensée, comme je l'ai exposé plusieurs fois dans le *Mercure de France* et ailleurs, car je ne me suis jamais caché d'envisager ainsi sa direction.

Toutefois en offrant à M. Roger Dévigne la présidence du Conseil d'Administration, je voulus rendre ainsi hommage à sa pensée inspiratrice.

En un très court espace de temps, je réussis à grouper autour de ce programme des savants, des artistes et des penseurs parfois illustres, ainsi que tous les atlantologues des divers pays, tandis qu'un public chaque fois plus nombreux suivait avec intérêt et même avec enthousiasme nos séances mensuelles.

La Presse française et étrangère, unanimement favorable, considérait nos efforts avec une évidente sympathie.

Tout marchait donc à souhait quand brusquement M. Roger Dévigne s'avisa que la direction imprimée à la société ne correspondait pas à ses vues personnelles, car elle devait être selon lui *uniquement* scientifique.

C'est alors qu'au lieu de se retirer, il usa de son titre de Président, pour critiquer mes « fautes » et mes « erreurs » (?) en des termes dont sa réponse à M. Paul Couissin ne donne qu'une bien faible idée.

Il appartenait dès lors, tant à ma dignité qu'à ma tranquillité, de résigner des fonctions devenues impossibles à remplir.

Veuillez agréer, etc.

PAUL LE COUR,
Fondateur de la S. E. A.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Madeleine-Octave Maus : *Trente ans de lutte pour l'Art* (1884-1914), Bruxelles, Librairie de l'Oiseau Bleu, 62, rue de Namur. — Mémento.

La guerre, entre autres méfaits, a aboli en nous quelques précieuses vertus qui jusqu'en 1914 avaient résisté à l'assaut de l'utilitarisme auquel nous nous sommes asservis depuis.

Le silence des derniers aristocrates et l'irrésistible triomphe de la démocratie ont faussé les rapports les mieux établis en ne laissant subsister de l'ancienne société que les éléments propres à justifier sa ruine et, de toutes les charmantes traditions qui embellissaient notre raison de vivre, il ne reste qu'un fragile souvenir voué, lui aussi, si nous n'y prenons garde, à une irrémédiable disparition.

Pour peu que nous nous reportions à nos joies esthétiques de naguère, leur contraste avec celles qui nous sont offertes aujourd'hui différencie, mieux que n'importe quelles antinomies sociales, les puissances spirituelles qui se disputent l'intelligence et la sensibilité contemporaines.

A l'équilibre et à la mesure dont nous nous targuions il y a quinze ans à peine, comme de privilèges souverains, a succédé un dynamisme éperdu qui n'est point sans troubler une génération inhabile aux brusques assouplissements d'une gymnastique inattendue.

Pour le plus grand dam des arts et des lettres, ce baptême forcé détermina chez certains d'entre nous un regret du passé et, ce qui est pire, une méconnaissance du présent, si bien qu'aux manifestes véhéments des écoles d'avant-garde moins souvent dictés, il est vrai, par une conviction profonde que par un besoin d étonner, les chefs découronnés de l'opinion ripostent par de non moins véhémentes protestations dont l'indignation ne marche pas toujours de pair avec la vérité et la justice.

Tout cela trahit chez les partisans des deux clans une inadaptation foncière à la crise que nous traversons et entretient dans le monde des arts et des lettres un malaise où l'extravagance le dispute à la déraison.

Certes, les novateurs ont toujours été niés ou combattus par les esprits traditionalistes et, lorsque surgit un prophète inédit, les adeptes de la nouveauté ne manquent jamais d'invoquer en sa faveur le martyrologe des divinités méconnues.

Mais on oublie trop aisément que le nombre des victimes ne dépasse guère celui des imposteurs et que pour un martyr des cabales officielles on compte vingt usurpateurs, sacrés grands hommes, on ne sait grâce à quels complots, et rentrés dans l'ombre, on ne sait davantage pour quelles raisons.

Sans doute, nous ne pouvons nier la déchéance de plus d'une de nos anciennes idoles, mais quoi qu'en disent les nouveaux apôtres, il est probable que certains maîtres de l'heure, malgré le battage et la réclame dont on les environne, rejoindront tôt ou tard dans l'indifférence et l'oubli nos faux dieux mutilés. Cependant, à la différence de ceux que nous servions, ils possèdent l'apanage d'une cour attachée à les servir et, grâce aux éditeurs et aux marchands, gagnés à l'américanisme universel, ils s'imposent à l'attention par d'irrésistibles moyens qui n'ont, la plupart du temps, rien de commun avec le talent.

Les tirages fictifs pour les livres et les ventes truquées pour les tableaux sont devenus monnaie courante, et pour peu que la chance ou l'intérêt les aide, les moindres barbouilleurs comme

les plus insignifiants plumitifs peuvent s'assurer, au moins passagèrement, un rôle de grande vedette.

Quoi qu'on en dise, il n'en était pas ainsi autrefois. Les mercantis n'étaient pas les rois du jour et nul ne s'attachait à leur plaire. L'indépendance des esprits n'était pas un mythe et la défense d'une œuvre discutée n'impliquait que de nobles soucis.

A cet égard, l'admirable ouvrage publié par Mme Madeleine-Octave Maus vient à son heure et peut être considéré comme le témoignage et la justification d'une époque héroïque entre toutes.

Trente ans de lutte pour l'Art relate l'histoire des *XX* et de *La Libre Esthétique* qui furent, comme chacun sait, nos salons d'avant-garde de 1884 à 1914.

Mais bien qu'étudiés avec une rigoureuse objectivité qui remise au second plan la personnalité de leur organisateur, c'est celle-ci qui les domine et les fait rayonner de tout leur éclat.

Pour tardif qu'il paraisse, cet hommage à **Octave Maus** n'en est que plus éloquent, puisqu'il résonne dans nos cœurs comme l'écho nostalgique de nos jours heureux. Car comment ne pas associer à nos heures de liberté et d'enthousiasme, la figure de cet animateur touché dès l'adolescence par l'aile impérieuse de la Beauté et qui voua son destin à des conquêtes d'autant plus méritoires que tout, dans la vie, l'entraînait vers les routes confortables du bien-être et de la facilité ?

Pour apprécier le rôle d'Octave Maus dans l'histoire de l'Art contemporain, il faut se reporter aux temps lointains où, saisie à la gorge par le poing indigné de Charles Baudelaire, la Belgique ripostait à l'étreinte du poète par un grossier éclat de rire.

Nourrie dans le confort des idées toutes faites et des traditions bourgeoises, elle bornait à la recherche de quelques joies paisibles ses désirs et ses ambitions, et son attitude devant l'auteur des *Fleurs du Mal* ne traduisait en somme que la stupeur d'une placide commère brusquement livrée au Grand Inquisiteur.

Aussi l'apparition de *La Jeune Belgique*, avec ses poètes intransigeants et ses prosateurs conquis aux dernières formules parisiennes, suscita-t-elle un scandale qui allait s'accroître encore à l'ouverture du premier salon des *XX*.

C'était à moins de vingt ans de distance la revanche de Baude-

laire assurée par Max Waller pour les écrivains et par Octave Maus pour les musiciens, les sculpteurs et les peintres.

Et cette fois ce ne fut plus un éclat de rire, mais une grimace qui trahit la stupéfaction de la commère.

Epouvantée par cette croisade insolite qui groupait tous les artistes indépendants de Belgique et d'ailleurs, elle prit le parti de crier et de se défendre, ameutant journalistes, critiques et bourgeois autour de sa maison profanée.

Ce que furent ces premières années de lutte, Mme Madeleine-Octave Maus le consigne avec une verve et une fierté incomparables.

Injures, sarcasmes, vaticinations, moqueries, en un mot toutes les armes familières à une foule affolée, criblèrent de leurs vains projectiles des artistes comme Ensor, Rops, Vogels, van Rysselberghe, Stobbaerts, de Vigne, Rodin, Israëls, Maris, Mauve, Whistler et Sargent qui exposèrent au premier Salon des *XX*.

D'année en année, les combats se firent plus âpres. On pouffa de rire devant Toorop, Cazin, Fantin-Latour, Raffaëlli, Braquemond, Toulouse-Lautrec, Constantin Meunier, O. Redon, Monet, Renoir, Monticelli, Cézanne, Cross, Seurat, van Gogh, Gauguin, Signac, B. Morizot, Artan, de Brackeleer, Eug. Smits et d'autres qui jalonnaient les salons successifs de leurs chefs-d'œuvre.

Les musiciens ne connurent pas un meilleur sort : Vincent d'Indy, Gabriel Fauré Duparc, C. Franck, Chausson, Lekeu, A. Magnard, P. de Bréville, que l'on trouve au programme des premiers concerts vingtistes, révolutionnaient un public confit dans le culte des Meyerbeer, des Ambroise Thomas et des Gounod.

C'étaient d'orageuses séances, présidées par le grand chef des Insurgés, Octave Maus qui, un sourire aux lèvres, tandis que peintres, sculpteurs et musiciens subversifs prodiguaient leurs enchantements à un public aussi méfiant qu'inquiet, songeait aux prochaines conférences d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un Verlaine, d'un André Antoine et d'un Stéphane Mallarmé, qui ne devaient précéder que de quelques années celles d'un H. de Régnier, d'un André Gide, d'un Alfred Jarry, d'un Camille Mauclair, d'un André Fontainas et d'un Adrien Mithouard.

Il suffit de feuilleter l'ouvrage de Mme Madeleine-Octave Maus, illustré de nombreuses reproductions et bourré de documents du

plus haut intérêt, pour juger de l'effort déployé pendant un trentenaire par le fondateur des *XX* et de *La Libre Esthétique*.

Tous les grands noms de la peinture, de la musique, de la sculpture et de la littérature, Maus les a exaltés sinon découverts, si bien que l'on peut saluer en lui l'un des plus grands révélateurs de l'Art Contemporain.

Attentif à tout effort loyal et à toute tentative intéressante, il faisait fi de ses goûts personnels pour ne chercher dans l'œuvre que le reflet d'un esprit et d'un tempérament, et c'est ainsi que, des impressionnistes aux premiers cubistes, toutes les tendances de l'Art moderne furent, grâce à ses soins, représentées aux Salons des *XX* et de *La Libre Esthétique*.

Cet aristocrate né fut sans doute le dernier de nos Mécènes. Défenseur passionné de l'Art, il le servait avec une générosité, un désintéressement et une flamme qui peuvent être offerts en exemple à ceux qui prétendraient lui succéder.

Ennemi des formules, il choisissait ses invités parmi les représentants des écoles les plus diverses, faisant voisiner par exemple un Eugène Boudin avec un Rik Wouters ou un de Braekeleer avec un Seurat.

Dans cet esprit délicat et sensible ne pouvaient chanter que des voix élues, et si l'on s'étonnait parfois de tel de ses choix ou de telle de ses admirations, on s'apercevait bien vite que, devançant une optique éphémère, son œil averti avait deviné juste.

Le livre que lui consacre Mme Madeleine-Octave Maus le fait revivre parmi nous.

Jamais peut-être, mieux qu'à présent, nous ne nous apercevons de son absence et, tout en l'assurant de notre reconnaissante ferveur, nous ne pouvons nous empêcher de pleurer en lui le dernier et le plus parfait représentant d'une époque où l'Art, épris de sa seule perfection, se refusait au maquignonnage qui lui tient lieu d'auréole aujourd'hui.

Mémento. — Le prix de *La Libre Académie de Belgique* (Prix Edmond-Picard) a été décerné à M. Edward Ewbank pour son roman *La Queue de Poisson*, dont il a été rendu compte dans cette Chronique.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Albert Muret : *Métacuisine*, à Lausanne, chez René et ses Amis. — Edmond Gilliard : *Du Pouvoir des Vaudois*, Lausanne, premier « Cahier du Verseau». — Mémento.

Ces frères Muret sont des gens étonnants.

Plus que toute autre, la vie d'un journaliste politique mériterait d'être appelée quotidienne. Ce nonobstant, Maurice Muret, correspondant de l'Institut de France, trouve le moyen d'écrire des ouvrages synthétiques, tels que l'*Esprit juif* et le *Crépuscule des Nations blanches*. Il poursuit en même temps, avec une extraordinaire patience d'analyse, ses études de littérature étrangère et les lettres allemandes, italiennes, américaines, britanniques, scandinaves, lui demeurent plus familières qu'à la plupart d'entre nous les françaises.

Albert Muret, peintre plein de finesse, ajoute à cette gloire celle d'être le plus éminent gastronome dont le Pays de Vaud se puisse enorgueillir.

Ce « vice impuni » nous vaut des livres qui honorent à la fois l'esprit romand et la culture française. J'ai déjà dit combien j'aimais la prose alerte et colorée des *Propos gastronomiques* (1). Les vers de **Métacuisine** ne m'inspirent pas une moins vive admiration.

Certes, ce n'est point sur la lyre d'Orphée que chante Albert Muret. Des poèmes placés, dans le deuxième quart du siècle vingtième, sous l'invocation de M. de Voltaire, n'appartiennent pas à la « poésie pure ». Je n'oserais même affirmer (et l'auteur n'a sans doute jamais prétendu) qu'ils relèvent de la Poésie — sans épithète, mais avec une majuscule. Les gens du métier — j'en fus — y découvriront quelques négligences, voire des erreurs de prosodie. Qu'importe? Plus ils ressemblent à la prose des *Propos*, plus ils me paraissent charmants. *Babel*, le *Vin de Lavaux* (n'en déplaise à Ponchon), le *Gueuleton galant*, l'*Aillolis*, seront, à la lettre, un régal pour tous ceux qui n'ont pas encore remplacé la Loi et les Prophètes, Anacréon, Rabelais et Brillat-Savarin, par les discours de M. Calvin Coolidge.

Il en faudrait faire d'amples citations (de Muret, bien sûr, pas de Coolidge). Goûtez au moins l'aimable gaillardise de ce *Deu-*

(1) Voir *Mercure de France* du 15 juin 1922, p. 798.

xième Service, dans le dîner offert par le beau Gaston à la jolie Hortense :

Ce sont quatre cailles jumelles ;
on dirait quatre demoiselles
côte à côte faisant dodo
sur un grand lit de risotto.
Mais pourquoi donc, ô honte insigne !
les masquer de feuilles de vignes,
triste ornement de Museum,
quand on voudrait d'un Te Deum
louer leur nudité complète,
si chaste, si douce et replète ?
Je vous l'avoue : il me plairait
que, pour rehausser leur attrait,
on les servît — plaisir d'artiste —
en chemisette de batiste...

Et ce croquis de Marseille : ayant déjeuné dans une gargote du Vieux-Port, Marius rencontre Angèle. La langue pâteuse, il s'efforce en vain de retrouver son éloquence. Mais qu'il ouvre la bouche et la belle, *avé l'assent*, lui répondra :

... ton souffle embaume !
oui ! je t'épouserai, mon homme !
que notre noce se consomme !
et que bien vite on aille au lit !
Nous rendrons grâce ensemble au divin aillolis !

En vérité, je vous le dis, au risque de paraître frivole : voilà qui console de bien des choses.

§

M. Edmond Gilliard m'en veut — ou plutôt, m'en a voulu — d'avoir trouvé obscure son *Alchimie Verbale* (1). L'envoi dédicacé de son dernier ouvrage, **Du Pouvoir des Vaudois**, m'autorise néanmoins à penser qu'il ne me voue pas une haine mortelle. En tout état de cause, je continuerai à user de franchise.

M. Gilliard a fondé et dirigé les *Cahiers Vaudois*, qui, de 1914 à 1920, furent le lieu géométrique des meilleures œuvres romandes. Sans l'avoir jamais rencontré, je sais que ce professeur humaniste exerce sur ses élèves une influence profonde et

(1) Voir *Mercure de France* du 1er avril 1926, p. 227.

salutaire. La *Revue des Belles-Lettres*, rédigée par des étudiants de toutes les facultés et qui reflète les tendances de toute une jeunesse, le regarde comme un maître et lui a consacré récemment un numéro spécial d'hommages. Ne négligeons pas un tel signe. Rapproché de divers autres, il semble indiquer que le « pouvoir » de l'homme l'emporte sur celui de l'écrivain. M. Gilliard appartiendrait-il, comme naguère Mallarmé, à cette famille d'esprits dont le charme pénètre plus avant par la parole dite que par la lettre imprimée ? Quand on leur résiste, tous les gens de plume s'estiment fondés à croire que c'est pure malice ou imbécillité. Ceux qu'entourent des disciples attentifs n'ont pas besoin, certes, de leur donner la clef des livres qu'ils écrivent. Leur tort, c'est d'oublier qu'il en va autrement pour de lointains lecteurs.

Au surplus, notre essayiste n'est pas toujours aussi fermé que dans *Alchimie Verbale*. Dans *Rousseau et Vinet*, par exemple, il reste parfaitement accessible (1).

Mais c'est du *Pouvoir des Vaudois* qu'il nous entretient aujourd'hui.

Nos intellectuels se sont toujours signalés par leur ardeur à disputer sur les notions de patrie, de nation, de culture. Il y aurait un gros volume à écrire sur l'histoire de leurs variations. Cela s'explique sans peine. En raison, le patriotisme d'un Suisse ne saurait être aussi simple que celui d'un Français ou d'un Allemand. Devant la complication de la machine politique et sociale, plus le citoyen est cultivé, plus il voit croître le nombre des problèmes à résoudre. Cherchant à marquer sa position à l'égard du pays qui est le sien et de la France dont il parle la langue, le Romand rencontre parfois des difficultés redoutables, des conflits douloureux. Tout cela finit par se tasser, mais le curieux, c'est que, tous ayant à réaliser le même travail de conciliation, chacun l'exécute d'après une formule rigoureusement personnelle.

On voit par là quelques-uns des thèmes auxquels se relient les propos de M. Edmond Gilliard.

Il réimprime à la suite de son essai un article publié par lui en 1914, à la veille de la guerre, dans le 2e numéro des *Cahiers Vaudois*. Cela s'intitule : *De l'usage du mot national*. L'auteur nous confie qu'il a bien hésité à reproduire ces pages et

(1) *Mercure* du 1er avril 1925, p. 252.

qu'il « n'en goûte plus guère le ton ». Je ne suis pas de son avis. Pour moi, « il n'y a rien là que je renie », ni pour la forme ni pour le fond ; c'est nettement exprimé, c'était particulièrement opportun à sa date et cela ne cesse pas d'être vrai (1).

En 1914, M. Gilliard s'attachait à « décrasser les mots ». Aujourd'hui, sa pensée apparaît plus riche, plus complexe, mais aussi plus fuyante. Il donne à ses opinions, à ses préférences un tour extrêmement personnel. Parfois, cependant, on ne peut s'empêcher de trouver que les mots, à force d'être malaxés par les doigts de cet obstiné tâcheron, se sont de nouveau encrassés.

Je sais la difficulté du sujet, faite surtout des interminables discussions, souvent stériles, qui l'ont, d'âge en âge, obscurci et embrouillé.

Il se peut donc que les lecteurs de ce petit livre arrivent à la dernière page sans se faire une idée très précise de ce que l'auteur appelle le *Pouvoir des Vaudois*. A coup sûr, ils en retiendront, sur le tempérament de ce peuple, son sentiment religieux, son don de poésie, sa rusticité — dont l'apparence d'inertie recouvre une réalité d'invincible résistance, — des définitions et des explications qui, pour n'être pas toujours entièrement neuves, n'en demeurent pas moins justes.

L'œuvre de Ramuz, riche de sève et âpre de propos, suffirait d'ailleurs à prouver que les considérations de M. Gilliard ne sont ni des rêveries sans objet ni des lapalissades superflues. Ces deux auteurs difficiles projettent l'un sur l'autre et sur tout leur pays de singulières lueurs.

Mémento. — I.— L'essai de M. Edmond Gilliard forme, nous l'avons dit, le premier « Cahier du Verseau ». Il est imprimé avec le plus grand soin, sur vélin anglais, orné de bois de Henry Bischoff et tiré à 700 exemplaires numérotés. Les cahiers suivants se recommanderont, nous en avons l'assurance, par les mêmes qualités de présentation. Les quelques volumes de luxe déjà publiés hors série par les « Editions du Verseau » sont, à ce point de vue, tout à fait remarquables.

II. — Nous aurons à reparler bientôt de la *Correspondance générale* de J.-J. Rousseau, annotée et commentée par Th. Dufour, et dont M. P.-P. Plan vient de faire paraître chez Colin le septième volume.

III. — On a célébré dans toute la Suisse le centenaire de la mort

(1) Je me souviens d'avoir écrit quelque chose d'analogue dans une chronique envoyée de Suisse au *Mercure*, le 30 juillet 1914, et qui n'arriva jamais rue de Condé.

de Pestalozzi (1746-1827). A cette occasion, plusieurs ouvrages ont été consacrés au pédagogue zurichois, qui fut aussi un romancier, un écrivain politique et surtout un brave homme. Parmi ces livres commémoratifs, signalons, en français, celui de M. Albert Malche (Lausanne, Payot) et, en allemand, celui de M. Max Konzelmann (Zurich, Rotapfel-Verlag).

IV. — Sous le titre de *Pensées et prévisions politiques* (Fribourg, Fragnière), M. Gonzague de Reynold a recueilli et préfacé divers articles et discours de M. Georges de Montenach, député de Fribourg au Conseil des Etats, qui est le Sénat de la Confédération helvétique. Ce petit livre ne reflète que pour une faible part l'activité parlementaire et journalistique de l'auteur, décédé le 24 mai 1925. Il traite uniquement de certains problèmes nationaux d'après-guerre et les expose avec une remarquable élévation de pensée, doublée en mainte occasion de vues réellement prophétiques. A côté d'une longue et brillante carrière politique, M. de Montenach a consacré plusieurs ouvrages importants à des questions d'art social, d'esthétique et d'urbanisme. Au Parlement de Berne, où il était un des *leaders* de la droite catholique, les artistes de toutes écoles, les écrivains de toutes opinions trouvaient en lui un défenseur infatigable de leurs droits et intérêts corporatifs. Ils sont unanimes à déplorer la disparition de ce galant homme et à vénérer sa mémoire.

V. — Reçu : *L'Ecorché*, roman, par Robert de Traz (Paris, Grasset); *La décevante prétentaine*, roman par Vincent Vincent (Lausanne, Ch. Bonnard).

RENÉ DE WECK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce, de 1821 à nos jours*, tomes III et IV par Michel Lhéritier, tome V par Edouard Driault ; les Presses Universitaires de France, Paris. — Mémento.

Sans doute la configuration géographique de l'Europe gouverne à la fois en grande partie la dispersion des races qui la peuplent et le rythme de son histoire. Ainsi au nord de son arête centrale continuent de se mouvoir les peuples de l'ancienne Hyperborée, qui par le cours des grands fleuves cherchent à se frayer vers l'est une issue vers la Méditerranée, cependant que les nations occidentales, ayant accès direct sur cette mer, s'efforcent d'ouvrir à leur profit les routes de l'Orient.

De ces routes, l'Empire ottoman, à partir du jour où il s'installa dans Constantinople, posséda les clefs, et l'Europe divisée contre elle-même, rongée d'appétits hypocrites en dépit de son

christianisme de façade, s'est évertuée, durant quatre siècles et demi de luttes, à les lui reprendre.

A bien y regarder, il n'est pas paradoxal de dire que la Grande Guerre de 1914 fut l'aboutissement fatal de la destruction de l'Empire chrétien d'Orient et de la prise de Constantinople par les Turcs.

La nouvelle répartition des forces en Europe après le traité de Vienne ouvrit l'ère de la liquidation des problèmes balkaniques, c'est-à-dire que l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Russie, se mirent à lutter d'influences et d'intrigues autour des richesses territoriales et autres, détenues par le Sultan de Stamboul. Avec leur esprit avisé, les Grecs comprirent que l'heure de la résurrection allait sonner pour l'Hellénisme, et la Grande Idée de restauration impériale byzantine aimanta violemment leurs volontés. Jusqu'au sein du plus ténébreux vasselage, l'Hellénisme était demeuré un pouvoir moral incontestable et ses droits, au temporel comme au spirituel, n'avaient jamais été complètement abolis par l'Islam triomphant. Ses chefs n'hésitèrent pas à risquer leur vie et leurs prérogatives dans l'aventure politique, où les intrigues de l'Europe les sollicitaient d'entrer. Ainsi naquit le royaume de Grèce.

Mais il était à peine viable et ne constituait qu'une pierre d'attente. De là les vicissitudes qui allaient l'agiter, les problèmes perpétuellement renaissants qu'il allait poser aux diplomates de l'Europe.

Les deux premiers volumes de l'**Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours**, permettent de suivre la complexité croissante de ces problèmes jusqu'au départ du Roi Othon, dont l'indéniable bonne volonté s'était trouvée brusquement dépassée par les soubresauts de la Grande Idée. Les tomes III et IV, œuvre exclusive de M. Michel Lhéritier, que guida le souci de l'impartialité et le sens aigu des enchaînements historiques, nous détaillent minutieusement les diverses crises de croissance de l'Hellénisme à partir de l'avènement du roi Georges en 1863, qui coïncide avec une période fort embrouillée de rivalité anglo-russe et que devait conditionner la cession par l'Angleterre des Iles Ioniennes à la Grèce, sous l'œil défiant de l'Autriche. Attaché au maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman, le Gouvernement britannique avait pensé, par ce cadeau, refréner les aspira-

tions helléniques de rédemption totale. Ce fut le contraire qui se produisit ; le patriotisme des Ioniens apporta un élément nouveau à la Grande Idée et le roi lui-même, quoique étranger, sentit qu'il lui était défendu de se soustraire à la tradition du peuple qu'il avait accepté de conduire.

De cette fermentation des âmes la Russie allait bientôt prendre ombrage, et tout en attisant le feu dans les Balkans, dans l'espoir d'en tirer profit pour elle-même, tout en préparant une résurrection bulgare, elle s'efforce d'empêcher les Grecs de tourner trop attentivement les yeux vers le continent, vers le Nord. Elle manœuvre dans ce sens avec une adresse machiavélique, lors de l'insurrection crétoise de 1866-67 et soutient énergiquement la Grèce, que le vœu des Candiotes place dans une situation des plus délicates. Elle favorisait ainsi les progrès du Slavisme dans les Balkans et s'ouvrait par là même la porte du Proche-Orient. La création de l'exarchat religieux bulgare, à l'encontre des prérogatives séculaires du Patriarcat œcuménique, marque le début d'un antagonisme qui domine dorénavant tout le problème oriental : *Hellénisme et Panslavisme*, et qui tendra à éloigner de plus en plus la Grèce de la Russie, en dépit de nombreuses tentatives de rapprochement passager. Vient la guerre de 1877-1878 et la victoire russe. Il y a beau temps que le Roi de Grèce a cessé d'être le représentant des Puissances dans son royaume ; d'âme et de cœur, il s'est donné à l'Hellénisme, et voici que la défaite turque a permis le soulèvement des provinces grecques encore irrédimées. Il y eut, à cette date, un moment extrêmement périlleux, non seulement pour la Grèce, mais pour l'Hellénisme tout entier ; et le traité de San-Stefano du 3 mars 1878 était tout autant tourné contre celui-ci que contre le Croissant. La création de la grande Bulgarie ouvrait à la Russie la route de Byzance. Le Congrès de Berlin ranima les espérances grecques, mais quelle route hérissée d'écueils, parsemée d'embûches restait à parcourir ! Comme la Russie et la France avaient en 1862 sauvé la Grèce de l'Angleterre, celle-ci la sauva de la Russie en 1878. « Il semble que l'Hellé-
« nisme s'avance, conclut M. Lhéritier, comme s'il avait pour
« amie quelque divinité supérieure qui lui garantisse l'avenir ;
« car le Slavisme russe pourra être un jour désavoué par les
« Slaves des Balkans. »

Cette foi dans les destins supérieurs de leur race soutient les

Hellènes à travers les pires épreuves, et leur fait commettre en même temps toutes les imprudences. De son côté, le philhellénisme traditionnel et tout de surface de la diplomatie française la porte à n'aller jamais jusqu'au bout de ses meilleures intentions, comme à méconnaître l'importance du concours grec pour le maintien de notre situation en Méditerranée. Aussi bien, la faible Grèce se tourne-t-elle volontiers vers ceux qu'elle croit les plus forts.

Voici grandir sur les Balkans — c'est là tout le sujet du IVe volume de l'*Histoire diplomatique de la Grèce*, dont M. Michel Lhéritier est également l'auteur — l'ombre de l'Allemagne, alliée de l'Autriche, et la Grèce devient l'enjeu du désaccord austro-russe. La Thessalie récupérée, restaient la Crète et la Macédoine, et la Crète était perpétuellement remuante. Par le mariage du Diadoque avec la princesse Sophie, l'Allemagne avait pris pied à Athènes, cependant que l'insurrection se préparait à soulever de nouveau toute l'île irrédimée...

Par malheur pour la Grèce, quand l'incendie s'alluma, la question des dettes venait d'indisposer la puissance germanique. En 1897, la guerre éclate entre la Grèce et la Turquie, et l'Allemagne coopère à l'écrasement de l'hellénisme. Cependant, lors de l'organisation de l'autonomie crétoise, l'Allemagne et l'Autriche se retirent du concert européen.

La Grèce est obligée de laisser faire les puissances ; mais elle ne saurait renoncer ni à la Crète ni à la Macédoine, et elle est décidée à profiter de toute occasion favorable. L'accord austro-russe de 1907 ne fut qu'une trève qui lui permit de louvoyer ; mais le Roi Georges continuait de redouter davantage la poussée slave que les visées germano autrichiennes sur Salonique et le *Drang nach Osten*. En face d'une conflagration européenne, il allait diviser moralement la Grèce.

Hommage à M. Michel Lhéritier pour avoir mis en évidence cette vérité première, dans son minutieux dépouillement d'archives et de documents épars.

M. Edmond Driault s'est chargé du cinquième et dernier volume, celui qui a trait aux tumultueux événements d'hier. Nous revivons ainsi les péripéties qui affrontèrent la Jeune Grèce à la Jeune Turquie et qui, à travers les guerres balkaniques, aboutirent au traité de Bucarest. Cependant, l'Italie impérialiste s'installait dans le Dodécanèse.

La Grande Guerre éclate, les fautes de l'Entente gardent la Grèce divisée contre elle-même, et la France accumule les vexations contre un peuple ami. Enfin la Grèce entre dans la guerre et, à l'heure de la victoire, la Grande Idée se dresse devant Constantinople.

Que d'enseignements pour nous dans les pages éloquentes et précises de M. Edouard Driault !

Le traité de Sèvres marque la fin de l'Empire ottoman, et la naissance de la Grande Grèce. Mais la guerre n'est pas terminée pour les Hellènes. Abandonnés par la France, ils sont chassés d'Asie Mineure par les Turcs victorieux, et le désastre d'Ionie jette en Grèce un million de réfugiés. Il ne reste plus à la Grèce épuisée d'autre alternative que de se refaire, comme la France après Sedan. Pour conclure, M. Edouard Driault passe rapidement en revue deux ou trois millénaires d'histoire hellénique, et il fait le rêve que Sainte-Sophie, dans Constantinople à demi internationalisée aujourd'hui, pourrait être rendue spontanément par les Turcs eux-mêmes au culte orthodoxe.

Ainsi serait assurée la paix définitive, car la Grèce nouvelle, mère de tous les Grecs qu'elle a recueillis dans une catastrophe effroyable, est la grande nation de l'Orient. On n'y peut rien sans elle. Sans elle, on n'organisera pas l'Orient dans la paix.

En dix années de luttes tragiques, elle a poussé la Grande Idée presque à son but.

Quant à la France, elle fut toujours sa protectrice la plus désintéressée ; obligée d'avoir une politique musulmane, cette politique ne peut plus inquiéter la Grèce, pour qui l'orthodoxie se confond avec la foi nationale et qui a intérêt à se rapprocher des Turcs.

Méditons donc ce grand ouvrage de deux historiens sincèrement philhellènes, et d'abord épris de vérité. Nous y gagnerons de mieux juger un peuple intelligent, et aussi de mieux voir clair dans la défense des intérêts français. Hélas! en ramenant les Turcs en Europe, à Constantinople, le traité de Lausanne a rétabli des causes de guerre, que le respect du droit et de l'histoire eût annihilées.

Cependant la Grèce, en subissant la doctrine féroce de l'échange obligatoire des populations, a retrouvé, dans cet afflux d'exilés sur son sol métropolitain, une prospérité inattendue. Elle a ra-

massé toutes ses forces, et quel est le pays qui, eu égard à son étendue et à sa population, a autant produit en un siècle dans le domaine de l'Art et de la Science?

Mémento. — Il nous faudra souvent revenir sur Costis Palamas, dont la juste gloire grandit chaque jour. M. Constantinidis, après lui avoir consacré, à l'occasion de son Cinquantenaire et, pour appuyer sa candidature au Prix Nobel, un fascicule entier fort instructif de *Néa Zoï*, publie à part une claire conférence où il étudie l'homme et l'œuvre. Le n° 3 de l'*Acropole*, que dirige brillamment à Paris M. Charles Vellay, nous donne en tête une autre conférence très étudiée de M. Hubert Pernot. M. Pernot note que Palaman est un poète d'idées, mais en même temps il l'apparente à Banville, ce qui est peut-être le restreindre...

Il était juste que les *Œuvres complètes* de Stephanos Martzokis, dont le romantisme attardé a passé de mode, mais qui reste l'un des meilleurs sonnettistes de la Grèce moderne, fussent rééditées ; M. Marinos Sigouros s'en est chargé et sa préface est d'une louable ferveur. M. Louis Roussel (*Libre*, numéro d'octobre-novembre 1926) pense que le poète n'a jamais eu conscience de son vrai talent, et cherche à discerner les influences qui ont agi sur lui. Elles furent surtout italiennes : Léopardi pour le pessimisme trop systématique, Carducci pour certaines novations prosodiques. Martzokis ne mérite pas d'être oublié. D'Herakleion de Crète nous viennent des *Sonnets* d'une grâce toute chéniéresque, signés Lefteris Alexios, et, en grands vers politiques, les fragments d'un fervent poème cosmique : *I Genesi*, dans la manière claudélienne d'Angelos Sikélianos. La poésie en Grèce ne cesse d'être florissante. Citons pour y revenir : les *Modernes Agapes*, de M. Photos Yophyllis, dont la manière alerte et colorée, très personnelle, est pleine de charme, les *Tragondiatis Semis* de M. Petros Magnis ; *To Kokkino Synnepho*, large fresque lyrique de M. Stratigopoulos, et les deux volumes anthologiques de poèmes anglais traduits par M. Glavkos Alithersis, dont le vers souple et sûr épouse toutes les nuances du texte original. En prose, mentionnons *To Vivlio tou Erota*, *tis Yinaickas kai tou Thanatou* et divers ouvrages signés Vrissimitsakis, Thomas Georgios, Papadimas, Vel Fréris, etc.

Marquons la naissance de *Néohellenika Grammata*, Direction Mourellos, à Herakléion, et du *Pharos*, organe de la Société *Bibliothèque d'Alexandrie... Argo*, organe des Jeunes d'Alexandrie, s'honore de la collaboration de M. Valsa, dont elle publie un curieux petit drame, *Sto Katophli*. A Paris, *Agôn* nous permet de suivre le bel effort littéraire de M. Castanakis.

L'Hellénisme est une force qui monte.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Jean Pottecher : *Lettre d'un fils* (1914-1918), Emile-Paul Frères. — Marc Boasson : *Au soir d'un monde* (1915-1918), Plon.

Le nom de Maurice Pottecher, qu'on trouve en tête des **Lettres d'un Fils**, écrites par son fils Jean Pottecher, réveille pour nous tous un monde de curieux souvenirs. Il se rapporte aux tentatives du Théâtre d'Art qu'organisa Paul Fort et dont les représentations étaient quelquefois bizarres.

C'est là en effet que furent jouées *La voix du Sang* et *Madame la mort*, de Rachilde, *La Lépreuse*, de Bataille ; sans parler de singulières adaptations comme le *Cantique des Cantiques*, dont les déclamations furent mises à la scène, au milieu de parfums et feux de Bengale, si mes souvenirs sont exacts, par M. P.-N. Roinard ; et d'un bien extraordinaire premier chant de l'*Iliade*, transporté à la scène par Jules Méry, et où il y avait de bien extraordinaires guerriers coiffés de « casques en formes de trombones et de paquets de nonettes » ; des autels antiques ressemblant à des tables de nuit, — le tout « reconstitué d'après les monuments ». Dans la salle, on se montrait avec intérêt Maurice Barrès et Saint-Saëns; et lorsque le rideau se levait, — à l'Alcazar d'Hiver où se donnaient ces représentations, — un vent glacial arrivait du plateau, qui engageait les spectateurs à relever en hâte le col du manteau ou du pardessus.

Mais avec la guerre de 1914, il s'est agi d'une bien autre comédie. Le jeune Jean Pottecher s'engagea après les premiers mois des hostilités, et nous le trouvons au Mans où il est incorporé dans les chasseurs à pied. Après son engagement, il eut à la chambrée des compagnons singuliers, dont l'un était acrobate et qui raconte avoir été dans une maison close dont le tarif était de 1 fr. [!].

Il va rejoindre son bataillon de chasseurs à Domfront (Orne) ; et des études médicales qu'il a faites l'aident à passer infirmier. Mais il tombe malade un moment ; et après un congé de convalescence se retrouve à Bellème. On est en février 1916 et les Allemands attaquent Verdun, dont les nouvelles sont attendues anxieusement. Le contingent dont fait partie le narrateur finit par être envoyé à Vertus, où il se trouve séjourner longuement. Jean Pottecher est en somme sur le front, mais à six ou huit kilomètres des lignes, — lacis compliqué de traces blanches

sur le sol. Le secteur est calme, après quelques jours de tirs sur les avions. Mais toute cette zone est infestée par les rats, qui se promènent sur les lits et les dormeurs, mangeant les sacs, rongeant les cloisons de bois, et, à travers les planches du plafond, faisant tomber de la terre sur les visages des dormeurs. Mais le pire, c'est l'invasion de la vermine, des « totos », dont on n'arrive pas à se débarrasser.

Notre volontaire change de secteur et se trouve brancardier dans un régiment au repos après un bombardement formidable à la Maisonnette. La troupe est envoyée ensuite sur la Somme, dans le Santerre. Une des lettres est datée de Marcourt. M. Pottecher parle longuement des tranchées et fait cette constatation surprenante qu'elles sont à peine gardées. Une escouade occupe un espace de 150 mètres.

M. Pottecher se trouve cependant à Tilloloy (Somme), endroit remarquable par son château et son église. Le château (XVI[e] s.) a été éventré, massacré ; l'église, jolie construction de briques, est presque effondrée, et ses tombeaux, qu'on apporta à l'Exposition de Guerre du Petit Palais, n'avaient plus que des statues brisées par les obus.

M. Pottecher passe dans la Marne, puis sous Verdun et parmi les terres bouleversées par les obus qui avoisinent le fort de Vaux (février 1917).

Puis il rejoint le contingent dont il fait partie à Condé-en-Brie, ou plutôt dans un faubourg où il y avait 78 habitants jadis, mais où l'on n'en trouva plus que 40.

Le récit cependant se poursuit et mentionne que des attaques sont empêchées par la boue (Bezonvaux, novembre 1917). D'autres déplacements sont indiqués, à Rembercourt aux-Pots, par exemple ; à Einvaux, où les troupes sont transportées cinquante hommes par wagon. Au commencement de 1918, on trouve encore M. Pottecher à Croixmare, près de Lunéville, etc. Puis ce sont des marches et contre-marches ; et toujours des blessés à soigner, des éclopés et des malades dont il faut s'occuper.

D'ailleurs, M. Pottecher a le bon esprit de ne pas chercher à comprendre les opérations. Mais nous sommes à la dernière année de la guerre et à la deuxième invasion allemande qui devait ramener l'ennemi sur la Marne. Nous retrouvons le narrateur à la Ferté-sous-Jouarre, la vallée de la Marne, etc.

Avec l'arrivée des Américains, l'*ordinaire* change d'ailleurs, et l'on mange des poulets, des lapins, du veau. Mais on mentionne des combats du côté de Vaux, auxquels les nouveaux venus prirent part, supportant vingt-huit jours de combats, et même une de leur compagnie ne revint qu'avec vingt-six hommes; mais elle avait fait 560 prisonniers, pris 60 mitrailleuses et 4 mortiers.

Enfin, le 25 juillet, M. Jean Pottecher fut surpris par l'ennemi au cours d'une patrouille offensive, dans le bois de la Tournelle, entre Coincy et Beuvarde, en face de la ferme de la Grange-aux-Bois. Il reçut alors quatre blessures successives, alors qu'il secourait un camarade, Tony Lola, mortellement blessé lui-même. Ils reposent maintenant sous la même pierre dans un enclos du domaine de la Grange aux-Bois.

La mort de Jean Pottecher n'a pas besoin d'être autrement commentée. C'était un beau caractère, semble-t-il bien.

La publication actuelle lui est un hommage et nous comprenons qu'il puisse être encore regretté de ses amis et de ses proches.

Le volume de M. Marc Boasson, *Au soir d'un Monde*, lettres de guerre, est encore une publication posthume.

L'auteur était en 1914 attaché à la direction des Beaux-Arts et secrétaire de l'Ecole des Hautes Etudes sociales. Il fut tué le 29 avril 1918. Il se trouvait alors entre Locre et Kemmel. Esprit cultivé, mais raisonneur et même « irrespectueux », il est mécontent du *régime* et perd rarement une occasion de le dire. Mais sa correspondance, adressée à sa femme, perd beaucoup de son intérêt, du fait qu'elle n'indique qu'assez peu les endroits où il se trouve. Nous ne sommes plus en guerre et c'est un inconvénient auquel les éditeurs auraient pu remédier.

En 1915, il avait participé à l'offensive en auto. Il était d'ailleurs attaché comme interprète aux troupes anglaises, et il fut évacué comme éclopé sur Saint Paul, puis sur Dieppe où il séjourna assez longuement. Revenu sur le front en 1916, on le trouve à Verdun, au Chemin-des-Dames, puis encore à Verdun (1917-1918). Lors de la grande offensive allemande qui précéda la fin de la guerre, il fut dirigé sur la France du Nord, et tomba au Mont Kemel, comme nous l'avons dit, mais sans qu'on puisse préciser autrement les circonstances de sa mort. Il était alors sergent observateur.

Les lettres à sa femme qui composent le volume ont été surtout écrites, nous l'apprenons enfin, pour la rassurer. Il y parle de peu de choses, souvent très diverses, mais il écarte des faits de guerre tout ce qui pourrait l'alarmer inutilement et qu'elle apprendra toujours assez tôt. D'autres lettres écrites à des parents, un carnet de route, par chance conservés, ont une autre allure et montrent la guerre dans toute son atrocité, les souffrances et les difficultés de chaque jour. Après les lettres publiées, qui contiennent sans doute des choses intéressantes, des détails de paysages, des tableaux souvent curieux, c'est la contre-partie maintenant que nous attendons, le carnet de route et les lettres indiquant ce « qui a été vu », la lutte sanglante qu'il a fallu soutenir pour arrêter enfin la dernière ruée allemande, à la veille de sa capitulation.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Abbé Coulombeau : *Chartres*. Avec des illust. (Coll. Bibliothèque catholique illustrée) ; Bloud et Gay. « »

Georges Lafenestre : *L'art italien au XIIIe siècle : Assise*. Avec des illust. ; Alcan. 15 »

Art

Jan Topass : *L'art et les artistes en Pologne. De la Prime Renaissance au Pré-Romantisme*. Avec des illust. ; Alcan. 15 »

Finance

Nicolas Zvorikine : *Etude sur le papier-monnaie*; Rapid-Imprimerie, 12, rue Royer-Collard. « »

Histoire

Marcel Boulenger : *L'attentat d'Orsini*. (Coll. Récits d'autrefois) ; Hachette. 6 »

Georges Girard : *Mémoires du curé de Versailles François Hébert, 1686-1704*, publiés avec une introduction par Georges Girard. Préface de Henri Brémond; Edit. de France. 30 »

Albert Mathiez : *La vie chère et le mouvement social sous la Terreur*; Payot. 32 »

Littérature

Marius André : *La véridique aventure de Christophe Colomb*. (Coll. Le roman des grandes existences) ; Plon. 15 »

Louis Bertrand dit Aloysius Bertrand : *Œuvres poétiques. La Volupté et pièces diverses*, publiées d'après les manuscrits avec une

préface, une introduction et des notes par Cargill Sprietsma; Champion. « »

Léon Bloy : *Celle qui pleure. (Notre-Dame de la Salette)*; Mercure de France. 12 »

Elie Brackenhoffer, de Strasbourg : *Voyage de Paris en Italie, 1644-1646*, traduit d'après le manuscrit du Musée historique de Strasbourg par Henry Lehr. Avec un portrait et 2 cartes itinéraires; Berger-Levrault. 25 »

Jules Chopin : *Veillées de Bohême*, florilège des grands conteurs tchèques; Edit. Bossard. 12 »

Jean Chuzeville : *Rome et l'Internationale. Une prédiction de Dostoievski;* Edit. Bossard. 4 50

Francis de Crue : *L'ami de Rousseau et de Necker : Paul Moultou à Paris en 1778*. Avec un portrait et 2 fac-similés; Champion. « »

E. Isern Dalman : *A l'ombre des oliviers. (Croquis de l'Emporda.)* Traduit du catalan par Luce Meyer; Messein. 7 »

Floris Delattre : *Dickens et la France*, étude d'une interaction littéraire anglo-française; Gamber. 25 »

Charles Derennes : *Amours et crimes*, I. (Gilles de Rais, Marie-Madeleine de Brinvilliers, Vaninka l'étrangère, Madame Lafarge, etc.); Edit. de France. 12 »

Pierre Flottes : *La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny;* Belles-Lettres. 40 »

Louis Gillet : *Saint François d'Assise*. Avec des illust. (Coll. Bibliothèque catholique illustrée); Bloud et Gay. « »

Paul Ginisty : *La véritable histoire de la belle Madame Tiquet;* Fasquelle. 12 »

Marguerite Grépon : *Lotissements*, journal. Préface d'Yvonne Schultz. Dessin de Jane Tayac; Monde moderne. 9 »

Etienne Gros : *Philippe Quinault, sa vie et son œuvre*. Avec un portrait; Champion. « »

André de Hevesy : *Christophe Colomb ou l'heureux Génois;* Emile-Paul. 12 »

J. Jacquart : *Un journal de la vie littéraire au XVIII[e] siècle : La correspondance de l'abbé Trublet*, documents inédits sur Voltaire, La Baumelle, Malesherbes, Fontenelle, Madame Geoffrin, La Condamine, etc. Avec une introduction et des notes explicatives; Picard. « »

Jean Jacquart : *Un témoin de la vie littéraire et mondaine au XVIII[e] siècle : L'abbé Trublet, critique et moraliste, 1697-1770*, d'après des documents inédits; Picard. « »

Gaston Jollivet : *Souvenirs de la vie de plaisir sous le Second Empire.* Lettre-préface de Paul Bourget. Avec des illust.; Tallandier. 20 »

Raymond de Mas : *Méditations profanes sur l'état de grâce;* Crès. « »

Jean Mistler : *La vie d'Hoffmann.* (Coll. Vie des Hommes illustres); Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 %

Philippe Quénault : *La mère coquette ou Les amants brouillés*, édition critique par Etienne Gros; Champion. « »

Léonce Raffin : *Saint-Julien de Balleure, historien bourguignon, 1519 ?-1593;* Champion. « »

Marcel Raymond : *L'influence de Ronsard sur la poésie française, 1550-1585;* Champion, 2 vol. « »

Marcel Schwob : *Ecrits de jeunesse*, essais inédits. Précédés de sa vie et d'une bibliographie par M. Pierre Champion. (Les œuvres complètes de Marcel Schwob, 1867-1905); François Bernouard. « »

Cargill Sprietsma : *Louis Bertrand dit Aloysius Bertrand, 1807-1841. Une vie romantique.* Etude biographique d'après des documents inédits. Avec un portrait par David d'Angers; Champion. « »

A. Strindberg : *Cinq pièces en un acte*, traduites par Tage Aurell; Stock. 12 »

Emile Verhaeren : *Impressions*, 2[e] série. (Racine et le Classicisme. Hugo et le Romantisme. Barbey d'Aurevilly et Zola. Le génie); Mercure de France. 12 »

Emile Verhaeren : *Pages belges;* Renaissance du Livre. 10 »

Musique

J.-G. Prodhomme : *La jeunesse de Beethoven.* Avec 4 pl. h. t.; Delagrave. 40 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Colonel E. Valarché : *Le combat d'Arsimont, les 21 et 22 août 1914, à la 19e division.* Avec 2 croquis, 1 carte, 5 calques et 4 photographies; Berger-Levrault. 7 20

Philosophie

Daniel Essertier : *Les formes inférieures de l'explication;* Alcan. 35 »

Alfred Lartigue : *Psychodynamique générale;* Alcan. 15 »

Félix Ravaisson : *De l'habitude,* nouv. édit. précédée d'une introduction par Jean Baruzi; Alcan. 12 »

Poésie

Francis Aggéri : *Enluminures;* Figuière. 3 »

Gabriel Audisio : *Ici-bas;* Imp. Basset, Alger. « »

G. Chennevière : *La légende du roi d'un jour.* Avec un portrait de l'auteur, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Eve : *Vers l'amour;* Messein. 10 »

Armand Godoy : *Triste et tendre.* Préface de Jean Royère; Emile-Paul.

Jacques Normand : *Le caprice des heures. (Provence. Versailles. Paris);* Calmann-Lévy. 9 »

Odilon-Jean Périer : *Le promeneur.* Avec un portrait de l'auteur par lui-même, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue française. « »

Jules-René Thomé : *Le pèlerinage de Saint-Vivent, suivi d'Icare et d'Aspech;* Messein. 6 »

S. Villard : *Pour Margot;* Libr. Tacussel, Marseille. 9 »

Roger Vitrac : *Humoristiques.* Avec un portrait de l'auteur par Alberto Savinio, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue française. « »

Politique

Appel à l'opinion publique du monde entier. La Bulgarie sous la terreur du bourreau Liaptchev; Edité par la rédaction du « Drapeau paysan », Prague. « »

Raymond Duguet : *Moscou et la Géorgie martyre.* Préface du Colonel C. B. Stokes, ancien haut commissaire britannique en Transcaucasie. Avec 10 h. t. en héliogravure; Tallandier. 13 »

Dr Lucien Graux : *Histoire des violations du Traité de paix.* Tome IV : *janvier 1923-décembre 1926;* Champion. 15 »

Bernard Lecache : *Au pays des pogromes : Quand Israël meurt...* Avec des documents photographiques; Progrès civique. 15 »

André N. Mandelstam : *La Société des Nations et les puissances devant le problème arménien;* Pédone. « »

Maurice Pernot : *L'inquiétude de l'Orient : Sur la route de l'Inde;* Hachette. 12 50

Henry Wickham Steed : *Mes souvenirs, 1892-1914.* (Trente années de vie politique en Europe), traduction de M. d'Honfroi; Plon. 25 »

Questions juridiques

Jean Ray : *Essai sur la structure logique du Code civil français;* Alcan. 30 »

Jean Ray : *Index du Code civil* contenant tous les mots qui figurent dans le texte du Code, accompagnés des références à tous les articles où ils se trouvent et illustrés de citations qui peuvent en éclairer le sens ou l'emploi; Alcan. 15 »

Questions médicales

E. Kretschmer : *Manuel théorique et pratique de psychologie médicale*, traduit par le Dr S. Jankélévitch. Avec 24 dessins et gravures; Payot. 30 »

Questions religieuses

Joseph Ageorges : *Le Cardinal Mercier*. Avec des illust. (Coll. Bibliothèque catholique illustrée); Bloud et Gay. « »

Roman

Sherwood Anderson : *Un païen de l'Ohio*, traduit de l'anglais par Marguerite Gay. Préface d'Eugène Jolas; Rieder. 10 50

Pierre Benoit : *Le roi lépreux;* Albin-Michel. 12 »

Jacques Chenevière : *Daphné;* Kra. « »

Marguerite Delachaux : *Berceaux;* Attinger. 10 50

Thomas Deloney : *Le noble métier*, traduit de l'anglais par Abel Chevalley; Nouv. Revue française. 10 50 + 20 %

Robert Destez : *Au bout du monde;* Baudinière. 9 »

Jean des Esnault : *La danseuse au chrysanthème;* Renaissance du Livre. 12 »

Claude Farrère : *Cent millions d'or;* Flammarion. 12 »

Pierre Frédérix : *L'ange et la couronne;* Calmann-Lévy. 15 »

Abel Hermant : *Les Bargain Sisters. Cyril ou le solitaire. Pour le meilleur et pour le pire;* Lemerre. « »

J. Kessel : *Les Cœurs purs;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 %

Odette Keun : *Le prince Tariel*, roman géorgien; Malfère, Amiens. 12 »

Raoul Leguy : *La demoiselle du château;* Figuière. 10 »

Jacques Lombard : *La route obscure;* Lemerre. « »

Mayar-Adoz : *Les opales d'amour ou les délicieuses amours de Lakshmi et Varuna;* Edit. Mécène. 10 »

Prosper Mérimée : *Carmen* et quelques autres nouvelles. Avec une introduction de M. Valéry Larbaud et 23 dessins de Prosper Mérimée. (Coll. Prose et Vers); Payot. 18 »

Fernand Mysor : *Par T. S. F.;* Fasquelle. 12 »

Ferdinand Antoni Ossendowski : *Derrière la muraille chinoise*. Traduction de M. Robert Renard; Flammarion. 12 »

Albert Poujol : *Fulcran Roustit et compagnie;* Edit. du Fleuve, Lyon.

Romain Rolland : *L'âme enchantée*, III : *Mère et fils;* Albin-Michel, 2 vol., chacun 12 »

Maurits Sabbe : *Le petit curé de Shaerdycke;* Renaissance du Livre. 10 »

Jean Schlumberger : *L'enfant qui s'accuse*. (Traités, I); Nouv. Revue franç. 12 »

Ester Stählberg : *Dimanche*, roman finlandais, traduit du suédois par Maurice de Coppet; Plon; 12 »

Horace Van Offel : *Le secret de Rubens;* Albin Michel. 12 »

Vincent Vincent : *La décevante prétentaine;* Bonnard (Lausanne). 4 fr. suisses

Stewart Edward White : *Les conquérants des forêts*, traduit de l'anglais par Léon Bocquet; Albin-Michel. 12 »

Sciences

Sir Jagadir Chunder Bose : *La physiologie de la protosynthèse*, traduit par J. et M.-L. Dufrénoy. Préface de M. Mangin; Gauthier-Villars. 40 »

L. Gustave Du Pasquier : *Le calcul des probabilités, son évolution mathématique et philosophique;* Libr. Hermann. « »

J. Granier : *Mesures électriques*. Avec 84 figures; Colin. 9 »

Sociologie

C. Bouglé et J. Raffault : *Eléments de sociologie*. Textes choisis et ordonnés; Alcan. 30 »

Georges Dubujadoux : *Les bases rationnelles de la documentation industrielle;* Libr. gén. de droit et de jurisprudence. « »

Pierre Kropotkine : *L'Ethique*, traduit du russe par M. Goldsmith; Stock. 18 »

Maurice Peyssou : *Une œuvre et un homme de demain : L. Barbedette, théoricien de la fraternité;* La Griffe. 1 »

Georges Renard : *L'ouvrière à domicile;* Edit. Radot. 10 »

Henri Sée : *La vie économique de la France sous la monarchie censitaire, 1815-1848;* Alcan. 20 »

André Siegfried : *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*. Avec 8 cartes et figures; Colin. 28 »

Georges Valois : *Le fascisme*. (Coll. Les écrivains du nouveau siècle, I); Nouv. Libr. nationale. 7 »

Théâtre

An. Ski : *Le Dibbouk*, légende dramatique en 3 actes, version française de Marie-Thérèse Kœrner; Rieder. 9 »

Jean Schlumberger : *Césaire ou la puissance de l'esprit*. (Traités, I); Nouv. Revue franç. 12 »

Varia

Henri Robert : *Le Palais de Justice*. (Coll. Visages de Paris); Lafitte. « »

Voyages

Pierre Daye : *La Chine est un pays charmant;* Edit. de France. 12 »

Eugène Grangié : *Le Lot à petites journées*. Préface de M. Léon Lafage. Avec 20 dessins orig. de Mlle Alice Millochau; Berger-Levrault. 12 »

Albert Thibaudet : *Les images de Grèce;* Messein. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La reprise des fouilles d'Herculanum. — Prix littéraires. — Une lettre inédite d'Odilon Redon à propos de J.-K. Huysmans. — A propos de Paterne Berrichon. — Notes inédites sur Madeleine Brohan. — Autres notes sur Augustine Brohan. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

La reprise des fouilles d'Herculanum. — On est en train, sous la direction du professeur Maiuri, de reprendre méthodiquement les fouilles d'Herculanum, enfouie ainsi que Pompéi lors de la fameuse éruption du Vésuve en l'an 79 de notre ère. Les premières furent commencées en 1720 par le prince d'Elbœuf qui se servit d'un simple puits déjà creusé avant lui. Elles furent reprises en 1738, puis, par la suite, à plusieurs reprises, mais ne furent jamais poussées avec persistance. En 1908, un Anglais, Waldstein, parla de les reprendre en grand avec les fonds que rapporterait une souscription internationale, proposition que le gouvernement italien n'agréa pas. Puis toute acti-

vité avait cessé. En 1924, les travaux ont été repris. Ils vont être poussés aussi activement que possible.

La tâche est bien plus ardue qu'à Pompéi, qui ne fut recouverte que par des *lapilli,* petites boulettes de pierre ponce relativement faciles à déblayer. Herculanum, directement sous les pentes du Vésuve, fut recouverte en 79, et ensuite à plusieurs reprises, d'une lave de boue qui se solidifia pour former une couche de ciment épaisse d'une vingtaine de mètres environ. De plus, des villes modernes se sont édifiées par-dessus : une partie de Portici, et surtout Resina, commune qui a le sommet du volcan sur son territoire et qui en a, de ce fait, le monopole des guides. Il est impossible de les démolir pour mettre à ciel ouvert la ville antique. On se bornera à pratiquer de larges ouvertures dans des espaces libres, et on visitera des galeries comme dans les catacombes, ou plutôt comme dans le métro, car elles seront éclairées à la lumière électrique, comme l'est déjà l'amphithéâtre, en partie dégagé.

Mais archéologiquement, les fouilles seront beaucoup plus intéressantes qu'à Pompéi. Les habitants de cette dernière ville avaient pu revenir pour enlever les objets les plus précieux de leur mobilier. De plus, c'était une ville de pacotille, déjà ravagée deux fois avant la grande catastrophe. Herculanum au contraire était beaucoup plus riche, et elle dort sous sa lave dans l'état exact où elle se trouvait lorsqu'elle a été ensevelie. Le peu qu'on en a tiré a donné des trésors, comme les fameux bronzes du musée de Naples. Les fouilles complètes révéleront donc bien des secrets sur l'art antique et sur la civilisation romaine du premier siècle. — P. G.

§

Prix littéraires. — Le prix Claire-Virenque, attribué par le Comité de littérature spiritualiste, a été partagé entre Mmes Sainte Marie Persin, 2.000 francs, pour son roman *Pauline Jaricot,* et Merens-Melmer, pour son recueil de vers *Sous le Signe de la musique.*

Le prix du roman sportif, créé par le Syndicat des Directeurs de journaux de sport, a été décerné, pour la première fois, à M. Raymond de Rienzi pour son livre : *L'Aventure sur la route, roman d'une faible femme et de sa petite auto.*

§

Une lettre inédite d'Odilon Redon à propos de J.-K. Huysmans. — Nous notions dans un article du 15 janvier dernier (*Notes et documents littéraires. — Les relations de J.-K. Huysmans et d'Odilon Redon*) que Redon ne pouvait souffrir les tentatives « d'explications » touchant son art et que les commentaires de son ami J.-K. Huysmans lui-même sur sa peinture le choquèrent parfois un peu.

En voici une nouvelle preuve qui nous est fournie par M. Gustave Babin, ancien critique d'art de *L'Echo de Paris*.

M. Babin nous communique la lettre qu'il reçut de Redon en 1904, après un article où il émettait l'opinion que cet artiste devait être considéré en dehors de toute littérature.

Ce 15 octobre 1904.

Monsieur,

Je transcris ici ces quelques lignes :

« Oubliez tout ce que vous avez lu sur l'apocalyptique, sur le satanique Redon, *toute littérature*, même les captieuses pages de J.-K. Huysmans. »

Enfin !

Je les relis avec ravissement, et je m'empresse de vous le dire. Elles redressent l'erreur commise par toute la critique de mon passé à mon égard. Vous avez su ne voir seulement que l'ouvrage de mes yeux ; ils ont été toute ma vie guidés par une admiration infinie du monde externe...

Je vous en remercie très vivement, Monsieur, et permettez-moi de vous tendre une main cordiale.

ODILON REDON.

Il n'en reste pas moins certain que les « captieuses pages » de J.-K. Huysmans servirent singulièrement à établir la juste renommée d'Odilon Redon. — L. DX.

§

A propos de Paterne Berrichon.

Marseille, le 17 mars 27.

Monsieur le Directeur,

Mme Marguerite-Yerta Méléra nous a donné un article très documenté sur Paterne Berrichon et Isabelle Rimbaud. — A Chézal-Benoît et au Lycée de Châteauroux je fus le condisciple des deux jumeaux. Je possède les palmarès où Paterne Berrichon ne fut jamais premier en composition ni n'obtint aucune mention. Seul *Alexandre Dupont* a en septième, le 29 juillet 1868, eu un deuxième accessit d'orthographe.

Mme Méléra a négligé de dire que l'aîné, Jacques Dufour, fut député d'Issoudun, succédant au chansonnier Leconte, auteur de la loi qui permet aux Françaises d'être témoins dans les actes civils.

Au musée d'Issoudun nous avons un très beau portrait peint par lui-même de Paterne Berrichon, celui au fusain, par lui également, de sa femme Isabelle Rimbaud et le buste de Rimbaud.

Dr HENRY LABONNE.

§

Notes inédites sur Madeleine Brohan. — Cette Brohan dont nous évoquions le souvenir à propos de ses amours avec Juan Valera — *Mercure* du 1er janvier 1927, p. 251 — a laissé, de son activité théâtrale en Russie, un petit monument littéraire d'ailleurs des plus rares

et que nous venons, après bien des recherches, de retrouver. C'est une plaquette in-16 vergé, à tirage restreint, parue à Paris au commencement de 1897, par les soins d'A. de Courtois, sous le titre : *La Scène française en Russie*. Il y a trois comédies présentées sur le Théâtre Impérial Michel, à Pétersbourg et dont l'auteur — qui est aussi l'éditeur de la plaquette — affirme, à la préface, qu'elles « furent accueillies non sans faveur ». Les deux premières étaient jusqu'alors restées inédites en France. C'était : *Il pleut, il pleut, bergère* et *La Guerre du Mari*. La troisième, où Valera avait particulièrement applaudi sa demi-maîtresse, avait, cependant, déjà été publiée dans l'*Artiste*, en octobre 1858. Elle s'intitulait : *L'Egoïsme à deux*, titre symbolique, et, avant d' « affronter le feu de la rampe » — c'est Courtois qui parle — au Théâtre Michel, avait été représentée par Madeleine sur la scène particulière de la Grande-Duchesse Catherine. Dans un autre petit recueil rare, intitulé *Décaméron*, nous avons, d'autre part, retrouvé un souvenir de Madeleine Brohan remontant à cette lointaine époque. Il y a dix morceaux de musique publiés par Jacques Offenbach au *Ménestrel* en 1845. Chacun de ces morceaux porte en titre le prénom de l'une des dames de la Comédie-Française qui lui a servi de marraine — ainsi : *Rachel*, valse ; *Emilie*, mazurka ; *Madeleine*, polka ; *Delphine*, redowa ; *Nathalie*, scottish, etc. — et est, en outre, orné du portrait d'une de ces célébrités. Les dix portraits qui figurent là ont été lithographiés par dix artistes et les dix quatrains, ou sixains qui les accompagnent sont l'œuvre de dix poètes différents. Le quatrain dédié à Madeleine Brohan est de Théophile Gautier. Le voici :

Type charmant et pur dont le ciel est avare
Et que d'un fin crayon l'artiste copia,
Scribe salue en vous la Reine de Navarre,
Musset sa Marianne, et Belloy sa Pia.

On sait que Madeleine Brohan devait aussi incarner, à dix années de distance, avec une grâce touchante, l'héroïne du *Lion amoureux*, de Ponsard, où le public de la Comédie-Française applaudit bruyamment les lieux communs sonores de la tirade sur les bienfaits et grandeurs de la Révolution. — C. P.

§

Autres notes sur Augustine Brohan. — De Madeleine à Augustine, la transition est facile, d'autant plus que ce recueil d'Offenbach dont nous venons de parler contient, en son honneur, ces vers charmants de Musset :

J'ai vu ton sourire et tes larmes,
J'ai vu ton cœur triste et joyeux.
Qui des deux a le plus de charmes ?

Dis-moi ce que j'aime le mieux :
Les perles de ta bouche, ou celles de tes yeux...

Nous ne croyons pas que ces vers aient été recueillis jamais, mais il ne sera pas inutile de noter, à propos de Musset précisément, que le proverbe d'Augustine : *Compter sans son hôte*, joué le 13 mars 1849 en matinée dramatique, avait eu tous les suffrages du poète. La sociétaire de la Comédie-Française, en effet, maniait assez bien la plume et nous nous sommes amusé naguère à collectionner ses courriers de Paris, qu'elle signait *Suzanne*, pseudonyme — croyons-nous — emprunté à la Suzanne du *Mariage de Figaro*, dont elle joua tant de fois le rôle. Nous avons trouvé, dans ces courriers, de virulentes et curieuses attaques à l'adresse de Victor Hugo. D'autre part, Alexandre Dumas eut aussi maille à partir avec elle, car, dans une lettre adressée à l'*Indépendance Belge* et vigoureusement commentée dans son *Monte-Christo* — qu'il rédigeait « seul », c'est-à-dire en compagnie de sa cinquantaine de « pseudonymes » : Auguste Maquet, Paul Bocage, Paul Meurice, Gaillardet, etc., etc. — il déclara retirer du répertoire toutes les pièces où cette comédienne avait un rôle... A en croire Jules Claretie — voir le *Figaro* du 19 novembre 1895 — elle aurait été un de ces « porte-manteaux » (*sic*) en possession d'endosser les mots de M. Tout-le-Monde, avec Nestor Roqueplan, Méry et Léon Gozlan. Lorsque Emile Bergerat, encore éphèbe, présenta au Théâtre-Français dix actes de sa confection pour en avoir un — d'ailleurs parfaitement insignifiant : *Une Amie* — gratifié de boules blanches, ce fut Augustine Brohan qui le joua et reçut de ce débutant la missive télégraphique suivante : « Pas de service ! Auteur pas content ! oh ! non, pas content ! », rapportée par Dupeuty dans ce même *Figaro* du 8 octobre 1865. Mais ceci dépasse les limites d'un écho. C'est pourquoi nous renverrons, sur la Brohan, à *Trente ans de Paris*, d'Alphonse Daudet, où l'on trouvera une autre anecdote relative aux débuts dans la vie littéraire de l'auteur de l'*Immortel*. — C. P.

§

Le Sottisier universel.

Je ne sais plus quel président d'Assises, soulevant sa toque rouge... — LÉON DAUDET, *L'Entre deux guerres*, p. 12, Nouvelle librairie nationale, 1915.

L'*Intransigeant* pubblicava ieri che la salma del Re di Roma, attualmente sepolta a Vienna nella chiesa dei Cappuccini, sarebbe reclamata dalla città di Parigi, che intenderebbe darle sepoltura al Pantheon accanto a quella di Napoleone. — *La Stampa*, Turin, 1er mars.

Les personnes d'âge moyen [à la Nouvelle-Orléans] parlent très volontiers un français très pur. Cependant certaines fautes curieuses se glisseront : il est fréquent d'entendre « le char » pour « tramway ». — *Progrès civique*, 8 janvier.

Bruxelles, 7 février. — Le peintre Kees van Dongen, le plus Parisien des

peintres étrangers, qui a su rendre avec une acuité inégalisée l'atmosphère trépidante de son époque... — *Le Journal*, 8 février.

Mme Vigée-Lebrun, qui vint à Rome au début de la Révolution avec sa fille, y retrouva toute une société française émigrée, notamment la sémillante duchesse de Fleury, aimée de Coigny, la « Jeune Captive » du poète Chénier. — FERNAND HAYWARD, *Carnaval et réjouissances populaires dans la Rome des Papes* (*La Revue hebdomadaire*, 5 mars).

Chants, duos, opéras, opéras-comiques (enregistrement avec accompagnement d'orchestre).
Chalet (*le*) (Massenet).
Il faut me céder ta maîtresse. MM. Berthaud et Belhomme.
Catalogue des Disques Pathé, Paris, 1927, page 111.

OPÉRA. — M. Verdière, le ténor engagé cette année à l'Opéra après son prix du Conservatoire, et qui vient d'être fort applaudi dans Padmavati, interprétera pour la première fois le rôle de Siegfried dans la *Valkyrie*... — *Le Figaro*, 21 mars.

Notre programme ? Six points : ordre — autorité — liberté — propriété — patrie. Voilà ! — LÉON TREICH, *Pendant une interview de M. André Maginot* (*Revue hebdomadaire*, 5 mars 1927).

A Bâle, une jeune femme se jeta dernièrement dans l'Aar avec son bébé de huit mois. — LOUIS MARSOLLEAU, *L'Avenir*, 7 mars.

Mais Mme de Pompadour n'a-t-elle pas été, hélas ! décapitée ! — *Adam*, journal de modes masculines, n° 11, février.

§

Publications du « Mercure de France » :

IMPRESSIONS, *Deuxième série* (*Racine et le classicisme. Hugo et le Romantisme. Barbey d'Aurevilly et Zola. Le Génie*), par Émile Verhaeren. Vol. in-16, 12 fr. — La première édition a été tirée à 770 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, savoir : 745 ex. numérotés de 130 à 874, à 35 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été tiré 129 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 129, à 50 francs.

CELLE QUI PLEURE (*Notre-Dame de la Salette*), par Léon Bloy. Vol. in-8 écu, 15 fr. — Il a été tiré 110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 40 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Il est bien difficile de dégager un enseignement des séances très calmes qui viennent le se dérouler, plus malaisé de diagnostiquer la tendance des jours prochains, les motifs qui peuvent militer en faveur de la hausse ou de la baisse étant nombreux et impénétrables. L'élément psychologique joue certes un grand rôle dans la tenue générale de la cote, mais est-il un facteur plus éphémère, plus variable ? Bornons-nous donc à constater la carence de la clientèle, qui n'ose s'engager qu'avec une excessive timidité, devant cette difficulté à prévoir l'avenir. Il est en tout cas fort curieux d'observer pareille disette de transactions, au moment où le pays est en possession d'énormes disponibilités ; certains jours pourtant, quelques symptômes d'amélioration se sont montrés, puis brusquement le marché est redevenu indigent et comme fourbu par le petit effort qu'il venait de tenter.

C'est encore dans le clan de nos rentes et valeurs d'État que l'on a rencontré le plus de fermeté et d'optimisme, sentiments qui se sont d'ailleurs propagés, et presque indistinctement, à tous les titres à revenu fixe ; rien d'ailleurs d'extraordinaire à cela, actions et obligations ayant toujours eu coutume de ne point suivre des routes parallèles. En résumé donc, excellente allure des rentes françaises, des obligations du Crédit National, des Bons du Trésor, notamment des 7 o/o 1927 qui se sont vite inscrits une dizaine de points au-dessus de leurs cours d'émission. Au groupe étranger, raffermissement des fonds russes et ottomans.

Un grand nombre de valeurs de banque ont progressé dans de notables proportions, favorablement influencées par des augmentations de dividendes qui dépassent en bien des cas celles que l'on escomptait. Citons parmi celles qui ont déclaré leurs dividendes pour 1926 : le Crédit foncier, 100 fr. contre 80 ; le Crédit Lyonnais, 90 contre 80 ; le Comptoir d'Escompte, 70 contre 60 ; la Banque de Paris, 85 contre 80 ; la Société Générale foncière, 135 o/o contre 118 o/o. L'action de la Société Générale a progressé très brillamment ; son assemblée annuelle ne se tiendra que le 9 mai, une assemblée extraordinaire ayant été convoquée le 21 mars, en vue de donner au conseil l'autorisation de procéder, le cas échéant, à une émission d'actions à vote plural. En banques étrangères, la plupart des titres à change ont fléchi, particulièrement les Banques Mexicaines.

Lourdeur généralisée des affaires de navigation, des métallurgiques russes et belges, ainsi que des charbonnages, sur la perspective d'une baisse des prix des combustibles. Orientation indéterminée des affaires d'Eau et Gaz, d'Electricité entre autres, dont le marché est très irrégulier. Le groupe roumain des pétroles est plus ferme, on fait observer que les titres des Sociétés roumaines, peu travaillés jusqu'ici par la spéculation, pourraient faire l'objet d'un prochain mouvement de reprise. Valeurs coloniales animées et en ferme tendance. Groupe caoutchoutier mieux orienté, en conséquence de l'application du plan Stevenson, dont on espère un relèvement des cours de la matière. Compartiment des mines d'or et diamants assez bien disposé dans l'ensemble.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier